

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

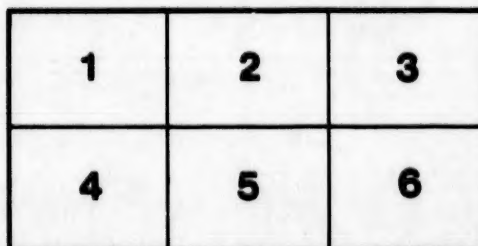
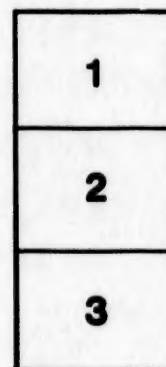
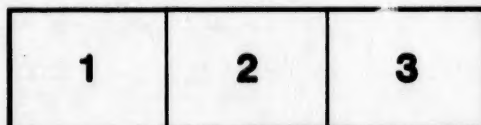
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\rightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\rightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
mage

rrata
to

pelure,
n à

32X

S U I T E
D U
V O Y A G E
A U T O U R
D U M O N D E.

Avec un Traité des Vents qui régneront dans
toute la Zone Torride.

Enrichi de Cartes & Figures.

Par GUILLAUME DAMPIER.

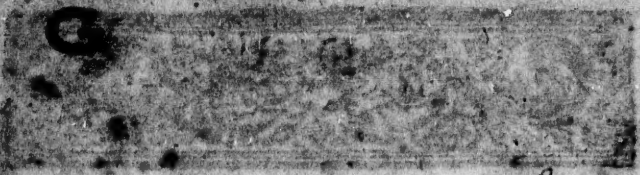
TOME DEUXIÈME.



A R O U E N,
Chez JEAN-BAPTISTE MACHUEL, rue Ecuylle.

M D C C X X I I I
Avec Approbation & Privilège du Roi.

John P. ... 30.10.47 ... 50.00 ...



T. A. B. L. E.
DES CHAPITRES
CONTIENS
DANS CE II. TOME

268272

ADDITION

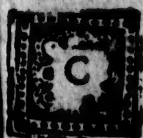
D
D
CHAP.
nila
Bas
fon
bodi
G
CHAP.
de la
mosa
Graf
CHAP.
de M
g
Call
la N
HAP.
G d
T

T A B L E

DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE II. TOME.



CHAP. XII. Etat politique de Mindanao. pag. 1

CHAP. XIII. Avantures de l'Auteur durant son séjour à Mindanao. 26

CHAP. XIV. Il poursuit son voyage du côté de Manilla, vient à l'isle de Luzon, touche à l'isle de Bat, & de Mindore; & après avoir laissé Luzon, il va à Pulo-Condore sur la côte de Cambodie, à Pulo Uby, entre dans la Baye de Siam, & revient à Pulo Condore. 61

CHAP. XV. Il va à l'isle de Saint Jean sur la côte de la Chine, aux Isles Discadores, voisines de Formosa & de Luzon, apellées Pranges, Manmonth, Grafton, Bachi, & Isles de la Chèvre. 97

CHAP. XVI. Il côtoie la côte Oriental de Luzon, de Mindanao, & des autres Isles Philippines, & après avoir touché l'isle de Celebes, & de Callasufung dans l'isle de Bontyn, il arrive à la Nouvelle Hollande. 140

CHAP. XVII. Partant de-là, il touche à l'isle Triste & à une autre, & continuant sa route le long
Tome II. 2

TABLE DES CHAPITRES,

De la côte Occidentale de Sumatra, il arrive à l'Isle de Nicobar, où il met pied à terre, & se vaissant s'en va.	179
CHAP. XIII. Il s'embarque là sur un Vaisseau sans pont pour se rendre à Passaung-Jenca, & de-là à Achin. Après plusieurs voyages, il arrive enfin à Benconli, tout cela dans l'Isle de Sumatra.	200
CHAP. XIX. Il s'embarque pour l'Angleterre, & arrive au Cap de Bonne Esperance.	236
CHAP. XX. Il part de-là pour l'Isle de sainte Helene & arrive aux Dunes.	254

Chapitres contenus dans le Traité des Vents.

Discours des vents, tempêtes, saisons, marées & courans, de la Zone Torride,

CHAP. I. Du vent de mer alisé, general, en veritable, croisant la Ligne, &c.	275
CHAP. II. Des vents alisez des côtes.	288
CHAP. III. Des Vents variables, & des Monfons.	293
CHAP. IV. Des Brises de mer & de terre ordinaires.	304
CHAP. V. Des brises particuliers, & des effets des vents de Summasenta, Brises de Carthagene, Copognis, Taneros, & Hermatans.	322
CHAP. VI. Des Tempêtes, des Vents ou Tourbillons de Nord, Sud, Ouragans, Tyfons, Monfons, & Elephantas.	339
CHAP. VII. Des Saisons de l'année, du tems, des pluies, & des Tornados.	356
CHAP. VIII. Des Marées & Courans.	370
CHAP. IX. Description du païs de Natal dans l'Afrique, son produit & ses Negres.	390

VOYA.



VOYAGE AUTOUR DU MONDE.



CHAPITRE XII.

Des habitans de Mindanao, & de l'état civil de cette
isle. Des Mindanayans, Hilanounes, Sologues, &
Alfoures. Des Mindanayans proprement ainsi ap-
mez. Leurs mœurs & leurs coutumes. Mœurs &
coutumes de leurs femmes. Facétieuse coutume à
Mindanao. Leurs maisons, leurs alimens, &
leurs lavemens. La langue qu'on y parle, & de qui
s'y passe avec les Espagnols. La peur qu'ils ont des
Hollandois, & l'attachement qu'ils témoignent pour
les Anglois. Leurs arts & métiers. Sorte de sou-
flets d'une fabrique singuliere. Leurs Vaisseaux,
comment ils les bâtissent, leurs marchandises &
leur commerce. Tabac de Mindanao & de Manilla.
De la lepre qui y regne, & autres maladies. Leurs
Tome II. A

REG.
il arrive
à terre
179
na Vaisseau
de Jence
voyages. 12
dans l'Isle
200
gletorre, &
136
de sainte He-
254
traité des
aisons, ma-
Torride,
ral, en veri-
275
288
& des Mon-
193
de terre ordi-
304
des effets des
Carthagene.
ns. 322
n Tourbillons
s, Monsons.
339
du tems, des
356
370
tal dans l'A-
390
VOYA

VOYAGE

Mariages, Sultan de Mindanao, sa parenté, son pouvoir, sa famille, &c. Des Pros ou Barques. Raja Laut, le General, & frere du Sultan, & sa famille. Leur maniere de combattre, leur Religion. De la devotion de Raja Laut. De la cloche ou tambour de leurs Mosquées. De leur Circoncision, & des solennitez qui s'y pratiquent. Des autres ceremonies & superstitions religieuses. Horreur de ces Peuples pour la chair de cochon.

Cette Isle n'est point assujettie à un Prince, & le langage qu'on y parle n'est pas une seule & même langue; mais ils s'y ressemblent fort; soit pour le teint, soit pour la force, ou pour la taille. Ils sont tous ou la plupart de la même Religion qui est le Mahometisme, & leurs mœurs & coutumes, ne sont que la même chose. Les Mindanayans proprement ainsi nommez, sont le plus grand nombre; & comme ils negocient par Mer avec les autres Nations, ils sont aussi les plus civilisez. Je n'ai que peu de chose à dire des autres qui me sont moins connus, & dont je ne sçai que ce que j'en ai ouï dire. Il y a outre les Mindanayans, les Hilanounes, comme on les appelle, ou les Montagnards, les Sologues, & les Atfoures.

Les Hilanounes ou Montagnards demeurent dans le cœur du pais. Ils ont peu de commerce par Mer; mais ils ne laissent pas néanmoins d'avoir des Pros ou Barques de douze ou quatorze rames chacune. Ils ont les mines d'or, & par ce moyen ils achètent des marchandises étrangères des habitans de Mindanao. Ils ont aussi quantité de cire d'abeilles qu'ils troquent pour d'autres marchandises.

AUTOUR DU MONDE.

Les Sologues habitent le Nord-Ouest de l'Isle. Ils sont les moins considérables de tous, & commerceront à Manilha & avec quelques-unes des isles voisines, avec leurs Barques ou Proes; mais ils n'ont aucun négoce avec ceux de Mindanao.

Les Alfoutes sont les mêmes que les Mindanayans, & ils étoient autrefois sous l'obéissance du Sultan de Mindanao; mais ils furent divisez entre les enfans du Sultan; & ce n'est que depuis peu qu'ils ont un Sultan de leur Nation; mais comme il s'est allié par mariage avec le Sultan de Mindanao, ce Prince prétend encore qu'ils soient ses sujets, & leur fit la guerre peu de tems après nôtre départ, & ce qu'on m'a dit depuis.

Les Mindanayans, proprement ainsi nommés, sont de taille mediocre, ont les membres petits, le corps droit, & la tête menue, le visage ovale, la front plat, les yeux noirs, peu tendus; le nez court, la bouche assez grande, les lèvres petites & rouges, les dents noires, fort saines; les cheveux noirs, lisses; le teint tané, mais tirant plus vers le jaune clair, que certains autres Indiens, & principalement les femmes. Leur coutume est de porter l'ongle du pouce fort long, sur tout au pouce gauche. Ils ne le coupent jamais; mais ils le racent souvent. Ils ont naturellement beaucoup d'esprit, ils sont ingénieux, agiles, actifs, quand ils veulent; mais en general fort fainéans, fort paresseux, & ne voulans travailler que quand ils y sont forcez par la faim. La paresse est naturelle à la plupart des Indiens, paresse qui procède moins ce semble, de leur paresse naturelle, que de la servitude de leur Prin-

ce qui les tient dans une grande crainte ; est comme si les gouverne d'une maniere fort absolue , & qu'il leur prend tout ce qu'ils gagnent , cela les décourage tellement , & ralentit si fort leur industrie , qu'ils ne songent jamais qu'aux choses qu'ils peuvent porter de la main à la bouche. Ils sont en general orgueilleux , & marchent avec beaucoup de fierté , assez civils envers les étrangers , faisant aisément connoissance avec eux , & les traitant avec beaucoup de franchise ; mais implacables à l'égard de leurs ennemis , vindicatifs au souverain degré , quand ils ont été offensés , & gens à se défaire souvent par le poison de ceux qui les ont insultez.

Ils portent peu d'habits. Ils ont sur la tête un petit turban , garni par les deux bouts de frange ou de dentelle. Ce turban entoure la tête , & est noué de maniere que les bords de la frange ou de la dentelle , pendent. Ils portent une souquenille & un haut-de-chausse ; mais point de bas ni de souliers.

Les femmes sont mieux faites que les hommes. Leurs cheveux sont noirs & longs , nouez & pendans derriere. Elles ont le visage plus long que les hommes , & leurs traits sont en general réguliers ; si ce n'est leur nez , qui est fort court , & si plat entre les yeux , qu'il y a de petites filles dont la partie la plus élevée du nez qui doit être entre les yeux , est à peine connoissable. Leur front n'a point non plus d'elevation sensible ; mais de loin elles paroissent fort gentilles ; mais de près ces imperfections frappent d'abord extrêmement. Leurs membres sont fort petits , & leur habit consiste en une souquenille & une jupe. La jupe est tout d'une piece , cousue par les deux

bo
con
des
me
ge
ce
car
&
La
un
son
étro
y p
mar
se f
L
de c
du
gen
Ils n
le p
L
gers
tain
tum
quel
& q
aux
nier
& de
en p
H
que
tous
impe
Quar
les I

AUTOUR DU MONDE.

bouts ; & trop large de deux pieds pour le corps ; ainsi elles peuvent la porter par les deux bouts & la tourner du haut en bas. Comme le côté du corps est de beaucoup trop large , elles l'assemblent & le plissent jusques à ce qu'il soit proportionné à la grosseur du corps ; etroussant le bout plissé entre le corps & le bord de la jupe ; ce qui la fait serrer. La souquenille ou robe est ouverte , & descend un peu au-dessous des reins. Les manches sont beaucoup plus longues que les bras , & si étroites par le bout , qu'à peine peuvent-elles y passer les mains. Cette robe étant mise , la manche se plie sur le poignet ; dequoi elles se font un grand honneur.

Les personnes distinguées sont habillées de drap ; mais les gens du commun sortent du drap fait de plantain qu'on appelle Saggen , qui est le nom qu'on donne au plantain. Ils n'ont ni bas ni souliers , & les femmes ont le pied fort petit.

Les femmes aiment beaucoup les Etrangers ; mais sur tout les Blancs , aussi est-il certain qu'elles seroient fort familières , si la coutume du pays ne les privoit de la liberté à laquelle il semble qu'elles ayent du penchant , & qu'elles souhaitent. Cependant on permet aux plus distinguées aussi-bien qu'aux dernières du vulgaire , de parler aux Etrangers & de les régaler , pourvu que le tout se fasse en présence de leurs maris.

Il y a à Mindanao une maniere de mandler que je n'ai jamais remarquée ailleurs durant tous mes voyages , & que je croi qu'il faut imputer au peu de commerce qui s'y fait. Quand il arrive des Etrangers à Mindanao , les Insulaires viennent à bord , les invitent

VOYAGE

d'aller chez eux, & demandent qui a un camarade (mot qu'ils ont je croi, tiré des Espagnols) ou une Pagally, & qui n'en a point. Le camarade est un ami familier, & la Pagally une amie intime. Les Etrangers sont en quelque maniere obligés d'accepter cette honnêteté qu'il faut acheter par un petit present, & cultiver par la même voie. Toutes les fois que l'Etranger va à terre, il est bien reçu chez son camarade ou chez sa Pagally, où il mange, boit & couche, pour son argent; il est traité toutes les fois qu'il va à terre de tabac, & de noix de Betel, qui est tout ce qu'il peut espérer d'y avoir gratis. Les femmes des plus riches ont la liberté de converser publiquement avec leur Pagally, de lui offrir leur amitié, & de lui envoyer par leurs domestiques du tabac, & des noix de Betel.

La Ville Capitale de l'Isle s'appelle Mindanao aussi bien que l'Isle même. Elle est au midi de l'Isle à sept degrés 20. minutes de latitude Septentrionale, située sur les bords d'une petite riviere à environ deux milles de la Mer. Leur maniere de bâtir a quelque chose d'étrange; cependant on ne bâtir pas autrement dans cette partie des Indes Orientales. Les maisons sont bâties sur des piloris élevez de terre d'environ 14. 18. ou vingt pieds. Ces piloris sont plus ou moins gros, suivant qu'on veut que l'édifice soit magnifique. Les maisons n'ont qu'un étage qui est divisé en plusieurs chambres, où l'on monte de la rue par un degré. Le toit est large & couvert de feuilles de Palmeto ou Palmier. Ainsi il y a sous la maison un passage qui ressemble à une place publique, & qui tout clair qu'il est, ne laisse pas d'être fort sale. Les pauvres qui tiennent

des
tous
tron
le d
font
plus
coi
à d
qu'i
L
tous
pili
haut
gran
y a
de
sur
Gra
vire
à u
rec
Etr
ma
qua
pro
Co
&
les
L
du
poi
du
&
ven
ma
met
ne

AUTOUR DU MONDE. 7

des canards ou des poules font une cloison autour de ces pilotis avec une porte pour entrer & sortir, & c'est à quoi seulement sert le dessous de leur maison. Quelques-uns s'en font des lieux pour leurs maisons; mais la plupart bâtissent près de la rivière, qu'elle-
coit toutes les ordures, & quand elle vient à déborder elle nettoye & emporte tout ce qu'il y a de sale.

La maison du Sultan est la plus grande de toutes. Elle est assise sur environ 180. gros piliers ou troncs d'arbres, beaucoup plus haute que les maisons ordinaires, avec un grand & large degré par où l'on monte. Il y a dans la première chambre une vingtaine de canons de fer, tous propres, & placez sur leurs affûts. Le Général, & les autres Grands ont aussi des canons chez eux. A environ vingt pas de la maison du Sultan il y a une maisonnette basse, faite exprès pour recevoir les Ambassadeurs ou les Marchands Etrangers. Elle est aussi bâtie sur des pilotis; mais le plancher n'est pas à plus de trois ou quatre pieds de terre, couvert de nattes fort propres; parce que c'est là que le Sultan tient Conseil; car on ne se sert point de chaises, & l'on s'assied les jambes en croix comme les Tailleurs.

La nourriture ordinaire des Habitans est du ris ou du Sago, & un ou deux petits poissons. Les personnes distinguées mangent du bœuf, ou des oiseaux mal accommodés, & avec cela quantité de ris. Ils ne se servent point de cuilliers pour manger leur ris; mais chacun en prend sa poignée au plat, & mettant la main dans l'eau, afin que le ris ne s'y attache pas, ils en font un tourteau aussi

V O Y A G E

dur qu'ils peuvent , & le fourrent ensuite dans la bouche. Ils font des tourteaux aussi gros que la bouche peut les contenir. Ils sont à l'envi à qui en prendra le plus gros morceau , & cela est si glorieux parmi eux , que peu s'en faut quelquefois qu'ils ne s'étouffent pour ce ridicule honneur. Ils se lavent toujours après le repas , ou quand ils ont touché quelque chose de soûillé : Aussi usent-ils beaucoup d'eau dans leurs maisons. Ils versent cette eau & celles dont ils se servent pour laver leur vaisselle, & généralement toute l'ordure qu'ils font, tout près de la cheminée; car leurs chambres ne sont point plancheyées, mais seulement pavées de Bambo fendu en forme de linte, de sorte que l'eau tombe incontinent dans les chambres où ils demeurent, y engendre des vers , & fait une puanteur horrible. Outre cette ordure les malades font toutes les fonctions de la nature dans leurs chambres, où il y a un petit trou fait exprès pour faire écouler le tout; pour ceux qui se portent bien ils vont pisser, & décharger le ventre à la rivière. Aussi y verrez vous depuis le matin jusqu'au soir quantité de monde de l'un & de l'autre sexe, les uns faisant les fonctions naturelles, les autres lavans leurs corps ou leurs habits. Ceux qui y vont laver leurs habits, se dépoüillent & demeurent nuds jusqu'à ce qu'ils ayent fait : Après quoi ils reprennent leurs habits & se retirent. Les hommes & les femmes prennent beaucoup de plaisir à nager & à se laver, étant élevez à cela dès leur enfance. Je suis persuadé qu'il est fort sain dans ces pais chauds, de se laver le soir & le matin, au moins trois ou quatre jours de la semaine. J'en usois ainsi au tems que je demeu-

TAUTOU DU MONDE.

fois à Ben Couli, & j'ai trouvé que cela est sain & rafraichissant. Un très-bon remède pour ceux qui ont le flux de ventre, c'est de se laver dans la riviere soir & matin. Je dis ici ce que j'ai expérimenté, car cette incommodité m'ayant fort affoibli à Achin, je ne fis autre chose que de me laver soir & matin sans manquer, & je fus bien-tôt guéri.

Les Habitans de l'isle de Mindanao parlent deux langues indifferemment, c'est-à-dire, leur langue naturelle, & la langue de Malaya; mais ailleurs on ne parle que la langue du pais parce qu'on a peu de commerce avec les Etrangers. Ils ont des écoles, où l'on apprend à lire & à écrire aux enfans, qu'on y eleve à la Religion Mahometane. Aussi ont-ils plusieurs mots Arabes, & principalement dans leurs prieres. Ils ont aussi plusieurs termes de civilité qui sont Turcs. Et lors sur tout qu'ils se rencontrent le matin, ou qu'ils prennent congé les uns des autres, ils s'expriment en langue Turque.

Plusieurs personnes âgées de l'un & de l'autre sexe parlent Espagnol, parce que les Espagnols ont eu autrefois des établissemens parmi eux, & avoient bâti plusieurs Forts dans cette Isle. Ce fut alors qu'ils envoyèrent deux Moines à la ville de Mindanao pour convertir le Sultan & ses Sujets. Ces Peuples alors commencerent à apprendre l'Espagnol, & les Espagnols à empierter sur eux & à tâcher de les réduire sous leur dépendance. Ils les auroient vraisemblablement tous mis sous le joug il y a long-tems, s'ils n'eussent pas été obligez de quitter cette Isle pour aller défendre Manila contre les Chinois qui menaçoient d'y faire une invasion. Les Es-

pagnols ne furent pas plutôt partis, que le vieux Sultan de Mindanao, pere de celui qui regne à présent, rasa & démolit leur Fort, fit emporter leurs canons, & renvoya les Moines, n'ayant plus voulu depuis permettre aux Espagnols de s'établir dans ces isles.

Ils apprehendent beaucoup à l'heure qu'il est, les Hollandois, parce qu'ils savent qu'ils ont mis sous le joug plusieurs isles voisines. De là vient qu'ils ont long-tems prié les Anglois de s'établir parmi eux, & leur ont offert un lieu commode pour y bâtir un Fort à ce que nous dit le General même, disant pour raison, qu'ils ne trouvoient pas les Anglois si entreprenans & si injustes que les Hollandois ou les Espagnols. Les Hollandois ne sont pas moins allarmez de la bonne volonté que ces Insulaires témoignent aux Anglois, sentant bien quel préjudice ce leur feroit, que les Anglois s'établissent dans cette isle.

Il y a peu d'Artisans à Mindanao. Les principaux sont les Orfevres, les Forgerons, & les Charpentiers. Il n'y a que deux ou trois Orfevres. Ils travaillent en or & en argent, & font tout ce qu'on veut; mais ils n'ont point de boutique pourvue de marchandise prête à vendre. Il y a divers Forgerons qui travaillent fort bien, vû les outils qu'ils ont pour cela. Leurs soufflets sont bien différens des nôtres. Ils sont faits d'un Cylindre de bois, ou tronc d'arbre d'environ trois pieds de long, percé comme une pompe, placé debout à terre, & sur lequel même on fait le feu. Près du bout d'en-bas il y a un petit trou à côté du Tronc, tout proche du feu. Dans ce trou est un tuyau qui porte

AUTOUR DU MONDE.

II

le vent au feu par le moyen d'un gros bouquet de plumes attaché à un bout de bâton. Ces plumes bouchant le dedans du Cylindre, chassent l'air du Cylindre, & le poussent dans le tuyau. Ces deux Trones ou Cylindres sont si près l'un de l'autre, qu'un homme debout entre les deux peut les faire jouer en même-temps : l'un d'une main, l'autre de l'autre, alternativement. Ils n'ont ni étai ni enclume ; mais ils forgent sur une grosse pierre dure, ou sur un morceau de vieux canon ; cependant ils ne laissent pas d'achever leur ouvrage, & de faire admirablement bien des meubles ordinaires, & des ferremens pour les Vaisseaux. Ils ne se servent que de charbon de bois. Il n'y a presque personne qui ne soit Charpentier, car ils travaillent tous de la hache droite & courbe. Leur hache est petite, & faite de maniere qu'ils peuvent la démancher, & en la tournant en faire une hache courbe. Ils n'ont point de scies, & quand ils font des planches ils scindent l'arbre en deux, & font de chaque moitié une planche qu'ils polissent avec la hache droite, & courbe. Cela donne beaucoup de peine & emporte beaucoup de temps. Mais ils travaillent à bon marché, & la bonté de la planche ainsi coupée, & qui a encore tout son grain dedans, dédommage de la dépense & de la peine.

Ils bâtissent de bons Vaisseaux ou Barques de grand service pour la Mer ; les uns pour le commerce, les autres pour le plaisir, & quelques-uns pour la guerre. C'est à Matins principalement qu'ils envoient leurs Vaisseaux Marchands. Ils y transportent de la cire de mouches à miel, qui est le seul objet, hors l'or, la seule marchandise qui s'y vend. Les

habitans de la ville de Mindanao ont une grande quantité de cette cire, qu'ils achètent pour la plupart des Montagnards, qui leur fournissent aussi l'or qu'ils envoient à Manila, & c'est d'eux aussi qu'ils achètent la toile de coton, les mouffelines, & la soie de la Chine. Ils envoient quelquefois leurs Barques à Borneo & autres isles; mais je ne sai ni ce qu'ils y portent, ni ce qu'ils en transportent. Les Hollandois y viennent de Ternate & de Tidore avec leurs Barques, & achètent du ris; de la cire d'abeilles, & du tabac; car il y en croît une grande quantité, & plus qu'en aucune isle ou contrée des Indes Orientales que je connoisse, à la reserve de Manila seulement. C'est une excellente espèce de tabac; mais les Habitans ne savent pas faire valoir ce commerce & en profiter, comme font les Espagnols à Manila. Je croi que les Espagnols porterent la premiere graine de tabac de Manila à Mindanao, & selon toutes les apparences ils enverroient de l'Amérique à Manila. La difference qu'il y a entre le tabac de Mindanao, & celui de Manila, est que le premier est plus brun, & la feuille plus large, & plus épaisse que l'autre, parce qu'il est cultivé & planté dans un terroir plus gras. Le tabac de Manila est d'un jaune vif & clair, d'une grandeur mediocre, doux & agreable à fumer. Les Espagnols de Manila sont fort curieux au sujet de ce tabac, & ont une maniere particuliere de le plier proprement en feuille. Ils prennent deux petits bâtons plats d'environ un pied de long chacun, & metrant les riges des feuilles de tabac par rang entre les deux bâtons, au nombre de quatorze ou cin-

quar
que
quet
mais
livr
aussi
Man
me d
Le
d'un
que
die f
tes l
une
ter s
te qu
res
à pe
qu'on
rend
il y
blanc
Je c
etoie
je ne
pend
ces t
guer
mal
rois
je ne
eas.
com
orit
aussi
de
quel

AUTOUR DU MONDE. 17

quante, ils les lient bien ensemble, enforte que les feuilles pendent en bas. Un de ces paquets se vend une reale au Port saint George ; mais à Mindanao on peut avoir dix ou douze livres de tabac pour le même prix, & même aussi bon, ou plutôt meilleur que celui de Manila ; mais on n'a pas à Mindanao le même débit que les Espagnols ont à Manila.

Les Mindanayans sont fort incommodés d'une espèce de lepre, toute semblable à celle que nous remarquâmes à Guam. Cette maladie fait une espèce de tigne sèche qui suit toutes les parties de leur corps, & leur cause une grande démangeaison, qui les fait gratter souvent & s'écorcher eux-mêmes, en sorte qu'il s'enlève de petits morceaux blanchâtres à la superficie de la peau, de la figure à peu près des écailles d'un petit poisson qu'on a écaillé avec un couteau. Cela leur rend la peau extraordinairement raboteuse, & il y en a à qui vous verrez de grandes taches blanchâtres sur diverses parties de leur corps. Je croi que ceux-là avoient eu ce mal, & en étoient guéris ; car leur peau étoit unie, & je ne remarquai pas qu'ils se grattassent ; cependant j'appris de leur propre bouche que ces taches venoient de cette maladie. S'ils se guérissent par le moyen des remèdes, on sçait mal s'en va de lui-même, c'est ce que je ne saurois dire : tout ce que je puis dire est, que je ne m'appercus pas qu'ils en fissent grand cas. Cela ne les a jamais privés d'aucune compagnie, & jamais aucun des nôtres ne prit ce mal, de quoi nous avions grand peur ; nous aussi avions-nous soin de nous tenir éloignés de ceux qui en étoient atteints. Ils sont quelquefois incommodés de la petite vérole ;

VOYAGE

mais leurs maladies ordinaires sont des fièvres, des flux de ventre accompagnés de grandes douleurs & de tranchées. Le pays produit une grande quantité de drogues & d'herbes medecinales, dont la vertu est inconnue à quelques-uns d'eux qui prétendent être Medecins.

Les Mandanayans ont plusieurs femmes ; mais je ne saurois dire les ceremonies qu'ils pratiquent en se mariant. Le nouveau marié fait ordinairement un grand regale pour recevoir ses amis ; & la plus grande partie de la nuit se passe en rejoüissances.

Le Sultan a une puissance absolue sur tous ses Sujets. Il est pauvre, car comme je l'ai déjà dit, il y a peu de commerce dans cette île, & par conséquent les Insulaires ne sauroient être riches. Si le Sultan apprend que quelqu'un ait de l'argent, quand ce ne seroit que vingt risdals ; ce qui est une grosse somme parmi eux, il les lui enverra emprunter sous prétexte d'une nécessité pressante, & il n'oseroit les refuser. Quelquefois il enverra vendre une chose à ceux qu'il fait qui ont de l'argent, & il faut qu'ils l'achètent, & lui en donnent la valeur. Si dans la suite il a besoin de la chose vendue, on la lui rendra s'il l'envoie demander. C'est un petit homme entre 50. ou 60. ans. On dit qu'il est bon ; mais qu'il se laisse gouverner par ceux qui sont autour de lui. Il a une Sultane, & vingt femmes ou davantage avec lesquelles il passe la plupart de son tems. Il a une fille de la Sultane Reine, & plusieurs fils & filles de ses autres femmes. Celles-ci vont dans les rues, & ne cessent de nous demander tantôt une chose, tantôt l'autre ;

AUTOUR DU MONDE.

11

nt, des fle-
ez de gran-
is produit
& d'herbes
nconnue à
être Me-

femmes ;
bles qu'ils
eau marié
pour rece-
artie de la

é sur tous
me je l'ai
dans cette
es ne sau-
prend que
ce ne se-
une grosse
yera em-
e pressan-
quelques-
eux qu'il
qu'ils l'a-
Si dans
uë, on la
C'est un
On dit
gouver-
Il a une
tage avec
tems. Il
plusieurs
Celles-ci
de npus
l'autre ;

mais on dit que la jeune Princesse demeure en chambre sans jamais sortir, & sans jamais voir d'hommes que son frere, & Raja Laur, son oncle, encore faut-il qu'elle aie alors près de quatorze ans.

Quand le Sultan va voir ses amis, il est porté sur un petit lit par quatre hommes, & accompagné de 8. à dix autres armez qui sont la garde, mais il ne va jamais loin de cette maniere, car le pais est fort chargé de bois, & il n'y a pour tous chemins que de petits sentiers; ce qui rend la contrée moins commode. Quand il se divertit à la riviere, il est accompagné de quelques unes de ses femmes. Les Pros ou Barques bâties pour cela peuvent contenir 50. ou 60. personnes, ou davantage. Le corps de la Barque est proprement bâtie. La poupe & la prouë sont rondes, & sur le corps de la Barque il y a une petite maison legere faite de bois de bambos; les côtes sont composez de bambos fendus, & d'environ quatre pieds de haut. Il y a de petites fenêtres du même bois qui s'ouvrent & qui se ferment quand on veut. Le toit est presque plat, & proprement couvert de feuilles de Palmeto. Cette maison est divisée en deux ou trois petites chambres, dont l'une est particulierement pour le Sultan. Le pavé & les côtes tout autour sont couverts bien proprement de nattes, & il y a un tapis & des oreillers sur lesquels il se couche, & dort. La seconde chambre est pour ses femmes, & est semblable à la premiere. La troisième est pour les domestiques, & renduë de tabac & de noix de Betel; car ils machent ou fument continuellement. Le devant & le derriere du Vaisseau sont pour les Marcelots, qui y ont leurs

V O Y A G E

bancs & leurs rames. Outre cela ils ont des pieces de bois hors d'œuvre, comme celles de Guam dont j'ai déjà fait la description, à la réserve seulement que les Barques & pieces de Mindanao sont plus larges. Elles sont aussi plus rondes, & presque de la figure d'une demi-lune, & les bambos ou pieces de bois avancées sont courbés. De plus le Bateau n'est pas plat à Mindanao d'un côté, comme il est à Guam; mais il a un ventre, & des pieces de bois hors d'œuvre de chaque côté. Et au lieu qu'à Guam il y a un petit bateau dans l'eau, attaché aux pieces de bois hors d'œuvres, les poutres ou bambos sont attachez en travers aux pieces avancées de chaque côté, & ne touchent pas à l'eau comme les bateaux; mais en sont à un, ou à trois à quatre pieds, & servent aux Matelots pour s'y asseoir, pour ramer, & pour gouverner la Barque, le dedans du Vaisseau à la réserve du devant & du derriere, servant d'appartement aux passagers. Sur les pieces avancées, regnent en travers deux rangs de poutres sur lesquelles ceux qui sont au gouvernail s'asseyent de chaque côté du Vaisseau. Le rang de ces poutres, qui est en bas, n'est pas à plus d'un pied de l'eau: Aussi le moindre mouvement que le Vaisseau fasse, ces poutres vont dans l'eau, & ceux qui sont dessus se mouillent jusques au milieu du corps; pour les pieds il est rare qu'ils en échapent. Ainsi comme nos Vaisseaux rament en dedans, ceux-ci au contraire rament en dehors.

Le Sultan a un frere nommé Raja Laut, qui est un brave homme. Il est la seconde personne du Royaume. Tous les Estrangers qui viennent y commercer sont obligez de

AUTOUR DU MONDE. 17

s'adresser à lui pour toutes les affaires qui sont de sa compétence. C'est lui qui permet aux Etrangers d'aporter ou d'importer toute sorte de marchandises, & les Originaires même ne peuvent commercer que par sa permission. Il n'y a pas jusqu'aux Pêcheurs qui ne soient obligez d'avoir son consentement, personne ne pouvant entrer dans la rivière ou en sortir qu'avec sa permission. Il est de deux ou trois ans plus jeune que le Sultan, & petit comme lui. Il a huit femmes & des enfans de quelques-unes. Il a un fils unique d'environ douze ou quatorze ans, qui fut circoncis dans le tems que nous y étions. Son fils aîné mourut quelque tems avant notre arrivée, & il en étoit encore fort affligé. S'il avoit vécu plus long tems, il auroit épousé la jeune Princesse. Je ne sai si le puîné qui reste doit se marier avec elle, car je n'en ai jamais entendu parler. Raja Laut est un homme d'un grand esprit; il parle & écrit Espagnol, & a appris cette langue des Espagnols. Le commerce qu'il a souvent avec les Etrangers lui a aquis une grande connoissance des coutumes des autres Nations, & la lecture des livres Espagnols lui a appris quelque chose de l'état de l'Europe: il est General des Mindanayans, & passe pour un soldat d'expérience & pour un homme de cœur, & les femmes dans leurs danses chantent plusieurs chansons à sa loüange.

La Sultan de Mindanaï fait quelquefois la guerre aux Montagnards ou Alfoures ses voisins. Leurs armes sont des épées, des piques, & quelques cressets. Le cresset est une petite machine faite comme une bayonnette, qu'ils portent en tems de guerre & de

ils ont des
me celles
scription,
Barques &
ges. Elles
de la fi-
os ou pie-
De plus le
d'un côté,
ventre, &
chaque cô-
petit bâ-
es de bois
mbos sont
ancées de
eau com-
ou à trois
elots pour
uvernier la
eserve du
artement
s, regnent
r lesquel-
ffeyent de
ces pou-
d'un pied
ment que
ans l'eau,
t jusques
l est rare
os Vais-
contrai-

ja Laut,
seconde
Etrangers
ligea de

paix, quand ils travaillent ou qu'ils se divertissent, & cela depuis les plus grands jusqu'aux plus petits. Ils n'en viennent jamais aux mains, en sorte qu'ils se battent en bataille rangée; mais ils font de petits ouvrages ou sorts de Charpenterie, où ils placent de petits canons, & demeurent deux ou trois mois en présence les uns des autres, escarmouchant tous les jours par petits corps, & surprenans quelquefois une Redoute, & autre chose qu'il y a apparence qu'ils emporteroient. S'il n'y a pas moyen de se sauver par la fuite, ils vendent leurs vies le plus cher qu'ils peuvent; car il est rare qu'ils se donnent quartier, le vainqueur taillant ordinairement les vaincus en pieces.

La Religion de ces Peuples est le Mahometisme, & le Vendredi leur jour de Sabbath; mais je n'ai jamais remarqué qu'ils fassent de difference entre ce jour-là, & un autre. Le Sultan va seulement deux fois ce jour-là à sa Mosquée. Raja-Laut ne va jamais à la Mosquée; mais il y a des tems où il prie huit ou dix fois le jour. En quelque endroit qu'il soit, il est fort exact pour ses heures canonicales, & s'il est sur l'eau, il vient à terre pour prier. Il n'y a point d'affaire, point de compagnie capable de le détourner de ce devoir. S'il est chez lui ou dehors, chez quelqu'un, ou à la campagne, il quitte la compagnie, & s'éloigne d'environ cent verges, où il se met à genoux & fait sa devotion. Il commence par baiser la terre, ensuite il prie à haute voix, il baise diverses fois la terre pendant ses prieres, & fait la même chose quand il a achevé. Ses domestiques, ses femmes, & ses enfans: parlent, chantent, ou jouent,

commen
à; m
Pulgai
mais
guée.
Il y
ambo
qu'on
On bat
neuf
pour e
ras,
tos d
on br
on vin
deur; a
ment,
cours
otus vi
battre
e trois
près.
On
buze
ette
stenn
se, il
voit d
eaut,
amini
le Suk
Grand
at ave
ait ave
ours
& il
leur se

AUTOUR DU MONDE.

comme à leur plaisir, durant tout ce temps ; mais pour lui, il est fort sérieux. Le Vulgaire a peu de devotion. Je n'en ai jamais vu aucun prier, ni aller à la Mosquée.

Il y a dans la Mosquée du Sultan un gros tambour, qui n'est garni que par un bout, qu'on nomme Gong, & qui sert de cloche. On bat ce tambour à midi, à trois, à six, & à neuf heures, & il y a un homme exprès pour cela. Il a une baguette de la grosseur du bras, avec un gros bouton au bout, plus gros que le poing. Ce bouton est fait de cor. On brinle avec de la ficelle. Il donne environ vingt coups de baguette le plus vite qu'il peut, après quoi il commence à battre doucement, & ne donne d'abord que cinq ou six coups ; ensuite il bat plus vite, & bat enfin le plus vite qu'il peut, & recommence encore à battre plus lentement. Ainsi il hausse & baisse trois fois, & se retire jusqu'à trois heures après. Il fait ce manège le jour & la nuit.

On circoncit les hommes à l'âge de dix à douze ans, & au-dessus ; & on même-temps cette cérémonie se fait avec beaucoup de solennité. Quand nous arrivâmes à cette ville, il y avoit quelques années qu'on n'avoit circoncis personne ; mais le fils de Raja-bat, fut alors circoncis. On attend à faire administrer la Circoncision aux enfans, que le Sultan, ou le General, ou quelqu'autre Grand, ait un fils en âge d'être circoncis, car avec lui on en circoncit plusieurs. On fait avertir tout le monde, huit ou dix jours à l'avance, de se trouver en armes, & il se fait de grands apprêts pour ce jour solennel. Le matin avant que les en-

VOYAGE

sans soient circoncis, on envoie des pré-
 sens au pere qui fait la Fête, lequel comme
 j'ai déjà dit; est, ou le Sultan ou quelque
 personne importante; environ les dix ou on-
 ze heures, le Prêtre Mahometan fait son offi-
 ce; il prend avec deux bâtons la peau du pré-
 puce, & la coupe droitement avec des ci-
 seaux. Après cela, la plupart des hommes
 tant de la Ville que de la campagne, étant en
 armes devant la maison, commencent à faire
 comme s'ils étoient aux mains avec un enne-
 mi; & ont les armes dont j'ai fait la descri-
 ption. Il n'y en a qu'un à la fois qui agisse, le
 reste l'environne, faisant un cercle d'environ
 deux ou trois cens verges de circonférence.
 Celui qui doit faire l'exercice entre dans le
 cercle avec un ou deux grands cris, & une
 mine effroyable; ensuite il fait deux ou trois
 grandes enjambées, & puis commence l'exer-
 cice. Il a sa grande épée à une main, & sa lan-
 ce à l'autre. Dans cette posture, il traverse le
 cercle, & saute depuis un bout jusqu'à l'autre
 avec un air & des yeux menaçans, il desie son
 chimerique ennemi; car il n'y a que l'air qui
 lui fasse tête. Alors il frappe du pied, bran-
 le la tête, & grince les dents; & fait des
 grimaces horribles. Après cela il jette sa lan-
 ce, & rise legerement sa bayonette, avec la-
 quelle il bat l'air comme un fou furibond,
 & cela avec des cris frequens. Etant enfin
 presque épuisé par le mouvement qu'il s'est
 donné, il court au milieu du cercle, où il
 semble avoir son ennemi à sa merci, & cou-
 pe la terre de deux ou trois grands coups
 comme s'il coupoit la tête à son ennemi. Cep-
 pendant il est tout en eau; & quand il est
 sorti du cercle d'une maniere triomphante,

AUTOUR DU MONDE.

un autre y entre d'abord avec les mêmes cris & les mêmes gestes. Ils continuent de cette manière à combattre leur chimerique ennemi tout le reste de la journée. Sur la fin du jour les plus riches font l'exercice, & après tous le General. Après quoi le Sultan finit la ceremonie : lui ; le General, & quelques autres Personnes considerables sont armez ; Mais tout le reste est sans armes. Après cela le Sultan retourne chez lui accompagné de grand nombre de gens, qui ne le quittent que quand il leur donne congé. Mais pendant que nous étions-là, il se devoit faire un autre jeu, car le fils du General ayant alors été circoncis, le Sultan voulut lui rendre la nuit une seconde visite. Le General de son côté se mit en devoir de le recevoir de son mieux, & pria le Capitaine Swan & ses gens de lui rendre service en cela. Le Capitaine Swan nous ordonna donc de prendre nos fusils, & d'attendre chez le General jusqu'à nouvel ordre. Nous fûmes donc 40. qui attendîmes jusqu'à huit heures du soir, que le General, & le Capitaine Swan avec environ mille hommes, sortirent pour aller au-devant du Sultan, avec quantité de flambeaux qui rendoient la nuit aussi claire que le jour. Voici l'ordre de la marche. Il y avoit premierement un char de Triomphe, & sur ce char deux femmes qui dansoient, magnifiquement parées, avec de petites couronnes sur leurs têtes, & de longues paillettes brillantes, & de pendans de la même matiere, qui leur descendoient sur l'estomac & sur les epaules. Ce sont des femmes qui ont été exprès élevées à la danse. Leurs pieds, & leurs jambes agis-

sent peu, si ce n'est à faire quelques tours en rond qu'elles font fort doucement ; mais leurs mains, leurs bras, leurs têtes, & leur corps, sont dans un mouvement continu. & sur tout leurs bras, qu'elles tordent d'une manière si surprenante, qu'on diroit qu'il y a des os. Outre les deux danseuses, il y avoit sur le char de triomphe, deux vieilles femmes qui se tenoient près des danseuses, avec chacune un flambeau à la main, dont la lumière faisoit paroître les paillettes extrêmement brillantes. Six hommes forts & vigoureux portoit ce Char de triomphe, suivi de six ou sept flambeaux, éclairant le General, & le Capitaine Swan qui marchoient côté à côté. Nous qui accompagnions le Capitaine Swan suivions immédiatement après, marchans en ordre six à six de front, chacun son fusil sur l'épaule, & des flambeaux à chaque côté. Après nous venoient douze hommes du General avec de vieux mousquets à l'Espagnole, & marchoient quatre à quatre. Ces douze étoient suivis de 40. piquiers, & ceux-ci d'autant d'hommes marchans par ordre, & armez de grandes épées. Ensuite venoient des gens en grand nombre, marchans en desordre & sans autres armes que des bayonnettes au côté. Quand nous fûmes près de la maison du Sultan, le Sultan & ses gens vinrent au devant de nous, & nous fîmes un mouvement pour les laisser passer. Trois chars de triomphe précédoient le Sultan. Sur le premier étoient quatre de ses fils, âgés d'environ dix ou onze ans. Ils avoient fait provision de quantité de petites pierres, qu'ils jettoient par badinerie à la tête des gens. Après venoient quatre

jeunes
la Sœur
du Sultan
Après
cit lie
quins
& for
de Pe
Mais l
le Gen
de le s
vers la
entre d
pe fut
tan, se
tres Pe
Gener
par les
duisire
coup d
qui éti
après le
la chan
publié
que cel
prendre
de clo
ore de
grez de
ces clo
eral, &
avant la
berit bâ
our. El
onnerie
lanceus
oient a

AUTOUR DU MONDE.

27

jeunes filles, nièces du Sultan, & filles de sa Sœur. Elles étoient suivies de trois enfans du Sultan, qui n'avoient pas plus de six ans. Après eux venoit le Sultan même sur un petit lit, qui n'étoit pas fait comme les Palanquins des Indiens, mais ouvert, fort petit & fort commun. Il étoit suivi d'une foule de Peuple qui marchoit sans aucun ordre. Mais le Sultan ne fut pas plutôt passé, que le General, le Capitaine Swan, & notre monde le suivirent, & marchèrent tous ensemble vers la maison du General. Nous y arrivâmes entre dix & onze, & la plupart de la troupe fut incontinent congédiée; mais le Sultan, ses enfans, ses nièces, & quelques autres Personnes de qualité entrèrent chez le General. Ils furent reçus au haut du degré par les femmes du General, qui les conduisirent dans les appartemens avec beaucoup de respect. Le Capitaine Swan & nous qui étions avec lui, suivîmes: peu de temps après le General fit entrer ses danseuses dans la chambre pour divertir la compagnie. J'ai oublié de dire qu'ils n'ont d'autre musique que celle des voix, autant que j'ai pu l'entendre, à la réserve seulement d'un rang de cloches sans batans. Elles sont au nombre de seize, leur poids augmentant par degrés depuis trois livres jusques à dix. On mit ces cloches de rang sur une table chez le General, & durant sept ou 8. jours consécutifs avant la circoncision, on les touchoit avec un petit bâton pendant la plus grande partie du jour. Elles faisoient un grand bruit, & la sonnerie ne cessa que ce matin-là. Ainsi les danseuses chantoient elles-mêmes, & dansoient au son de leur musique. Après cela, les

Femmes du General, les fils du Sultan & les nièces, danserent. Deux des nièces du Sultan avoient 18. ou 19. ans, & les autres deux avoient trois ou quatre ans de plus. Ces jeunes Dames étoient magnifiquement parées d'habits de soye abatus, avec de petites couronnes sur la tête. Elles étoient plus belles qu'aucunes femmes que j'aye vû là, leurs traits étoient fort réguliers & bien formez; leur nez quoî que petits, étoient plus hauts que ceux des autres femmes, & fort bien proportionnez. Après que ces Dames se furent bien diverties à danser, & eurent bien divertî la compagnie, le General nous ordonna de jeter quelques fusées que lui & le Capitaine Swan avoient fait faire pour la solemnité de cette nuit. Après cela le Sultan & sa suite se retirèrent, accompagnés de peu de gens. Nous nous retirâmes aussi, & ainsi finit la solemnité de ce jour; mais les enfans incommodés de leur incision, marcherent durant quinze jours en écartant les jambes.

Les Mindanayans comme nous avons déjà dit, ne sont ni fort curieux, ni fort exacts à observer certains jours ou tems particuliers de devotion, si ce n'est le Ramdam comme ils parlent, qui est comme qui diront leur Carnaval. Le Ramdam étoit alors au mois d'Août autant que j'en puis juger, car ce fut bien tôt après notre arrivée en ces parages là. Ils jeûnent alors toute la journée, & environ les sept heures du soir, ils passent près d'une heure en priere. Sur la fin de leur priere ils invoquent leur Prophète à haute voix durant environ un quart d'heure, les vieux & les jeunes hurlans d'une manière surprenante, qu'on diroit que leur dessein étoit

de
le p
fini
av
mâ
le m
ro d
ce q
ce q
roit
près
bre d
j'étoi
jusqu
Le jo
on-fai
le can
Ils
ligion
ler, o
ont au
mange
u: C'e
boute
infinabl
personn
ouché
l'entres
yant
sources
quand
ent de
ent ju
maisons
u'ils re
prioient
étruire
To

AUTOUR DU MONDE.

15

de l'éveiller en sursaut , & de lui reprocher le peu de soin qu'il a d'eux. Cette priete étant finie , ils passent quelque tems à se regaler avant que d'aller reposer. Ils font le même manège tous les jours durant un mois pour le moins ; car quelquefois le Ramdam dure deux ou trois jours de plus. Il commence avec la nouvelle Lune , & dure jusques à ce qu'on voit la nouvelle Lune , qui ne paroît quelquefois que trois ou quatre jours après le renouveau lors que le tems est sombre & couvert , comme il arriva du tems que j'étois à Achin , où le Ramdam continua jusques à ce que la nouvelle Lune eut paru. Le jour après qu'on a vu la nouvelle Lune , on fait environ le Midi une décharge de tout le canon : Après quoi finit le Ramdam.

Ils font consister le principal de leur Religion à se laver souvent , à ne pas se souiller , ou à se laver quand ils sont souillés. Ils ont aussi grand soin de ne pas se souiller en mangeant ou touchant quelque chose de pollué : C'est pourquoi ils regardent la chair de pourceau comme quelque chose de fort abominable , & tellement abominable , qu'une personne qui en a goûté , ou seulement a touché un pourceau , n'a pas la permission d'entrer chez eux de plusieurs jours , n'y ayant rien qui les effraye davantage qu'un pourceau. Cependant il y a une si grande quantité de sangliers dans l'Isle , qu'ils sortent de nuit par troupes des bois , & viennent jusqu'à la Ville , & même jusques aux maisons , souiller par-ci par-là les ordures qu'ils rencontrent. Aussi les Insulaires nous prioient-ils de nous mettre à l'affût pour les détruire , ce que nous faisons souvent. Quand

nous en avions tué, nous les portions incontinent à bord; mais après cela leurs maisons nous étoient interdites.

A propos de cochons, je ne saurois mieux finir ce Chapitre que par une assez plaisante aventure qui regarde le General. Il voulut avoir une paire de souliers à l'Angloise, quoi qu'il ne portât des souliers que fort rarement. Un de nos gens lui en fit une paire qu'il trouva fort à son gré. Quelques jours après quelqu'un lui ayant dit que les pointes du fil dont les souliers étoient cousus, étoient de poil de cochon, cela le mit en si grosse colère, qu'il renvoya les souliers au faiseur, avec d'autre cuir pour lui en faire une autre paire avec du fil garni d'autre poil; ce qui fut fait incontinent, & trouvé fort bon.

CHAPITRE XIII.

Ils étoient l'isle de Mindanao depuis la Baye qui est à l'Est jusques à l'autre bout du côté du Sud-Est. Orains & tems orageux. Côte au Sud-Est, ses pâturages, & ses bêtes sauvages. Ils suivent la côte du Sud jusqu'à la rivière de la ville de Mindanao, où ils mouillent. Le frere & le fils du Sultan viennent à bord, & les invitent à s'établir parmi eux. De la possibilité & de l'avantage apparent d'un tel établissement, attendu l'or & les épiceries des isles voisines. Quelle est la meilleure route pour aller à Mindanao par la mer du Sud & par la terre Australe. Découverte que le Capitaine David y fit par hazard, & l'apparence qu'il y a d'en faire une plus impor-

Apr
clésiast
tinuera
sejour
Nou
qui est

AUTOUR DU MONDE.

ment. Facilité qu'ils avoient à s'y établir. Les Mindanayans mesurent leur Vaisseau. Présent fait au Sultan par le Capitaine Swan. Comment le Sultan le reçoit, comment Raja Lant, frere du Sultan traite ce Capitaine. Contenu de deux Lettres Angloises, que le Sultan de Mindanao lui fit voir. Des marchandises de l'isle, & de la maniere dont on y punit les criminels. Circonspection avec laquelle le General leur conseille de se comporter. Ils mettent par son conseil leurs Vaisseaux à sec dans la riviere. Cavesses des Mindanayans. Grosses playes & innovation. Les Arithmeticiens des Mindanayans sont Chinois. Comment les Mindanayennes dansent. Avanture de Jean Thacker. Leur Barque mangée des vers, & leur Vaisseau en danger de l'être. Des vers qui sont là & ailleurs. Du Capitaine Swan. Fourbe du General Raja Lant. Chasse des vaches sauvage. Certains Anglois combien prodigues. Le Capitaine Swan traite d'une isle à épicerie avec un jeune Indien. Partie de chasse avec le General. Un de ses domestiques, comment puni. Ses femmes & concubines. Boisson forte faite de ris. Le General en use mal, & fait des exactions. Anxiété du Capitaine Swan, & sa conduite indiscrete. Son équipage se mutine. D'une contenance qui s'entortilla autour du col d'un des nôtres. La plupart de nos gens s'en vont avec le Vaisseau, & laissent le Capitaine Swan & les siens, plusieurs autres empoisonnez.

Après avoir parlé dans les deux Chapitres précédens de l'état naturel, civil, & Ecclesiastique de l'isle de Mindanao, je continuerai à rapporter ce qui s'y passa durant le séjour que nous y fîmes.

Nous mouillames dans la Baye de cette isle qui est au Nord-Est, comme il a déjà été dit.

Nous ne fûmes dans cette Baye qu'une nuit & une partie du jour suivant : Cependant nous parlâmes à quelques Insulaires , qui nous firent entendre par signes que la ville de Mindanao étoit à l'Occident de l'Isle. Nous tâchâmes de persuader à un d'eux de venir avec nous , & de nous servir de Pilote ; mais il n'en voulut rien faire. Nous partîmes donc l'après-midi , & fîmes encore route au Sud-Est par un vent de Sud-Oüest. Etant au bout du Sud-Est de l'Isle de Mindanao , nous vîmes deux petites Isles qui n'étoient qu'à environ trois lieues. Nous aurions pu passer entre elles & la principale Isle , comme on nous le dit depuis ; mais ne les connoissant pas , & ne sachant ce qui pourroit nous y arriver , nous aimâmes mieux faire route à l'Est de ces Isles. Nous fûmes plusieurs jours sans avancer , à cause des vents d'Oüest qui étoient très-violens. Les Isles de Meangis furent les premières que nous vîmes. Elles sont au Sud Est , & à environ 16. lieues de Mindanao. J'aurai occasion d'en parler dans la suite.

Le 4. de Juillet nous entrâmes dans une profonde Baye au Nord-Oüest des deux Isles dont on a ci-devant parlé. Mais la nuit précédente nous eûmes un Grain si violent , que ne pouvant plus être maîtres de nôtre barque , elle fut emportée ; ce qui nous fit beaucoup craindre qu'elle ne se renversât , comme nous avions pensé être renversés nous-mêmes. Nous mouillâmes au Sud Oüest de la Baye à 15. brasses d'eau , & loin de la côte d'environ la longueur d'un cable. Nous fûmes forcés de nous mettre à couvert de la violence du tems , qui étoit si tempétueux , & si

plus
d'
tro
feu
C
lar
elle
No
gar
pro
fon
rez
l'en
de l
les
ler
Du
& p
de p
re a
A l'
crem
le lo
trée
Ce
& li
chal
dans
soirs
les
breu
n'ai
de b
en d
long
Mers
Les

AUTOUR DU MONDE.

pluvieux, les Grains si frequens, & les vents d'Oüest si violens, que nous fûmes ravis de trouver cet endroit pour mouiller, qui est le seul où l'on soit à couvert des vents d'Oüest.

Cette Baye n'a pas plus de deux milles de large à l'embouchure; mais un peu plus avant elle en a trois, & 7. de long tirant au Nord-Nord-Oüest. Après 4. ou 5. lieues de navigation dans cette Baye, l'eau est de bonne profondeur; mais quand on y est entré, le fond est mauvais & pierreux des deux côtes durant plus de deux lieues, si ce n'est à l'endroit où nous étions. A environ 2. lieues de l'entrées du côté de l'Est, il y a de belles Bayes sablonneuses, où l'on peut mouiller fort sûrement à 4. 5. & 6. brasses d'eau. Du côté de l'Est le país est assez montueux & plein de bois, & néanmoins fort arrosé de petits ruisseaux. Il y a même une rivière assez large pour y faire entrer des canots. A l'Occident de la Baye le país est médiocrement élevé. Il y a de grands passages tout le long de la Mer, qui s'étendent depuis l'entrées de la Baye fort avant vers l'Occident.

Ces pâturages produisent de l'herbe longue & il y a quantité de bêtes sauvages. Durant la chaleur du jour elles se mettent à couvrir dans les bois voisins; mais les matins & les soirs elles vont par troupes au gagnage dans les plaines, & par troupes aussi nombreuses que dans nos parcs d'Angleterre. Je n'ai jamais vû ailleurs une si grande quantité de bêtes sauvages, quoi que j'en aye trouvé en divers endroits de l'Amerique, tant le long des Mers du Nord, que le long des Mers du Sud.

Les bêtes y vivent assez paisiblement. Per-

bonne ne les inquiète, parce qu'il n'y a point d'Habitans sur ce côté de la Baye. Nous visitâmes tous les marins ce passage, & tuâmes autant de bêtes que nous voulions, tantôt seize, tantôt dix-huit par jour, & pendant tout le séjour que nous fîmes là, nous ne mangeâmes que de la venaison.

Nous vîmes un grand nombre de plantations à côté des montagnes à l'Orient de la Baye, & nous allâmes à une, dans l'esperance d'apprendre des Habitans de quel côté étoit la Ville, afin de ne pas la passer durant la nuit; mais ils s'enfuirent de nous.

Nous fûmes là douze jours avant que l'violence des vents diminuât; mais enfin le 22. ayant ramené la bonace nous remîmes à la voile, & fîmes route à l'Ouest. A onze heures, le vent de Mer devint Ouest, & par conséquent directement contraire; mais comme le tems étoit beau, nous continuâmes notre route en louvoyant & profitant la nuit des vents de terre, & le jour des vents de mer.

Après avoir doublé le Sud-Est de l'Isle nous côtoyâmes le Sud, & vîmes quantité de maisons qui pêchoient, & de tems en tems quelque petit Village. Les Habitans n'avoient point peur de nous comme les autres; mais ils vinrent à bord; cependant nous ne fîmes ni les entendre, ni en être entendus que par signes; & quand nous parlâmes de Mindanao, ils nous montroient du doigt le côté où elle étoit.

Le 28. de Juillet nous arrivâmes devant la rivière de Mindanao. Son embouchure est à 5. degrés 22. minutes Nord, & à 23. degrés 12. minutes de longitude du Léopard en Angleterre. Nous mouillâmes tous vis-

AUTOUR DU MONDE.

à vis de la rivière, à 11. brasses d'eau sur un sable clair & dur, à environ deux milles de la côte, & à 3. ou 4. de la petite Isle qui étoit à notre Sud. Nous tirâmes 7. ou 8. coups de canon, auxquels on répondit de la côte par 3. ce qui nous obligea de tirer encore un coup. Nous ne fumes pas plutôt à l'ancre, que Raja Laut, & un des fils du Sultan, vinrent au Canot à 10. rames, nous demandèrent en Espagnol qui nous étions, & d'où nous venions. Monfr. Smith qui avoit été prisonnier à Leon en Mexique, répondit en même langue, que nous étions Anglois, & qu'il y avoit long-tems que nous étions hors d'Angleterre. Ils nous répondirent que nous étions les bien venus, nous firent plusieurs questions sur l'Angleterre, & sur tout concernant nos Marchands des Indes Orientales, nous demandans s'ils nous envoyoit pour établir un Comptoir chez eux. Monfr. Smith leur dit, que nous ne venions là que pour acheter des provisions. Ils parurent un peu mécontents d'apprendre que nous ne venions pas pour nous établir parmi eux; car il y avoit long-tems qu'ils avoient eu avis que nous étions arrivez à l'Orient de l'Isle, & avoient cru qu'on nous avoit envoyez d'Angleterre pour nous établir & commercer parmi eux, ce qu'ils sembloient souhaiter avec une passion extrême. Il n'y avoit pas long-tems que le Capitaine Goodlud avoit été là pour negocier cette affaire avec eux, & il leur dit en se retirant, à ce qu'ils nous rapportèrent, qu'ils devoient s'attendre qu'il viendrait bien-tôt un Ambassadeur d'Angleterre, pour achever de conclure l'affaire.

VOYAGE

Je croi au reste, tout bien considéré, que nous n'aurions pû mieux faire que d'aquiescer au desir qu'ils sembloient avoir de nous faire établir en ce pais-là, & prendre des quartiers parmi eux. En esset il est certain que comme ce parti nous auroit été plus avantageux que celui que nous prîmes de courir comme des vagabonds, il y a apparence aussi que la Nation en general en auroit profité; attendu que les Anglois se seroient établis par ce moyen, & auroient pû negocier, non seulement dans ces Isles; mais aussi dans plusieurs autres à épiceries qui sont dans le voisinage.

Les isles de Meangis dont j'ai fait mention au commencement de ce Chapitre, sont à vingt lieues de Mindanao. Ce sont trois petites isles qui abondent en or & en Girofle, s'il en faut croire mon Auteur le Prince Jeoly, natif d'une de ces isles, & qui étoit alors Esclave à la ville de Mindanao. Nous aurions pû l'acheter de son maître pour peu de chose, comme fit depuis Monsieur Moody, qui y vint traffiquer, & chargea un Vaisseau d'écorce de Girofle; & si nous l'avions ramené dans ses Etats, nous y aurions pû avoir la liberté du commerce. Mais je parlerai plus amplement dans la suite du Prince Jeoly. Ces isles ne sont apparemment encore connues aux Hollandois, qui comme j'ai déjà dit, n'oublient rien pour se rendre maître des isles à épiceries.

Il se presenta une autre occasion de nous établir là dans une autre Isle à épiceries fort habitée: Car les Habitans craignant les Hollandois; & apprenant que les Anglois avoient

AUTOUR DU MONDE.

dessein de s'établir à Mindanao, le Sultan de cette île envoya son Neveu à Mindanao pendant que nous y étions, pour nous inviter d'y aller former un établissement. Le Capitaine Swan conféra diverses fois avec lui sur cette affaire, & je croi qu'il avoit du penchant à accepter le parti; mais il ne se conclut rien faite de bonne intelligence entre le Capitaine Swan & ses gens, comme on le dira ci-après.

Outre l'avantage qu'il pouvoit nous revenir du commerce proposé avec les Îles de Meangis, & autres îles à épiceries, celui des Îles Philippines mêmes avec un peu de soin & d'industrie, auroit été fort avantageux, & l'un & l'autre de ces commerces pouvoient se faire de Mindanao en commençant par s'y établir; car cette île est fort commodément située pour commercer dans les Îles à épiceries & dans les autres Philippines. En effet comme son terroir est fort semblable au terroir des autres, aussi est-elle par manière de dire le centre du commerce d'or & d'épiceries, qui se fait en ce pays là, les Îles Septentrionales de Mindanao étant fort abondantes en or, & les Meridionales de Meangis en épiceries.

Comme la situation de l'Île de Mindanao est très-avantageuse pour le commerce, aussi le chemin pour y aller n'est ni long ni ennuyeux, si l'on considère son éloignement. La route que je voudrois tenir en partant d'Angleterre vers la fin d'Août, seroit de faire le tour de la terre del Fuego, & m'avancant par ce moyen du côté de la Nouvelle Hollande, je voudrois ranger le long de cette côte,

VOYAGE

& aller aussi loin que je jugerois à propos jus-
 ques à ce que je fusse près de Mindanao; après
 quoi je ferois voiles droit à cette Isle. J'évite-
 rois par ce moyen l'aproche des établissemens
 Hollandois, & après que j'aurois une fois
 passé la terre del Fuego je serois assuré de
 trouver toujours un vent d'Est, frais & con-
 stant. Au lieu que passant à la hauteur du Cap
 de Bonne Esperance, après qu'on a gagné
 l'Océan de l'Inde Orientale, & qu'on est
 parvenu aux isles, il faut traverser le détroit
 de Malacca, ou bien d'autres détroits qui
 mènent à l'Orient de Java, où l'on est assuré de
 trouver les vents contraires de quelque cô-
 té de la ligne qu'on aille; ce qui est d'ordina-
 ire un Voyage de 7. à 8. mois; mais j'espérerois
 bien de faire l'autre en six ou sept mois tout
 au plus. Il faudroit pour revenir faire la mê-
 me manœuvre que font les Espagnols en al-
 lant de Manila à Acapulco, avec cette seu-
 le différence qu'au lieu qu'ils font route vers
 le Pole Septentrional durant les vents varia-
 bles, je voudrois la faire au Sud, jusques à
 ce que j'eusse trouvé un vent propre à me fai-
 re passer la terre del Fuego. Il y a assez de
 lieux où l'on peut toucher, & se rafraichir
 en allant & venant. On peut toucher en allant
 aux deux côtes des Etats de Patag, ou si l'on
 veut aux Isles de Gallapagos, où il y a assez de
 rafraichissemens, & au retour, on peut vrai-
 semblablement toucher en quelque lieu de
 la Nouvelle Hollande, & faire par ce moyen
 des découvertes avantageuses dans ces païs-là
 sans se détourner de la route. Pour dire fran-
 chement ce que j'en pense, je croi que si cer-
 tes voies étoient de cette Australie, qui bor-

AUTOUR DU MONDE.

11

Ne la mer du Sud n'a pas encore été découverte, c'est parce qu'on a négligé une route si facile. Ceux qui traversent cette Mer semblent avoir quelque dessein sur la côte du Perou ou du Mexique, & passent par conséquent bien loin des terres Australes. Pour confirmer cette vérité j'ajouterai ici ce que le Capitaine David me dit dernièrement, qu'après nous avoir quitté au havre de Ria Lexa, comme il a été dit dans le Chapitre huitième, il arriva après plusieurs traverses aux Isles de Galapagos, & que de là faisant voiles au Sud pour prendre le vent, & gagner la terre del Fuego, à 47. degrez de latitude Meridionale, à environ 300. lieues de Copayapo sur la côte de Chili, il vit tout près de lui une petite île sablonneuse, & qu'à l'Occident de cette île, ils découvrirent une longue étendue de pais raisonnablement élevée, tirant au Nord-Ouest, où on le perdoit de vûe. C'étoit apparemment la côte de la terre Australe inconnue.

Mais il est tems de revenir à Mindanao. Quoi qu'on ne nous eût point envoyé d'Angleterre pour nous y établir, cependant si l'on considère bien toutes les circonstances, il se trouvera que nous étions aussi bien en état de le faire, ou peut être mieux, que si nous eussions été envoyés exprès pour cela. A peine y avoit-il de métier nécessaire que quelqu'un des nôtres n'entendit. Nous avions des Scieurs, des Charpentiers, des Menuisiers, des Faiseurs de briques, des Maçons, des Cordonniers, des Tailleurs, &c. Nous n'avions besoin que d'un Forgeron pour les gros ouvrages, & nous aurions pu le trou-

B. c.

VOYAGE

Ver à Mindanao. Nous avions fort bonne provision de fer, de plomb, & de toute sorte d'outils, comme scies, haches, marteaux, &c. de la poudre, des bales, & de fort bonnes petites armes à suffisance. Si nous avions voulu bâtir un Fort, nous avions à bord huit ou dix canons dont nous pouvions nous passer, & des gens suffisamment pour conduire le Vaisseau, & pour administrer outre cela toutes les affaires du commerce. De plus nous avions beaucoup d'avantage sur les gens sans expérience, qu'on envoie d'Angleterre en ces pays-là, qui s'y prennent d'ordinaire avec trop de circonspection, de froideur, & de formalité, pour faire quelque chose de considérable; ce que l'expérience apprend mieux que toutes les règles, sans compter qu'un si grand & si subit changement d'air expose beaucoup leur vie. Il n'en étoit pas de même de nous, qui étions déjà tous faits aux climats chauds, endurcis par plusieurs fatigues, & gens en general hardis & entreprenans, difficiles à déconcerter. En un mot nos gens étoient presque las de courir, & commençoient à soupirer après le repos, & passant ils auroient été ravis de s'établir par tout où l'on eût voulu. Nous avions aussi un bon Vaisseau, & assez de gens dont nous pouvions nous passer pour cultiver notre nouvel établissement, & pour en porter les nouvelles en Angleterre aux propriétaires avec leurs effets. Car le Capitaine Swan avoit déjà 5000. livres en or, que lui & ses Marchands, avoient reçu des marchandises vendues pour la plupart au Capitaine Harris & à son équipage. S'il en avoit employé une

AÛTEUR DU MONDE

37

partie en épicerie, comme il auroit vraisemblablement pu faire, les Marchands auroient été contents de réste. Venons après cette digression à la premiere reception qu'on nous fit à Mindanao.

Raja Laut & son Neveu demeurèrent dans leur canot, & ne voulurent point venir à bord, à cause, nous dirent-ils, qu'ils n'en avoient point d'ordre du Sultan. Après environ demi heure de conversation, ils prirent congé, invitant le Capitaine Swan de venir à terre, & lui promettant de lui aider à avoir des provisions qu'ils disoient alors rares, ajoutant qu'en trois ou quatre mois on commencerait à cueillir le ris, & qu'alors ils pourroient en avoir autant qu'ils souhaiteroient. Ils lui conseillèrent cependant de mettre son Vaisseau à couvert en quelque lieu commode, de peur des vents d'Ouest, qui seroient, disoient-ils, de la dernière violence vers la fin du mois & tout le suivant, ce qui se trouva vrai, comme ils l'avoient dit.

Nous ne sçûmes qui étoient ces deux hommes, qu'après qu'ils furent partis; car si nous l'avions su, nous aurions tiré le canon à leur départ. Après qu'ils furent partis un certain Officier du Sultan vint à bord, & mesura notre Vaisseau. C'est une coutume qu'ils ont tirée des Chinois, qui mesurent toujours la longueur, la largeur, & la profondeur de tous les Vaisseaux qui viennent charger, & savent par-là ce que chaque Vaisseau peut contenir. Mais je n'ai jamais su savoir pourquoi cette coutume est usitée chez les Chinois & les Mindanayans, moins que ceux-ci n'ayent dessein de se perfectionner par ce moyen dans les affaires.

de la marine, pour s'en servir quand ils auroient quelque commerce avec les Etrangers.

Le Capitaine Swan considerant que la sail-
son nous obligeroit à faire quelque séjour dans
cette Isle, jugea qu'il étoit de son intérêt de
ménager le Sultan le mieux qu'il pourroit,
voyant bien qu'il pouvoit dans la suite avan-
cer ou traverser ses desseins. Il se prépara
donc d'abord à lui faire un présent, qui fut
composé de trois verges de drap d'écarlate,
trois verges de passément d'or large, d'un
cimeterre à la Turque, & d'une paire de pi-
stolets. Et il envoya à Raja Laut trois verges
de drap d'écarlate, & autant de passément
d'argent. Ces présents furent portez sur le soir
par Monsieur Henri More. Il fut d'abord con-
duit chez Raja Laut, où il demeura jusques
à ce qu'on en eût donné avis au Sultan, qui
fit incontinent préparer toutes choses pour le
recevoir.

Sur les neuf heures du soir il vint un hom-
me de la part du Sultan pour emporter le
présent. Ensuite Monsieur More fut con-
duit le long du chemin par des gens armez,
à la lueur des flambeaux jusques à la maison
du Sultan. Le Sultan, avec huit, ou dix
personnes de son Conseil, étoit assis sur des
tapis attendant que More arrivât. Le pré-
sent fut mis devant eux, & fut fort bien re-
çu du Sultan, qui fit assésir Monsieur More
auprès d'eux, & lui fit quantité de questions.
La conversation se fit en Espagnol par le mo-
yen d'un Interprète. Cette conférence dura
environ une heure, après quoi More fut con-
gedié, & ramené chez Raja Laut, où l'on
donna à souper à lui & à l'équipage de la cha-
llouge, après quoi il s'en retourna à bord.

AUTOUR DU MONDE.

99

Le lendemain le Sultan envoya querir le Capitaine Swan. Il fit incontinent mettre le pavillon à sa chaloupe, & fut d'abord à terre avec deux trompettes qui sonnerent tout le long du chemin. Quand il fut à terre, il fut reçu à son débarquement par deux principaux Officiers, suivis de gardes & d'une foule de peuple, qui étoit venu pour voir ce Capitaine. Le Sultan l'attendit dans sa chambre d'audience, où il fut regala de Tabac & de Bétel, qui fut toute la chère qu'on lui fit.

Le Sultan fit apporter deux Lettres Angloises, afin que le Capitaine Swan les lût en privé pour lui faire savoir que des Marchands des Indes Orientales avoient dessein de s'établir en ces par-là, & qu'ils y avoient déjà envoyé un Vaisseau. Une de ces Lettres avoit été écrite d'Angleterre au Sultan par les Marchands des Indes Orientales qui demandoient principalement, autant qu'il pouvoit en souvenir, pour avoir depuis vu cette Lettre entre les mains du Secrétaire, qui se faisoit fort grand honneur de nous la montrer, certains privilèges pour bâtir un Fort. Cette Lettre étoit parfaitement bien peinte, & entre chaque ligne on en avoit tiré une d'or. L'autre Lettre fut laissée par le Capitaine Goodlud, & étoit adressée à tous les Anglois que le hasard rencontreroit en ces lieux. Elle ne parloit que de commerce, du prix dont on étoit convenu pour les marchandises de l'Isle, & du prix de celles de l'Europe qui seroient vendues aux Indes, à quoi étoit ajouté un état de leurs poids & mesures, & en quoi de ce, elles différoient des nôtres.

Le prix arrêté pour l'or de Mindanao étoit

VOYAGE

pour l'once d'Angleterre 14. écus d'Espagne ,
monnoye qui a cours dans toutes les Indes ,
& 18. écus l'once de Mindanao. Je ne me
souviens pas du prix de la cire & de l'écor-
ce de Girofle ; je ne me souviens pas bien non
plus du prix des marchandises de l'Europe ;
mais je crois que le prix du fer n'alloit pas à
plus de quatre écus le quintal. Le Capitaine
Goodlud finissoit sa Lettre par ces mots : Dé-
fiez-vous de tous ces gens-là ; car ils sont tous
des voleurs ; mais enfin ne disons rien. Nous
apprîmes dans la suite , qu'un des gens du Ge-
néral , ayant volé quelques marchandises au
Capitaine Goodlud , avoit été dans les monta-
gnes , & n'avoit pû être pris durant le séjour
que ce Capitaine fit en cette isle ; mais le diable
étant revenu à la Ville quelque temps après que
nous y fûmes arrivés , Raja Laut l'amena
lié au Capitaine Swan , & lui dit ce qu'il
avoit fait , le priant de le punir comme il le
jugeroit à propos. Mais le Capitaine Swan
s'en excusa , & dit que cet homme ne lui
appartenant pas , il ne vouloit rien avoir à
démêler avec lui. Raja Laut néanmoins ne
voulut point lui pardonner ; mais le punit
suivant la coutume du pays , ce que je n'avois
pas vu encoré.

Le matin au lever du soleil le coupable fut
dépoillé tout nud , & attaché à un poteau ,
en sorte qu'il ne pouvoit remuer ni pieds ni
mains , que quand on le remuoit lui-même.
Il étoit placé de manière qu'il regardoit di-
rectement le soleil. Midi étant passé on lui
tourna le visage du côté de l'Occident ,
afin qu'il eût toujours le soleil au visage. Il
fut tout le jour en cette situation , exposé aux
ardeurs du soleil , qui y est extraordinaire pen-

AUTOUR DU MONDE.

Espagne ,
 es Indes ,
 le ne me
 de l'écor-
 bien non
 Europe y
 est pas à
 Capitaine
 vers : Dé-
 sont rous
 en. Nous
 ns du Ge-
 andises au
 es monta-
 le séjour
 isle d'Idle
 après que
 l'amena
 r ce qu'il
 mme il le
 Swan
 ne ne lui
 n avoir à
 moins ne
 le punir
 je n'avois
 capable fut
 n poteau ,
 ni pieds ni
 lui-même.
 ardoit di-
 asse on lui
 Occident ,
 visage. Il
 exposé aux
 naire pen-

chaud , & fut cruellement tourmenté des
 mouches. Après cela le General vouloit qu'on
 le tuât , & cela auroit été fait , si le Capitaine
 Swan y avoit consenti. Je n'ai jamais vû fai-
 re mourir personne ; mais je eroi qu'ils font
 mourir d'une maniere assez barbare. Le Ge-
 neral même nous dit qu'il avoit fait mourir
 deux hommes dans une Ville , où quelques-
 uns des nôtres l'avoient accompagné ; mais je
 n'ai point su comment cela se fit. On punit
 ordinairement en depouillant tout nud com-
 me on vient de dire , & exposant le criminel
 au soleil. Quelquefois on l'étend tout de son
 long sur le sable qui est fort chaud , où il de-
 meure toute la journée exposé aux ardeurs du
 soleil , & à la fureur des mouches qui le pi-
 quent cruellement depuis le commencement
 jusqu'à la fin.

L'offre que le General fit au Capitaine Swan
 de punir le voleur , obligea depuis le Capitai-
 ne à offrir la même chose au General à l'égard
 de quelques uns des siens , qui offenserent
 les Mindanayans. Mais le General renvoya
 la chose au Capitaine , pour punir le cou-
 pable comme il jugeroit à propos. Aussi pour
 le moindre faute le Capitaine Swan punissoit
 ses gens , & cela aux yeux des Mindanayans ,
 quelquefois même , je croi , par un pur es-
 prit de vengeance , comme il fit de Monsieur
 son premier Contre-maitre , qui étoit
 un Capitaine de Barque à Mindanao. Il est
 certain qu'alors ses gens étoient si soumis ,
 qu'il avoit su faire un bon usage de son au-
 torité , il auroit pu mettre ordre à tout , les
 faire consentir à quelque établissement que
 fût , & les auroit portez à l'assister dans
 tout ce qu'il auroit voulu entreprendre.

Après deux heures de conversation, le Sultan ayant congédié le Capitaine Swan avec beaucoup d'honnêteté, celui-ci alla de là chez Raja Laut. Comme ce General avoit alors quelque démêlé avec le Sultan, il ne fut point à la réception que le Sultan fit au Capitaine Swan; mais il l'attendit au retour, & le régala lui & sa suite, avec du ris & des oiseaux bouillis. Il dit encore alors au Capitaine Swan, le dit même avec force, que le meilleur seroit de faire entrer au plutôt son Vaisseau dans la rivière, à cause des tempêtes qui étoient ordinaires à la saison, l'assurant qu'il ne manqueroit pas d'être secouru en toutes choses. Il lui dit encore, que comme il nous falloit de nécessité faire là quelque séjour, que nos gens seroient obligez de venir souvent à terre, il le prioit d'avertir son équipage de prendre garde à ne pas choquer les Natures du pays qu'il disoit être extrêmement vicieuses. Que leurs coutumes étant différentes des nôtres, il craignoit que les gens du Capitaine Swan ne chagrinaient à quelque heure les Insulaires, quoi que sans dessein & par pure ignorance. Qu'il lui donnoit cet avis en ami pour prévenir cet inconvénient; Qu'au reste sa maison seroit toutejours ouverte pour le recevoir, lui & sa suite, persuadé que lui qui savoit les coutumes, ne manqueroit jamais en rien. Après plusieurs semblables discours, il congédia le Capitaine & sa suite, qui prirent congé, & retournerent à bord.

Le Capitaine Swan après avoir tout vu, doutant point que les Anglois n'eussent dessein d'établir là un Comptoir, & croyant que les honnêtetés de ces Insulaires étoient

honesté
dans
le de
pas p
en pl
Vaisse
venat
beauc
Pêche
rivier
pour
viron
chure
& la p
à flor
buve
chez
le pa
les nō
mais
lire p
ions
plūpa
ades
ment
ourn
eux
Harris
ien,
eulen
res &
e alle
hanie
égale
re,
Bretel

AUTOUR DU MONDE.

43

rion, le S^r Swan avec
 la de là chez
 avoit alors
 ne fut point
 le Capitaine
 , & le régala
 isseaux bouill
 ne Swan, le
 eilleur seroit
 aisseau dans
 qui étoient
 ant qu'il n
 toutes cho
 e il nous fal
 séjour, qu
 enir souven
 on équipage
 per les Natu
 niement vin
 ant différen
 les gens d
 nt à quelq
 sans desse
 lui donno
 cet inconve
 seroit tou
 r, lui & b
 roit les co
 n rien. Apr
 congédia
 nt congé,
 ir tout vu,
 n'eussent de
 , & croya
 laires étoie

sinceres, fit incontinent entrer le Vaisseau
 dans la riviere. La riviere sur laquelle la vi
 le de Mindanao est située, est petite, & n'a
 pas plus de dix ou onze pieds d'eau à la barre
 en pleine marée. Il fallut donc décharger le
 Vaisseau pour le rendre plus léger, & le flux
 venant, nous l'entraîmes dans la riviere avec
 beaucoup de peine, assistez de 50. ou 60.
 Pêcheurs qui demeuroient à l'entrée de la
 riviere, Raja Laut étant à bord en personne
 pour les commander. Nous traînâmes à en
 viron un quart de mille au delà de l'embou
 chure de la riviere, & amarrâmes la poupe
 & la proue dans une fosse où il étoit toujours
 à flot. Après cela les Mindanayans vinrent
 souvent à bord pour inviter nos gens à aller
 chez eux, & pour nous offrir Pagally. Il
 se passa beaucoup de tems avant qu'aucun
 des nôtres acceptât une pareille honnêteté;
 mais ce retardement ne servit qu'à nous ren
 dre plus faciles à recevoir leurs demonstra
 tions d'amitié; car en très peu de tems, la
 plupart de nos gens eurent un ou deux cano
 tades, & autant de Pagallys, principale
 ment ceux qui étoient bien habillez & bien
 fournis d'argent, comme étoient plusieurs de
 ceux qui avoient accompagné le Capitaine
 Harris dans la traversée de l'Isthme de Da
 niel, tout le reste étant assez pauvre. Non
 seulement ceux-là, mais même les plus pau
 vres & les plus médiocres ne pouvoient guè
 re aller dans les rues sans être entraînez par
 maniere de dire dans les maisons où ils étoient
 regalez, quoi que le regal fût bien médioc
 re, & qu'un peu de tabac, de noix de
 Betel, ou d'eau parfumée, en fissent toute

* On a dit ci-devant ce que ce mot signifie.

la dépense, cependant la sincérité apparente, la simplicité, & la manière avec laquelle cela se faisoit, relevoit la médiocrité du présent, & se faisoit agréer. Quand nous étions chez eux, ils louoient continuellement les Anglois, & disoient qu'eux & les Mindanayans n'étoient que la même chose. Ils exprimoient cela en mettant deux doigts proches l'un de l'autre, & disant que les Anglois & les Mindanayans étoient Samo Samo; c'est-à-dire, la même chose. Ils éloignoient ensuite leurs deux doigts de demi pied l'un de l'autre, & disoient que les Hollandois & les Mindanayans étoient Burgeto, qui signifie qu'ils étoient à la même distance en matière d'amitié. Ils représentoient les Espagnols encore plus éloignés que les Hollandois, craignans ceux-ci; mais ayant senti & souffert de la part des autres, qui avoient pensé les mettre sous le joug.

Le Capitaine Swan ne visitoit d'abord presque personne à la réserve de Raja Laut. Il y dînoit ordinairement tous les jours, & tous ceux de ses gens qui venoient à terre, & qui n'avoient pas d'argent pour aller manger ailleurs, se rendoient vers le midi chez le General, où ils avoient à suffisance du ris bouilli & bien accommodé, quelques restes de volaille ou de bœuf fort faiblement apprêtés. Le Capitaine Swan étoit un peu mieux servi, & ses deux trompettes sonnoient pendant qu'il étoit à table. Après-dîné Raja Laut vouloit s'asseoir & discourir avec lui, la plus grande partie de l'après-midi. C'étoit alors le temps du Ramdam, ainsi le General s'excusoit de ne pouvoir donner au Capitaine le plaisir de la danse, & autres divertissemens, dont il se proposoit de le regaler, après que cette se-

AUTOUR DU MONDE.

47

apparente, l'innuité seroit passée. D'ailleurs c'étoit le fort de la saison humide, tems par conséquent mal propre aux divertissemens.

La tempête étoit alors extraordinaire, & la pluie excessive. La riviere étoit si fort enflée, tellement débordée, que nous eûmes beaucoup de peine à tenir notre Vaisseau en sécurité. Il venoit de moment en moment de gros arbres flottans qui venoient quelquefois s'arrêter sur notre Vaisseau en danger de rompre nos cables, de nous jeter sur des rochers, ou de nous jeter en Mer, deux accidens également dangereux, vu principalement que nous étions sans lest.

La ville de Mindanao a environ un mille de long, & n'est guere large. Elle va en serpentant sur la droite en montant le long du bord de la riviere, quoi qu'il y ait aussi plusieurs maisons de l'autre côté. Mais il sembloit alors que la ville étoit batic au milieu d'un lac, & on ne pouvoit aller qu'en canot d'une maison à l'autre. Ce tems de tempête & de pluie commença vers la fin de Juillet, & dura la plus grande partie d'Août.

Après que le tems se fût un peu radouci, le Capitaine Swan lotia une maison pour y mettre nos voiles & nos marchandises pendant que nous carenerions notre Vaisseau. Nous achetâmes bonne quantité de fer & de plomb, & nous portâmes dans cette maison. Le Capitaine Swan vendit huit ou dix tonnes de marchandises au Sultan & au General suivant le prix fixé par le Capitaine Goodlett, & on fut payé en ris. Comme les Mindanais ne sont pas bons Arithmeticiens, les François qui demeurent parmi eux font leurs comptes. Après cela le Capitaine Swan

acheta du bois de charpente du General, & employa une partie de nos gens à en faire des planches pour doubler le fond de notre Vaisseau. Il avoit à bord deux scies qu'il avoit apportées d'Angleterre, & quatre ou cinq hommes qui savoient s'en servir; car ils avoient été scieurs dans la Jamaïque.

Le tems du Randalam étant passé, & le beau tems un peu revenu, le General pour faire plaisir au Capitaine Swan, lui donnoit tous les soirs le divertissement de la danse. Les danseuses sont élevées à cela, & en font leur profession, comme je l'ai déjà dit. Mais d'ailleurs toutes les femmes en general s'appliquent fort à la danse. Elles dansent 40. ou 50. à la fois, se tiennent toutes par la main, forment un grand rond, & chantent sans sortir de cadence; mais elles ne bougent jamais de leurs places, ni ne font aucun mouvement que le chœur n'ait chanté. Alors elles jettent tout à la fois une jambe en dehors, & crient pour ne pas dire heurlent à pleine voix. Quelquefois aussi elles se contentent de claquer des mains après que le chœur a chanté. Le Capitaine Swan pour répondre aux faveurs du General, envoya querir ses violons, & fit venir quelques-uns de nos gens qui savoient danser à l'Angloise, ce qui plut extrêmement au General. La plus grande partie des nuits se passoit à ces sortes de divertissemens.

Entre ceux de nos gens qui dansoient d'ordinaire devant le General, il y avoit un nommé Jean Tacker, élevé au matelotage, & qui ne savoit ni lire ni écrire; mais avoit autrefois appris à danser dans les maisons à Musique de Wapping. Cet homme accompagna

* Quartier de Londres.

General, & le Capitaine Harris dans les Mers du Sud. Il gagna une bonne somme d'argent, & comme il l'avoit assez bien menagé, il en avoit encore de reste, outre ce qu'il avoit employé à acheter un fort bon habit. Le General jugeant de cet homme par sa parure, & par sa tenue, crut qu'il étoit d'extraction noble; & pour s'en éclaircir, il demanda à un de nos gens si sa conjecture étoit juste. L'homme à qui le General s'étoit adressé, répondit qu'il avoit bien jugé, & que la plupart de notre équipage étoit de noble extraction, & principalement ceux qui étoient bien mis; qu'ils voyageoient que pour voir le monde, & qu'ils avoient assez de bien pour fournir à leur dépense en quelque endroit qu'ils alloient; mais que pour ceux qui étoient mal vêtus, ce n'étoit que de simples Matelots. Le General eut depuis de grands égards, pour tous ceux qui étoient bien habillez, & sur tout pour Jean Tacker; mais enfin le Capitaine Swan vint à savoir la chose, & gata tout. Il détrompa le General, & donna des coups de bâton au prétendu Gentilhomme, qui fut tellement irrité contre lui qu'il ne put jamais depuis l'estimer, quoi que le pauvre malheureux ne scût rien de la chose.

Environ la mi Novembre nous commençâmes à travailler au fond de notre Vaisseau, & nous trouvâmes fort mangé de vers, & c'est un lieu horrible pour les vers. Nous nous en aperçûmes qu'après avoir été un mois dans la rivière, & alors nous trouvâmes les canots percez, comme des rayons de soleil. Notre Barque qui n'avoit qu'un simple fond, étoit mangée d'outre en outre, en sorte qu'elle ne pouvoit nager; mais comme le Vais-

Jean étoit doublé, les vers ne percerent pas le
 crin qui est entre la doublure & la principale
 planche. Nous ne nous déshâmes qu'alors de la
 mauvaise foi du General. Quand il vint à
 bord, qu'il nous trouva à détacher les plan-
 ches qui doubloient, & qu'il vit par dessous un
 fond ferme & solide, il branla la tête, & pa-
 rut mécontent, disant que c'étoit le premier
 Vaisseau qu'il eût jamais vu à fond double. On
 nous dit qu'en deux mois de tems un Navire
 Hollandois avoit été mangé des vers au même
 endroit où nous étions; & que le General avoit
 eu tout son canon. Il y a apparence qu'il es-
 péroit aussi avoir le nôtre; & c'est, je croi,
 pour cela principalement qu'il s'empressoit si
 fort à nous aider à faire entrer notre Vaisseau
 dans la rivière; car pour en sortir il fallut se
 passer de secours. Nous n'avions eu des vers
 que là; car quand nous carenâmes aux Isles
 Mariées les vers ne nous touchèrent point, non
 plus qu'à Guam où nous nettoiyâmes notre
 Vaisseau, & à Mindanao où nous vinmes en sui-
 te; car nous le nettoiyâmes aussi au bout Ori-
 ental de l'Isle. Les Mindanayans savent si bien
 de quoi sont capables ces pernicioeux insectes,
 que toutes les fois qu'ils reviennent de la Mer
 ils halent incontinent leurs Vaisseaux sur le sec
 en brûlent le fond, & le laissent là jusques à ce
 qu'ils soient prêts à retourner en Mer. Ils met-
 tent aussi sur le sec les canots ou Pros, & ne
 les laissent jamais long-tems dans l'eau. On dit
 que ces vers qui percent un Vaisseau dans l'eau
 salée meurent dans l'eau douce, & que les vers
 d'eau douce meurent dans l'eau salée; mais que
 les uns & les autres multiplient prodigieuse-
 ment dans l'eau, qui n'a qu'un petit goût de
 sel. L'eau de l'endroit où nous étions étoit

quel-

quelquefois tant soit peu salée, quoi qu'ordinairement douce. Mais quelle sorte de vers c'étoit, c'est ce que je ne puis pas dire. Il y a des gens qui croient qu'ils s'engendrent dans les planches; mais je suis persuadé que la Mer les produit. J'en ai vu des millions mangeans dans l'eau, sur tout dans la Baye de Panama; car le Capitaine David, le Capitaine Swan, moi, & la plupart de notre équipage, remarquâmes diverses fois ces vers; & c'est pour cela que nous calfeutrions si souvent notre Vaisseau, pendant le séjour que nous y fîmes. Il est vrai que je n'en avois jamais vu de si gros qu'à Mindanao. J'en ai vu aussi en Virginie, & dans la Baye de Cambridge. Ceux de ce dernier lieu sont prodigieusement rongeurs. Ils sont toujours dans les Bays, dans les bras de Mer, aux embouchures des rivières, & autres lieux proches de terre. Je n'ai jamais appris qu'on en ait trouvé bien avant en Mer: Cependant ils vont bien loin quand ils sont une fois logez dans la planche d'un Vaisseau.

Après avoir ainsi détaché toutes les planches mangées des vers & remis d'autres en leur place, le fond de notre Vaisseau fut doublé & goudronné vers le commencement de Décembre 1686. Le dix nous passâmes la terre, & nous rapportâmes à bord le fer & le plomb que nous ne pûmes pas vendre, & commençâmes à faire de l'eau, & nos provisions de ris pour le voyage. Le Capitaine étoit encore à terre, & ne savoit pas encore ni quand, ni où il feroit voiles. Mais je suis bien assuré qu'il n'avoit pas dessein de mener son équipage de croiser à la hauteur de Manila; car le lui ayant un jour de-

mandé, il me répondit que ce qu'il avoit fait de pareil, il l'avoit fait par force; mais qu'étant alors libre, il ne s'engageroit de sa vie dans aucun dessein de cette nature: Car, disoit-il, il n'y a point de Prince au monde, qui puisse effacer la tache de ces sortes d'actions. S'il avoit d'autres vûes, c'est ce que j'ignore, car il étoit ordinairement fort bourru. Cependant il ne proposa jamais rien, & se contenta de faire embarquer des provisions pour mettre à la voile. Je croi fortement que s'il avoit fait le moindre mouvement pour gagner quelque Comptoir Anglois, la plupart de son équipage y auroit consenti, quoi qu'il s'en fût trouvé selon les apparences qui s'y fussent opposez. Son autorité néanmoins l'auroit bien-tôt emporté sur les contradicteurs; car c'étoit quelque chose de surprenant de voir combien il étoit craint, & ce qui le faisoit craindre, étoit qu'il punissoit les plus revêches & les plus entreprenans. Après que le Vaisseau fut une fois en rade, nos gens ne furent pas tout-à-fait si soumis qu'ils l'avoient été pendant le séjour que nous avions fait dans la rivière, quoi qu'ils eussent devant les yeux un nouvel exemple de severité en la personne du Capitaine Teat qui fut puni dans le tems que le Vaisseau étoit en rade.

J'étois alors avec le General à la chasse du bœuf qu'il nous promettoit depuis long-tems. Mais je sentis bien qu'il ne falloit pas compter sur sa parole, car nous chassâmes une semaine entiere avec lui, & ne vîmes que quatre vaches, qui se trouverent si sauvages que nous n'en eûmes aucune. J'étois accompagné de cinq ou six autres de nos gens,

AUTOUR DU MONDE.

rous jeunes & si entêrez du lieu, qu'ils convinrent tous avec le General de dire au Capitaine Swan, qu'il y avoit beaucoup de bœufs; mais qu'ils étoient sauvages. Pour moi je lui dis la verité, & lui conseillai de ne croire pas trop legerement aux promesses du General. Il fit semblant d'être en grosse colere, & pestoit en l'absence du General; mais en sa presence il ne disoit mot, étant homme de peu de courage.

Nous ne revinmes de la chasse que le 20. de Decembre. Le General avoit dessein d'aller chasser en un autre lieu; mais il remit la partie jusqu'après Noël, parce que quelques-uns de nos gens vouloient aller avec lui, & que le Capitaine Swan avoit prié l'équipage de se tenir à bord pour solemniser tous ensemble ce jour là: Car il faut dire ici que près du tiers de nos gens étoient toujours à terre avec leurs camarades & Pagallys, & certaines servantes qu'ils avoient prises à gages de leurs Maîtres pour leur servir de Concubine. Il faut savoir aussi que quelques-uns de nos gens avoient loué ou acheté des maisons qui y sont à fort bon marché, & qu'on peut avoir pour cinq ou six écus d'Allemagne. Comme plusieurs avoient tant d'argent qu'ils ne savoient à quoi l'employer, ils étoient bien-aises de se délivrer de la peine de le compter. Aussi le dépenserent-ils follement, & leur profusion étoit cause qu'on leur en imposoit, & qu'on faisoit payer plus cher aux autres ce qu'ils achetoient, sans compter qu'il étoit à craindre qu'on ne fit la même chose aux Anglois qui viendroient dans la suite. Les Mindanayans savoient bien tirer l'or de la bourse de nos pigeonneaux, (car il est à re-

VOYAGE

marquer que nous n'avions point d'argent, & quand nos gens en avoient besoin, ils changeoient de tems en tems une once d'or, & ne recevoient que dix ou onze écus d'Allemagne pour une once de Mindanao, qu'on n'auroit pas yendu à moins de 18. risdales. Cependant cela, & le prix excessif que les Mindanayans mettoient à leurs marchandises n'étoient pas les seuls endtoits qui vuidoient la bourse de nos gens: Leurs Pagallys & leurs camarades leur arrachotent souvent quelque plume de l'aile, & les nôtres étoient si genereux, ou pour mieux dire si étourdis, que de mettre demi once d'or, faite faire une Barque, ou un brasselet, à leurs Pagallys, dans l'esperance de coucher une nuit avec elles.

Franc tous à bord le jour de Noël, j'espérois que le Capitaine Swan feroit quelque proposition, ou nous communiqueroit son dessein; mais il ne fit que dîner, & retourna à terre sans nous dire un mot de ce qu'il avoit envie de faire. Je crois néanmoins qu'il songeoit dès lors à passer à une des Isles à épiceries pour en charger son Vaisseau: Et ce qui me le fait croire est, que le jeune homme dont j'ai ci-devant parlé, & que son oncle qui étoit Sultan d'une Isle à épiceries près de Ternate, avoit envoyé pour inviter les Anglois de venir dans leur Isle, vint à bord en ce tems-là, & eut une conversation particulière avec le Capitaine Swan, après laquelle ils furent tous deux à terre. Le jeune homme n'étoit pas bien aise que les Mindanayans fussent le sujet de sa negociation. J'ai entendu dire au Capitaine Swan, qu'il offrit de charger son Vaisseau d'épiceries, à condition qu'il bâtiroit un petit Fort pour assurer l'Isle

AUTOUR DU MONDE.

& la défendre contre les Hollandois : Mais j'ai appris depuis, qu'ils en sont à l'heure qu'il est en possession.

Le lendemain d'après Noël, le General alla encore aux champs sous prétexte de chasse, accompagné de cinq ou six Anglois, du nombre desquels j'étois. Nous allâmes tous par eau dans son Pros, ou canot, jusques au lieu où se devoit faire la chasse, avec ses femmes & ses domestiques. Le General faisoit toujours suivre ses femmes, ses enfans, ses domestiques, son argent, & ses marchandises. Tout s'embarqua le matin, & tout arriva de jour. J'ai déjà dit comment sont faits leurs Pros ou Canots, & comment les chambres y sont menagées. Nous fûmes reçus dans la chambre du General. Le voyage n'étoit pas si long que nous n'arrivassions au Port avant la nuit.

Un des domestiques du General avoit alors fait quelque faute, & voici comme il en fut puni. Il fut attaché sur le ventre tout de son long sur un Bambou du Canot, & si près de l'eau, qu'au moindre mouvement du Vaisseau il étoit souvent couvert d'eau, & à peine quelquefois étoit-il hors de l'eau, qu'il y retournoit sans avoir le tems de respirer.

Après avoir fait environ deux lieues, nous entrâmes dans une large & profonde rivière. Nous fîmes encore une lieue, & trouvâmes par tout l'eau salée. Nous arrivâmes enfin à un assez grand Village, où les maisons sont bâties à la mode du pays. Ce fut là que nous débarquâmes. On nous prépara d'abord une maison. Le General & ses femmes prirent un côté de la maison, & nous nous logeâmes dans l'autre. Le soir toutes les femmes du Village dansèrent devant le General.

Durant le séjour que nous fîmes là, le General & ses gens sortoient tous les jours de grand matin, & ne revenoient qu'à quatre ou cinq heures après midi. Le General nous faisoit souvent des complimens en nous parlant de la grande confiance qu'il avoit en nous, ajoutant qu'il laissoit sous nôtre protection ses femmes & ses biens, & qu'il croyoit tout cela aussi sûr entre les mains de nous six (car nous avions tous nos armes) que s'il en confioit la garde à 100. de ses gens. Cependant nonobstant cette grande confiance, il laissoit toujours un de ses principaux domestiques, de peur que nous n'en usassions trop familièrement avec ses femmes.

Elles ne sortoient jamais de leur chambre, quand le General étoit au logis; mais il n'étoit pas plutôt sorti, qu'elles venoient dans la nôtre, & demeuroient tous les jours avec nous, nous faisant mille questions sur nos femmes d'Angleterre, & sur nos coutumes. Vous pouvez vous imaginer que quelques-uns de nous savoient déjà assez de leur langue pour les entendre, & pour répondre à leurs demandes. Je me souviens qu'un jour elles demanderent combien le Roi d'Angleterre avoit de femmes. Nous répondîmes qu'il n'en avoit qu'une, & que nos loix ne permettoient pas d'en avoir davantage. Elles dirent que c'étoit une coutume fort étrange qu'un homme fut borné à une femme. Il y en eut qui dirent que c'étoit une fort mauvaise Loi: D'autres au contraire dirent qu'elle étoit bonne. Ainsi la dispute fut grande entre elles. Mais il y en eût une qui dit positivement que nôtre Loi étoit meilleure que la leur, & fit taire toutes les autres par la rai-

son
ape
acc
fois
nem
mai
F
fem
que
leur
ral d
celle
à do
tour
autre
tres a
le jo
la nu
distin
de so
fions
No
voir d
bre d
chose
perme
voir l
rien r
nous F
le Gen
voir le
pouv
voulo
te nou
Cett
met da
per lon

AUTOUR DU MONDE. 11

son qu'elle en donna. C'étoit celle que nous apellions la Reine de la guerre, parce qu'elle accompagnoit toujours le General toutes les fois qu'il alloit en campagne contre ses ennemis, & lors même qu'il falloit en venir aux mains; ce que les autres ne faisoient pas.

Par le moyen de cette familiarité avec les femmes, & par les frequentes conversations que nous avions avec elles, nous apprimes leurs coutumes & leurs privileges. Le General couche avec ses femmes par tout; mais celle qui accouche la premiere d'un garçon, a double part à ses faveurs: Car quand son tour vient, elle a deux nuits; au lieu que les autres n'en ont qu'une. Il semble que les autres aient un respect particulier durant tout le jour précédent pour celle qui doit passer la nuit avec le General, & pour marque de distinction elle porte au col un mouchoir de soie rayé: Et c'est à quoi nous connoissions la Reine de la journée.

Nous demeurames là cinq ou six jours sans voir durant tout ce tems-là la moindre ombre de bœuf, qui étoit pourtant la seule chose qui nous y avoit amenez. On ne nous permettoit pas de sortir avec le General pour voir les vaches sauvages; mais à cela pres rien ne nous manquoit. Cependant cela ne nous plaisoit point, & nous priames souvent le General de nous donner la liberté d'aller voir les bêtes. Il nous dit enfin qu'il s'étoit pourvu d'une cruche de boisson de ris, qu'il vouloit s'en divertir avec nous, & qu'ensuite nous irions avec lui.

Cette liqueur est faite de ris bœuilli qu'on met dans une cruche, & qu'on y laisse tremper long-tems. Je ne sai comment on la fait;

VOYAGE

mais elle est extrêmement forte & très-agréable. Le soir quand le General vouloit se réjouir, il faisoit porter une cruche de cette liqueur dans notre chambre. Il beuvoit le premier, ses gens beuvoient ensuite tour à tour jusqu'à ce qu'ils fussent tous saouls comme des cochons, après quoi l'on nous laissoit boire. Quand ils en avoient pris suffisamment, nous beuvions à notre tour, & eux ne beuvoient plus; car ils ne vouloient pas boire après nous. Le General dansoit quelque tems autour de notre chambre; mais comme il avoit sa charge, il s'en alloit bien-tôt dormir.

Le lendemain nous allâmes avec le General dans les pâturages, où il avoit cent hommes qui travailloient à faire un grand parc pour y enfermer les bêtes; car c'est ainsi qu'ils chassent, parce qu'ils n'ont point de chiens. Mais je ne vis que huit ou dix vaches aussi sauvages que des Daims. Cependant il y eut de nos gens qui apportèrent le jour suivant trois genices qu'ils tuèrent dans les pâturages. Nous retournâmes à bord avec cela, & ce fut tout ce que nous attrapâmes.

Le Capitaine Swan fut fort mal satisfait du procédé du General. Il avoit promis de nous fournir autant de bœufs que nous en aurions besoin; mais quand il fallut tenir sa parole, ou il ne pût le faire, ou il ne le voulut pas. D'ailleurs il nous manqua de parole au sujet du ris que nous devions avoir pour le fer que nous lui avions vendu. Il nous remettoit de jour en jour, & il n'y avoit pas moyen de le faire venir à compte. Ce ne fut pas là les seuls endroits où nous connûmes sa mauvaise foi, car peu de tems avant la circoncision de son fils, de laquelle j'ai fait

men
fem
four
pris
ces
Swan
tité
pre,
Cela
taine
mand
pter,
de fa
nité,
presen
pas q
lui. C
savoit
contre
dont l
le ren
l'inqui
prestoi
c'étoit
seul ve
les Inc
En ce
& fatig
dans le
soutenu
de croy
aller à
not, &
borneo
l'aisseau
pporté
ompro

AUTOUR DU MONDE.

mention dans le Chapitre précédent, il ne semblant d'avoir grand besoin d'argent pour fournir aux dépenses de cette journée, & pria le Capitaine Swan de lui prêter 20. onces d'or, car il savoit que le Capitaine Swan avoit entre les mains une bonne quantité de ce métal, qu'il croyoit à lui en propre, au lieu qu'il appartenoit à ses Marchands. Cela ne pécha pas néanmoins que le Capitaine Swan ne prêtât au General ce qu'il demandoit. Mais quand il fut question de compter, il dit au Capitaine que la coutume étoit de faire des presens dans ces jours de solennité, & qu'il avoit reçu son or comme un présent. Il demanda aussi d'être payé des repas que Swan & ses gens avoient faits chez lui. Cela surprit le Capitaine Swan, qui ne savoit cependant quel remède y apporter. Ces contre-tems & les autres chagrins intérieurs dont le Capitaine Swan avoit l'esprit plein, le rendoient de fort mauvaise humeur, & l'inquiétoient beaucoup; car son équipage le pressoit tous les jours de partir, attendu que c'étoit alors le fort du monson Oriental, le seul vent qui pût nous porter plus avant dans les Indes.

En ce tems-là, quelques-uns des nôtres las & fatiguez de courir par-ci par-là, s'enfurent dans le pays, & s'y cachèrent, favorisez & soutenus par Raja Laut à ce que tout le monde croyoit. D'autres aussi craignant de ne pas aller à un Port Anglois, acheterent un Canot, & résolurent de s'y embarquer pour Borneo. Car peu de tems auparavant, un vaisseau de Mindanao en étoit venu, & avoit apporté une Lettre, adressée au principal Comptoir Anglois à Mindanao. Le General

voulut que le Capitaine Swan ouvrît cette lettre ; mais il n'en voulut rien faire , parce qu'il crût qu'elle pouvoit venir de certains Marchands de l'Inde Orientale , des affaires desquels il ne vouloit pas se mêler. Je rencontraï depuis à Achin le Capitaine Bowry , auquel ayant compté l'aventure , il me dit qu'il avoit envoyé cette Lettre , croyant que les Anglois étoient établis à Mindanao. Nous crûmes aussi par la même raison , qu'ils avoient un Comptoir à Borneo : Ainsi nous fûmes trompez de part & d'autre. Quant au Canot sur lequel quelques-uns des nôtres se proposoient d'aller à Borneo , le Capitaine Swan le leur enleva , & fit de grandes menaces aux chefs de la cabale. Ils ne furent pourtant pas tellement découragés , qu'ils n'en achetassent secrètement un autre ; mais leur dessein ayant éclaté , le Capitaine Swan le fit échouer.

Tout l'équipage généralement étoit alors mécontent , & plein de projets fort différens , & tout cela parce qu'il n'avoit rien à faire. La principale division étoit entre ceux qui avoient de l'argent , & ceux qui n'en avoient point. Ils vivoient d'une manière bien différente ; car ceux qui avoient de l'argent étoient à terre , & ne se soucioient guère de quitter Mindanao , au lieu que les autres demeuroient à bord , & pressoient le Capitaine Swan de remettre en Mer. Ces derniers commençoient à être aussi mutins que mécontents , & ils envoyèrent à terre les Marchands de fer acheter du * Rack & du miel , pour faire de la ponche , dont ils s'enivroient , & ensuite se querelloient. Ce desordre m'empêchoit d'aller à bord , car j'ai toujours eu beau-

** Rakum forte composée avec des cailles de sucre.*

cou
nos
noi
C
dre
cela
lui
il n
cha
les u
thop
le pr
dire
senti
se tr
mil
N
le Ca
aussi
Mais
avant
son C
qui é
muant
avoit
tres le
que ju
lui. U
quel
quarri
homm
coup d
aussi pe
avoit a
iosité
Swan p
clair

AUTOUR DU MONDE.

coup d'horreur pour l'ivrognerie, à laquelle nos gens qui étoient alors à bord s'abandonnoient entierement.

Cependant on auroit pû étouffer ces desordres, si le Capitaine Swan avoit voulu pour cela se servir de son autorité : Mais comme lui & ses Marchands étoient toujours à terre, il n'y avoit point de commandement : Ainsi chacun faisoit ce qu'il vouloit, & s'excitoient les uns les autres à mal faire. Monsieur Harthop l'un des Marchands du Capitaine Swan le pressoit beaucoup de se déterminer, & de dire sa pensée à l'équipage ; à quoi il consentit enfin. Il fit donc avertir ses gens de se trouver tous à bord le 13. de Janvier, mil six cens quatre-vingt sept.

Nous attendions avec impatience ce que le Capitaine Swan avoit à nous proposer, aussi étions-nous bien-aisés d'aller à bord. Mais malheureusement pour lui deux jours avant cette assemblée le Capitaine envoya son Canonnier à bord querir quelque chose qui étoit dans sa chambre. Le Canonnier remuant plusieurs choses pour trouver ce qu'il avoit ordre de porter à terre, tira entre autres le Journal du Capitaine depuis l'Amerique jusqu'à l'Isle de Guam, & le mit à côté de lui. Un nommé Jean Reed de Bristol, duquel j'ai fait mention dans mon Chapitre quatrième, prit ce Journal. C'étoit un jeune homme assez ingénieux, & qui avoit beaucoup de politesse, & d'honnêteté. Il passoit aussi pour entendre assez bien la marine, & avoit aussi fait un Journal. Un motif de curiosité lui fit prendre le Journal du Capitaine Swan pour voir s'il s'accordoit avec le sien ; ce qui est fort ordinaire aux Gens de marine.

VOYAGE

quand ils en trouvent l'occasion, & principalement aux jeunes qui n'ont pas beaucoup d'expérience. A l'ouverture du livre il tomba sur un endroit où le Capitaine Swan dauboit avec aigreur la plupart de ses gens, & sur tout un autre Jean Reed natif de la Jamaïque. C'étoit justement ce qu'il ne cherchoit pas; mais le rencontrant si à propos, la curiosité le fit aller plus loin, & lui donna envie d'en savoir davantage, si bien que tandis que le Canonnier étoit occupé, il emporta le livre pour le visiter à loisir. Le Canonnier ayant expédié son affaire, ferma la porte de la chambre sans songer au livre, & s'en retourna à terre. Jean Reed de Bristol le montra à Jean Reed Jamaïcain, & à ceux qui étoient à bord, qui étoient des lors pour la plupart dans la situation qu'il falloit pour faire un coup déterminé, & qui ne demandoient qu'un prétexte plausible pour mettre la main à l'œuvre. Croyant donc que ce qui étoit dans le Journal suffisoit pour pouvoir se mettre en devoir d'exécuter leurs desseins, le Capitaine Tear, qui comme j'ai déjà dit avoir été mal-traité par le Capitaine Swan, profita de l'occasion qui se presentoit de se venger, & grossit les choses autant qu'il pût, & étoit d'avis qu'on ôtât le commandement au Capitaine Swan, esperant qu'on pourroit le lui donner. Pour les Matelots, il ne fut pas difficile de leur persuader tout ce qu'on voulut, parce qu'ils étoient tous à-faire les d'un si long & si ennuyeux voyage, que la plupart desespéroient de retourner jamais chez eux, & ne se soucioient guere par conséquent ni de ce qu'ils feroient, ni du lieu où ils iroient. Ce n'étoit uniquement

qu'
au
tion
à b
de
leur
qu'
aur
che
bor
à te
ven
text
fonc
rurg
d'all
ne,
voya
Ce
aup
rorti
de lu
ordin
dans
car p
fut d
fil de
prépa
qué le
devoi
perso
par c
à ce
alors
roit q
glen.
iroient

AUTOUR DU MONDE.

67

que l'inaction qui les rendoit si inquiets ; aussi consentirent-ils d'abord aux propositions que Teat leur fit. Tous ceux qui étoient à bord s'obligèrent incontinent par serment de casser le Capitaine Swan , & de cacher leur dessein à ceux qui étoient à terre , jusqu'à ce que le Vaisseau fut à la voile , ce qu'on auroit fait sur le champ , si le Chirurgien en chef ou le Chirurgien en second avoit été à bord. Le lendemain au matin ils envoyèrent à terre le nommé Cœk Worthy pour faire venir en diligence l'un des deux , sous prétexte qu'un de leurs hommes étant tombé à fond de cale s'étoit cassé une jambe. Le Chirurgien répondit qu'il avoit fait son compte d'aller à bord le jour suivant avec le Capitaine , & qu'il n'y iroit pas plutôt ; mais il y envoya Herman Coppinger , Sous-Chirurgien.

Cet homme étant couché quelque temps auparavant chez sa Pagally , un serpent s'enrouilla autour de son col ; mais il s'en alla de lui-même sans lui faire aucun mal. Il est ordinaire en ce pays-là que les serpents entrent dans les maisons , & dans les Vaisseaux aussi ; car plusieurs vinrent dans le nôtre tant qu'il fut dans la rivière. Mais pour reprendre le fil de notre Relation , Herman Coppinger se prépara pour aller à bord , & le lendemain que le Capitaine Swan & tout son équipage devoient se trouver à bord , j'y allai aussi , personne ne se défiant de ce qui se tramoit par ceux qui étoient sur le Vaisseau , jusqu'à ce que nous y fûmes. Nous vîmes bien alors que l'homme à la jambe rompue n'étoit qu'un artifice pour faire venir le Chirurgien. En effet après avoir obtenu ce qu'ils desiroient , ils envoyèrent le canot à terre pour

prier tous ceux qu'ils rencontroient de venir à bord ; mais de ne leur en point dire la raison , de peur que le Capitaine Swan ne vint à le savoir.

Le 19. au matin ils leverent l'ancre , & tirerent un coup de canon. Le Capitaine Swan envoya sur le champ à bord Monsieur Nelly , qui étoit alors son premier Contre-maître , pour voir ce que c'étoit. Ils lui dirent tous les sujets qu'ils avoient de se plaindre , & lui montrèrent le Journal. Il leur persuada d'attendre la réponse du Capitaine Swan & des Marchands jusques au lendemain. S'étant donc remis à l'ancre , & Monsieur Harthop arrivé à bord le lendemain , il leur conseilla d'accommoder la chose , ou d'attendre au moins qu'ils eussent meilleure provision de ris : Mais ils n'y voulurent point consentir , & leverent encore l'ancre pendant qu'il étoit à bord. Cependant à la persuasion de Mr. Harthop , ils promirent d'attendre jusqu'à deux heures après midi le Capitaine Swan , & ceux de ses gens qui voudroient venir à bord ; mais qu'ils ne laisseroient aller personne à terre que le nommé Guillaume , qui avoit une jambe de bois , & un autre homme qui étoit sticieux.

Si le Capitaine Swan étoit venu à bord , il auroit pu renverser tous leurs desseins : Mais non seulement il n'y vint point , comme auroit fait un Capitaine qui auroit eu de la prudence & du courage , il n'y envoya même qu'après que le tems fut expiré. Ainsi nous laissâmes le Capitaine Swan à terre avec environ 36. hommes , & 6. ou 8. qui s'en étoient fuïs , sans compter environ 16. que nous y avions enterrez , la plupart étant

mon
exp
moi
ma
con
pon
de f
mes
pois
gens
ques

Leur
per
me
ver
fol
go
nag
La
P.
18
ve
de
ger
pag
dor
l'18
nila
cel.
fn.
va
de

AUTOUR DU MONDE.

63

morts de poison. Les Mindanáyans sont fort experts à empoisonner ; ce qu'ils font pour la moindre chose. Les nôtres de leur côté ne manquoient pas de leur donner sujet de mécontentement , soit en general par leurs friponneries , soit en particulier par la trop grande familiarité qu'ils avoient avec leurs femmes en leur présence. Quelques-uns de leurs poisons sont lents ; car il y avoit alors de nos gens empoisonnez qui ne moururent que quelques mois après.

CHAPITRE XIV.

Leur départ de la Riviere de Mindanao. Du temps perdu ou gagné à faire le tour du Monde par mer. Avis aux gens de marine sur ce qu'ils doivent donner à la difference de la déclinaison du soleil. Côte Méridionale de Mindanao. Chambo-go ville & havre , avec les Isles de son voisinage. Tortuës vertes , ruines d'un Port Espagnol. La pointe la plus Occidentale de Mindanao. Deux Pies ou Barques des Sologues venant de Manilla Isle à l'Occident de Sebo. Cannes. Isle des Chauve-souris , de fort grande étendue. Grand nombre de Tortuës & de vaches marines. Fond des dangers. Isle de Panay de la dépendance des Espagnols , & autres Isles Philippines. Isle de Mindora. Deux Barques prises. Nouvelle relation de l'Isle de Luzon , de la ville & du havre de Manilla. Ils vont à Pulo Condore. Fonds bas de Promcel. Arbre à goudron , Mango , & Arbre à raisin. Noix muscades sauvages. Animaux. Tortuës va d'un lieu à l'autre. Commodité de la situation de Pulo Condore : son eau , & ses habitans Co-

chinoïis. Langue des Malayans. Coutume en ces
 pais-là & en Guinée de prostituer les femmes. Ido-
 latres en ces contrées, à Tonquin, & parmi les
 gens de Marine de la Chine. Protection au Fort
 saint George. Ils rallourent leur Vaisseau. Mort
 de deux personnes qui avoient été empoisonnées
 à Mindanao. Ils prennent de l'eau, & un Pilote
 pour la Baye de Siam. Pulo Uby, & pointe de
 Cambodie. Deux Vaisseaux Cambodgiens. Isles de
 la Baye de Siam. Propreté des Vaisseaux & des
 Matelots du Royaume de Champa. Tempêtes. Gros
 Vaisseaux Chinois venant de Palimbam dans l'Isle
 de Sumatra. Leur retour à Pulo Condore. Bataille
 sanglante avec un Vaisseau Malayan. Les Chi-
 noïis & les Auteurs, souhaitent de se retirer.

LE 14. de Janvier, à trois heures après
 midi, nous fîmes voiles de la rivière de
 Mindanao, résolu d'aller croiser devant Ma-
 nilla. Ce fut durant le séjour que nous fîmes
 à Mindanao que nous commençâmes à nous
 appercevoir du changement du tems dans le
 cours de notre voyage. Car ayant été si loin
 à l'Occident suivant toujours le cours du so-
 leil, il falloit par conséquent que nous eus-
 sions insensiblement gagné quelque chose
 dans la longueur des jours particuliers, & que
 nous eussions perdu dans le compte ou nombre
 sommaire des jours ou des heures. Suivant
 la différence des longitudes de l'Angleterre
 & de Mindanao, cette Isle selon la suputa-
 tion ordinaire étant à environ 210. degrez du
 lézard, la différence du tems à notre arrivée
 à Mindanao devoit être d'environ 14. heures,
 dont nous devions profiter notre compte, puis
 que nous avions gagné cela en suivant le cours
 du soleil. Il est vrai que le jour naturel doit

être
 ricu
 allan
 neces
 pre
 Auff
 tres
 turel
 com
 Euro
 Bonn
 & p
 avon
 jour
 hom
 le jo
 quées
 quoi
 vienn
 Cepen
 nes q
 comm
 établi
 du co
 prein
 Illes
 on co
 Espag
 je ne
 vent l
 s'ils l
 Origi
 lando
 rope p
 Une
 de Ma
 téms,

AUTOUR DU MONDE. 67

Être toujours le même dans chaque lieu particulier : Mais suivant le cours du soleil , ou allant contre le cours du soleil , cela fait nécessairement de la différence dans le compte du jour civil entre un lieu & un autre. Aussi trouvames-nous à Mindanao & aux autres lieux des Indes Orientales , que les naturels du pays , aussi-bien que les Européens comptoient un jour plus que nous ; car les Européens allant au Levant par le Cap de Bonne Esperance , contre le cours du soleil , & par une route opposée à la nôtre , nous avons par tout remarqué qu'ils comptoient un jour plus que nous. De là vient que les Mahometans de Mindanao appellent Vendredi le jour que leurs Sultans vont à leurs Mosquées , & qui n'est que Jeudi parmi nous , quoi qu'il soit aussi Vendredi pour ceux qui viennent de l'Europe , du côté de l'Orient. Cependant nous trouvames aux isles Ladrões que les Espagnols de Guam comptoient comme nous. Je croi que la raison est qu'ils établirent cette Colonie en venant d'Espagne du côté de l'Occident ; les Espagnols allant premièrement à l'Amerique , & de là aux Isles Ladrões & Philippines. Mais comme on compte à Manila & aux autres Colonies Espagnoles des Isles Philippines , c'est ce que je ne sai pas , n'étant pas certain , s'ils suivent le Calendrier qu'ils y ont apporté , ou s'ils l'ont reformé , suivant la supputation des Originaires du pays , des Portugais , des Hollandois & des Anglois , qui viennent de l'Europe par une route contraire.

Une des grandes raisons pourquoi les gens de Marine doivent observer la différence du temps , le plus exactement qu'ils peuvent ,

est pour être plus exacts dans leurs latitudes. Car comme nos tables de la déclinaison du soleil sont supputées pour les Meridiens des lieux où elles ont été faites, durant les mois de Mars & de Septembre, elles different d'environ 12. minutes des parties du monde, situées sous les Meridiens oposés, & pendant les autres tems de l'année, elles different aussi à proportion de la déclinaison du soleil: De sorte que si l'on alloit aussi loin que nous fîmes, la difference seroit encore plus grande, & causeroit de grosses erreurs. Les gens de Mer même qui ont de l'habileté, ne s'aperçoivent presque pas de cela en voyageant, quoi que ce soit une remarque si necessaire; & cela pour ne pas faire assez d'attention à la raison sur laquelle est fondée cette necessite, comme il arriva à ceux de notre troupe, qui après avoir passé 110. degrez, commencerent à diminuer la difference de la déclinaison, au lieu qu'ils auroient dû l'augmenter, comme nous fîmes durant toute la route.

Le vent étoit Nord Nord-Est, le tems beau & clair, & le vent frais. Nous fîmes route à l'Ouest, & coroyames le Midi de l'Isle de Mindanao, à quatre ou cinq lieues de la terre. De là, la côte s'étend à l'Ouest quart de Sud. Elle est assez élevée près de la Mer, pleine de bois, & on y voit de hautes montagnes.

Nous nous trouvâmes le lendemain vis-à-vis de Chambongo, ville de cette Isle, & à 30. lieues de la riviere de Mindanao. On dit que le havre y est bon, & qu'il y a un grand établissement, avec quantité de bœufs & de buffes. On dit aussi que les Espagnols

s'y font
te pla
re, fi
le pa
y ait
contre

A
de M
tites l
au Su
qui s'é
12. lie
té du
montr
l'autre
il y a
de bon
& le fl
du co
comb

Le
tites Is
Il y a
la chaî
gé aux
moyen
vages.
mes da
caotier
canot à
mais n
signe q
vimes
tres gr
nes d'u
de bon
chaux,

AUTOUR DU MONDE.

69

s'y fortifierent autrefois. A la hauteur de cette place, & à deux ou trois lieues de la terre, il y a deux fonds bas. De là en avant, le pays est plus bas & plus uni, quoi qu'il y ait pourtant quelques montagnes dans la contrée.

A environ six lieues en deçà de l'Occident de Mindanao, nous passâmes à plusieurs petites Isles basses, à environ deux ou trois lieues au Sud de ces Isles, il y en a une longue qui s'étend au Nord-Est & au Sud-Est environ 12. lieues. Elle est basse près de la Mer du côté du Nord, & au milieu, il y a une file de montagnes, qui regne depuis un bout jusqu'à l'autre. Entre cette grande Isle & les petites, il y a un bon & large canal. L'eau est aussi de bonne profondeur entre les petites Isles, & le flux violent : Mais je ne sai à quel point du compas la marée monte & descend, ni combien elle hausse & baisse.

Le 17. nous mouillâmes à l'Est de ces petites Isles, à 8. brasses d'eau, sur un sable clair. Il y a là quantité de Tortues vertes, dont la chair est aussi bonne, que j'en aye mangé aux Indes Occidentales ; mais il n'y a pas moyen d'en approcher, tant elles sont sauvages. Un peu à l'Ouest de ces Isles nous vîmes dans l'Isle de Mindanao quantité de Caoutiers. Cela nous obligea d'envoyer notre canot à terre, croyant trouver des Habitans ; mais nous n'y en trouvâmes point, ni autre signe qu'il y en eût aucun. Il est vrai que nous vîmes de grandes traces de sangliers, & d'autres grandes bêtes, & près de la Mer les ruines d'un vieux Fort. Les murailles étoient de bonne hauteur, bâties de pierre & de chaux, & ce semble à l'Espagnole. Depuis cet

endroit-là le pais tire à l'Oüest Nord-Oüest, & est près de la Mer d'une mediocre hauteur. La contrée s'étend de ce côté-là 4. ou 5. lieües, & regne 5. ou 6. lieües plus avant vers le Nord-Nord Oüest, formant plusieurs hautes pointes.

Nous appareillames encore le 14. & traversames les petites Isles; mais nous trouvames des marées si inconstantes, que nous fûmes contraints de motiller encore. Le 22. nous doublames la pointe la plus Occidentale de Mindanao, & fîmes route au Nord tout le long de la côte par un vent frais de Nord-Nord-Est. Un peu plus avant nous trouvames que le pais s'avançoit au Nord-Nord-Est. Cette partie de l'Isle est haute près de la Mer, pleine de Caps élevez, & de quantité de bois. Il y a quelques petites Bayes sablonneuses, où l'on trouve des ruisseaux d'eau douce.

Nous trouvames deux Pros qui appartenoient aux Solognes, qui sont partie des Habitans de Mindanao dont on a déjà parlé. Ces Pros venoient de Manila, & étoient chargez de Soiries & de Mouffelines. Nous suivîmes cette partie Occidentale de l'Isle, & fîmes route au Nord, jusques à ce que nous fûmes vis-à-vis de quelques autres des Isles Philippines qui étoient à nôtre Nord. Ensuite nous tournames le Cap du côté de ces Isles, nous tenant toujours au Nord-Oüest par un vent de Nord-Nord-Est.

Le 3. de Février nous motillames dans une bonne Baye à l'Oüest de l'Isle à 2. degrez 55. minutes de latitude, à 13. brasses d'eau, sur un fond bon & marécageux. Cette Isle n'a point de nom, au moins n'avions-nous

point
le c
envi
tueu
Cap
Swan
& qu
le Ca
dis-j
Maie
de ra
rendu
étant
mes
suite
de fo
La
le ter
sortes
droits
comm
ncrud
demi
plus l
pas à
s'écarr
aux an
es on
fort g
pieds
couvel
couleu
e en l
née. N
rerent
Nou
marqu

AUTOUR DU MONDE.

69

d-Ouest,
e hauteur.
4. ou 5.
avant vers
leurs hau-

& traver-
trouvâmes
ous fûmes
e 22. nous
dentale de
bord tout le
de Nord-
trouvâmes
-Nord-Est,
près de la
de quantité
Bayes sa-
s ruisseaux

ai apparte-
tie des Ha-
parlé. Ces
ent charger
s suivimes
e, & fîmes
nous fûmes
les Philip-
n suite nous
Isles, nous
par un vent

es dans une
degrez 55.
d'eau, sur
tre Isle n'a
ions - nous

point de livres où elle fut nommée; mais elle est à l'Occident de l'Isle de Sebo. Elle a environ 8. ou 10. lieues de long, & est montagneuse & pleine de bois. Ce fut là que le Capitaine Reed, de même que le Capitaine Swan avoit si fort investivé dans son Journal, & qui étoit devenu Capitaine en sa place, & le Capitaine Teat son Lieutenant; ce fut là, dis-je, que Reed & Henri More Quartier-Maitre, donnerent ordre aux Charpentiers de raccommoder nôtre fond de cale, pour rendre nôtre Vaisseau meilleur voilier. Cela étant fait nous le mimés sur le côté, nettoiyâmes le fond, & le graissâmes de suif. Ensuite nous primes de l'eau, car il y en a là de fort bonne.

La contrée de cette Baye étoit assez basse, le terroir noir & gras, & il y avoit diverses sortes d'arbres gros & grands. En certains endroits nous trouvâmes quantité de canes, comme celles qu'on porte en Angleterre. Les canes ne sont pas à plus de deux pieds & demi, ou deux pieds ou dix pouces tout au plus les uns des autres, & la plupart ne sont pas à plus de deux pieds de distance. Elles s'écartent comme la vigne, ou s'attachent aux arbres, & montent jusqu'au sommet. Elles ont 15. ou 20. brasses de long, & sont fort grosses depuis la racine jusqu'à 5. ou 6. pieds vers le bout. Elles sont d'un verd pâle, couvertes d'une peau épaisse, barbuë, & de couleur brune: Mais cette peau se dépoüille en la passant seulement par la main fermée. Nous en coupâmes plusieurs qui se trouverent extrêmement fortes & pesantes.

Nous ne vîmes ni maisons, ni aucunes marques d'Habitans; mais pendant que nous

étions-là, il vint dans la Baye un Canot avec six hommes. Je ne sai dequoy il étoit chargé, n'i où il alloit, mais je sai bien que les hommes étoient Indiens, & que nous ne pûmes les entendre.

Au milieu de cette Baye, environ un mille de la côte il y a une petite Isle pleine de bois, qui n'a pas plus d'un mille de circuit. Nous meüillames à environ un mille de cette Isle. Là habitoient une incroyable quantité de Chauve-souris, aussi grosses que des Canards, pour ne pas dire plus, avec des ailes d'une fort grande longueur. J'ai vu une de ces Chauve-souris à Mindanao, & je juge que chaque aile n'avoit pas moins de sept ou huit pieds depuis un bout jusqu'à l'autre; car il n'y avoit personne de nous qui eût pû à beaucoup près toucher les deux extrémités, quelques étendus qu'eussent été ses bras. Leurs ailes étoient de la même substance que celle des autres Chauve-souris, brunes ou couleur de souris. Il y a sur la peau des côtes, ou une espece de varangues qui regnent tout le long, & font trois ou quatre plis. Aux jointures de ces côtes & aux extrémités des ailes, il y a des griffes pointuës & faites en crochets, par le moyen desquelles elles peuvent se prendre à tout. Aussi-tôt que le Soleil étoit couché, ces animaux commençoient à prendre leur vol par grosses troupes comme des essaims d'abeilles, & passaient de leur petite Isle à l'Isle principale. Où elles alloient ensuite, c'est ce que je ne sai point. Nous les voyions s'élever jusques à ce que la nuit les dérobat à notre vûë, & le matin aussi-tôt qu'il commençoit à faire clair nous les revoyions, jusqu'à Soleil levant, revenir comme

un n
jam
tit n
plai
& le
niss
mais
voir
jour
Nou
Tort
poiss
No
vrie
remi
sorta
nous
de ve
aurio
ceau
tout
mes p
été du
est fo
point
tems,
est à en
çà de l
marqu
& le r
Apr
mes le
jours
parure
de nui
plusie
habitee

AUTOUR DU MONDE.

71

un nuage à la petite Isle. Elles ne manquèrent jamais tant que nous fumes-là de faire ce petit manège. C'étoit pour nous une heure de plaisir que nous passions à les regarder le soir & le matin, sans compter qu'elles nous fournissoient de la matière pour la conversation; mais nous n'eûmes pas la curiosité de les aller voir à terre, nous & nos canots étant toute la journée occupés aux affaires de nos vaisseaux. Nous trouvâmes aussi à cette Isle quantité de Tortues & de vaches marines, mais point de poissons.

Nous demeurâmes-là jusqu'au dix de Février 1687. que nos affaires étant faites nous remîmes à la voile par un vent de Nord. En sortant nous touchâmes sur un rocher, où nous fumes deux heures. Il ne faisoit point de vent, & la mer montoit, autrement nous aurions fait naufrage. Il y eut un gros morceau de nôtre gouvernail emporté, qui fut tout le mal que nous y eûmes; mais nous fumes plus près de perir que nous ne l'avions été durant tout le reste du voyage. Ce rocher est fort dangereux, parce que la mer n'y fait point de brisans, si ce n'est durant le mauvais tems, quand il arrive qu'il est découvert. Il est à environ deux milles à l'Occident, en dedans de la petite Isle à Chauve-souris. Nous remarquâmes-là que le flux de la mer va au Sud, & le reflux au Nord.

Après avoir passé cet écueil nous côtoyâmes les autres Isles Philippines, faisant tous-jours route à l'Ouest. Il y en a qui nous parurent fort montueuses & arides. Passant de nuit à la hauteur de Panay, nous vîmes plusieurs feux. Panay est une grande Isle habitée par les Espagnols, & ce semble bien

VOYAGE

habitée à en juger par les feux qui nous parurent par-ci par-là. Les Espagnols ont coutume de faire ces signaux pour donner l'alarme, & avertir qu'il y a à craindre du côté de la Mer, car il y a apparence qu'ils avoient découvert notre Vaisseau le jour précédent. C'est une côte qui n'est pas fréquentée, & il est rare d'y voir un Vaisseau. Nous ne touchâmes point à Panay, ni à aucun autre lieu, quoi que nous vissions plusieurs petites Isles du côté de l'Ouest, & quelques fonds bas; mais rien de tout cela n'étoit marqué dans nos Cartes.

Le 18. de Février nous mouillâmes au Nord-Ouest de l'Isle de Mindora, à 10. brasses d'eau, & environ 3. quarts de mille de la côte. Mindora est une grande Isle. Le milieu est à 13. degrez de latitude. Elle a environ 40. lieues de long, s'étendant au Nord-Ouest & au Sud-Est. Elle est haute, & montagneuse, & il y a peu de bois. Le lieu où nous mouillâmes n'est ni fort haut ni fort bas. Il y a un petit ruisseau. Le païs voisin de la Mer est plein de bois, & les arbres sont hauts & grands; mais à une lieue plus avant fort menus & fort petits. Nous y vîmes de grandes traces de sangliers & de bœufs; nous vîmes aussi quelques-unes de ces bêtes que nous chassâmes; mais elles étoient si sauvages que nous ne pûmes en tuer aucune.

Pendant que nous étions-là il y arriva un canot avec quatre hommes qui venoient de Manila. Il n'y eut pas moyen de les approcher pendant quelque tems; mais enfin apprenant que nous parlions Espagnol, ils vinrent à nous, & nous dirent qu'ils alloient chez un Moine qui demeurait à un village d'Indiens

situé

seul
aussi
mien
plu
quel
nom
fait
roier
retou
que
gnols
loien
gnol
re. M
d'eux
besoin
de le
le co
piller
sein d
belle
gens
quel
par un
toute
neurs
trafiqu
lu que
Le
tit ve
trouva
lieu q
Nous
du No
heures
Espagn
gasana
7

arrivés au Sud-Est de l'Isle. Ils nous dirent aussi que le havre de Manila n'est que rarement vu jamais sans 20. ou 30. Vaisseaux, la plupart Chinois, quelques-uns Portugais, & quelques autres Espagnols, mais en petit nombre. Ils dirent qu'après qu'ils auroient fait leur affaire avec le Moine, ils retourneroient à Manila, où ils esperoient être de retour dans quatre jours. Nous leur dîmes que nous y allions commercer avec les Espagnols, & qu'ils nous feroient plaisir s'ils vouloient porter une lettre à un Marchand Espagnol de ce lieu-là; ce qu'ils promirent de faire. Mais ce n'étoit qu'un prétexte pour tirer d'eux toutes les instructions dont nous avions besoin pour être informez de leurs Vaisseaux, de leurs forces, & choses semblables; car le commerce que nous cherchions étoit de piller. Si nous avions effectivement eu dessein de négocier à Manila, nous avions la plus belle occasion qu'on pouvoit souhaiter. Ces gens nous auroient menés au Moine chez lequel ils alloient, & nous l'aurions engagé par un petit présent à nous rendre en cela toute sorte de bons offices: Car les Gouverneurs Espagnols ne permettent point qu'on trafique avec les Avanturiers, & il auroit fallu que nous l'eussions fait secrètement.

Le 21. nous remîmes à la voile par un petit vent d'Est Nord-Est. Le 23. nous nous trouvâmes au Sud-Est de l'Isle de Luçon, lieu que nous avions si long-tems souhaité. Nous vîmes d'abord un Vaisseau qui venoit du Nord: Nous le suivîmes, & en deux heures nous l'eûmes pris. C'étoit une Barque Espagnole qui venoit d'un lieu nommé Pen-gasam, petite ville au Nord de Luzon.

ce qu'on nous dit, & peut-être la même que Pongassinay, située dans la Baye au Nord-Ouest de l'Isle. Cette barque alloit à Manila, & n'avoit aucunes Marchandises, c'est pourquoy nous la laissâmes aller.

Le 23. nous primes un autre Vaisseau Espagnol venant du même lieu que la barque. Il étoit chargé de ris & de toile de coton, & destiné aussi pour Manila. Ces marchandises étoient pour le Navire d'Acapulco. Le ris étoit pour la subsistance de l'équipage en allant & revenant, & la toile de coton pour faire faire des voiles. Le Maître de cette prise étoit Bosselman du Vaisseau d'Acapulco, que nous manquâmes à Guam, & qui étoit alors à Manila. Ce fut lui qui nous apprit quelle étoit la force de ce Vaisseau, combien il avoit peur de nous, & l'accident qui lui arriva, & dont on a fait mention dans le Chapitre X. Nous primes ces deux Vaisseaux à sept ou huit lieues de Manila.

J'ai déjà parlé de Luçon; mais cela n'empêchera pas que je n'en fasse ici une plus ample description. C'est une Isle de grande étendue, dont la longueur s'étend entre six ou sept degrez de latitude. Elle a près du milieu environ 60. lieues de large; mais elle est étroite par les bouts. Le côté Septentrional est à environ 19. degrez de latitude Septentrionale, & le côté Meridional à environ 12. degrez 30. minutes; cette grande Isle est entourée de quantité de petites, & sur tout du côté du Septentrion. Le côté Meridional regarde le reste des Isles Philippines. Entre celles qui sont les plus proches de Luçon, Mindora dont j'ai déjà parlé, est la principale, & donne son nom à la Mer ou Détroit qui separe de

la même
du Nord-
Manila,
est pour

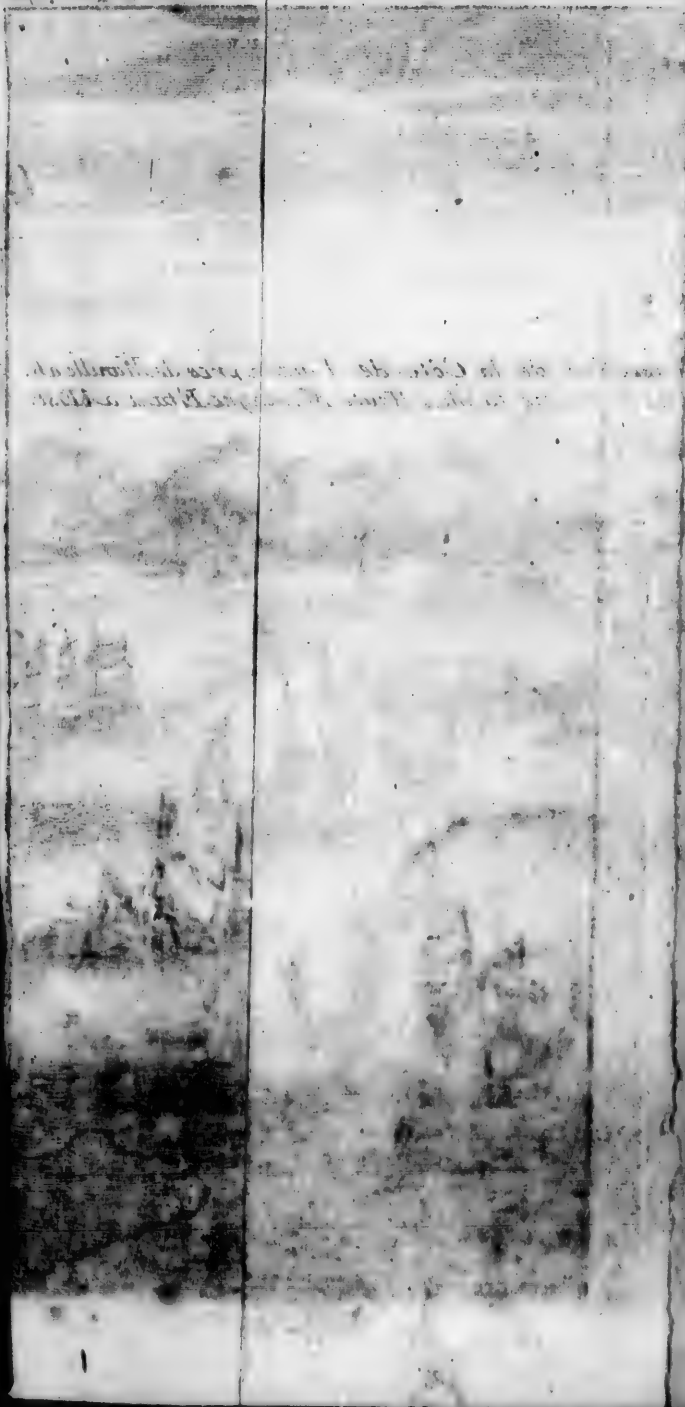
seau Es-
la barque.
e coron,
narchan-
oulco. Le
ipage en
ton pour
ette prise
lco, que
oit alors à
ir quelle
en il avoit
arriva, &
apitre X.
pt ou huit

cela n'em-
une plus
de grande
entre six ou
és du mi-
mais elle
eptentrio-
de Septen-
environ 12.
e est entou-
out du côté
nal regarde
e celles qui
ndora dont
, & donné
u separe de

*Perspective de la Côte de Luçon pres de Manila ab.
L'entrée de la Côte la plus Haute Montagne Estant a l'Est.*



Taille ab.
a l'Est.



Pe
Lai



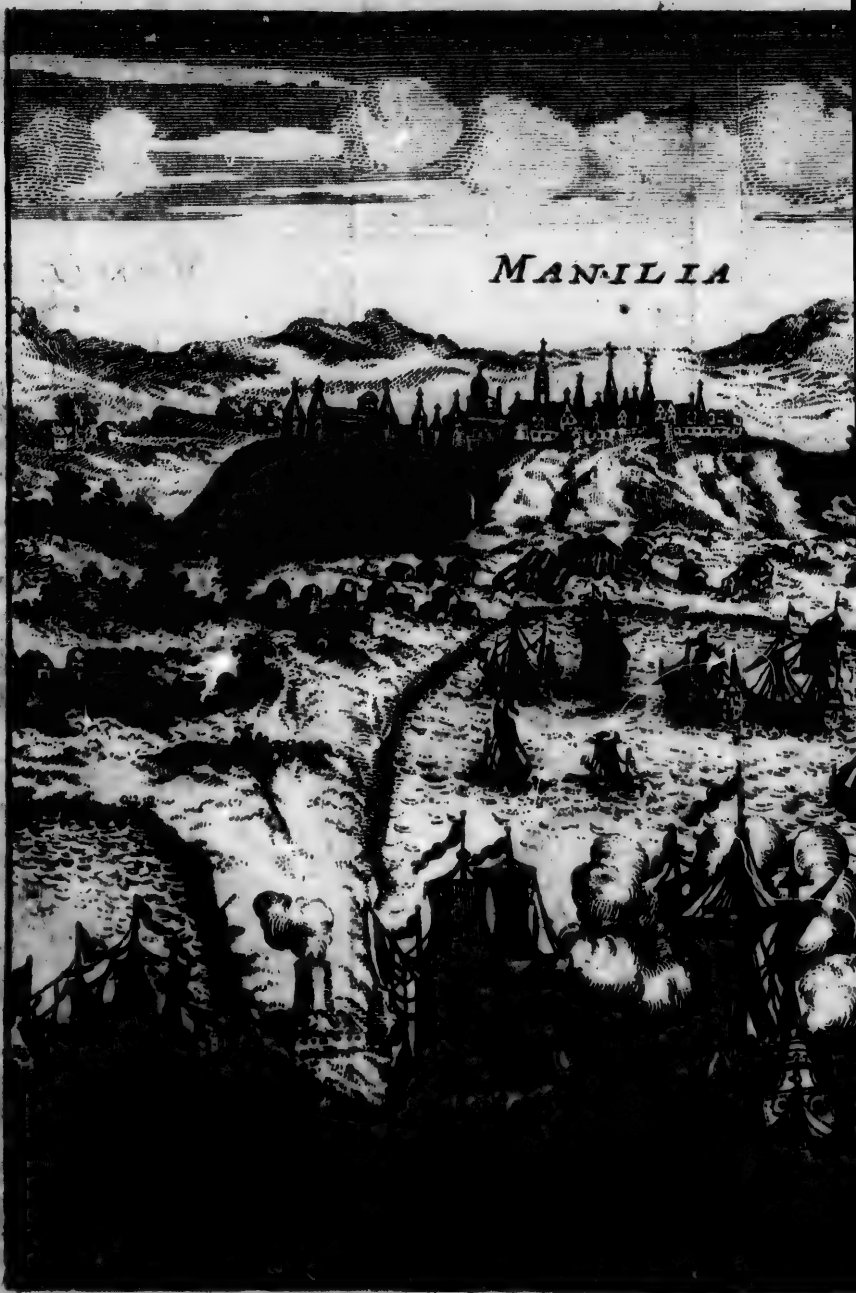
Lu
ce
I
gra
tag
uni
tue
est
qu'
ver
tien
de l
dan
dro
de l
bêta
gran
est
avan
com
me t
chon
C
la p
pagn
Les
dans
qui l
pagn
Ma
Ville
gues
Cap
14. d
est en
fendu
maiso

Luçon, elle & les autres Isles y car on appelle cette Mer le Detroit de Mindora.

L'Isle de Luçon est composée de plusieurs grands & pleins pâturages, & de grosses montagnes. La partie Septentrionale paroît plus unie & plus égale, je veux dire, moins montueuse que le côté Meridional; mais le pays est d'une bonne hauteur depuis un bout jusqu'à l'autre. Elle ne paroît ni si fleurie ni si verte que quelques autres Isles de ces quartiers, & principalement celles de saint Jean, de Mindanao, & des Chauve-souris. Cependant il y a beaucoup de bois en certains endroits. Il y a des montagnes où il se trouve de l'or, & les pâturages sont bien fournis de bétail, sur tout de Buffes, dont il y a une si grande quantité aux Indes Orientales, qu'il est très probable qu'il y en avoit plusieurs avant que les Espagnols y vinssent. Il y a aussi comme j'ai dit, quantité d'autre bétail, comme taureaux, chevaux, brebis, chèvres, cochons, &c. que les Espagnols y ont apporté.

Cette Isle est assez bien peuplée d'Indiens, la plupart sont sous la domination des Espagnols qui en sont presentement les Maîtres. Les Indiens naturels demeurent ensemble dans les Villes, où ils ont des Ecclesiastiques qui les instruisent dans la Religion des Espagnols.

Manila, la Capitale, ou peut-être la seule Ville, est située au pied d'une file de montagnes, & fait face à un grand havre près d'un Cap qui est au Sud-Ouest de l'Isle à environ 14. degrez de latitude Septentrionale. Elle est enceinte d'une haute & forte muraille, défendue par plusieurs Ports & Redoutes. Les maisons sont grandes, bâties à profit, & cou-



ANILIA



vertes de tuiles, les rues larges, & régulières, avec une place d'armes au milieu de la Ville à la mode des Espagnols. Il y a un grand nombre de beaux édifices, sans parler des Eglises & autres maisons Religieuses, qui n'y sont pas en petite quantité.

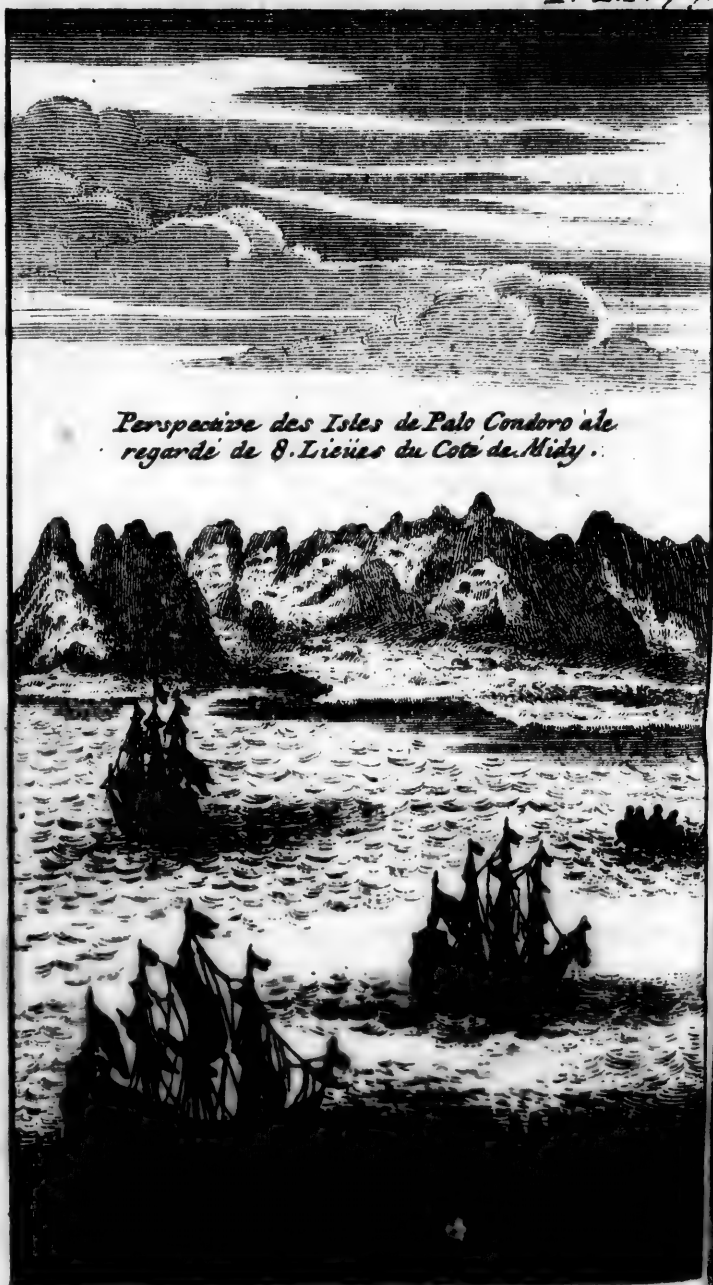
Le havre est si spacieux, qu'il peut contenir des centaines de Vaisseaux. Aussi y en a-t-il toujours plusieurs, soit Espagnols, soit Etrangers. J'ai déjà parlé des deux Navires qui vont de Manila à Acapulco, & d'Acapulco à Manila. Outre ces deux, les Espagnols en ont d'autres petits. Ils permettent aux Portugais de négocier à Manila; mais les Chinois sont les principaux négocians, & c'est eux qui font le plus grand commerce. Car ils ont ordinairement 20. 30. ou 40. gros Vaisseaux dans le havre tout à la fois, & un grand nombre de Marchands qui demeurent actuellement dans la Ville, sans compter les Bourgeois & les Artisans, qui n'y sont pas en petite quantité. Les petits Vaisseaux montent jusqu'auprès de la Ville; mais ceux d'Acapulco & autres gros bâtimens en demeurent à près d'un lieue, à un endroit où il y a un bon Fort, & des Magasins pour les marchandises.

J'ai eu la plus grande partie de cette Relation de Monsieur Coppinger notre Chirurgien, qui y fit 2. ou 3. ans après un voyage de Porto Nova, ville de la côte de Coromandel, & à ce que je croi sur un Vaisseau Portugais. Il y trouva 10. ou 12. hommes de l'équipage du Capitaine Swan, du nombre desquels étoient quelques-uns de ceux que nous avions laissés à Mindanao. Après que nous en fûmes par-tis, ils acheterent un Pros à la sollicitation

lie-
t la
and
des
qui

cop-
y en
soig
vires
pul-
nols
aux
s les
, &
erce-
gros
& un
urent
er les
t pas
mon-
d'A-
meu-
où il
ar les

Rela-
irur-
ge de
ndel,
ais. Il
ge du
oient
aissez
par-
tation



*Perspective des Isles de Palo Condoro ale
regardé de 8. Lieues du Côté de Midy.*

P
n
a
y
r
a
p
M
m
C
be
ja
&
pl
qu
me
un
the
gne
fes
aife
Vil
qu
Me
rt
L
tre
ler
tite
d'y
Vai
de
Ma
Nav
la
lefc

Un Irlandois, connu sous le nom de Jean Fitz Gerald, homme qui parloit parfaitement bien Espagnol, & vint à Manila avec leur Pros. Il n'y avoit que 18. mois qu'ils y étoient, quand Monsieur Coppinger y arriva, & Fitz Gerald s'étoit dès lors marié avec une Metive Espagnole qui lui avoit apporté du bien. Il professoit en ce tems-là la Medecine & la Chirurgie, & étoit fort estimé pour sa prétendue science en ces Arts. Comme il avoit toujours eû mal aux jambes pendant qu'il fût avec nous, il n'étoit jamais sans quelques emplâtres & onguens; & ce fut avec cela qu'il s'établit sur le simple fond naturel de science & d'expérience qu'il avoit pour le mal des jambes. Mais comme il supléoit au savoir qui lui manquoit par un grand fond de hardiesse, qu'il étoit Catholique Romain, & qu'il entendoit l'Espagnol, il avoit beaucoup d'avantage sur tous ses camarades, & étoit le seul qui fût à son aise. Nous n'étions pas encore à vûe de cette Ville; mais on me montra les montagnes qui la commandent, & j'en tirai le plan en Mer, que j'ai fait graver avec quelques autres que je fis. Voyez la table.

La saison étant alors trop avancée pour entreprendre quelque chose, il fut résolu d'aller de là à Pulo Condore, qui fait une petite partie des Isles de la côte de Cambodie, d'y amener notre prise, & de caréner notre Vaisseau si nous trouvions un endroit commode pour cela, dans le dessein de revenir à Manila vers la fin de Mai, pour y attendre le Navire d'Acapulco qui arrive environ ce tems là. Suivant les Cartes que nous avions, & sur lesquelles nous nous réglions, ne connoissant

point ces païs là , il nous semb'oit alors que cette place étoit hors de la route , que nous pourrions y être à couvert pendant quelque tems , & attendre le retour du Vaisseau que nous avions en vûë. Car nous évitons autant qu'il se pouvoit , d'aprocher d'aucun lieu de commerce , de peur d'être trop exposez , & peut-être attraquez par des forces superieures.

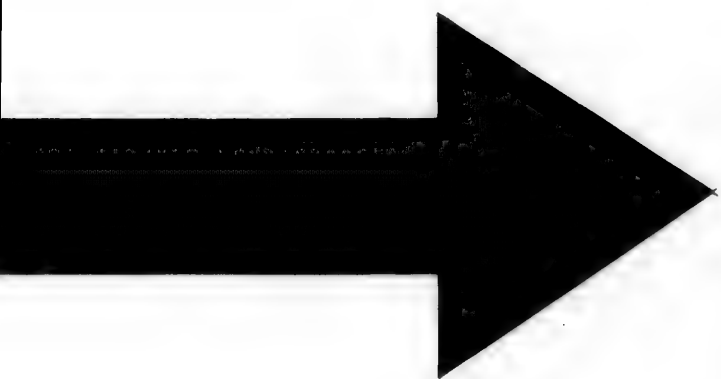
Après avoir donc mis nos prisonniers à terre , nous partimes de Luçon le 26. de Février par un vent frais d'Est-Nord-Est , & beau tems. Nous étions à 14. degrez de latitude Septentrionale , quand nous commençames à faire voiles pour Pulo Condore , & nous fîmes route au Sud quart d'Oüest. Nous vinmes chemin faisant assez près des bas fonds de Pracel , & autres qui sont fort dangereux. Nous en avions grand' peur ; mais nous les évitâmes , & nous ne les vîmes seulement pas. Nous découvrîmes seulement tout au bout du Midi des fonds bas de Pracel , & à un mille de nous , trois petites Isles sablonneuses ou monceaux de sable , qui paroissoient justement au dessus de l'eau.

Nous n'arrivâmes que le 13. de Mars à la vûë de Pulo Condore , ou Isle de Condore ; car je croi que Pulo signifie Isle. Le 14. nous mouillâmes vers le Midi au Septentrion de l'Isle , vis-à-vis d'une Baye sablonneuse , à un mille de la côte , & à 10. brasses d'eau sur un sable dur & clair. Pulo Condore est la principale des Isles , & la seule qui soit habitée. Elles sont à 8. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale , & à environ 20. lieües Sud quart d'Est de l'embouchure de la riviere de Cambodie. Elles sont si proches les unes des autres , qu'elles ne paroissent de loin qu'une seule Isle.

rs que
e nous
quelque
au que
autant
ieu de
z , &c
ieures.
s à ter-
Février
beau
atitude
nçames
& nous
us vin-
s fonds
gereux.
nous les
ulement
tout au
cel , &c
lles sa-
à paroif-

Mars. à la
ondore ;
14. nous
trion de
use , à un
u sur un
a princi-
ée. Elles
ude Sep-
Sud quart
e Cambo-
s autres ,
seule lse.





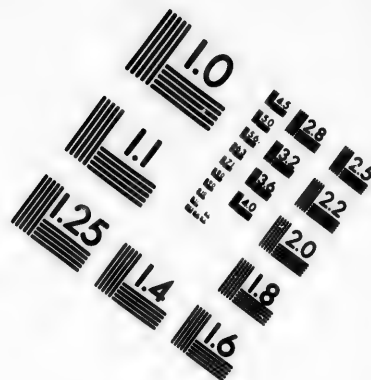
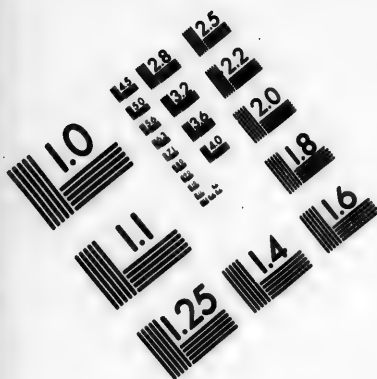
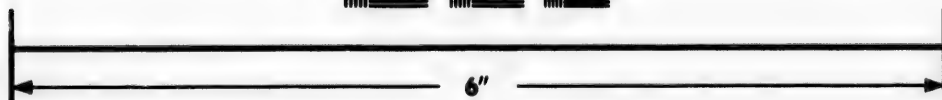
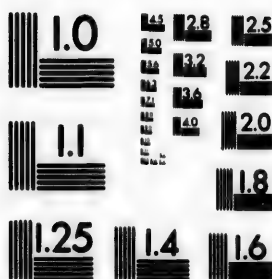


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4303

18 20 22 25
28 32 36 40

10 01



Deux de ces Isles sont d'une raisonnable largeur, & de bonne hauteur. On les peut voir de 14. ou 15. lieues en mer; mais les autres ne sont que de petits morceaux de terre. La plus grande des deux, qui est celle qui est habitée, a environ 4. ou 5. lieues de long, située à l'Est & à l'Ouest. L'endroit le plus large n'a pas plus de 3. milles, & la plupart des endroits n'ont pas un mille de largeur. L'autre grande Isle a environ 3. milles de long, & demi mille de large. Elle s'étend au Nord au Sud. Elle est située à l'avantagablement à l'Occident de la plus grande Isle, qu'il se forme entre les deux un havre très commode. On entre dans ce havre du côté du Nord, où il y a près d'un mille d'une Isle à l'autre. Au Midi du havre, les deux Isles se serrent, en sorte qu'il ne reste qu'un petit passage pour les Barques & les Canots. Il n'y a pas d'autres Isles du côté du Nord, mais du côté du Midi il y en a 5. ou 6. à côté de la grande Isle. Voyez la table.

Le terroir de ces Isles est pour la plupart noirâtre, & assez profond. Les montagnes seulement y sont pierreuses. La partie Orientale de la plus grande des Isles est montagneuse, & a néanmoins de diverses sortes d'arbres. A la vérité ils n'y viennent pas aussi gros que j'en ai vû en certains endroits; mais ils sont en general larges, hauts, & bons à tous usages.

Il y a dans cette Isle une espèce d'arbre plus gros que tous les autres, & que je n'ai jamais vû que là. Le corps de cet arbre a environ 3. ou 4. pieds de diametre. On en tire un certain suc dont on compose de bon goudron en le faisant un peu bouillir, & si on le laisse

V O Y A G E

boisillir beaucoup, il devient dur comme de la poix, car nous nous en sommes servis à l'un & à l'autre usage, & l'avons trouvé fort bon. La maniere de tirer ce suc est de faire horizontalement un grand trou qui aille jusqu'au milieu du corps de l'arbre, & à environ un pied de terre, & de couper ensuite de biais l'arbre au dessus, & en descendant jusqu'à ce qu'on rencontre la cavité qu'on a faite en bas au milieu de l'arbre & en traverse. Dans ce tronc horizontal qui forme la figure d'un demi cercle, on fait un trou comme un bassin, qui contient une pinte ou deux. De la partie supérieure de l'arbre qu'on a coupé, le suc tombe dans cette cavité qu'il faut vider tous les jours. Il coule de cette maniere durant quelques mois; ensuite il s'arrête, & l'arbre se rétablit.

Les Fruitiers que la nature a donnez à ces Isles, sont les Mangos, certains Arbres qui produisent une espece de grappe, & d'autres Arbres qui produisent une espece de Muscades sauvages, ou bâtarde. Ils croissent dans les bois, & en très-grande abondance.

Le Mango croît sur un arbre de la grosseur du Pommier. Les Mangotiers du Port saint George ne sont pas si gros. Le fruit n'en est pas plus gros qu'une petite pêche; mais long & plus petit, tirant vers le bout. Il est jaune quand il est mûr, fort plein de jus, d'une odeur agréable, & d'un goût excellent. Pendant qu'il est tendre, on le coupe en deux morceaux, & on le confit avec du sel & du vinaigre, où l'on met quelques gouttes d'ail. C'est une excellente sauce, dont on fait beaucoup de cas. On l'appelle Mango

AUTOUR DU MONDE.

Achar, car Achar signifie à mon avis, saute. On fait aux Indes Orientales, & sur tout à Siam & à Pegu de diverses sortes d'Achar, comme celui qu'on fait des tendres sommitez des Bambos, &c. mais l'Achar de Bambo & de Mango sont les plus usitez. Ces Mangos étoient murs quand nous fûmes là, comme aussi les autres fruits. Les premiers ont alors une odeur si délicate, que nous les sentions dans le fort des bois, pourvu que nous fussions au-dessous du vent, quoi que nous en fussions fort éloignés, & que nous ne pussions les voir. C'étoit en general de cette maniere que nous les trouvions. Les Mangos communs en plusieurs endroits des Indes Orientales; mais je n'ai jamais sù qu'il en eût de sauvages que là. Ces sauvages, quoi qu'ils soient gros que ceux que j'ai vus à Achin, à Macassar, & au Fort saint George, sont néanmoins à tous égards aussi agreables que les meilleurs qui viennent dans les jardins.

L'arbre à grappe a le corps droit, d'un pied ou plus de diametre; avec peu de branches. Le fruit vient par pelotons, & tout au bout du corps de l'arbre, comme le Jack, le Cacaïan, & le Cacao. Il y en a de blanc & de blanc. Ces grappes ressemblerent fort aux grappes que nos vignes produisent, soit pour la figure ou pour la couleur; aussi ont-elles un goût de vin fort agreable. Je n'ai jamais vu de ce fruit que dans les plus grandes de ces Isles. Les autres n'ont ni arbres à goudron, ni Mangotiers, ni arbres à grappes, ni Mandarins sauvages.

L'arbre qui porte la noix Muscade sauvage est de la grosseur du noisetier, à cela près qu'il n'a pas tant de circonférence. Les branches

en sont grosses, & le fruit vient entre les branches, comme les noisettes & autres fruits. Cette noix muscade est beaucoup plus petite que la véritable; & aussi plus longue. Elle est enfermée dans une gousse délicate; & dans une espèce de fleur qui entoure la noix dans la gousse. La muscade sauvage ressemble si fort à la véritable pour la figure, que nous les primes d'abord l'une pour l'autre; mais elle n'en a ni l'odeur ni le goût.

Les animaux de ces Isles sont des Cochons, des Lézards; & des Guanos; & quelques uns de ceux dont j'ai fait mention dans l'onzième Chapitre, qui ressembloit fort aux Guanos, & ce n'est qu'ils ne sont pas si gros.

Il y a de plusieurs sortes d'oiseaux, comme Petroquets, Perruches, Ramiers, & Pigeons. Il y a aussi une espèce de coqs & de poules sauvages. Ils ressembloit fort à notre volaille domestique, à la petitesse près, car ils ne sont pas plus gros qu'une Corneille. Les coqs chantent comme les nôtres, à cela près que leur chant est beaucoup plus petit, & plus aigre. C'est par ce chant que nous les trouvions dans les bois, où nous les tuions. Leur chair est fort blanche & fort délicate.

Il y a quantité de coquillage, & abondance de Tortues vertes.

Puisque l'occasion se présente de parler encore de la Tortue, je croi qu'il ne sera pas mal à propos d'ajouter ici quelques raisons pour confirmer le sentiment où je suis que ces animaux passent d'un lieu à l'autre. J'ai dit dans le Chapitre cinquième que les Tortues abandonnent les lieux où elles trouvent ordinairement leur vie, pour aller pondre dans des lieux bien éloignés, & principalement à

AUTOUR DU MONDE.

l'Isle de l'Ascension. Depuis que ce Chapitre est imprimé, j'ai parlé à des gens qui croient que le temps de pondre étant passé, elles ne quittent jamais les lieux où elles ont pondu ; mais se tiennent dans la Mer aux environs de l'Isle ; à quoi je ne trouve aucune probabilité, car elles n'y ont aucune nourriture, comme je pourrois le montrer bientôt, & particulièrement en disant, que la Mer des environs de l'Isle de l'Ascension est si profonde, qu'il n'y a qu'un seul endroit où l'on puisse mouiller, & qu'il n'y a pas à cet endroit le moindre signe d'herbe. En effet le plomb de notre sonde s'enfonça sur mais d'herbe ni bonne ni mauvaise, de ces Mers profondes ; mais seulement du sable, & choses pareilles. Mais quand on conviendrait que les Tortues y ont de quoi vivre, il n'y auroit encore raison de croire qu'elles s'y demeurent pas ; car le temps de pondre étant passé on n'y en voit aucune. Or pendant qu'elles sont sous les vagues sortant le nez hors de l'eau pour respirer une fois en 7. ou 8. minutes, ou tout au plus en 10. ou 12. on ne considère seulement qu'il y a certaines saisons de l'année où le poisson passe d'une Mer à l'autre, on ne trouvera pas étrange que la Tortue change d'habitation, puis que les poissons ont aussi leur saison pour se transporter d'un lieu à l'autre.

Ces Isles sont assez bien arrosées par de petits ruisseaux d'eau douce, qui coulent abondamment dans la Mer durant la plus grande partie de l'année. Ils commencent à tarir vers la fin de Mars, & au mois d'Avril il n'y a plus de l'eau que dans les fosses profondes, mais il y a des lieux où l'on peut creuser des puits.

Au mois de Mai que la pluie vient, la terre est encore pleine d'eau. & les ruisseaux reprennent leur cours dans la Mer.

Ces îles sont très commodément situées pour aller & pour venir sur la route du Japon, de la Chine, de Manila, de Tonquin, de la Cochinchine, & en general de tous les lieux de la côte la plus Orientale du Continent de l'Inde, soit qu'on passe par le Detroit de Malacca, ou par celui de la Sonde, entre Sumatra & Java. Il faut passer à l'un ou à l'autre de ces Détroits, en venant de l'Europe ou des Indes Orientales, à moins que de vouloir faire le tour de la plupart des îles de l'Inde Orientale, comme nous faisons. En cas de besoin on peut s'y rafraîchir, & se pourvoir fort commodément de tout ce dont on a besoin, & outre le nécessaire ordinaire on y trouve des mâts, des vergues, de la poix, & du goudron. Ce seroit encore un lieu bien commode pour négocier dans le pais voisin de la Cochinchine. On pourroit y bâtir un Fort pour mettre un Comptoir à couvert d'insulte, & assurer particulièrement le havre, qui peut être bien facilement fortifié. Cette place étant donc si importante à tous égards, & d'ailleurs si peu connue, j'en ai mis ici le plan tel que je le tirai durant le séjour que j'y fis.

Les Habitans de cette île sont Cochinchinois d'origine, à ce qu'on nous dit; car il y avoit un homme qui parloit bon Malayan; langue que nous commençons à écarter, & que quelques-uns de nous parloient assez bien du sens que nous étions à Mindanoo. Le Malayan est le langage ordinaire dont on se sert dans le commerce, quoi que ce ne soit

AUTOUR DU MONDE. 11

pas la langue naturelle du pays ; la Langue Françoise étant celle de la plupart des Isles de l'Inde Orientale. Je croi que c'est aussi la langue vulgaire de Malacca, de Sumatra, de Java, & de Bornéo : Mais à Celebes, aux Isles Philippines, & aux Isles à épices on n'a point semblé, empruntant cette langue que pour le négoce.

Les Insulaires de Pulo Condore sont petits, assez bien formez dans leur petite taille, & plus basanez que les Mindanayans. Ils ont le visage long, les cheveux noirs & lisses, les yeux petits & noirs, le nez d'une grosseur médiocre, & assez élevé, les lèvres minces, les dents blanches, & la bouche petite. Ils sont fort polis ; mais extraordinairement paillard. Leur principal emploi est de tirer le suc des arbres dont j'ai fait la description, & dont on fait le Goudron. Ils le gardent dans des baquets de bois, & quand ils en ont leur charge ils le transportent à la Cochinchine qui est leur pays maternel. D'autres s'occupent à prendre des Tortues. Ils en font servir le gras pour en tirer l'huile qu'ils transportent en leur pays. Ils ont de grands filets larges mailles pour prendre la Tortue. Ils ont aussi des filets pour prendre les poissons qui sont le même métier, & ont aussi de tout semblables, & je n'en ai point vu de même que dans la Jamaïque, & à Pulo Condore.

Les Insulaires de Condore sont si nombreux de leurs femmes, qu'ils les menotent à bord, & nous les offroient, & plusieurs des autres en tenoient à louage pour peu de chose. Cette coutume est en usage chez plusieurs Nations des Indes Orientales, comme à Pailou, à Siam, à la Cochinchine, & à Canton.

die, à ce qu'on m'a dit. Je sai aussi qu'elle est en usage à Tonquin, car j'y ai fait un voyage depuis; & la plupart de nos gens eussent des femmes à bord durant tout le temps que nous y demeurâmes. Nos Marchands, Facteurs & Matelots, qui demeurent en Afrique sur les côtes de Guinée, ont aussi des Negresses. On regarde cette coutume comme un effet de la Politique. Car les personnes les plus distinguées offrent leurs filles aux principaux Facteurs & Capitaines de Vaisseaux: les Mandarins ou Nobles font la même chose à Tonquin. En Guinée les Rois mêmes offrent leurs femmes, engagent les gens par cette alliance à une amitié plus forte & plus solide. S'il arrive quelque démêlé en fait de commerce ou d'autre chose, capable de porter les Originaires à s'en vanter par une perfidie, à quoi ces Nations payennes sont fort sujettes, ces Dalilas ne manquent pas d'en avorter leurs Amans, & de faire échouer par ce moyen les desseins de leurs Compatriotes.

Ces Peuples sont Idolâtres; mais je ne sai point quel est leur culte. Il y a par ci, par là dans la grande Isle, quelques maisons de prières, & du côté du Midi un petit Village où il y a un petit Temple d'Idoles; où l'on voit l'image d'un Elephant, qui a environ cinq pieds de haut, & grosse à proportion, placée à un des bouts du Temple. Il y a aussi de l'autre côté un Cheval de moindre grosseur. Ces deux Idoles ont toutes deux la tête tournée du côté du Midi. Ce Temple est bas & médiocre, bâti de bois & couvert de chaume comme les maisons, qui sont fort malpropres.

Les images du Cheval & de l'Elophant sont les Idoles les plus frequentes que j'aye remarquées dans les Temples de Tonquin pendant que j'y ai voyagé. Il y a aussi d'autres Images de bêtes, d'oiseaux, & de poissons. Je ne me souviens pas d'y en avoir vu aucune de forme humaine, ni aucune autre representation monstrueuse de la nature de celles que j'ai vues chez les Chinois. Les Matelots ou Marchands Chinois qui sont en très grand nombre sur ces Mers, ont sur leurs Vaisseaux en quelque endroit qu'ils aillent, des Idoles tout à fait hideuses, avec des autels, & des lampes allumées. Ils emportent ces Idoles quand ils vont à terre, & outre celles qu'ils ont en commun, chacun en a une chez soi. J'ai vu certains jours de solemnité, où leurs Bonzes ou Prêtres, portoient leurs pleines mains de papiers peints, qu'ils brûloient avec beaucoup de ceremonie, & avoient grand soin qu'il ne s'en sauvât pas un seul morcean. Le même jour ils tuèrent une Chèvre qu'ils avoient engraissee un mois auparavant. Ils la sacrifierent à leur Idole, & prêterent ensuite & s'en régalerent. Je leur ai vu faire cela à Tonquin, où je fus en même temps invité à leur régal; à Ber couli dans l'Isle de Sumatra, ils envoyerent une épaule de la Chèvre sacrifiée aux Anglois qui en mangerent, & me sollicitèrent d'en manger; mais je n'en voulus rien faire.

Du tems que j'étois à Madere ou Fort Saint George, je remarquai que les Idoles des Fauxbourgs celebrerent une grande ceremonie durant plusieurs nuits consecutives. Les hommes & les femmes tous bien vêtus, firent en grosse troupe une procession so-

VOYAGE

l'annuelle avec des torches allumées, portée avec eux leurs idoles. Je n'ai point su ce que cela signifioit. Je remarquai qu'il y en avoit qui portoient de l'huile pour rafraichir leurs lampes, & leur faire jeter plus de lumière. Ils commencèrent leur tour vers les onze heures de nuit, & après s'être promenez gravement dans les rues jusqu'à deux ou trois heures du matin, les principaux de la procession portèrent leurs idoles dans leur Temple avec beaucoup de ceremonie, & je vis sur tout qu'il y eut des femmes qui entretinrent dans le Temple. Leurs idoles étoient différentes de celles de Tonquin, de Cambodie, &c. & étoient de forme humaine.

J'ai déjà dit que nous arrivâmes à ces Iles le 14. de Mars 1687. Le lendemain nous cherchâmes un lieu propre à carener, & le 16. nous entrâmes dans le havre, où nous nous préparâmes à mettre notre Vaisseau en carène. Les uns furent occupés à couper des arbres pour en scier des planches, d'autres à desolir le Vaisseau, & d'autres enfin à bâtir une maison pour y mettre nos marchandises, & y faire travailler nos Voiliers. Les Peuples vinrent nous voir, & nous apportèrent des fruits de l'Isle des cochons, & quelquefois des Tortues, que nous prenions en troc pour du ris, dont nous avions un Vaisseau chargé que nous avions pris à Manila. Nous achetâmes aussi une bonne quantité de leur liqueur à poix que nous fîmes bouillir, & dont nous nous servîmes pour gondonner le bas de notre Vaisseau. Nous la mêlâmes avec de la chaux que nous fîmes là, & en composâmes un corps qui s'attacha fort bien.

AUTOUR DU MONDE.

Nous demeurâmes dans ce havre depuis le 10. de Mars jusqu'au 16. d'Avril, & finies durant ce temps-là un nouvel assortiment de voiles de la toile qui se trouvoit dans le Vaisseau que nous avions pris. Nous conpâmes un grand husier par précaution pour nous en servir en cas de besoin, & sciâmes des planches pour doubler le fond de notre Vaisseau, car nous ne l'avions pas tout doublé à Mindanao. Nous déchargâmes donc les vieilles planches que nous y avions laissées, & en achetâmes de nouvelles.

Durant le séjour que nous fîmes là, il mourut deux de nos gens qui avoient été empoisonnez à Mindanao. Ils nous le dirent, & qu'ils se sentaient empoisonnez, & avoient toujours langué depuis. Notre Chirurgien leur ouvrit leur ventre après qu'ils furent endormez, & leur trouva le foye noir, léger, & sec comme une pierre de liège.

Nos affaires étant faites nous laissâmes le Vaisseau Espagnol que nous avions pris à Manila, & la plus grande partie du ris, sans en retirer qu'autant que nous en avions besoin, & le 17. nous finies voiles pour le vent où nous avions d'abord mouillé du côté du Nord de l'Isle. Nous n'y étions que pour faire de l'eau, car il y avoit un grand ruisseau la première fois que nous y fîmes, & nous nous imaginâmes qu'il y seroit encore; Mais il se trouva qu'il étoit à sec à la réserve de quelques fosses où il y avoit un peu d'eau. Nous coupâmes donc d'abord des Bambous, dont nous fîmes des gourières, par le moyen desquelles nous conduisîmes l'eau jusqu'à la Mer, en la prenant dans des Vaisseaux, & la jettant dans les gourières du bague. Nous en conduisîmes

mes ainsi près de demi mille. Tandis que nous faisons aiguade, le Capitaine Reed engagea un vieillard, habitant de cette Isle, & le même que j'ai dit qui parloit Malayan, à nous servir de Pilote jusqu'à la Baye de Siam; car il nous avoit souvent dit qu'il connoissoit bien le pais, & qu'il savoit en ce pais-là des Isles où demeueroient des Pêcheurs qui nous fourniroient du poisson salé pour manger en mer. Car nous n'avions que du ris. Le Monson Oriental n'étoit pas encore passé, aussi fut-il résolu que nous ferions encore là quelque séjour, & qu'en suite nous profiterions du commencement du Monson Occidental pour retourner à Manille.

Le 17 d'Avril nous partîmes de Pulo Condore pour la Baye de Siam, faisant route à l'Ouest quart de Sud. Le tems étoit beau, & le vent Est-Nord-Est, raisonnablement fort.

Le vingt-troisième nous arrivâmes à Pulo Uby, ou Isle d'Uby. Cette Isle est à environ 40 lieues à l'Ouest de Pulo Condore. Elle est située précisément à l'entrée de la Baye de Siam, à une pointe de terre du côté du Sud-Ouest qui forme la Baye, je veux dire la pointe de Cambodie. Cette Isle a environ 80 lieues de circuit, & le pais en est plus élevé que de toutes les autres Isles de Pulo Condore. Vis à vis de la partie Meridionale de cette Isle il y en a une autre petite éloignée de la grande, de la longueur d'un cable. L'Isle d'Uby est pleine de bois, & a de bonnes eaux au Septentrion, où l'on peut mouiller; mais le meilleur ancrage est du côté de l'Orient, vis à vis d'une petite Baye, après quoi vous avez la grande Isle à votre Midi.

Nous trouvâmes à l'Isle d'Uby deux petites

Bar
Can
jou
Y
en
par
ble
pro
ain
lieu
-L
C'e
auss
ma
que
tout
de l
de
sent
tal
si le
Vol
nier
que
des
ou
N
jusq
don
par
bon
faire
cun
te d
Vill
ven
peu

AUTOUR DU MONDE.

91

Barques chargées de ris. Elles étoient de Cambodie, d'où elles étoient parties 2. ou 3. jours auparavant, & avoient touché la poutre y prendre de l'eau. Ces pays ne se nourrissent en general que de ris, & on le transporte par mer d'un lieu à l'autre, comme on fait le bled en ces pays-ci. Car il y a des pays qui en produisent plus qu'il n'en faut aux habitants ; ainsi l'on envoie ce qu'on a de trop dans les lieux où il y en a peu.

Le 24. nous arrivâmes à la Baye de Stam. C'est une large & longue Baye, de laquelle aussi-bien que du Royaume de ce nom, je n'ai maintenant que peu de chose à dire, parce que j'ai dessein de parler plus amplement de toute cette côte, je veux dire de Tonquin, de la Cochinchine, de Stam, de Champou, de Cambodie, & de Malacca, qui composent la plus grande partie du Continent Oriental de l'Asie, située au Midi de la Chine ; mais si je le passois dans le cours de ce voyage, ce Volume deviendrait trop gros ; ainsi j'aime mieux donner séparément la relation de ce que j'en ai vu que j'en ai appris, en attendant des parloirs de Sumatra, où j'ai vu, ou j'ai fait quelques sejour.

Nous descendîmes dans la Baye de Stam jusqu'à ce que nous arrivâssions aux Isles, dont notre Pilote de Pulo Condore nous avoit parlé, situées au milieu de la Baye. Quelque bon que fût notre Pilote il ne nous pas de nous faire échouer ; cependant nous n'en eûmes aucun domage. Le Capitaine Reed fit décanter dans ces Isles, & n'y trouva qu'une petite Ville de Pêcheurs ; mais point de poisson à vendre : Ainsi nous nous en retournâmes avec peu chargés que nous étions venus.

V O Y A G E

Le tems étoit encore beau , & le vent fort petit ; mais comme nous avions souvent calme , nous ne revînmes à l'Isle d'Uby que le 15. de May. Nous trouvâmes à l'Orient de cette Isle deux Vaisseaux à l'ancre. Ils étoient chargés de ris , & d'une certaine composition dont les Japonnois se servent pour vernir leurs cabinets. Un de ces Vaisseaux venoit de Champa , & étoit destiné pour la ville de Malaga qui appartient aux Hollandois qui l'ont prise aux Portugais. Cela montre que les Hollandois négocient à Champa. Ce Vaisseau étoit fort propre , le bas fort net & fort proprement blanchi de suif. Il y avoit environ quarante hommes armés de sabres , de piques , & de quelques canons qui tournoient sur une fourchette. Ils étoient Idolâtres , natifs de Cambodie ; gens extrêmement rifs , sociables , hardis , plus propres & plus entendus aux affaires de la Marine , que tous ceux que j'ai connus dans tous mes voyages. L'autre Vaisseau venoit de la riviere de Cambodie , & alloit au Détroit de Malaga. Ils avoient tous deux relâché , parce que les vents d'Ouest commençoient à souffler ; & comme ils leur étoient contraires , cela les avoit un peu retardés.

Nous mouillâmes aussi du côté de l'Orient dans le dessein d'y prendre de l'eau. Pendant que nous fûmes là , nous eûmes de gros vents du Sud-Ouest , & des courans violens qui venoient précisément à l'opposé du vent. Plus le vent étoit furieux , plus le courant qui lui étoit opposé , devenoit violent. Cette tempête dura jusqu'au 20. qu'elle commença à diminuer.

Le 21. de May , nous fîmes voiles de li

pour
cher
Pali
Il éto
re ,
étan
vint
mou
Vail
petit
bâtes
ption
Reed
d'ou
noir
gens
Mala
& qu
de m
petit
geant
rent
meur
bre d
& cro
Vais
ain
nos g
bit.
e Ca
ctou
auter
omn
ager
sa fi
hez
cau.

AUTOUR DU MONDE.

vents fort
 uvent cal-
 by que le
 Orient de
 Ils étoient
 de compo-
 pour ver-
 iffeaux ve-
 né pour la
 r Holan-
 Cela mon-
 à Champ-
 pas fort nes
 Il y avoit
 de fabres,
 e qui tour-
 nient Idola-
 très-
 pres & plus
 , que tous
 s voyages.
 re de Cam-
 Malaga. Ils
 ue les vents
 & comme
 es avoit un
 de l'Orient
 au. Pendant
 e gros vents
 lens qui ve-
 a vent. Plus
 rant qui lui
 Cette rem-
 ommença à
 roilles de l

pour le Condore. Nous rencontrâmes
 chemin un gros Vaisseau qui venoit de
 Palimbang, place située dans l'Île de Sumatra.
 Il étoit chargé de poivre qu'il y avoit ache-
 té, & qu'il portoit à Siam : Mais le vent
 étant fort, il n'osa pas entrer dans la Baye, &
 vint avec nous à Pulo Condore ; où nous
 mouillâmes ensemble le 24. de May. Ce
 Vaisseau étoit bâti à la Chinoise, & plein de
 petites chambres ou séparations comme nos
 bateaux de Pêcheurs. J'en ferai la descrip-
 tion dans le Chapitre suivant. Le Capitaine
 Reed envoya un canot à bord pour savoir
 d'où venoit le Vaisseau, & comme il le pre-
 noit pour un Malayan, il donna ordre à ses
 gens de n'aller point à bord, parce que les
 Malayans passent pour des gens détermi-
 nés, & que leurs Vaisseaux sont d'ordinaire pleins
 de monde, qui ont tous des bayonnettes ou
 petits poignards au côté. Les autres se fon-
 geant aux ordres de leur Capitaine, alle-
 rent tous à bord, à la réserve d'un seul qui de-
 meura dans le canot. Les Malayans au nom-
 bre d'environ 20. voyant les nôtres armés,
 & croyant qu'ils venoient pour prendre leur
 Vaisseau, tirèrent leurs poignards à un cer-
 tain signal, & poignardèrent cinq ou six de
 nos gens avant qu'ils fussent de quoi il s'agi-
 soit. Le reste sauta hors du bord, les uns dans
 le Canot, & les autres dans la Mer, & s'en-
 retournèrent par ce moyen. Entre ceux qui
 sautèrent dans la Mer, il y eut entr'autres un
 nommé Daniel Walis qui n'avoit jamais su
 nager ni avant ni après l'aventure, & qui na-
 gea fort bien dans cette occasion, & même
 assez long-tems avant qu'on pût le tirer de
 l'eau. Le canot étant de retour, le Capitaine

Reed en équipa deux autres, & les envoya pour se venger des Malayans : Mais ceux-ci les voyans venir, firent un trou au fond de leur Vaisseau, & se sauverent à terre dans leur chaloupe. Le Capitaine Reed les suivit ; mais ils furent dans les bois, & se cachèrent. Nous demeurames là dix ou onze jours, parce que le vent fut violent durant tout ce tems-là. Durant le séjour que nous y fîmes, notre Chirurgien fut à terre, dans le dessein d'y demeurer : Mais le Capitaine Reed envoya des gens qui le ramenerent. J'avois la même pensée, & j'aurois été aussi à terre ; mais je voulois attendre un lieu plus commode. La dernière fois que nous allâmes à bord à Mindanao, ni lui ni moi ne savions rien du complot qu'on avoit fait de laisser le Capitaine Swan, & de s'enfuir avec le Vaisseau : & comme nous étions las d'être avec ces furieux, nous voulions nous dérober d'eux, & choisir quelque endroit où nous pussions passer à un Comptoir Anglois. Il ne nous arriva pas d'autre chose de conséquence pendant le séjour que nous fîmes là.

CHAPITRE XV.

Ils partent de l'Isle de Condore dans le dessein d'aller à Manila, mais les vents les chassent de cette Isle & de l'Isle de Prata, & les portent sur la côte de la Chine. Isle de saint Jean sur la côte de la Province de Canton ou Quangtung : son terroir, & ce qu'elle produit. Cochons de la Chine, &c. Ses habitants. Les Tartares contraignent les Chinois à se couper les cheveux, leurs habits, & les petits pieds de leurs femmes. Porcelaine, racines, Thé de la Chine. Un Village de l'Isle de saint Jean, culture du riz. Histoire d'une Pagode, ou Temple d'Idole des Chinois, & d'une Image. Des gros Vaisseaux des Chinois, & de leurs agrais. Ils quittent l'Isle de saint Jean, & la côte de la Chine. Tempête d'une extrême violence. D'une lumière ou météore qui paroît dans les Tempêtes. Isles Pescadores proche de Formosa. Garnison de Tartares, & ville des Chinois sur une de ces Isles. Ils mouillent dans le havre près de la Garnison des Tartares, & traitent avec le Gouverneur. D'Amoy dans la Province de Fokien & de Macao, ville Chinoise & Portugaise près de Quangtung dans la Chine. Des habits & de la suite d'un Officier Tartare. Présens des Chinois, leur excellent bouf. Sam Shu sort d'Arack des Chinois, & Hog Shu espèce de Mûre. Des cruches où on la met. De l'Isle de Formosa, & des cinq Isles auxquelles on donne le nom d'Orange, de Monmouth, de Grafton, de Bachi, & d'Isles de la Chevre. Des Isles de Bachi en general. Digression au sujet des différentes profondeurs de la Mer, près des terres hautes ou basses. Terroir, fruits, & animaux de ces Isles. Des habitants & de leurs

VOYAGE

habits. Begués d'un métal jaune qui ressemble à l'or. Maisons bâties sur des précipices remarquables. Leurs batans, & leurs emplois. Leurs atmens, pangs, extraites de chèvres, &c. Locusts seches. Dashi ouliqueur, faite de pangs de sucre. Leur langue, leur origine, leurs lances, & leurs notes de Dapou. Ils n'ont ni Idoles, ni Gouverneurs civils. Ils entretiennent un homme vivant le plus jeune pour se venger. Leurs femmes, leurs enfans, & leur commerce. Leurs mœurs, la manière avec laquelle ils envoient les étrangers, & leur commerce. Leur premier entretien & trac avec ce Peuple. Leurs disputes entre ces Isles, leur séjour, & les paravious qu'ils font pour le départ. Ils sent emparés par une violence soudaine, & reviennent. Parle des Natures du pays à l'égard de sa de leurs hommes qu'ils y laissent. Disputez par les temples, & abandonnent le dessein d'aller passer à la beauté de Manila pour le Vaisseau d'Acapulco, & prennent la résolution de faire le tour du Cap Comarin, & de passer dans la mer

Après avoir fait aiguade, coupé notre bois, &c. &c. notre Vaisseau en état de naviguer pendant que les gros vents avoient duré, nous profitâmes du premier bon vent qui se présenta pour faire voiles du côté de Manila. Le 4. de Juin 1687. nous partîmes donc de Pulo Condore, avec un beau temps & un vent frais de Sud-Ouest. Le Vaisseau à poudre chargé pour Siam, demeura-là en attendant un vent d'Est; mais un des hommes de son équipage, qui étoit une espèce de Metis Portugais, vint à bord de notre Vaisseau, & y fut reçu en considération de plusieurs langues qu'il sçavoit. Le vent ne demeura Sud-Ouest

AUTOUR DU MONDE.

97

Qu'il est que 24. heures, ou un peu plus, & puis devint Nord & Nord-Est, l'air s'étant extrêmement éclairci. Ensuite il tourna à l'Est, & demeura entre Est & Sud-Est pendant huit ou dix jours. Nous ne laissions pas néanmoins d'aller à vent contraire, espérant tous les jours que le vent changerait, parce que ces vents-là n'étoient point les vents de saison.

Nous avions peur alors que les courants ne nous trompassent, & ne nous portassent sur les fonds bas de Pracel, dont nous n'étions pas éloignés, & qui étoient au Nord-Où il ; mais nous gagnâmes l'Est sans en voir rien, non pas même le moindre signe ; cependant nous nous soutenîmes le mieux que nous pûmes au Nord de la route que nous nous étions proposée : Mais les vents étant toujours Est, nous désespérâmes de gagner Manila, & commençâmes à former de nouveaux desseins, dont le résultat fut de visiter l'île de Prata, qui est à environ 20. degrés, 40. minutes de latitude Septentrionale, & dont nous n'étions pas alors fort éloignés.

C'est une petite île basse, toute environnée de rochers, à ce qu'on dit. Elle est sur la route entre Manila & Quangtung, ville Capitale d'une Province de la Chine, & place de grand commerce, situé de manière que les Chinois craignent plus les rochers dont elle est entourée, que les Espagnols ne craignoient autrefois les Bermudes : Car plusieurs de leurs gros Vaisseaux venant de Manila s'y sont perdus, & avec eux quantité de trésors, comme nous l'apprenîmes de tous les Espagnols auxquels nous parlâmes en ces lieux-là. Ils nous dirent aussi, que la plupart des équipages s'étoient noyés dans ces

naufrages, & que les Chinois n'y étoient jamais allés pour tâcher de retirer les richesses qu'ils y avoient perduës, de peur de s'y perdre eux-mêmes. Mais le peril du lieu ne nous rebuta point, car nous résolûmes d'en courre les risques, si les vents nous le permettoient, & nous fîmes route de ce côté-là durant cinq ou six jours; mais enfin nous fûmes forcez d'abandonner ce dessein faute de vent; car les vents de Sud-Est continuant, nous emportèrent sur les côtes de la Chine.

Nous ne vîmes terre que le 25. d'Avril, & faisant tour du côté de la terre, nous mouillâmes le même jour au Nord-Est de l'Isle de saint Jean.

Cette Isle est à 22. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale, située sur la côte Meridionale de la Province de Quangtung ou Canton dans la Chine. Elle est d'une hauteur passable, assez unie, & le terroir assez fertile. Elle est composée en partie de bois, & en partie de pâturages pour le bétail. Il y a quelques terres labourables qui produisent du ris. Les bords de l'Isle sont pleins de bois, & sur tout du côté de la grande mer. Ce milieu est des pâturages bons & herbeux, mêlez de quelques bois. Les terres cultivées sont basses & humides, & produisent d'abondantes récoltes de ris, le seul grain que j'y aye vû. Les animaux domestiques qu'il y a dans cette Isle, sont des cochons, des chèvres, des Buffles, & quelques Taureaux. Les cochons sont tous noirs, ont la tête petite, le col court & épais, le ventre gros, & touchant ordinairement à terre, & les jambes courtes. Ils mangent peu, & sont néanmoins fort gras pour la plupart; apparem-

AUTOUR DU MONDE.

ment; parce qu'ils dorment beaucoup. Les oiseaux domestiques sont des canards, des coqs & des poules. Je n'y ai vu que de petits oiseaux sauvages.

Les Insulaires sont Chinois, sujets de la Couronne de la Chine, & par conséquent des Tartares à l'heure qu'il est. Les Chinois en général sont grands, droits, & peu chargés de graisse. Ils ont le visage long & le front haut; mais les yeux petits. Leur nez est assez large, & élevé dans le milieu. Leur bouche n'est ni grande ni petite, & leurs lèvres sont assez déliées. Ils sont d'un teint couleur de cendre, & ont les cheveux noirs. Ils ont peu de barbe; mais celle qu'ils ont est longue; car ils s'arrachent le poil; & n'en laissent venir au menton que quelques-uns fort longs, épartillez par-ci par-là, dont ils se font grand honneur. Ils les peignent souvent, & les nouent quelquefois. Ils ont aussi à chaque côté de la lèvre supérieure de longs poils qui ressemblent à des moustaches. Les anciens Chinois estimoient fort leurs cheveux, qu'ils laissoient venir fort longs, & les jouaient soigneusement derrière avec la main; ensuite ils les entortilloient autour d'un peignon, & les jetoient derrière la tête, ce qui se pratiquoit par l'un & par l'autre sexe; mais après que les Tartares eurent conquis la Chine, ils ôtèrent aux Chinois de vivre selon cette coutume, dont ils étoient si chastes. Aussi cette injure leur fut-elle plus sensible que leur servitude, & fut cause qu'ils se rebellèrent; mais ayant encore été vaincus, ils furent forcez d'obéir, & ils suivent encore aujourd'hui la mode des Tartares leurs Vainqueurs, se rasent la tête, & ne laissent

qu'un couplet que les uns nouent , & que les autres laissent pendre aussi long & aussi court qu'il leur plaît. Dans les autres pays ils observent encore leur ancienne coutume ; mais à la Chine si l'on en trouvoit quelqu'un qui portât les cheveux longs , il en perdrait la tête. Plusieurs Chinois abandonnerent leur Patrie , à ce qu'eux-mêmes m'ont dit , pour ne pas perdre la liberté de porter leurs cheveux.

Les Chinois n'ont ni Chapeaux , ni Bonnets , ni Turbans ; mais quand ils sortent , ils ont à la main un petit parasol , qu'ils tiennent sur la tête , pour se garantir du soleil , ou de la pluie. S'ils ne vont pas loin , ils se contentent de prendre un grand éventail de papier ou de soie , fait comme ceux de nos Dames ; aussi en fait-on venir plusieurs de la Chine. Chacun a son éventail dont il se couvre la tête , s'il n'a pas de parasol ; ne fût-il question que de traverser la rue.

L'habit ordinaire des hommes est une casaque , & un haut de chausse. Ils portent rarement des bas ; mais ils ont des souliers , ou pour mieux dire des pantoufles. Les souliers d'hommes sont faits diversement. Les femmes ont les pieds fort petits ; & par conséquent leurs souliers le sont aussi. On leur lie les pieds dès leur enfance aussi fort qu'elles le peuvent souffrir , & dès qu'elles peuvent marcher , jusqu'à ce qu'elles soient en âge de ne plus croître , on les leur bande tous les soirs. On en use ainsi pour les empêcher de grossir , parce qu'ils regardent la petitesse du pied comme une grande beauté. Mais cette ridicule coutume les prive en quelque manière de l'usage des pieds , &

AUTOUR DU MONDE. int

au lieu de marcher elles vont en chancelant autour de leurs maisons, & retombent incessamment, réduites qu'elles sont par manière de dire à demeurer assises tout le tems de leur vie. Elles sortent rarement, & l'on croiroit volontiers, comme quelques-uns ont fait, que l'entêtement des Chinois pour une coutume si déraisonnable a été une ruse des maris pour empêcher leurs femmes de courir, & de se réjouir ensemble, & pour les retenir au logis. Elles sont toujours clouées à leur ouvrage, & habiles à l'aiguille, dont elles font plusieurs curieuses broderies, & même leurs souliers. Mais si quelque Etranger veut en emporter à cause de la nouveauté, c'est une grande faveur qu'on lui fait quand on lui en donne une paire, supposé même qu'il en donne deux fois plus qu'elles ne valent. Les pauvres femmes vont dans les rues & au marché, avec beaucoup de peine sans bas ou sans souliers. Celles-ci n'ont pas besoin d'avoir de petits pieds, étant comme elles le sont, obligées de gagner leur vie.

Les Chinois de l'un & de l'autre sexe sont fort ingénieux, comme il paroît par les curiositez qu'on apporte de la Chine, & sur tout par la Porcelaine. Les Espagnols de Manila, que nous primes sur la côte de Luccon, me dirent que cette marchandise se fait des coquilles de limaçon de mer, qui ressemblerent par le dedans à la mere de la perle; mais le Portugais dont on vient de parler, qui a demeuré à la Chine, & qui parle fort bien le Chinois, & les langues voisines, m'a dit qu'on faisoit la porcelaine d'une terre fine, qu'on tire dans la Province de Quangtung. Je m'en suis souvenu.

informé, & n'ai jamais pu avoir satisfaction; mais j'oubliai de m'en informer du tems que j'étois sur la côte de Quangtung. Les Chinois font aussi de fort beau verbis, & de bonnes marchandises de soie, & sont curieux en peinture & en sculpture.

La Chine produit quantité de petites denrées, & sur tout abondance de racines de Quinquina; mais cette marchandise se trouve aussi en d'autres pays; car il en croît beaucoup à la Jamaïque, particulièrement à Sixteen Mile-Walk, & dans la Baye de Honduras. On y fait beaucoup de sucre, & on en apporte une grande quantité de Thé, qui est fort en usage en ces pays-là, & la boisson ordinaire de Tonquin, & de la Cochinchine. Les femmes sont assises dans les rues, vendent aux passans du thé tout chaud & prêt à boire. On l'appelle Chau, & les plus pauvres en boivent. Mais à Tonquin & dans la Cochinchine, le Thé n'est ce semble ni aussi bon, ni d'une aigreur aussi agréable, ni d'aussi belle couleur, ni n'a autant de vertu qu'à la Chine; car j'en ai bu en tous ces pays. Peut-être cela dépend-il de la manière de le faire; car je n'en ai jamais fait moi-même. Il est si rougeâtre, qu'on diroit qu'on en a fait de la décoction, ou qu'il a été gardé long-temps: Cependant on m'a dit qu'il y avoit au Japon une grande quantité de très-pur & très-excellent Thé.

Les Chinois sont de grands Joueur; ils jouteront sans se lasser les jours & les nuits jusques à ce qu'ils ayent perdu tout ce qu'ils ont: après quoi leur coutume est de se pendre. Les Facteurs Chinois le faisoient souvent

à Manila, à ce que j'ai appris par les Espagnols qui y ont demeuré. Les Espagnols mêmes sont fort adonnez au jeu, & y sont fort habiles; mais les Chinois sont trop rusez pour eux, & sont en general des gens fort fins.

On feroit un livre entier de tout ce qu'il y a de particulier à dire de cette Nation & de leur pais, & je ne les connois pas assez pour en parler beaucoup. Je me renfermerai donc principalement aux choses que j'ai remarquées à l'Isle de saint Jean, où nous fîmes quelque séjour, & où je fus tous les jours à terre pour acheter des provisions; comme cochons, volailles & buffes. Il y a dans cette Isle une petite Ville située sur un terrain humide, & marécageux. Les maisons sont divisées par plusieurs lacs sales, & bâties à terre comme les nôtres; mais non sur des pilotis comme à Mindanac. Il y a dans ces lacs ou viviers quantité de Canards. Les maisons sont petites, basses, & couvertes de chaume, mal meublées, & fort sales; & j'ai entendu dire à une personne qui étoit là, que la plupart des maisons de la ville de Canton même sont fort peu de chose, & bâties sans régularité.

Il semble que les habitans de cette petite Ville ou village, soient Laboureurs pour la plupart. Ils étoient alors fort empressés à semer leur ris, qui est leur principale marchandise. Le terroir qu'ils prennent pour semer le ris est bas & humide, & quand la terre est labourée, elle ressemble à une masse de bouë. Ils labouront avec une petite charuë tirée par un buffe, un homme tenant la charuë & faisant aller la bête. Quand le ris est semé & cueilli, ils le foulent avec des buffes

des dans une grande place ronde sur un pavé dur, & fait exprès pour cela. Ils attachent trois ou quatre buffes, à la queue les uns des autres, & les font marcher en rond comme un cheval de moulin, en sorte que ces bêtes foulent tout.

Je fus une fois à terre avec 7. ou 8. de nos Anglois, & comme nous fûmes obligez d'y faire quelque séjour, nous tuames un jeune cochon que nous fîmes rôtir. Pendant que nous étions occupez à accommoder la bête, un des Insulaires vint s'asseoir auprès de nous, & quand nôtre dîné fut prêt, nous en coupâmes un bon morceau, & le lui donnâmes; ce qu'il prit bien volontiers. Il faisoit des signes, par lesquels nous comprenions qu'il en demandoit davantage, & nous montrait les bois; cependant ni nous ne l'entendîmes, ni ne songeâmes à lui jusques à ce que la grosse faim fut passée, quoi qu'il continuât ses signes. Il s'éloigna un peu de nous, & nous fit signe d'aller à lui, ce que je fis enfin, & 2. ou 3. autres avec moi. Il marcha le premier, & nous mena par un petit chemin sombre & plein de brossailles, dans un petit bois, où il y avoit un vieux Temple à Idole, qui avoit environ 10. pieds en carré. Les murailles étoient de brique & avoient environ 9. pieds de haut, & deux d'épais. Il étoit pavé de larges briques, & au milieu du pavé il y avoit une vieille cloche de fer appuyée sur ses bords. Elle avoit environ deux pieds de haut. Elle étoit tout-à-fait à terre, & les bords sur lesquels elle étoit assise avoient près de 16. pieds de diametre. Depuis les bords elle diminuoit un peu tirant vers la tête, comme font à peu près nos cloches. A la

tête de cette cloche, il y avoit 3. barres de fer de la grosseur du bras, & d'environ 10. pouces de long depuis le sommet de la cloche, où les bouts aboutissoient comme à leur centre, & sembloient ne faire avec la cloche qu'une même masse, comme si le tout avoit été fondu ensemble. Ces barres étoient parallèles à terre, & les bouts les plus éloignez qui faisoient une figure triangulaire, & s'éloignoient les uns des autres par égales distances comme le balancier de nos tournebroches, ressembloient parfaitement à la partie de certains animaux monstrueux qui ont des griffes pointuës. Il semble que c'étoit le Dieu des Chinois; car au si-tôt que nôtre zèle guide fut devant la cloche, il se jeta le visage en terre, & nous fit signe paroissant souhaiter ardemment que nous fissions la même chose. Il y avoit dans ce temple un Autel de pierre de taille blanche. La table de l'Autel avoit environ 3. pieds de long, seize pouces de large, & trois d'épais. Elle étoit à environ deux pieds de terre, & soutenue par 3. petits piliers de la même matiere que la table. Sur cette table il y avoit plusieurs petits Vaisseaux de terre, dont l'un étoit plein de petits bâtons qui avoient été brûlez par un bout. Nôtre guide nous fit beaucoup de signes d'apporter & de laisser là de nôtre viande, paroissant même le demander avec importunité, mais nous n'en voulumes rien faire. Nous le laissâmes dans ce Temple, & sortîmes. Voilà toutes les Idoles, & tous les Temples que j'ai vus là.

Durant le séjour que nous y fîmes, nous vîmes plusieurs gros, & petits bâtimens Chinois à la voile, dans un lac qui separe les îles de la terre ferme, & l'un d'eux vint même

me mouiller près de nous. J'allai à bord avec quelques-uns de nos gens pour voir le Vaisseau. Il avoit la prouë tout-à-fait carrée, aussi-bien que la poupe, à cela près que la prouë n'étoit pas si large que la poupe. Il y avoit sur le tillac de petites chaumieres ou toits couverts de feuilles de Palmeto, & hautes d'environ 3. pieds, où les Matelots se logeoient. Il y avoit une grande cabane avec un Autel & une lampe ardente. J'y regardai en passant & ne vis point d'Idole. Le fond de calée étoit divisé en plusieurs petites separations, toutes si propres, & si bien jointes, que s'il y entre de l'eau dans quelqueune elle ne peut aller plus loin, & par ce moyen ne fait du dommage qu'aux marchandises, qui sont au fond de la chambre. Il y a dans chaque chambre un ou deux Marchands, ou plus. Chacun y serre ses marchandises, & s'y loge apparemment s'il est à bord. Ces Vaisseaux n'ont que deux mâts, savoir un grand mât, & un mât d'avant. La vergue & la voile du mât d'avant sont carrées, mais la voile du grand mât est étroite par le haut comme celle des barques. Quand le tems est beau, on met une voile de perroquet; mais quand le tems devient mauvais, on descend sur le tillac & la voile & la vergue, sans y monter pour la fermer. Le grand mât des gros Vaisseaux me parut aussi gros que le mât de nos Vaisseaux de guerre du troisième rang; cependant il n'est pas de deux pieces comme nos mâts; mais d'un seul arbre. Dans tous mes voyages je n'ai jamais vu de si gros mâts d'une seule piece, si longs, & diminuant si proprement en haussant.

Quelques-uns de nos gens passèrent à une Isle d'assez grande étendue, située sur le Continent de la Chine, où nous aurions pû faire des provisions, dont nous avions toujours besoin, & qui étoit la principale affaire à laquelle nous devions songer; mais nous appréhendions d'y faire un plus long séjour, car il nous paroissoit des signes d'une tempête prochaine. C'étoit le tems de l'année où l'on attendoit les orages sur cette côte, où il n'y avoit aucune rade sûre. C'étoit alors la saison des vents de Sud-Ouest; mais il y avoit 2. ou 3. jours que le vent changeoit à tout moment, & parcouroit tous les points du compas. Nous avions aussi quelque fois un fort grand calme. Cela nous obligea de mettre en mer afin d'être au moins au large: Car ces sortes de bonaces sont d'ordinaire les avant-coureurs de la tempête.

Nous appareillâmes donc & repûmes en mer. Nous eûmes toute la nuit suivante fort peu de vent; mais le lendemain qui étoit le 4. de Juillet, environ les 4. heures après midi, le vent se renforça & devint Nord-Est. Le Ciel parut extrêmement sombre, & il se leva tout-à-coup des nuages noirs qui avoient été toute la matinée sur notre horizon. Cela nous obligea d'ôter nos perroquets. Le vent grossissant toujours, nous accourûmes sur les neuf heures notre grande voile & notre voile d'avant. A dix heures nous ferlâmes notre voile d'avant, & ne portâmes pour nous soutenir, que la grande voile & la misaine. A 11. heures nous ferlâmes notre grande voile, & amarrâmes notre misaine tout le long de la vergue. La pluie alors commença, & à minuit le vent devint extrê-

iniment grand, & la pluye tomboit comme si on l'avoit jettée au travers d'un crible. Il fit des éclairs & des tonnerres prodigieux, & la mer nous paroissoit toute en feu, car chaque vague nous paroissoit comme une éclair. La violence du vent rendit incontinent la mer prodigieusement haute. Les vagues étoient coupées, & commençoient à se briser sous nôtre quille. Un coup de mer emporta la galerie de nôtre prouë, & une de nos ancres. Quoi, qu'elle fut bien attachée, elle ne laissa pas d'être enlevée, & comme elle battoit contre le Vaisseau, elle y pensa faire un trou. Nous revirames de bord pour reprendre nôtre ancre, & n'osâmes ensuite reprendre le vent de peur de couler à fond, car il est également dangereux durant des tempêtes de cette violence, de quitter le vent ou de le reprendre. L'orage continua de la même fureur jusqu'à quatre heures du matin, que nous coupâmes les attaches de deux Canots que nous tirions après nous.

A quatre heures passées le tonnerre & la pluye diminuèrent, & nous vîmes alors le Corpus Sant au haut de nôtre grand mât, tout au haut de l'endroit où s'amarre le pavillon. Cela fut une grande joye pour nos gens; car quand le Corpus Sant paroît en haut, on regarde ordinairement cela comme un signe que le fort de la tempête est passé; mais quand on le voit sur le tillac, cela passe d'ordinaire pour un signe de mauvais augure.

Le-Corpus Sant est une certaine petite lumière brillante: Quand elle paroît, comme fit celle dont nous parlons, tout au haut du grand mât: elle ressemble à une étoile; mais quand elle paroît sur le tillac, elle ressemble à un gros

ver luisant. Les Espagnols ont un autre mot pour designer cette lumiere ou Corpus Sanr. Je croi neanmoins que ce nom est Espagnol ou Portugais, & que ce n'est qu'une corruption de Corpus sanctum. J'ai entendu dire, que quand ils voyent ce Corpus sanctum, ils se mettent incontinent en prieres, & loient Dieu de cet heureux spectacle. J'ai entendu raisonner des Matelots, ignorans de la maniere qu'ils avoient vû que ce Corpus sanctum se glisse, ou se promene comme ils parlent d'un côté & d'autre, & faire je ne sai combien de contes des funestes evenemens qui s'en étoient ensuivis. Pour moi je n'ai jamais vû qu'il ait quitté le lieu où il s'est une fois mis, si ce n'est quand il est sur le tillac, où chaque coup de mer l'emporte. Je n'en ai jamais vû non plus que quand nous avons eu grosse pluye & gros vent. Ainsi je croi que c'est quelque matiere ou substance. Mais en voilà assez sur ce sujet.

Nous nous abandonnâmes ainsi au vent & à la mer depuis deux heures du matin jusques à sept. Le vent étant alors beaucoup diminué, nous remîmes nôtre misaine, reprîmes le vent, & fîmes route avec nôtre misaine jusqu'à onze heures, que nous eûmes un fort grand calme qui dura environ deux heures. Le Ciel étoit fort noir & fort hideux, & sur tout du côté du Sud-Oüest, & comme nous n'avions point de vent, nôtre Vaisseau rouloit comme une coquille d'œuf. Environ une heure après midi, le vent se leva au Sud-Oüest qui étoit le côté d'où nous l'attendions. Nous ferlâmes nôtre misaine, & mîmes nôtre Navire au vent. Mais nous ne l'eûmes pas plutôt fait, que l'orage revint, &

la pluye recommença. Elle ne fut pas si violente que la nuit précédente; mais le vent ne fut pas moins impetueux qu'il l'avoit été, & il dura jusqu'à dix à onze heures du soir. Durant tout ce tems-là nous nous abandonnâmes au vent, & nous fîmes bien du chemin qu'à que nous ne portassions point de voiles. Le vent diminua peu à peu, & avant que le jour fût venu nous n'eûmes qu'un fort petit vent, & le tems demeura clair & serain.

Je n'avois de ma vie essuyé une pareille tempête, & tout l'équipage en dit autant. La lune étoit prête à changer, & cet orage arriva 2. ou 3. jours avant la nouvelle lune. Le tems redevenu beau, nous remîmes nos vergues le sixième au matin, & commençâmes à sécher, nous & nos habits; car tout étoit en eau. Cette tempête nous avoit si fort déconcertez, qu'au lieu d'aller acheter des provisions au lieu d'où nous étions partis avant la tempête, ou de nous mettre autrement en devoir de chercher l'Isle de Prata, nous songeâmes à nous retirer en quelque endroit, où nous fussions à couvert avant la pleine lune; de peur d'être encore alors exposés à une pareille tempête; car s'il y a dans le mois quelque mauvais tems, c'est ordinairement environ deux ou trois jours avant le plein, ou le changement de la Lune.

Ces considérations nous firent penser où nous irions, & ayant commencé par consulter nos Cartes, il fut arrêté que nous gagnerions certaines Isles nommées Piscadores, situées à 23. degrez de latitude Septentrionale: Comme nous n'avions personne à bord qui connut ces côtes, il falloit se régler par nos

C
t
n
q
li
N
p

de
tr
vi
à l
ce
ble
dur
gle
cou
me
vres
de l
fort
l'he
ayer
En
un b
A l'
il y
man
mais
pers
Tare
en vo
A
proc
Chin
des h
autre

AUTOUR DU MONDE.

III

Cartes qui marquoient seulement où étoient tels lieux & telles Isles, sans nous rien dire ni des havres, ni des rades, ni des bayes qu'il y avoit, ni de ce que produisent ces lieux, ni de leur force, ni de leur commerce. Nous étions contraints de chercher tout cela par nous-mêmes.

Les Piscadores sont plusieurs grandes Isles desertes, & situées près de l'Isle Formosa entre cette Isle & la Chine, à 23. degrez ou environ de latitude Septentrionale, & presque à la même élévation que le Tropique du Cancer. Les Isles Piscadores sont d'une raisonnable hauteur, & ont beaucoup de l'air de nos dunes de Dorsetshire & de Wiltshire en Angleterre. Elles produisent de grosse herbe courte, & quelques arbres. Elles sont passablement arrosées, & nourrissent quantité de chèvres, & quelque gros bétail. Il y a beaucoup de hauteurs, & sur ces hauteurs de vieilles fortifications; mais elles ne servent de rien à l'heure qu'il est, de quelque usage qu'elles aient été autrefois.

Entre les deux Isles les plus Orientales il y a un bon havre qui n'est jamais sans Vaisseaux. A l'Occident de la plus Orientale de ces Isles, il y a une grande Ville & un Fort qui commande le havre. Les maisons en sont basses; mais bien bâties, & la place fait une belle perspective. Il y a une garnison de 3. ou 4. cens Tartares, qui après trois ans de séjour sont envoyez dans une autre place.

A l'Occident du havre de cette Isle, tout proche de la mer, il y a une petite Ville de Chinois, & la plupart des autres Isles ont des habitans Chinois, les unes plus, & les autres moins.

Ayant donc été résolu , comme je viens de dire , de gagner une de ces Isles , nous fîmes voiles par un petit vent d'Oüest Sud-Oüest. Le 20. de Juillet nous arrivâmes à vûë , & fîmes route entre ces Isles , sans trouver où mouïller que nous ne fussions dans le havre dont on a ci-devant parlé. Nous y entrâmes imprudemment , ne sachant guère où nous allions , & fûmes surpris de voir tant de Vaisseaux allans & venans , & quelques-uns à l'ancre ; mais nous le fûmes encore bien davantage de voir une Ville aussi grande que la place voisine la plus Orientale , où les Tartares avoient garnison. Nous n'avions crû ni souhaité voir personne , & nôtre dessein étoit de nous tenir cachez ; mais enfin nous trouvant si avancez , nous entrâmes hardiment dans le havre , & envoyâmes incontinent nôtre Canot à la place.

Les nôtres furent reçus en mettant pied à terre par un Officier , & nôtre Quartier-Maître , qui étoit la personne la plus considérable , fut mené au Gouverneur , qui lui demanda de quelle Nation nous étions , & quelles affaires nous avions. Il répondit que nous étions Anglois , & que nous allions à Amoy , ou Anhay , villes situées sur une riviere navigable dans une Province de la Chine , nommée Fokien , place de fort grand commerce , & où il y a quantité de Vaisseaux , comme aussi sur toutes ces côtes en general , à ce que j'ai appris de diverses personnes qui y ont été. Il dit encore , qu'ayant été endommagé par une tempête , nous étions venus là nous radoubier avant que de hasarder plus loin , & que nôtre dessein étoit d'y demeurer jusques après le plein de la lune , de peur d'une

AUTOUR DU MONDE.

113

autre tempête. Le Gouverneur lui dit que nous aurions pû radoubier nôtre Vaisseau à Amoy plus commodement que là; qu'il avoit eu avis que deux Vaisseaux Anglois y étoient déjà arrivez, & qu'il seroit toujours prêt à nous assister en tout ce qu'il pourroit; mais que pour le commerce il n'y falloit pas songer là, & qu'il falloit aller aux Villes qui avoient la liberté de recevoir les Marchands Etrangers, qui étoient Amoy, & Macao. Celle-ci est encore une Ville de grand commerce, située sur une Isle qui est à l'embouchure de la riviere de Canton. C'est une place forte, gardée par une forte Colonie de Portugais; mais dépendante néanmoins du Gouverneur Chinois, les gens duquel occupent la moitié de la place, & imposent aux Portugais les taxes que bon leur semble, car ils n'osent pas desobliger les Chinois de peur de perdre leur commerce. Le Gouverneur néanmoins dit fort honnêtement à nôtre Quartier-Maître, que nous aurions tout ce dont nous avions besoin, pourvu qu'il se trouvât dans la place; mais qu'il ne falloit point venir à terre, & qu'il enverroient des gens à bord pour savoir ce qui nous manquoit, avec ordre de nous le faire tenir. Que cependant nous pouvions aller aux autres Isles, & acheter des rafraichissemens des Chinois. Après ce discours, le Gouverneur donna congé à nôtre homme, lui fit présent d'une petite cuiche de farine, de trois à quatre gros rouleaux de fort beau pain, d'environ une douzaine de pommes de pin, & de melons d'eau, le tout fort bon dans son espece, avec ordre de le donner de sa part au Capitaine.

Le lendemain un Officier de consideration vint à bord avec une nombreuse suite. Il portoit un Bonnet de soie noire d'une mode particulière, avec des plumets noirs & blancs, qui entouroient presque tout le derrière de sa tête, & étoient placez debout. Le dehors de ses habits étoit de soie noire. Son just-au-corps étoit noir & ouvert, lui descendant jusques aux genoux : ses hauts-de-chausses étoient de la même étoffe. Il avoit sous son just-au-corps d'autres habillemens de soie, d'une autre couleur. Il avoit des bottes noires & molletes. Tous ceux de sa suite étoient fort propres & en habits de soie noire, ayant tous de petites bottes noires, & des bonnets de la même couleur. Ces bonnets ressembloient à la Couronne d'un Chapeau fait de feuilles de Palmeto, & avoient l'air de nos Chapeaux de paille ; mais sans bords, & ne descendant que jusques aux oreilles. Ils n'avoient point de plumets ; mais seulement au haut un bouton long, & entre le bouton & le bonnet, descendoit tout autour aussi bas que le bonnet, un gros poil comme le crin d'un Cheval, teint, à ce que je croi, en rouge clair.

Cet Officier vint à bord avec un présent de la part du Gouverneur, composé d'une jeune Geniee fort grasse, & d'un goût excellent, que je n'ai jamais mangé de meilleur Bœuf dans les païs Etrangers. Elle étoit petite ; mais fort dodue. Il y avoit de plus deux gros cochons, quatre chèvres, deux corbeilles de fine farine, vingt gros toutteaux plats d'un beau pain de fort bon goût, deux grandes cruches d'Atack, fait de ris, à ce que je pense, & que les Chinois appellent Sam Shu, & enfin cinquante-cinq cruches de Hog

Shu
peen
faite
resse
appu
tive.
la bo
Vaiss
retou
dout
provi
petite
tienne
tient
petite
ques a
en ha
bouch
la bou
& de
vrit l'e
met un
une gr
que la
un tro
cruche
pouces
liqueur
incont
des Va
Mader
ou bien
acheté
matra
ple ou
dre. Un
Outre c

AUTOUR DU MONDE.

115

Shu, comme ils l'appellent, & nos Européens après eux. C'est une liqueur forte, faite de froment, à ce qu'on m'a dit. Elle ressemble au Mume, & le goût en est fort approchant. Elle est agreable & corroborative. Nos Matelots l'aiment beaucoup, & la boivent par délices. A peine va-t-il un Vaisseau à la Chine, que l'Equipage ne s'en retourne gras en bûvant de cette liqueur, dont chacun en apporte au logis une bonne provision de cruches. On la met dans de petites cruches blanches & renforcées, qui tiennent près d'une pinte. La double cruche tient environ deux pintes. Ces cruches sont petites par le bas, & vont en grossissant jusqu'au ventre qu'elles ont assez gros; de-là en haut elles vont en diminuant jusqu'à la bouche, qui est fort petite & fort épaisse. On la bouche d'une petite piece coupée en rond, & de la juste grandeur qu'il faut, pour couvrir l'entrée de la cruche. Sur ce bouchon on met un morceau de papier, & sur le papier une grosse masse d'argile presque aussi grosse que la cruche même. A cette argile on fait un trou par où l'on fait passer le cou de la cruche, qui est rond, & d'environ quatre pouces de long, & cela pour conserver la liqueur. Si elle prend du vent, elle s'aigrit incontinent: Aussi quand nous en achetons des Vaisseaux qui reviennent de la Chine à Madere ou Fort saint George, où elle se vend; ou bien des Chinois mêmes, de qui j'en ai acheté à Achin & à Bencouli dans l'Isle de Sumatra; si l'argile est fendue ou la liqueur trouble ou pleine de lie, on la leur fait reprendre. Une bouteille d'une pinte coûte six sols. Outre ce présent du Gouverneur, un Capitaine

ne de vaisseau envoya deux cruches d'Arack, quantité de pommes de pin, & de Melons d'eau.

Le Capitaine Reed envoya au Gouverneur une épée d'argent à l'Espagnole fort proprement faite, une carabine d'Angleterre, & une chaîne d'or; & quand l'Officier alla à terre il fut salué de trois volées de canon. L'après-midi le Gouverneur renvoya le même Officier complimenter le Capitaine Reed, & l'assurer qu'il reconnoîtroit ses faveurs avant nôtre départ: Mais il fit depuis si mauvais tems, qu'aucun bateau ne put venir à bord.

Nous demeurâmes-là jusqu'au vingt-deux, que nous remîmes à la voile par un vend de Sud-Ouest, & assez beau tems. Nous faisons route vers les Isles auxquelles nous nous étions déterminés d'aller, & qui sont situées entre Formosa & Luçon. Elles ne sont point nommées dans nos Cartes, & ne sont désignées que par la figure ζ . pour marquer qu'elles sont ζ . en nombre. Nous avions cru que ces Isles n'étoient pas habitées, puisque nos Hydrographes ne leur donnoient point de nom, & nous espérons par conséquent que nous y serions en seureté, & à bonne portée de l'Isle de Luçon que nous nous proposons encore de visiter.

En allant à ces Isles nous côtoyâmes le Sud-Ouest de Formosa, que nous laissâmes à bas-bord. C'est une grande Isle qui est du côté du Midi, à 21. degrez 20. minutes, & du côté du Nord à 25. degrez 10. minutes de latitude Septentrionale: On compte sa longitude depuis 142. degrez ζ . minutes, jusqu'à 143. degrez 16. minutes est du Pic de Te-

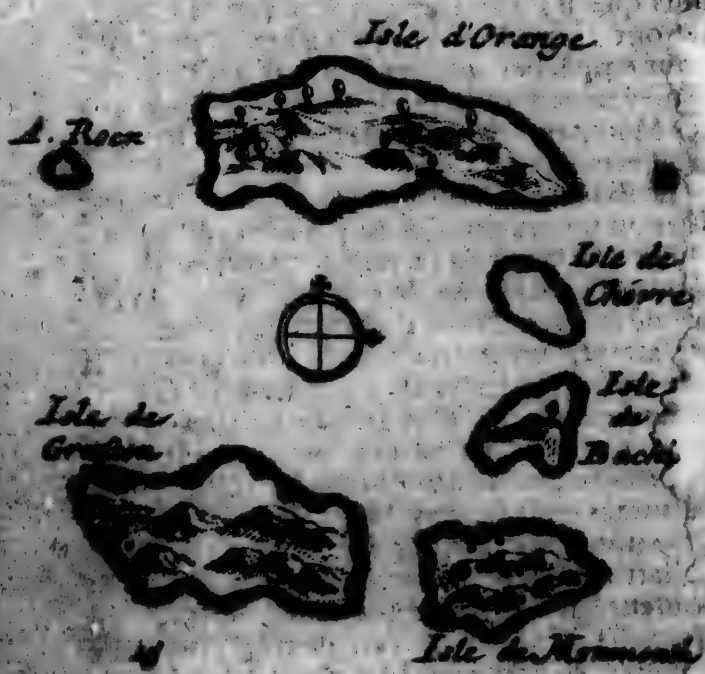
d'Arack,
e Melons

ouverneur
t propre-
terre, &
ier alla à
de canon,
oya le mè-
aine Reed,
es favours
uis si mau-
ut venir à

ingt-deux,
un vend de
ous faisons
nous étions
ruées entre
point nom-
ot désignées
u'elles sont
ue ces Isles
nos Hidro-
de nom, &
e nous y se-
e de l'Isle de
s encore de

umes le Sud-
flames à bas-
est du côté
utes, & du
minutes de
ptre sa longi-
utes, jusqu'à
Pic de Te-

ISLES DE BASHED



neri
le T
ne c
Chi
alors
vre,
puis
ils o
pour
soul
les M
la T
Le
Isles
l'ame
quina
ble de
tre au
y a n
& une
troja
& peu
les vie
servat
de lar
haute
sui van
minut
noms
uns de
gens d
à leur
assez
celle q
roient
du Pri
Sont R

neriffe. Aussi est-elle étroite & traversée par le Tropique du Cancer. Elle est haute & pleine de bois, & a été autrefois habitée par les Chinois. Les Marchands Anglois y alloient alors souvent parce qu'il y a un fort bon havre, où les vaisseaux sont en sécurité. Mais depuis que les Tartares ont conquis la Chine, ils ont ruiné le havre, à ce qu'on m'a dit, pour empêcher que les Chinois qui s'étoient soulevés ne s'y rassemblent, & ont voulu que les Marchands allaient & commerçassent par la Terre Ferme.

Le sixième Août nous arrivâmes aux cinq Isles où nous avions dessein d'aller, & mouillâmes à l'Orient de la plus Septentrionale, à quinze brasses d'eau, & à la longueur d'un câble de la côte. Nous y trouvâmes contre notre attente un grand nombre d'habitans. Il y a trois grandes villes à une lieue de la mer, & une quatrième plus grande qu'aucune des trois autres, derrière une petite montagne, & peu éloignées aussi de la mer, comme nous les vîmes ensuite. Les Isles, suivant mon observation, sont à vingt degrés vingt minutes de latitude Septentrionale; car le pris de la hauteur, & je trouve que leur longitude est suivant nos cartes de 141. degrés cinquante minutes. Comme ces Isles n'avoient point de noms particuliers dans nos cartes, quelques-uns des nôtres se servirent du privilège des gens de marine, & leur donnerent des noms à leur mode. Il y a trois de ces Isles qui sont assez grandes, mais la plus Occidentale est celle qui l'est le plus. Les Hollandois qui étoient parmi nous nommerent celle-ci l'Isle du Prince d'Orange, à l'honneur de notre présent Roi. Elle a environ sept à huit lieues de

Isle de
Chévre

Isle de
Bach

Tramont

long, & deux de large. Elle est entre le Nord & le Sud. Les 2. autres grandes sont à environ 4. ou 5. lieues à l'Orient de celle-ci. La plus Septentrionale est celle où nous mouillâmes. D'abord que nous eûmes mis pied à terre, je la nommai l'Isle de Grafton, parce que ma femme étoit de la maison de la Duchesse de ce nom, & je la laissai à l'Hôtel d'Arlington, quand je partis pour mon Voyage. Cette Isle a environ quatre lieues de long, & une & demie de large, s'étendant du Nord au Sud. Nos Matelots appellerent l'autre l'Isle de Montmouth. Elle est à environ une lieue de l'Isle de Grafton, du côté du Midi. Elle est d'environ trois lieues de long, & d'une de large, située comme l'autre. Entre l'Isle de Montmouth, & la partie Meridionale de l'Isle d'Orange, il y a deux petites Isles rondes, situées à l'Est. Nos gens nommerent unanimement la plus Orientale l'Isle de Bachi, du nom d'une liqueur qu'on y boit tous les jours abondamment. Ce nom lui fut donné après que nous y eûmes mouillé. L'autre qui est la plus petite de toutes, fut nommée l'Isle des chèvres, parce qu'il y en a quantité. Au Nord de toutes ces Isles il y a deux hauts rochers.

L'Isle d'Orange qui est la plus grande de toutes, n'est pas habitée. Elle est haute, plate, & unie au milieu; mais près de la mer ce ne sont que rochers escarpez. Aussi ne pûmes-nous point aller à terre, comme nous fîmes dans toutes les autres.

J'ai toujours remarqué que dans les endroits où la côte est défendue par des rochers escarpez, la mer y est très-profonde, & qu'il est rare d'y pouvoir ancrer;

le Nord
à envi-
le-ci. La
s-mouil-
mis pied
graston ,
raison de
à l'Hô-
pour mon
lieux de
érendant
pellerent
est à envi-
du côté
lieux de
me l'au-
la partie
l y a deux
Nos gens
entrale l'is-
eur qu'on
Ce pom
nes mouil-
de toutes,
parce qu'il
es ces Isles
grande de
est haute ,
près de la
z. Aussi ne
omme nous
nt les en-
at des ro-
es-profon-
ir ancrer ;

& au contraire dans les lieux où la terre pan-
che du côté de la mer , quelque élevée qu'elle
soit plus avant dans le pays , le fond y est
bon , & par conséquent l'ancrage. A propor-
tion que la côte panche ou est escarpée près
de la mer , à proportion trouvons-nous aussi
communément , que le fond pour ancrer
est plus & moins profond ou escarpé : Aussi
mouillons-nous plus près , ou plus loin de
la terre , comme nous jugeons à propos ; car
il n'y a point que je sache de côte au mon-
de, ou dont j'aye entendu parler, qui soit
d'une hauteur égale, & qui n'ait des hauts
& des bas. Ce sont ces hauts, & ces bas ,
ces montagnes & ces vallées, qui font les
inégalitez des côtes & des bras de mer, des
petites bayes & des havres , &c. où l'on peut
ancrer seurement, parce que telle qu'est la
surface de la terre, tel est ordinairement le
fond qui est couvert d'eau. Ainsi l'on trouve
plusieurs bons havres, sur les côtes où la terre
borne la mer par des rochers escarpés ; &
cela parce qu'il y a des pentes spacieuses en-
tre ces rochers. Mais dans les lieux où la pen-
te d'une montagne ou d'un rocher n'est pas
à quelque distance en terre d'une montagne
à l'autre, & que comme sur la côte de Chili
& du Perou le penchant va du côté de la mer,
ou est dedans ; que la côte est perpendiculai-
re ou fort escarpée, depuis les montagnes
voisines, comme elle est en ces pays-là de-
puis les montagnes d'Andes, qui regnent le
long de la côte, la mer y est profonde ; &
pour des havres ou bras de mer il n'y en a que
peu ou point. Toute cette côte est trop es-
carpée pour y ancrer, & je ne connois
point de côte où il y ait si peu de rades com-

modés aux vaisseaux. Les côtes de Galice, de Portugal, de Nortwegue, de Terre-Neuve, &c. sont comme la côte de Perou, & des hautes Isles de l'Archipel; mais moins dépourvues de bons havres. Là où il y a de petits espaces de terres, il y a de bonnes Bayes aux extremités de ces espaces, dans les lieux où ils s'avancent dans la mer, comme sur la côte de Carracos, &c. Les Isles de Jean-Fernando, de sainte Helene, &c. sont des terres hautes dont la côte est profonde. Generalement parlant tel qu'est le fond qui paroît au dessus de l'eau, tel est celui que l'eau couvre, & pour mouiller sûrement il faut ou que le fond soit au niveau, ou que sa pente soit bien peu sensible, car s'il est escarpé l'ancre glisse & le vaisseau est emporté. De-là vient que nous ne nous mettrons jamais en devoir de mouiller dans les lieux où nous voyons les terres hautes, & des montagnes escarpées qui bornent la mer. Aussi étant à vûe des Isles des Etats, proche de la terre Del Fuego, avant que d'entrer dans les mers du Sud, nous ne songeames seulement pas à mouiller apres que nous eûmes vû la côte, parce qu'il nous parut près de la mer des rochers escarpés. Cependant il peut y avoir de petits havres, où des barques, ou autres petits bâtimens peuvent mouiller, mais nous ne nous mîmes pas en peine de les chercher.

Comme les côtes hautes & escarpées ont ceci d'incommode qu'on n'y mouille que rarement, elles ont aussi ceci de commode que l'on les découvre de loin, & que l'on en peut approcher sans danger. Aussi est-ce pour cela que nous les appellons côtes hordies, ou pour parler plus naturellement, côtes exhaussées.

Mais

AUTOUR DU MONDE.

121

Mais pour les terres basses, on ne les voit que de fort près, & il y a plusieurs lieux dont on n'ose approcher, de peur d'échoüer avant que de les appercevoir. D'ailleurs il y a eu plusieurs des bancs qui se forment par le contours des grosses rivières, qui des terres basses se jettent dans la mer.

Ce que je viens de dire qu'on mouille d'ordinaire sûrement près des terres basses, peut se confirmer par plusieurs exemples. Au Midi de la Baye de Campêche, les terres sont basses pour la plupart; aussi peut-on ancrer tout le long de la côte; & il y a des endroits à l'Orient de la ville de Campêche, où vous avez autant de brasses d'eau que vous êtes éloignez de la terre, c'est-à-dire, depuis neuf ou dix lieues de distance, jusques à ce que vous en soyez à quatre lieues, & de-là jusqu'à la côte, la profondeur va toujours en diminuant. La Baye de Honduras est encore un pays bas, & continué de même tout le long de là aux côtes de Porto-Bello & de Carthagène, jusques à ce qu'on soit à la hauteur de sainte Marthe. De là le pays est encore bas jusques vers la côte de Carraçtos qui est haute. Les terres des environs de Surinam, sur la même côte sont basses, & l'ancrage y est bon. Il en est de même de là à la côte de Guinée. Telle est aussi la Baye de Panama, & les livres de pilotage ordonnent aux Pilotes d'avoir toujours la sonde à la main, & de ne pas approcher d'une telle profondeur, soit de nuit soit de jour. Sur les mêmes mers depuis les hautes terres de Guatimala en Mexique jusqu'à Californie, la plus grande partie de la côte est basse; aussi y peut-on mouiller sûrement. En Asie la côte de la Chine, les Bayes de Siam & de Ben-

gale, toute la côte de Coromandel, & la côte des environs de Malaga, & près de là l'Isle de Sumatra du même côté, la plupart de ces côtes sont basses & bonnes pour ancrer. Mais à côté de l'Occident de Sumatra, les côtes sont escarpées & hardies. Telles sont aussi la plupart des Isles situées à l'Orient de Sumatra, comme les isles de Borneo, de Celebes, de Gilolo, & quantité d'autres Isles de moindre considération, qui sont dispersées par-ci par-là sur ces mers, & qui ont de bonnes rades, avec plusieurs fonds bas; Mais les Isles de l'Océan de l'Inde Orientale, sur tout l'Ouest de ces Isles, sont des terres hautes & escarpées, principalement les parties Occidentales, non seulement de Sumatra, mais aussi de Java, de Timor, &c. On n'auroit jamais fait si l'on vouloit produire tous les exemples qu'on pourroit trouver. On dira seulement en general, qu'il est rare que les côtes hautes soient sans eaux profondes, & au contraire les terres basses & les mers peu creuses, se trouvent presque toujours ensemble.

Après cette digression, retournons aux autres Isles. Celles de Montmouth & de Grafton sont extrêmement montueuses, & il y a plusieurs de ces précipices escarpez, dont je ferai une description particulière. Les deux petites Isles sont plates & unies. Il y a seulement dans l'Isle de Bachi une montagne escarpée & maigre, mais l'Isle des chèvres est tout-à-fait plate & unie.

Le terroir de ces Isles est rouge pour la plupart; mais il y a des vallées où il est noir. Les montagnes sont extrêmement pierreuses, & les vallées bien arrosées de ruisseaux d'eau

AUTOUR DU MONDE. 113

douce qui se jettent dans la mer en differens endroits. Le terroir est assez fertile, & principalement dans les vallées. Il y vient une assez grande quantité d'arbres qui ne sont pas extrêmement gros, quoi que l'herbe y soit grosse. Il y a de petite herbe aux côtes des montagnes, & des montagnes même où il se trouve des mines. Il y eut des Insulaires qui nous dirent que le métal jaune qu'ils nous montrèrent, & dont je parlerai plus au long, venoit de ces montagnes.

Les fruits de ces Isles, sont quelques plantains, des bananes, des pommes de pin, des citrouilles, & des cannes à sucre. Il pourroit y en avoir davantage, si les Habitans le vouloient, car le terroir paroît assez fertile. Il y a force Patates & Yams, qui sont l'aliment ordinaire des gens du pais, qui s'en servent au lieu de pain; car pour le peu de plantain qu'ils ont, ils le mangent au lieu de fruit. Il y a aussi du coton qui croît comme par petites plantes.

Il y a quantité de chèvres & de cochons; mais peu de volaille, soit sauvage, soit domestique. J'ai toujours remarqué dans tous les voyages que j'ai faits aux Indes Orientales & Occidentales, que dans les lieux où il y a quantité de grain, c'est-à-dire, de Ris en un endroit, & de Mahis dans un autre, il y a aussi quantité de volaille: Mais en ces pais-là il y a peu d'oiseaux, & les Habitans ne s'y nourrissent que de fruits & de racines. Le peu d'oiseaux domestiques qu'il y a sont des Peruthes, & quelques autres petits oiseaux. La volaille domestique sont des Coqs & des Poules.

Les Isles de Montmouth & de Grafton sont

fort habitées : Mais il n'y a qu'une Ville dans l'Isle de Bachi. Les Originaires de ces Isles sont petits & ramassés : ils ont en general le visage rond , le front bas , & les sourcils gros , les yeux couleur de noisete & petits : & cependant plus gros que ceux des Chinois ; les lèvres & la bouche ni grandes ni petites ; les dents blanches , les cheveux noirs , épais & lisses , qu'ils portent fort courts , ne passant justement que les oreilles , & pas plus longs d'un côté que de l'autre.

Ils ne portent ni chapeau , ni bonnet , ni turban , ni rien pour se garantir du Soleil. Les hommes pour la plupart n'ont qu'un simple petit linge pour couvrir leur nudité. Il y en a qui portent une espece de just-au-corps fait de feuilles de Plantains , qui sont aussi rudes qu'une peau d'ours. Je n'ai jamais rien vu de si raboteux. Les femmes portent une espece de jupon de coton qui leur descend un peu plus bas que les genoux. Ce jupon est d'une grosse toile qu'ils font eux-mêmes de leur coton. Les hommes & les femmes portent aux oreilles de grandes bagues faites de métal jaune , dont on a ci-devant parlé : Si c'est de l'or ou non , c'est ce que je ne puis pas dire positivement. Je l'ai crû or ; il étoit pesant , & de la couleur de nôtre or pâle. Je voudrois bien en avoir apporté pour contenter ma curiosité ; mais je n'eus pas de quoi en acheter. Le Capitaine Reed eût deux de ces bagues pour du fer , qui est fort recherché. Il en auroit acheté davantage , car il le trouvoit à bon marché ; mais la pâleur du métal faisoit que lui & ses gens se défioient que ce ne fût pas du vrai or. Pour moi j'aurois couru les risques d'en acheter une petite par-

tie; mais comme je n'avois rien à la grande quantité de fer que nous avions à bord, & que les Marchands d'Angleterre l'avoient confié au Capitaine Swan, je n'osai pas le troquer.

Quand les bagues étoient polies, elles paroissent très-claites; mais le tems les changeoit & les rendoit d'un jaune pâle. Pour les dégrasser on fait une petite pâte molle de terre rouge, dont on barbouille la bague qu'on jette ensuite dans le feu, où elle demeure jusques à ce qu'elle soit rouge. Alors on la tire, on la fait refroidir dans l'eau, on en ôte la pâte, & elle paroît claire & luisante comme auparavant.

Ces Insulaires n'ont que de petites maisons basses. Les côtez qui sont faits de petits piquets fermez de branches, n'ont pas au-delà de quatre pieds & demi de haut, & les piquets n'ont pas plus de sept à huit pieds de hauteur. A un bout de la maison il y a un foyer, & à l'autre des planches pour se coucher. Ils demeurent ensemble dans de petits Villages bâtis aux côtez & aux sommets des montagnes pierreuses, ayant trois à quatre rangs de maisons les unes sur les autres, & sur des précipices si escarpez, qu'on monte aux maisons du premier rang, avec une échelle de bois, & delà à tous les étages de la maison qui est au dessus, car on ne peut point monter autrement. La plaine du premier précipice est quelquefois si grande, qu'il y a assez de place pour bâtir un rang de maisons tout le long des bords, & pour laisser une rue fort étroite qui regne tout le long, devant les portes, entre le rang des maisons, & le pied d'un second précipice, dont l'esplanade est en quelque

manière au niveau du faite des maisons d'enbas, & ainsi du reste. L'échelle, par laquelle on monte à chaque rang ou rue, est à peu près au milieu, dans un défilé serré qu'on a laissé exprès; & comme chaque côté de la rue est aussi sur un précipice, on n'a qu'à tirer l'échelle si l'on est attaqué, & alors on ne sauroit monter qu'en grim pant comme on feroit sur une muraille perpendiculaire; & pour n'être pas attaqué d'en haut, on a soin de bâtir sur une montagne qui panche d'un côté vers la mer, ou sur un précipice haut, escarpé, perpendiculaire, & entierement inaccessible. Ces précipices sont naturels, car les rochers paroissent si durs, qu'on n'y peut faire aucuns ouvrages, & il n'y a point de marques qui fassent juger que l'art y ait jamais été employé. Il y a dans l'Isle de Bachi un rocher de cette nature qui a le dos tourné tout contre la mer, & sur lequel on a bâti. Les Isles de Montmouth & de Grafton ont beaucoup de ces montagnes & Villages, & les gens du pais, soit par crainte des aventuriers, ou ennemis Etrangers, ou de peur que quelqu'un d'entr'eux ne s'avise de faire des factions, ne bâtissent que dans ces lieux fortifiez par la nature. Je croi que c'est à cause de cela que l'isle d'Orange, quoi que la plus grande, & aussi fertile qu'aucune des autres, étant au niveau, par conséquent exposée, n'est point habitée. Je n'y ai jamais vu ni précipices ni Villages de cette nature.

Ces Insulaires sont aussi assez ingenieux à faire des bateaux. Leurs petites chaloupes ressembtent beaucoup à celles dont on se sert à Deal, si ce n'est qu'elles ne sont pas si

grosses, & qu'elles sont faites de planches fort étroites attachées avec des chevilles de bois, & des clous. Ils en ont aussi d'assez grandes pour porter quarante à cinquante hommes. Celles-ci ont 12. à 14. rames d'un côté. Elles ressemblent beaucoup aux petites, & sont à double banc; c'est-à-dire, que deux hommes sont assis sur un même banc, & rament l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Ils connoissent l'usage du fer, & savent le mettre en œuvre. Leurs soufflets sont comme ceux des Mindanayans.

L'occupation ordinaire des hommes est la pêche; mais je ne les ai jamais vû prendre beaucoup de poisson. Peut-être est-ce parce qu'il est plus abondant en certains tems qu'en d'autres. Les femmes ont soin des plantations.

Je ne les ai jamais vû tuer pour eux ni Chevres, ni Cochons; cependant ils demandoient le ventre des Chevres qu'ils nous vendent: Et si nos Matelots les jettoient à la mer, ils les ramassoient; & les peaux des Chevres aussi. Ils ne touchoient point aux boyaux des Cochons; mais pour les peaux des Chevres, si nos gens jettoient ce qui leur en restoit après qu'ils avoient fait des saucisses, les Insulaires les emportoient à terre, faisoient du feu, flamboient le poil, & grilloient ensuite la peau sur les charbons, jusques à ce qu'ils la jugeoient bonne à manger, & alors ils la machoient, la mettoient en pieces avec les dents, & l'avalloient enfin. Un ventre de Chevre est pour eux un excellent plat. Voici comme ils l'accrochent. Ils jettent dans leur pot toute l'herbe à demi hachée, & toutes les cruditez qui se trouvent dans le ventricule, ils mettent ce pot sur le feu, & le remuent

souvent. Cela fume & enste comme de la bouillie, le vent en fait sortir le serinent & rend une puanteur de fort mauvais goût. Pendant que cela se fait, s'ils ont quelques poissons, comme ils en avoient ordinairement deux ou trois petits, on les nettoye bien en gens qui n'aiment pas, diroit-on, la malpropreté, separant la chair d'avec les arêtes, & la coupent ensuite le plus menu qu'ils peuvent. Après que leur pot a bien bouilli, ils l'ôtent du feu, y jettent un peu de sel, & mangent ce qui est dedans avec le poisson crud coupé par petit morceaux. Cette ordure tirée du ventricule de la chèvre ainsi aprêtée, semble des herbes bouillies & hachées menu. Ils mangent cela avec les doigts comme les Mores leur pilaw ou brout; car ils ne se servent point de cuillers.

Ils ont un autre ragoût fait d'une espece de sauterelles, qui ont le corps d'environ un pouce & demi de long, & de la grosseur du bout du petit doigt. Leurs ailes sont larges & minces, & leurs jambes longues & petites. C'étoit alors la saison de l'année où ces animaux viennent en foule, & par grosses troupees, manger les feuilles des Patates & autres herbes. Les Insulaires vont avec des filets, & en prennent une pleine pinte d'un coup de balai. Quand ils en ont assez, ils les emportent chez eux, & les font griller sur le feu dans un pot de terre. Les ailes & les jambes se détachent alors, & la tête & le corps deviennent rouges comme des chèvres vrettes bouillies, de brunes qu'elles étoient auparavant. Comme le corps est fort plein, c'est une viande fort humide. Pour la tête elle craque entre les dents. J'ai mangé une fois de ce ragoût, & l'ai trouvé assez bon ;

la
n
o
ca
le
bi
cr
Do
re
liq
nô
leu
for
gen
plu
& n
res e
quan
part
de B
se de
ainsi
son.
nos
te lie
fait,
tes ce
Je
tans,
Chino
non p
lawan
de leu
les Min
rence q

AUTOUR DU MONDE. 125

mais pour l'autre, mon estomac ne sauroit le souffrir.

Ils ne boivent ordinairement que de l'eau, non plus que tous les autres Indiens. Ils ont outre cela une liqueur qu'ils font de jus de canes à sucre. Ils la font bouillir, & y mêlent de petites graines noires. Quand elle a bien bouilli, ils la mettent dans de grandes cruches, & la laissent travailler 2. ou 3. jours. Dès qu'elle ne travaille plus, elle devient claire, & est incontinent bonne à boire. Cette liqueur est excellente, & ressemble fort à notre biere d'Angleterre, soit pour la couleur ou pour le goût. Elle est extrêmement forte, & je croi aussi fort saine; car nos gens qui en burent vigoureusement durant plusieurs semaines, s'en enyvrent souvent & n'en furent point malades. Les Insulaires en apporstoient tous les jours une grande quantité à ceux qui étoient à terre; car une partie de notre équipage travailloit dans l'isle de Bachi, à laquelle on donne ce nom à cause de cette liqueur potable, parce que c'est ainsi que les gens du pais appellent cette boisson. Comme elle ne coûtoit pas beaucoup, nos gens aussi en buvoient volontiers. Cette liqueur donc, & le grand usage qu'on en fait, déterminèrent nos gens de donner à toutes ces Isles le nom d'Isles de Bachi.

Je ne sçai quelle Langue parlent les Habitans, car elle n'a pour le son aucune affinité au Chinois qui se parle beaucoup entre les dents, non plus qu'au Malayan. Ils appelloient Fullawan le métal dont étoient faites les bagues de leurs oreilles, & ce métal est le même que les Mindanayans appellent or. Ainsi il y a apparence que leur Langue a du rapport à celle des

illes Philippines ; car c'est le nom que tous ces Indiens en general donnent à l'or. Je ne pûs point savoir d'où ils tirent leur fer ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'ils vont avec leurs grands bâteaux au Nord de Luçon , & que c'est de cette Isle qu'ils le tirent. Je n'y vis que du fer , & des morceaux de peaux de buffes , que je jugeai qu'ils achetoient des Etrangers. Leurs habits étoient de ce qu'ils faisoient venir chez eux.

Leurs armes sont des lances de bois , & ils en ont peu qui ayent du fer au bout. C'est là tout ce qu'ils ont d'armes. Leur cuirasse est un morceau de peau de buffe , fait comme la Casaque de nos Rouliers , sans manches , & cousu ensemble par les deux bouts avec des trous pour passer la tête , & les bras. Cette cuirasse ou juste-au-corps de Buffe , leur descend jusqu'aux genoux. Il est juste vers les épaules ; mais par le bas il y a trois pieds de large , & autant d'épaisseur que de largeur.

Je n'ai remarqué parmi eux aucun service Religieux , aussi n'ont-ils point d'Idoles. Il ne m'a pas paru non plus qu'ils estimant un jour plus que l'autre , ni que les uns ayent plus d'autorité que les autres , il m'a semblé au contraire qu'ils étoient tous égaux , à cela près seulement que chacun est maître chez soi , & que les enfans honorent & respectent leurs parens.

Il y a néanmoins apparence qu'ils ont quelque Loi ou Coutume pour se gouverner ; car pendant le séjour que nous y fîmes , je vis enterrer un jeune homme tout vivant , & c'étoit pour vol autant que nous pûmes le comprendre. On fit un grand trou , & il y vint une grande assemblée de peuple pour dire le der-

m
u
t
n
to
te
m
fi
qu
lui
I
viv
san
à la
mer
elle
plan
don
sur l
te la
Le
sez é
ceau
son u
ne rie
Qu
de ve
fort p
mes
plus
mais
qu'ils
les au
voir a
Bârea
le mo
paissib

nier adieu au coupable. Il y avoit entr'autres une femme qui faisoit de grandes lamentations, & qui défit les bagues que le criminel avoit aux oreilles. Nous crûmes que c'étoit sa mere. Le patient ayant dit adieu à cette femme & à quelques autres personnes, fut mis dans le trou, & couvert de terre. Il ne fit pas la moindre agitation, & reçût tranquillement sa peine. On jeta de la terre sur lui, & on l'étouffa.

Ils n'ont qu'une femme, avec laquelle ils vivent fort bien, & les enfans sont fort obéissans au Pere & à la Mere. Les Garçons vont à la pêche avec leurs peres, & les filles demeurent à la maison avec leurs meres. Quand elles ont assez de force, on les envoie aux plantations foilir des Yams & des Parates, dont elles apportent tous les jours au logis sur leurs têtes autant qu'il en faut pour toute la famille, car ils n'ont ni ris ni mahia.

Leurs plantations sont dans les vallées assez éloignées des maisons. Chacun a un morceau de terre en propriété, qu'il cultive pour son usage, & dont il tire suffisamment pour ne rien emprunter de son voisin.

Quoi qu'ils paroissent sales à leurs ragottes de ventres de Chevres, ils sont d'ailleurs fort propres en leurs personnes, tant les hommes que les femmes. Ce sont les gens les plus paisibles, & les plus civils que j'aye jamais rencontrés. Je n'ai jamais remarqué qu'ils se soient mis en colere les uns contre les autres. J'ai regardé avec admiration de voir à bord de notre Vaisseau vingt à trente Bâteaux tout à la fois, sans qu'il soit arrivé le moindre démêlé; Au contraire tout étoit paisible & honnête, chacun tâchoit de se &

courir dans le besoin. Nul bruit, nulle apparence de mécontentement, & quoiqu'il arrivât quelquefois des traverses, qui auroient pu mettre d'autres gens aux mains, tout cela néanmoins ne fut pas capable de les émouvoir. Ils boivent aussi quelquefois, & s'échauffent en bûvant; cependant je n'ai jamais remarqué pour cela le moindre emportement en eux. Non seulement ils sont honnêtes entr'eux; mais aussi fort obligeans & fort genereux à l'égard des Etrangers, & contre l'ordinaire, leurs enfans ne nous faisoient rien de desobligeant. A la vérité quand nous allions chez eux, les femmes nous demandoient modestement quelques guenilles, ou petits morceaux de toile pour enveloper leurs enfans; ce qu'elles faisoient en nous les montrant. Il est ordinaire de demander parmi toutes ces Nations barbares; cependant on demandoit ici avec moins d'importunité qu'ailleurs. Pour les hommes ils ne demandent jamais rien. Il ne nous fut rien dérobé qu'une fois, qui fut la première fois que nous mûillames; comme je le dirai dans la suite; mais depuis ils en usèrent envers nous avec beaucoup d'équité & de sincérité, & nous reçurent chez eux le mieux du monde, avec du Bachi, dont ils nous regaloient. S'ils n'en avoient pas chez eux, ils en achetoient une cruche de leurs voisins, & s'asseyoient avec nous. Nous les voyons aller & donner une pierre ou deux de leur or, pour quelques cruches de Bachi. Parmi des Indiens Barbares comme ceux-ci paroissent l'être, j'admirois de voir acheter & vendre, chose qui n'est pas ordinaire; non plus que de converser avec des Etrangers avec tant de franchise,

ci-
xié
vo
où
sule
ple
tan
ter
& r
le a
feu
nou
Ils
rail
prin
pe
ava
nôtr

A UTOUR DU MONDE.

133

& d'aller à bord de leurs Vaisseaux avec si peu de précaution. Cependant le peu de commerce qu'ils font, peut les avoir portez à cela. A ces petits regales eux & leur famille, femmes & enfans, buvoient avec de petites Calebaces. Quand ils étoient seuls, ils buvoient les uns aux autres; mais quand nous y étions, ils buvoient d'abord toujours à quelqu'un de nous.

Ils n'ont aucune monnoie; mais ils ont de petits morceaux du métal dont j'ai parlé, qu'ils lient bien sûrement dans des feuilles de plantain ou autres. Ils troquent ce métal pour ce qu'ils ont besoin, & en donnent une petite quantité, environ deux à trois grains pour une cruche de Bachi qui contiendra cinq ou six Gallons. Ils n'ont point de balances, & le donnent à la vûë.

Revenons maintenant à nos affaires. J'ai ci-devant dit que nous mouillames là le sixième d'Août. Pendant que nous ferlions nos voiles, il vint à bord près de cent bâreaux, où il y avoit dans chacun trois à quatre fusilaires, en sorte que nôtre tillac étoit tout plein de monde. Nous eûmes d'abord peur de tant de gens; c'est pourquoi nous fîmes porter à la poupe vingt à trente petites armes, & mîmes trois à quatre hommes en sentinelle avec leurs fusils à la main, & prêts à faire feu sur eux, s'ils se mettoient en devoir de nous insulter. Mais ils firent fort paisibles. Ils se contenterent d'enlever de vieille ferraille qu'ils trouverent sur nôtre tillac, & prirent aussi les bandes de fer de nôtre pompe, & les chevilles des rouës de nos affûts avant que nous nous en aperçussions. Un des nôtres aperçut enfin qu'ils étoient fort em-

pressiez d'en arracher une, & se saisit du Larron qui se mit d'abord à crier. Le reste sauta instantement hors du Vaisseau, les uns dans leurs bateaux, les autres dans la mer, & s'en retournerent tous à terre. Mais nous étant aperçus de leur épouvente, nous fîmes de grandes caresses à celui qui étoit en arrêt, & qui n'avoit fait que trembler depuis. Nous lui donnâmes enfin un petit morceau de fer, après quoi il sauta dans l'eau, & alla rejoindre à la nage ses camarades, qui rodent autour de notre Vaisseau, pour voir quel en seroit le dénouement. Nous leur fîmes alors signe de revenir à bord, ne voulant pas perdre l'occasion de faire commerce avec eux. Il y en eût qui revinrent, & ils furent toujours depuis fort honnêtes & fort civils.

Nous envoyâmes instantement après un Canot à terre pour être informez de leur manière de vivre, & des provisions qu'ils avoient. L'équipage de notre Canot fut fort bien regalé de Bachi, eût quantité de Cochons, & en apporta quelques-uns à bord. Après cela ces Insulaires nous apportèrent, & des Cochons & des Chevres, & il ne se passoit point de jour qu'il ne vint des bateaux chargés de quinze à vingt Cochons & Chevres que nous avions pour peu de chose. Nous ne donnions pour une bonne grasse Chevre qu'un cercle de vieux fer, & pour un Cochon pesant 70. ou 80. livres, deux à trois livres de fer. Ils nous apportent aussi des cruches de leur boisson, & recevoient en récompense de vieux clous & pointes de fer, & des bales de plomb. Outre les denrées dont on vient de parler, ils nous apportent quantité de Yams & de Patates, que nous avions

aussi pour de vieille ferraille, & des bales. Nous occupions un homme tout le long du jour à couper sans feu nos barres de fer en petits morceaux, pour en payer le grand nombre de Cochons & de Chevres que nous achetions des Insulaires, qui ne vouloient pas les donner pour des clous, comme leur boisson & leurs racines. Nous fîmes en sorte qu'ils ne surent jamais combien nous avions de ferraille, & cela afin qu'ils en fissent plus de cas. Tous les matins dès qu'il étoit jour, ils venoient à bord avec leurs denrées, que nous achetions suivant le besoin que nous en avions. Nous ne prenions d'ordinaire qu'autant de Chevres & de racines qu'il nous en falloit pour la journée; mais pour les Cochons qui se pouvoient garder salez, nous en achetions une grande quantité. Leurs Cochons étoient fort bons; mais je n'en ai jamais vû tant de galeux que là.

Nous fîmes aiguade à un fort joli ruisseau près de nous, & dans l'isle de Grafton, où nous mouillames d'abord. Nous fîmes là trois à quatre jours avant que d'aller aux autres Isles. Nous fîmes voiles du côté du Sud, côtoyant la partie Orientale de l'isle de Grafton: Après cela nous passames entre cette île & l'isle de Montmouth, où nous séjourname une marée. La marée y est fort violente, & rend quelquefois la mer courte & coupée. Son cours est entre ces isles au Sud quart d'Est, & au Nord quart d'Ouest. Le flux va au Nord, & le reflux au Sud. La mer hausse & baisse environ huit pieds.

Partant de là nous côtoyames durant deux lieues au Sud, à l'Occident de l'isle de Montmouth, & ne trouvant point où mouiller,

nous allâmes à l'île de Bachi , & jettâmes une ancre au Nord-Est de cette île , près d'une petite Baye sablonneuse , à sept brasses d'eau , sur un sable clair & dur , & à environ un quart de mille de la côte. Ces deux îles sont divisées par un assez large canal , où l'on peut mouiller par tout. La profondeur de l'eau est de 12, 14. & 16. brasses.

Nous ne fûmes pas plutôt à terre , que nous fîmes une tente pour y racommoder nos voiles. Nous passâmes là le reste de notre tems , c'est-à-dire depuis le 13. d'Août , jusqu'au 26. de Septembre. Durant ce tems-là nous racommodâmes nos voiles , & nettoyâmes bien le fond de notre Vaisseau. Quelques-uns des nôtres alloient tous les jours aux Villes , & y étoient fort bien reçus. Les Insulaires venoient aussi à bord avec leurs bateaux pour y vendre leurs denrées ; & si nous ne les prenions pas ce jour-là , le lendemain ils nous rapportoient les mêmes choses.

Les vents étoient encore Sud-Oüest & Sud-Sud-Oüest , & le tems presque toujours beau. Nous esperions que le mois d'Octobre ameneroit les vents de Nord-Est ; c'est pourquoi nous nous tenions prêts à faire voiles aussi-tôt que le Monson Oriental seroit affermi , pour aller croiser à la hauteur de Manilla : Aussi étoit-ce pour cela que nous faisions toutes les provisions qui nous étoient nécessaires. Nous salâmes 70. ou 80. cochons gras , & achetâmes une bonne quantité de Yams & de Patates pour les manger en mer.

Environ le 24. de Septembre , les vents se tournerent à l'Est , & puis au Nord-Est , & le tems fut toujours beau. Le 25. nous

es
con
à se
é
é
de p
gues
cha
jette
beau
à on
éran
com
obsta
Nord
trois
un b
contra
caf s'i
bitable
nous p
fâchez
de nos
ne me
Nous
coupar
ne pou
couler
suivan
ce , &
sorte q
sans po
heures
foibli ,
le Cap
siderabl
toute la

AUTOUR DU MONDE.

137

eûmes un vent de Nord un peu frais. Le Ciel commença à se couvrir de nuages, & le vent à se fortifier.

A minuit il se leva grosse tempête. Nous étions alors sur une de nos plus grosses ancres de proue, & quoique nous n'eussions ni vergues ni grand mât, nous ne laissions pas de chasser sur nos ancres. Cela nous obligea de jeter une autre grosse ancre, & de filer beaucoup de cable, ce qui nous retint jusques à onze heures du lendemain. Mais le vent étant encore devenu plus violent, nous recommençames à chasser sur nos ancres; nonobstant nos deux ancres. Le vent étoit alors Nord quart d'Ouest. Nous dérivames jusqu'à trois ou quatre heures après midi, & ce fut un bonheur pour nous, que nous ne rencontrassions ni îles, ni sables, ni rochers; car s'il y en avoit eu, nous y aurions indubitablement donné. Nous fîmes tout ce que nous pûmes pour nous retenir, d'autant plus fâchez de nous éloigner, que nous avions sûr de nos gens à terre. Emportez enfin en pleine mer, il fut inutile de vouloir retarder. Nous levames donc une de nos ancres, & coupames le cable de l'autre, parce que nous ne pouvions la retirer sans courir risque de couler bas. Nous voilà donc en mer. La nuit suivante l'orage fut d'une extrême violence, & accompagné d'une grosse pluie, en sorte que nous fûmes forcez de tenir la mer sans porter aucunes voiles, jusques à trois heures du matin. Le vent s'étant ensuite affoibli, nous remîmes nôtre misaine portant le Cap à l'Ouest. Le 27 le vent diminua considérablement; mais il plut violemment toute la journée, & la nuit suivante. Le 28.

le vent se tourna au Nord-Est, éclaircit le tems, & souffla vigoureusement; mais il ne dura pas long-tems, ear il changea à l'Est, puis au Sud-Est, ensuite au Sud, & enfin il se fixa au Sud-Ouest. Nous eûmes alors un assez bon vent, & beau tems.

Ce fut le 29. que le vent tourna au Sud-Ouest, & que nous fîmes force de voiles pour retourner à l'Isle dont nous étions partis involontairement. Le 30. nous eûmes un vent d'Ouest, & vîmes les Isles; mais nous ne pûmes y arriver avant la nuit. C'est pourquoi nous fîmes route au Sud, jusqu'à deux heures du matin, que nous revîrâmes de bord, & fîmes route tout le matin, & revînmes mouiller enfin le premier d'Octobre environ midi, au même endroit, d'où l'orage nous avoit chassés.

Nos six hommes furent conduits à bord par les Insulaires, auxquels nous donnâmes trois barres entières de fer, en récompense de leur bonté & honnêteté; ce qui fut pour eux un présent d'un prix extraordinaire. Mr. Roberts Hali étoit un des six qui étoient restés à terre. Je parlerai plus amplement de lui dans la suite. Lui & les autres me dirent, qu'après qu'on eût perdu le Vaisseau de vûe, les Insulaires commencerent à les traiter avec plus de bonté qu'auparavant, & leur conseillerent de couper leurs cheveux aussi courts qu'étoient les leurs, offrant de donner à chacun une jeune femme s'ils vouloient le faire, & pour dot une petite hache, & autres instrumens de fer propres à travailler à la terre, leur faisant voir en même-tems une piece de terre qu'ils leur donneroient à cultiver. Divers Habitans de la Ville où ils étoient

stor
cher
ils
lui
men
men
ques
souh
ment
orell
tous
qu'ils
avon
dant
paroi
aucun
en m
nouve
vent.

Cert
décou
pas
suyam
la me
nt nea
& leur
perdre
peur
aurait
avait
pitain
maître
moin
ample
étoit
ge. Ils
à per

alors leur firent des caresses, mais ils s'attachèrent principalement à celui avec lequel ils étoient allez à terre, & furent plus chez lui que par tout ailleurs. Le Vaisseau ne commença pas plutôt à reparoitre, qu'ils recommencèrent à les importuner pour avoir quelques morceaux de fer, qui est la chose qu'ils souhaitent principalement, & qu'ils estiment même plus que les bagues de leurs oreilles. Il nous auroit été facile d'acheter tous les anneaux de leurs oreilles, & tout l'or qu'ils avoient, pour nos barres de fer, si nous avions été assurez qu'il eût été bon: Cependant quand on le touchoit, & qu'on le comparoit avec d'autre or, on n'y remarquoit aucune différence, quoi qu'il parût fort pâle en masse; mais nous en étions dégoûtez de nouveau de voir qu'ils le polissoient si souvent.

Cette derniete tempête avoit entièrement découragé nos gens, car quoi qu'elle n'eût pas été de la violence de celle que nous essayames sur la côte de la Chine, & dont la memoire étoit encore toute fraîche, elle fit néanmoins beaucoup d'impression sur eux, & leur causa tant de frayeur, qu'elle leur fit perdre l'envie de croiser devant Manila, de peur d'en avoir une troisième. Chacun alors auroit souhaité être chez soi, comme on avoit fait cent fois auparavant: Mais le Capitaine Reed & le Capitaine Teat, qu'étoit le maître, leur conseillerent d'aller au Cap Comorin, & qu'alors ils s'expliqueroient plus amplement sur le dessein qu'ils avoient, qui étoit sans doute d'aller croiser sur la mer rouge. Ils furent écourez & n'eurent pas de peine à persuader.

Le Monson Oriental n'étoit pas alors éloigné, & la meilleure route auroit été de passer par le Détroit de Malaca; mais le Capitaine représenta qu'il y avoit du danger à cause du grand nombre d'Isles & des fonds bas qu'il y avoit; & que pas un de nous ne connoissoit cette mer-là. Il jugea donc que le meilleur étoit de côtoyer la partie Orientale des Isles Philippines, & de faire route au Sud vers les Isles à épiceries pour passer à la hauteur de l'Isle de Timor, & de là dans l'Océan Oriental de l'Inde.

Cette route paroïssoit fort ennuyeuse, & tout aussi dangereuse que l'autre; mais ils avoient moins à craindre de rencontrer par-là des Vaisseaux Anglois ou Hollandois; ce qui étoit le principal sujet de leur appréhension. Je fus assez content de la chose, voyant que plus nous irions loin, plus j'aquerois de lumières & d'expérience; ce qui étoit mon principal but. Je considérois aussi que cette route me fourniroit plus de lieu pour pouvoir exécuter le dessein que j'avois de m'emparer de leurs mains aussi-tôt que l'occasion s'en présenteroit.

CHAPITRE XVI.

Ils partent des isles de Bacbi, & passent près de quelques autres Isles; du Septentrion de celle de Lufon à l'Isle de saint Jean, & autres des Isles Philippines; ils s'arrêtent à deux Isles proche de Mindanoo, où ils radoubent leur Vaisseau, & font une pompe à l'Espagnole. Le jeune Prince des Isles à épiceries leur apprend des nouvelles du

Capita
à Min
page d
pitain
dore,
Jandoi
Jebes
Isle &
vages.
sauvag
Grand
marque
Descrip
Ste. Gr
de Bon
havre.
font v
son Pre
Comme
font en
maritin
Comme
quatre
espece d
ba, Pen
pas. No
trion. S
Habitan
riture,
sen du
bitans
marées
ler à l'

E troi
des Is
plus de

AUTOUR DU MONDE.

141

Capitaine Swan & de ses gens qu'ils avoient laissés à Mindanao. L'Auteur propose vainement de l'équiper pour le rappeler. Relation de meurtre de ce Capitaine à Mindanao. Isles à giraffe, Ternate, Tidore, &c. Isles Celebes. Malaccasser ville des Hollandois. Ils côtoient la partie Orientale de l'Isle Celebes & passent avec beaucoup de peine entre cette Isle & les autres Isles & fonds bas, Tortues sauvages. Pétrole d'une prodigieuse grosseur. Figue sauvage de grande vertu pour le mal des jambes. Grands arbres d'une grosseur excessive. Sabiers marqués d'une manière extraordinaire. Cataractes. Description des Cataractes. Relation d'une Cataracte. Grains inconstans & variables. Tortue. Isle de Bonten. Calla Susung, sa ville Capitale & son havre. Ses Habitans. Ils visitent le Sultan & en sont visités. Devise du Sultan sur le Pavillon de son Palais. Ses gardes, son habit, & ses enfans. Commerce des Insulaires. De la différence qu'ils font entre les Anglois & les Hollandois. Indiens maritimes vendent les autres comme esclaves. Comment reçus à Calla Susung. Enfans qui ont quatre rangs de dents. Perinches. Gracadores, aspect de Piroquets blancs. Ils passent entre Omba, Bentare, Timor, &c. Isles habitées. Fonds bas. Nouvelle Hollande qu'en met trop au Septentrion. Son terroir, & ses Arbres à dragon. Ses Habitans. Leur portrait, leurs habits, leur nourriture, leurs armes, &c. Comment ils tirent du feu du bois. Leurs habitations; combien les Habitans sont peu propres au travail, &c. Grosses marées en ces pays-là. Ils forment le dessein d'aller à l'Isle de Cocos, & au Cap Comarin.

Le troisième jour d'Octobre nous partîmes des Isles de Bachi, faisant route au Sud, résolus de passer entre les Isles à épices. Nous

eûmes beau temps, & vent d'Ouest. D'abord nous fîmes route au Sud-Sud-Ouest, & côtoyâmes certaines petites Isles qui sont précisément au Nord de l'Isle de Luçon. Nous les laissâmes toutes à notre Occident, & fîmes route à l'Orient de cette Isle, & des autres Philippines, que nous côtoyâmes du côté du Midi.

Le Nord-Est de l'Isle de Luçon paroît un bon pays, plat, assez élevé, plein & uni durant plusieurs lieues. On ne voit dans les plaines que quelques montagnes droites & assez hautes; mais jamais plusieurs qui se joignent. Le pays paroît de ce côté-là composé de pâturages pour la plupart: Mais le Sud-Est, un peu plus montueux & plus fourni de bois.

Laisant donc l'Isle de Luçon, & avec elle nos riches projets, nous fîmes voiles du côté du Midi, & passâmes à l'Orient des autres Isles Philippines. Elles paroissent plus montagneuses & moins garnies de bois, jusques à ce qu'on est à vue de l'Isle de saint Jean, la première de ce nom, dont j'ai fait mention. L'autre dont j'ai parlé, est sur la côte de la Chine, & j'en ai parlé comme d'une Isle extrêmement fournie de bois. Le vent du Sud que nous eûmes, nous contraignit de nous éloigner de ces Isles.

Le 14. d'Octobre, nous vinâmes près d'une petite Isle basse & pleine de bois, située au Sud-Est de Mindanao, & qui en est éloignée d'environ vingt lieues. Je ne la trouve dans aucune Carte marine.

Le 15. le vent étant Nord-Est, nous fîmes route à l'Ouest pour gagner Mindanao, & arrivâmes pour la seconde fois au Sud-Est de cette Isle. Nous entrâmes & mouillâmes

entre
degr
le. J
ptem
te. A
ces l
anse
si bou
notre
mettr
Ces l
danao
de cir
La tetr
tits ru
Ces
grands
Chatp
notre
veau
ce que
aussi un
mât d'a
usées &
perent
le. On
scia pa
moitié
exactitu
riez aff
étant jo
rent be
dre ces
pour en
pompe;
ne, qu'
yrages

AUTOUR DU MONDE 143

entre deux petites Isles, situées à environ 3. degrés 10. minutes de latitude Septentrionale. J'ai parlé de ces deux Isles en parlant du premier voyage que nous fîmes sur cette côte. Au Nord-Ouest de la plus Orientale de ces Isles, nous trouvâmes une jolie petite anse propre à carener, ou à hâler à terre. Aussi si nous y entrâmes, nous désûmâmes d'abord notre Vaisseau, & nous nous préparâmes à le mettre sur le sec pour en calefauter le fonds. Ces Isles sont à environ 3. à 4. lieues de Mindanao. Elles n'ont qu'environ 4. ou 5. milles de circuit, & sont d'une raisonnable hauteur. La terre est noire & profonde, & il y a 22. petits ruisseaux d'eau douce.

Ces Isles sont fort abondantes en beaux & grands arbres; aussi envoyâmes-nous nos Charpentiers à terre pour en couper pour notre usage. En effet nous y fîmes un nouveau Beaupré, & le mîmes sur le champ, parce que le nôtre ne valoit plus rien. Nous fîmes aussi une vergue & un perroquet pour notre mâât d'avant; & comme nos pompes étoient usées & ne pouvoient plus servir, ils coupèrent un arbre pour en faire une nouvelle. On quarra d'abord l'arbre, ensuite on le scia par le milieu; & puis on perça les deux moitiés avec la même justesse, & la même exactitude. On fit la cavité de ces deux moitiés assez creuse pour contenir une pompe, étant jointes ensemble. Nos Charpentiers eurent besoin de toute leur industrie pour joindre ces deux pièces avec la justesse nécessaire pour en faire, s'il faut ainsi dire, l'étui d'une pompe; ce qui leur donna d'autant plus de peine, qu'ils n'étoient pas accoutumés à des ouvrages de cette nature. Nous apprîmes cette

maniere de Pompe des Espagno's , qui sont ainsi celles des Vaisseaux qu'ils ont sur les mers du Sud , & je suis persuadé qu'il n'y a pas au monde de meilleures Pompes.

Durant le séjour que nous fîmes-là , le jeune Prince dont j'ai parlé dans le Chapitre XIII, vint à bord. Apprenant que nous avions dessein d'aller plus loin du côté du Midi , il nous pria de le transporter dans ses Etats lui & ses gens. Il nous montra son Isle sur notre Carte , & nous en dit le nom. Nous le mîmes sur notre Carte , car il n'y étoit point ; mais j'oubliai de le mettre dans mon Journal.

Cet homme nous dit qu'il n'y avoit pas plus de six jours qu'il avoit vu le Capitaine Swan , & plusieurs de ses gens , que nous avions laissés à Mindanao. Il en nommoit même quelques-uns qu'il disoit se bien porter ; il ajoutoit qu'ils étoient alors à Mindanao ; mais qu'ils avoient tous été en campagne avec Raja Laut : qu'ils avoient combattu sous ses Ordres , contre les Alfoures ses ennemis , avec lesquels il étoit en guerre : Que la plupart avoient combattu avec intrepidité , & qu'à cause de cela ils étoient fort honorez & estimez , du Sultan même , & du General Raja Laut. Que le Capitaine Swan avoit dessein d'aller avec ses gens au Fort saint George , & que pour cet effet il avoit promis quarante onces d'or pour un Vaisseau , mais que le Propriétaire & lui n'étoient pas encore convenus , & qu'il craignoit que le Sultan ne le laisseroit aller qu'après la fin de la guerre.

Ce Prince nous dit tout cela en Malayen , que plusieurs des nôtres avoient appris. En s'en allant il promit de revenir dans trois jours

ij
te
sa
se
av
d'a
Mi
ser
qu'
da
trou
faire
re q
me
vien
ceux
feme
revel
qui d
semb
n'éto
rent
sible.
On
& ses
nao,
Monf
passé
ses. I
rendir
leur p
passer
rent à
Messie
deux
enfin d
7

jours, & le Capitaine Reed promit de l'attendre jusques-là; car nous avions à peu près fait nos affaires. Ce Prince paroissoit fort aise de l'occasion qui se presentoit de s'en aller avec nous.

Après cela je tâchai de persuader nos gens d'aller encore avec le Vaisseau à la riviere de Mindanao, & d'offrir tout de nouveau leurs services au Capitaine Swan. Je pris le tems qu'on étoit occupé à faire de l'eau, & que la moitié de l'équipage étoit à terre. Je trouvai ceux à qui je parlai fort disposés à faire la chose, & les priai de n'en rien dire que je n'eusse sonde le reste; ce que je me proposois de faire le lendemain qu'ils viendroient relever les autres. Mais un de ceux qui paroissoit avoir le plus d'empressement pour le rapel du Capitaine Swan, revela le projet aux Capitaines Reed & Teat, qui détournèrent incontinent l'équipage d'un semblable dessein. Cependant comme ils n'étoient pas sans apprehension ils partirent le plus promptement qu'il leur fut possible.

On m'a dit depuis que le Capitaine Swan & ses gens avoient été long-tems à Mindanao, & que plusieurs des siens, & sur tout Monsieur Rosy & Monsieur Nelly, avoient passé à Ternate sur des barques Hollandaises. Ils furent long-tems à Ternate, & se rendirent enfin à Batavia, où les Hollandois leur prirent leurs journaux. De Batavia ils passerent en Europe. Quelques-uns moururent à Mindanao, du nombre desquels furent Messieurs Harthope & Smith, qui étoient les deux Marchands du Capitaine Swan. Mais enfin ce Capitaine allant dans un petit Canot

avec son Chirurgien, à bord d'un Vaisseau Hollandois, qui étoit alors à la rade pour chercher les moyens de passer en Europe, ils furent renversez à l'embouchure de la riviere par les Insulaires qui étoient en embuscade pour cela : Et comme Swan & son Chirurgien ne s'en défioient aucunement, il fut aisé de les assommer dans l'eau. Quelques-uns ont crû que le General l'avoit fait faire pour avoir son or, dont il s'empara d'abord. D'autres disent que ce fut parce que la maison du General avoit été brûlée peu de tems auparavant, & que le Capitaine Swan étoit accusé de l'avoir fait. D'autres disent enfin, que les menaces de ce Capitaine furent cause de sa perte : En effet, il disoit que le General l'avoit trompé, & qu'il en auroit satisfaction. Il disoit aussi qu'à présent qu'il connoissoit les rivières, & qu'il savoit les moyens devenir en tout tems ; qu'il étoit instruit de leur maniere de combattre, & des foibles de leur país, il s'en iroit, & revenant à la tête d'un Parti, il pilleroit & ruineroit & les habitans & le país. Le General ayant appris ce discours disoit, quoi ! est-ce que le Capitaine Swan est de fer, & qu'il est capable de faire tête à tout un Royaume ? Ou croit-il nous faire peur en parlant ainsi ? Cependant personne ne le toucha que lors qu'il fut tué. Il y a beaucoup d'apparence qu'il y ait en tout ceci quelque chose de vrai ; car le Capitaine étoit passionné, & le General avide d'or. Quoi qu'il en soit, il fut tué, comme plusieurs me l'ont assuré, & on s'empara de son or, & de tout ce qu'il avoit ; comme aussi de son Journal, depuis l'Angleterre jusques au Cap Corrientes sur la côte de Mexique. Monsieur Moody

qui étoit à Mindanao un peu avant son meurtre, & qui y fut encore quelque tems après, prit ce Journal, & l'envoya en Angleterre par Monsieur Goddard premier Contre-maître du Navire nommé la Défense.

Mais revenons à notre sujet. Voyant donc qu'il n'y avoit pas moyen de porter nos gens à rappeler le Capitaine Swan, j'aurois bien souhaité la compagnie du Prince : Mais le Capitaine Reed craignant de laisser-là plus long-tems son inconstante troupe, nous mîmes à la voile le 2. de Novembre 1687. c'est-à-dire, le même jour que le Prince avoit promis de revenir, & fîmes route au Sud-Oüest par un vent de Nord-Oüest.

Nous eûmes le même vent jusques à ce que nous fûmes à la vûe de l'Isle de Celebes ; que nous fîmes route à l'Oüest, & ensuite au Sud-Oüest. Le 16. nous vinmes à la hauteur du Nord-Est de l'Isle, & nous trouvâmes les courans donnant à l'Oüest avec tant de violence, qu'à peine pûmes-nous gagner la partie Orientale de l'Isle.

L'Isle de Celebes est fort grande. Elle a de longueur du Nord au Sud environ 7. degrez de latitude, & environ 3. de largeur. Elle est sous la ligne. La partie Septentrionale est à 1. degre 30. minutes Nord, & la partie Meridionale à 5. degrez 30. minutes Sud, & suivant la suputation ordinaire, la pointe Septentrionale s'étend du Nord au Sud ; mais du côté du Septentrion il y a une autre pointe longue & serrée, qui regne au Nord-Est environ 30. lieues. A environ 30. lieues à l'Orient de cette longue pointe, est l'Isle de Gilolo, à l'Occident de laquelle il y a 4. petites Isles qui abondent en girofle. Les 2.

principales sont Ternatè & Tidore. Comme l'Isle de Ceylan passe pour la seule qui produise de la Cinamome, & celle de Banda des Noix muscades, quelques-uns croient aussi que Ternatè & Tidore sont les seules Isles du monde où il croisse du Girofle; mais c'est une grosse erreur, comme je l'ai déjà montré.

Au midi de l'Isle de Celebes il y a une Mer ou Golphe d'environ sept à huit lieues de large, & quarante à trente de long, qui regne dans le païs, & va presque droit au Nord. Ce Golphe a au milieu plusieurs petites Isles tout le long. A l'Occident de l'Isle, & presque au Sud, est la ville de Macasser, place forte & de grand commerce, appartenant aux Hollandois.

A l'Orient il y a des Lacs de grande étendue, comme aussi quantité de petites Isles, & par-ci par-là des fonds bas. Du côté du Septentrion nous vîmes une haute montagne, mais du côté de l'Orient les terres sont basses tout le long, car nous croismes presque depuis un bout jusqu'à l'autre. La terre de ce côté-là est noire & profonde, & extraordinairement grasse, riche, & pleine d'arbres. Il y a plusieurs ruisseaux d'eau douce qui se jettent dans la mer. Ce côté de l'Isle paroît un bois perpetuel, dont les arbres sont extraordinairement gros & grands.

Après avoir côtoyé le Midi par un petit vent contraire de Sud Sud Ouest, suivi quelquefois d'un grand calme, & gagné avec beaucoup de peine la partie Orientale, nous fumes long-tems à tourner aux environs de l'Isle.

Le 22. nous nous trouvâmes à un degré 10,

A
il y
Isles
font
nous
Mais
l'Isle
baye

minutes Sud, & étant à trois lieues de l'Isle, faisant route au Sud par un petit vent de terre. Sur les deux à trois heures du matin nous entendîmes dans l'eau un bruit comme celui que font les bateaux qui sont à la rame. Nous crûmes qu'on venoit nous attaquer brusquement, c'est pourquoi nous prîmes nos armes & nous nous préparâmes à la défense. Il ne fut pas plutôt jour que nous vîmes un gros Pros, bâti comme ceux de Mindanao, sur lequel il y avoit environ soixante hommes, comme aussi six autres Pros plus petits. Ils étoient tous à environ un mille de nous, où ils étoient venus pour nous reconnoître, & s'étoient vrai semblablement promis en partant de nous enlever : Mais après nous avoir reconnus ils eurent peur, & n'osèrent hasarder le coup.

Nous arborâmes enfin le pavillon Hollandois, croyant par là les attirer, car il nous étoit impossible d'aller à eux, à cause que le vent nous étoit contraire : Mais au lieu de s'approcher ils ramèrent incontinent du côté de l'Isle, & gagnant une large entrée nous ne les vîmes plus. Pendant que nous fîmes aux environs de l'Isle nous ne vîmes ni bateaux ni hommes, si ce n'est un bateau de pêcheur : nous n'apperçûmes non plus aucune maison sur toute la côte.

A environ cinq ou six lieues de cet endroit il y a une grande file de grosses & petites Isles, comme aussi plusieurs fonds bas, qui ne sont point marquez sur nos Cartes, & que nous eûmes une peine extrême à traverser. Mais nous passâmes entre tous ces bancs & l'Isle de Celebes, & mouillâmes contre une baye sablonneuse, à huit brasses d'eau, sur un

fond sablonneux, à environ demi mille de la principale Isle. Nous étions alors à un degré 50. minutes de latitude Meridionale.

Nous demeurâmes-là plusieurs jours, & envoyâmes tous les jours nos Canots à la pêche de la Tortuë; car il y en a une grande quantité: Mais elles sont fort sauvages, comme elles le sont généralement dans tous les lieux de la mer de l'Inde Orientale où nous en trouvâmes. Je n'en sai point la raison, si ce n'est que les Insulaires y pêchent beaucoup. Aux Indes Occidentales mêmes, elles sont farouches dans les lieux où elles sont beaucoup inquiétées: Cependant elles ne sont pas moins sauvages sur les côtes de la Nouvelle Hollande, quoi que les Originaires du pays ne les inquiètent guere, comme j'aurai occasion de le remarquer.

Nous allions aux bancs, qui étoient à côté de nous, & quand la mer étoit basse, nous amassions du coquillage. Il y avoit une espece de Petoncles si monstrueux, qu'un seul eût été suffisant pour regaler 7. à 8. hommes. La chair en étoit fort bonne & fort saine. Nous batîmes aussi les bois des environs de l'Isle; mais nous n'y trouvâmes point de Gibier. Un de nos gens qui avoit toujours mal aux jambes, trouva une certaine vigne soutenue par les arbres voisins, sur lesquels elle grimpoit, & autour desquels elle s'attachoit. Les feuilles de cette vigne avoient six à sept pieds de haut; mais les branches n'en avoient qu'onze à douze. La feuille étoit fort verte, d'une largeur & d'une rondeur raisonnable, & d'assez bonne épaisseur. Ces feuilles hachées & bouillies, avec du sain doux de Cochon, faisoient un onguent excel-

lent. Nos gens en connoissant la vertu , en firent si bonne provision , qu'il n'y avoit presque point d'homme qui n'en eût une livre ou deux. Ceux sur tout qui étoient incommodés de vieux ulcères , trouverent un grand soulagement par l'usage de ce remède. Celui qui trouva ces feuilles en avoit déjà vû & connu la vertu dans l'Isthme de Darien. Un des Indiens de ce pais-là lui en avoit donné la recepte , & il avoit été depuis à terre , & en avoit cherché en divers lieux ; mais n'en avoit trouvé que là. Outre les gros arbres qu'il y avoit là , il y en avoit un entr'autres bien plus gros que tout le reste. Le Capitaine Reed le fit couper pour en faire un canot , parce que les dernieres tempêtes nous avoient fait perdre tous nos canots à la reserve d'un seul. Six hommes robustes qui avoient coupé du bois de teinture à la Baye de Campêche & de Honduras , aussi-bien que le Capitaine Reed , & plusieurs autres de nous , & qui par consequent étoient experts à cette sorte d'ouvrage , entreprirent de le couper. Ils travailloient par tour , & trois à trois , & furent un jour & demi avant que de pouvoir l'abatre. Quoi que cet arbre fût venu dans un bois , il avoit néanmoins 18. pieds de tour , & 44. de haut , sans nod ou branche. A cette hauteur même il n'avoit qu'une ou deux branches , au-dessus desquelles il avoit encore un tronc de dix pieds , aussi net que le bas : Après quoi il avoit plusieurs grosses branches comme un Chêne , fort vertes & fleuries. Avec tout cela il se trouva pourri dans le milieu , & par consequent inutile à l'usage auquel on l'avoit destiné.

N'ayant plus d'affaires là , nous appareilla-

mes, & partîmes le lendemain qui étoit le 29. de Novembre. Pendant le séjour que nous y fîmes nous eûmes un ou deux Grains chaque jour, & des vents de terre frais qui venoient du côté de l'Oüest. Les vents de mer étoient petits & variables, tantôt Nord-Est & Sud-Est. Le vent étant Nord-Est quand nous levâmes l'ancre, nous fîmes route au Sud-Sud-Oüest. Sur le midi nous vîmes un banc devant nous, ce qui nous fit faire route au Sud-Sud-Est. Le soir sur les quatre heures nous nous trouvâmes proche d'un autre gros banc. Nous revîrâmes de bord, & reprîmes la route de l'Isle de Celebes de peur de donner durant la nuit contre quelques-uns de ces écueils. Il étoit assez aisé de les éviter de jour, car il y avoit par tout des signaux bâties comme des huttes sur de grands pilliers. Il y a apparence que ces marques avoient été mises par les habitans de Celebes, ou de quelques autres Isles voisines. Je n'en ai jamais vû de pareils ailleurs. Nous eûmes la nuit un Grain violent qui nous vint du Sud-Oüest, & qui dura environ une heure.

Le trente nous eûmes un vent frais de terre, & fîmes route au Sud, passant entre les deux bancs que nous avions vû le jour précédent. Ces bancs, ou fonds bas, sont à trois degrez de latitude Meridionale, & à environ dix lieues de l'Isle de Celebes. Après que nous les eûmes passés, le vent tomba, & nous eûmes calme jusqu'à après midi : Ensuite vint du Sud-Oüest un Grain violent; & sur le soir nous vîmes deux ou trois cataraetes d'eau. Ce furent les premières que j'avois vûes depuis que j'étois aux Indes Orientales; car pour les Occidentales j'y en avois vû souvent. La cata-

racte est une partie d'un nuage qui pend environ une verge en bas, & qui vient, ce semble, de la partie la plus noire de la nuée. Elle pend ordinairement de biais, & quelquefois elle paroît au milieu comme une espee d'arc, ou pour mieux dire de la figure que fait le bras quand on plie un peu le coude. Je n'en ai jamais vû aucune qui pendit perpendiculairement. Elle est petite par le bout d'en bas, & ne paroît pas plus grosse que le bras; mais elle est plus du côté du nuage d'où elle procede.

Quand la surface de l'eau commence de travailler, vous voyez l'eau écumer à environ cent pas de circonference, & se mouvoir doucement en rond jusques à ce que le mouvement s'augmente. Ensuite elle s'élève à environ cent pas de circuit, & forme une espee de colonne; mais elle diminue peu à peu en montant, jusques à ce qu'elle est parvenue à la petite partie de la cataracte, d'où elle s'étend jusqu'au bout d'en bas, qui est, ce semble, le canal par lequel l'eau qui s'élève est transportée dans le nuage. Cela paroît visiblement en ce que les nuages en deviennent plus gros & plus noirs. On voit incontinent après le mouvement de la nuée, quoi qu'avant cela on n'en apperçût aucun. La cataracte suit le nuage, & tire l'eau chemin faisant; & c'est ce mouvement qui fait le vent. Cela dure l'espace de demie heure, plus ou moins, jusques à ce que le nuage est plein. Alors il creve, & toute l'eau qui étoit en bas, ou dans la partie penchante du nuage, retombe dans la mer, fait grand bruit en tombant, & met la mer en mouvement.

Il y a fort à craindre pour un Vaisseau de se trouver sous la cataracte quand elle creve : Aussi tâchions-nous de l'éviter en éloignant autant qu'il nous étoit possible. Mais faute de vent qui nous poussât , nous avions souvent à craindre ; car ordinairement il y a calme dans le tems que la cataracte travaille , si ce n'est précisément à l'endroit où elle se fait. Ainsi quand on voit venir une cataracte , & qu'on ne sait comment l'éviter , on tâche de la rompre à coups de canon ; mais je n'ai jamais entendu dire qu'on y ait réussi.

Puis que j'en suis sur ce sujet, je croi qu'il ne sera pas mal à propos de parler de l'accident qui arriva à un Vaisseau sur la côte de Guinée environ l'an 1674. Le Capitaine Records de Londres montant un Vaisseau de 300. tonneaux & de 16. pieces de canon , destiné pour la côte de Guinée , & nommé La Bénédiction , étant à 7. à 8. degrez de latitude Septentrionale , vit diverses cataractes , l'une desquelles venoit pour se tirer de son chemin , il prit le parti de ferler ses voiles , & de l'attendre. Elle vint avec beaucoup de vitesse , & creva à peu de distance de son Vaisseau. Le bruit fut grand , & la mer s'éleva en rond comme si ç'eût été une grande maison , ou qu'on eût jetté quelque chose dans la mer. La fureur du vent continua , & prit le Vaisseau à tribord avec tant de violence , qu'il emporta d'un seul coup le Beaupré & le mât d'avant , & pensa renverser le Vaisseau ; mais il se releva d'abord. Le vent fit le tour , & prenant une seconde fois le Navire du côté opposé avec la même fureur que la première fois , peu s'en falut encore qu'il ne se renversât. Il en fut quitte pour son mât de misai-

AUTOUR DU MONDE.

185

qui fut emporté des le piè, comme l'avoient été le Beaupré & le mât d'avant. Le grand mât & son perroquet ne furent point endommagés ; car la fureur du vent qui ne dura pas , n'alla point jusqu'à eux. Quand le mât d'avant se rompit , il y avoit 3. hommes à la hune , & un au perroquet de Beaupré. Ils tomberent tous dans la mer ; mais personne ne se noya. Je tiens cette aventure de Mr. Jean Camby , qui étoit Quartier maître , & maître-d'hôtel du Vaisseau. Le premier Contre-maître étoit un nommé Abraham Wise , & le second Leonard Jefferies.

Nous avons d'ordinaire grand peur de ces cataractes ; cependant je n'ai jamais appris qu'elles ayent fait d'autre mal que celui dont je viens de parler. Elles paroissent assez terribles , & d'autant plus qu'elles viennent sur vous durant le calme , & dans un tems où l'on ne peut s'ôter de leur chemin : Mais quoi que j'en aye vû souvent , & que j'en aye été envelopé , la peur a toujours été plus grande que le mal.

Le 1. de Décembre nous ayant amené un petit vent d'Est-Sud-Est , nous fîmes route au Sud ; & par l'observation que je fis à midi , il se trouva que nous étions à 3. degrez 34. minutes de latitude Meridionale. Ce fut alors que nous vîmes l'Isle de Bouton du côté du Sud-Oüest , à environ 10. lieües de distance. Les vents furent fort variables. Il nous vint des Grains du côté du Sud-Oüest , vent qui nous étoit contraire. Les autres que nous eûmes furent si petits , qu'ils ne nous servirent pas de grand' chose ; mais nous profitons de tout , & ne laissons pas de faire chaque jour un peu de chemin. Le 4. je pris la

hauteur à midi, nous nous trouvâmes à quatre degrez trente minutes de latitude Meridionale.

Le cinq nous arrivâmes au Nord-Oüest de l'Isle de Bouton, & le soir le tems étant beau nous hissâmes nôtre Canot; & comme nous avions deux ou trois Moskités nous en envoyâmes pêcher de la Tortuë, dont il y avoit quantité en ce lieu-là; Mais comme ces animaux étoient sauvages, nous primes le parti de les darder à la faveur de la nuit; ce qu'on fait aussi d'ordinaire aux Indes Occidentales, car toutes les fois qu'elles viennent sur l'eau pour respirer; ce qu'elles font une fois en huit à dix minutes, elles soufflent si fort que l'on peut les entendre à trente ou quarante verges de distance. Par ce moyen les pêcheurs connoissent où sont les Tortuës, & en approchent plus aisément que le jour, parce que la Tortuë voit mieux qu'elle n'entend, tout au contraire de la Manate qui entend beaucoup mieux qu'elle ne voit.

Nos pêcheurs revinrent le matin avec une fort grosse Tortuë qu'ils prirent près de la côte. Un Indien de l'Isle vint à bord du Canot, & comme il parloit Malayan, nous n'eûmes pas de peine à l'entendre. Il nous dit qu'à deux lieus plus loin, du côté du Midi, il y avoit un bon havre où nous pouvions mouiller. Nous profitâmes du bon vent, & arrivâmes à ce havre sur le midi.

Il est à quatre degrez 24. minutes de latitude Meridionale, & à l'Orient de l'Isle de Bouton. Cette Isle n'est pas éloignée du Sud-Est de l'Isle de Celebes à environ 3. ou 4. lieus de distance. Elle est longue, & a environ 25. lieus de longueur du Sud-Oüest au Nord-

AUTOUR DU MONDE.

157

Est, & environ dix de large. Les terres en sont assez élevées, & paroissent assez unies, plates, & pleines de bois.

A une lieue de l'endroit où l'on mouille il y a une grande Ville nommée Calla-Sung, qui est la Capitale du païs, supposé qu'il y ait d'autres Villes, ce que nous ne pûmes savoir. Elle est à environ un mille de la mer, bâtie sur le sommet d'une petite montagne, dans une fort belle plaine, environnée de Cacaotiers. A côté des arbres il y a une bonne muraille de pierre qui entoure la Ville. Les maisons y sont bâties comme à Mindanao, mais elles sont plus propres. La Ville en general est très-propre & très-agreable.

Les habitans sont petits & bien-faits, ils ressemblent fort aux Mindanayans pour la taille, pour le teint, & pour l'habit, à cela près qu'ils sont plus propres. Ils parlent Malayan, & sont tous Mahometans. Ils sont fort soumis au Sultan, qui est un petit homme d'environ quarante à cinquante ans, & qui a plusieurs femmes & enfans.

Une heure après que nous eûmes mouillé le Sultan envoya un homme à bord pour savoir qui nous étions, & quelle affaire nous avions. Après qu'on l'eut informé de ce qu'il avoit demandé, il s'en retourna à terre, & étant revenu peu de tems après, il nous dit, que le Sultan avoit eu beaucoup de joye d'apprendre que nous étions Anglois, & nous assura que nous aurions de tout ce qui croissoit dans l'Isle, & qu'il reviendrait lui-même à bord le lendemain au matin. C'est pourquoi l'on fit nettoyer le vaisseau, & l'on disposa les choses le mieux qu'on put pour le recevoir.

Le 6. quantité de canots vinrent à bord de grand matin avec de la volaille, des œufs, des plantains, des patates, &c. Mais ils ne voulurent disposer de rien, qu'ils n'eussent reçu l'ordre du Sultan, qui fut apporté par l'homme dont on vient de parler. Sur les 10. heures le Sultan vint à bord dans un Pros fort propre, bâti à la Mindanayenne. Il avoit au haut du mât un grand pavillon de soie blanche, bordé de rouge tout autour de deux ou trois pouces de large, & au milieu il y avoit un Grifon verd proprement tiré, & foulant aux pieds un Serpent ailé, qui sembloit se tremousser pour se débarrasser, & qui ouvrant la gueule sembloit menacer son adversaire avec une longue queue, dont il étoit prêt de lui donner par les jambes. Les autres Princes Indiens avoient aussi leurs devises.

Le Sultan avec 3. ou 4. de ses Gentilshommes, & 3. de ses enfans, étoit dans la chambre du Pros. Ses Gardes étoient 10. Mousquetaires. Cinq se tenoient d'un côté du Pros, & cinq de l'autre. A la porte de la chambre il y avoit une sentinelle armée d'une longue & large épée, & d'une targe; & derriere il y en avoit deux, armées de la même maniere. Quatre hommes étoient postez à la prouë & à la poupe, 2. à un bout, & 2. à l'autre.

Le Sultan avoit un turban de soie, garni par les côtez de petit galon d'or, & par le haut d'un grand galon qui pendoit de chaque côté à la mode des Mindanayens. Il avoit des brayes de soie couleur de bleu celeste, & en travers des épaules une piece d'étoffe de soie rouge, qui pendoit des deux côtez, pendant que la plus grande partie de

son dos & de ses reins paroissent nuds. Il n'avoit ni bas ni souliers. Un de ses fils étoit âgé de 15. à 16. ans : Les autres 2. étoient jeunes , & les uns ou les autres de sa suite les tenoient toujours entre leurs bras.

Le Capitaine Reed alla le recevoir , & le conduisit dans sa petite cabane , après l'avoir fait saluer par 5. volées de canon. Il ne fut pas plutôt à bord , qu'il donna permission à ses sujets de trafiquer avec nous , & nos gens acheterent alors tout ce qu'ils voulurent. Le Sultan prenoit , ce semble , plaisir d'être visité par les Anglois. Il dit publiquement qu'il avoit souhaité de voir des Anglois , parce que il avoit entendu dire beaucoup de bien de leur équité & de leur honnête conduite : Mais il se plaignit extrêmement des Hollandois , comme faisoient aussi les Mindanayans , & en general tous les Indiens , & souhaita de les voir plus éloignez.

En effet , Macasser qui est une des principales villes qu'ils possèdent en ces pais-là , n'est pas fort éloignée du lieu dont nous parlons. Ils y viennent quelquefois de Macasser pour acheter des Esclaves. Les Esclaves que ces Indiens ont & qu'ils vendent aux Hollandois , sont certains Idolatres de l'Isle , qui n'étant point sous la domination du Sultan , & n'ayant point de Chef , sont errans & vagabonds dans le pais , & fuyent d'un lieu à l'autre pour ne pas tomber entre les mains de ce Prince & de ses Sujets , qui les poursuivent & les font Esclaves. Les Indiens des places maritimes qui sont civilisez , & qui commercent avec les Etrangers , ne pouvant réduire à l'obéissance de leur Prince les habitans du plat pais , en prennent le plus qu'ils peuvent , & les ven-

dent pour Esclaves , parce qu'ils les regardent comme des gens aussi sauvages que le sont , selon les Espagnols , les pauvres Americains.

Après deux à trois heures de conversation le Sultan s'en retourna, & l'on tira cinq coups de canon à son départ. Le lendemain il envoya querir le Capitaine Reed , qui l'alla voir accompagné de sept à huit personnes. Comme j'étois bien aisé de profiter de l'occasion de voir la place, je les accompagnai. Nous fumes reçus en débarquant par deux des principaux, & conduits à une maison assez propre , où le Sultan nous attendoit. Cette maison étoit au bout de la ville dont j'ai parlé , & que nous traversâmes au milieu d'une foule de peuple qui avoit accouru pour nous voir passer. Etant près de la maison quarante Soldats pauvres & nuds, & armez de Mousquets, formerent deux files, au travers desquelles nous passâmes. Cette maison n'étoit point bâtie sur des pilotis, suivant la mode des Mindanayans , comme étoient les autres ; mais la chambre où l'on nous reçût étoit bâtie à terre , & couverte de hutes pour s'asseoir. On nous régala de Tabac, de Betel , & de nouvelles Noix de Cacao. La maison fut environnée d'hommes , de femmes , & d'enfans , qui s'empressoient fort de s'approcher des fenêtres pour nous regarder.

Nous n'y fumes pas plus d'une heure, après-quoi nous primes congé & partîmes. Cette Ville est sur un fond sablonneux. Je ne puis rien dire du reste de l'Isle , car personne des nôtres ne mit pied à terre qu'à ce seul endroit-là.

Le lendemain le Sultan revint à bord , & offrit un petit garçon au Capitaine Reed, mais il étoit trop petit pour servir à bord : aussi

le C
pou
Le
qui
de
lier
den
toie
rien
tain
que
de
Nou
Bou
& le
Nou
tates
Cro
coul
plus
Le
roqu
côté
le C
une t
à un
Pros
tiers
le re
usage
nous
nous
bleim
& à
No
que
fond

le Capitaine s'excusa de le recevoir, & dit pour raison qu'il étoit trop jeune pour lui. Le Sultan en envoya querir un plus grand qui fut accepté. Ce garçon étoit fort joli, & de fort bonne volonté: Mais il étoit singulier en ceci, c'est qu'il avoit deux rangs de dents à chaque gencive. Ses compatriotes n'étoient point de même, & je n'ai jamais vu rien de pareil. On fit aussi présent au Capitaine de deux Boucs, & on lui promit quelques Buffes, mais je croi qu'il n'y a que peu de ces deux sortes d'animaux dans cette Isle. Nous ne vîmes point de Buffes, & peu de Boucs: ils n'ont pas aussi beaucoup de Ris, & leur principale nourriture est des racines. Nous achetâmes environ mille livres de Patates. Nos gens acheterent aussi quantité de Crocodores, & de beaux gros Perroquets, de couleurs bien diversifiées, & quelques-uns les plus beaux que j'aye jamais vus.

Le Crocodile est aussi gros qu'un gros Perroquet. Il lui ressemble fort, & sur tout du côté du bec, qui n'a rien de différent: Mais le Crocodile est blanc comme du lait, & a une touffe de plumes sur la tête qui ressemble à une couronne. Nous achetâmes aussi un Pros, fait à la Mindanayenne. Nos Charpentiers y firent quelques changemens depuis, & le rendirent de bon service, & propre à tous usages. Il étoit pointu par les deux bouts, mais nous en sciâmes un que nous fîmes plat, & où nous mîmes un gouvernail. Il alloit admirablement bien après ces changemens, à la rame & à la voile.

Nous ne fumes-là que jusqu'au douze, parce que le havre n'étoit pas bon, non plus que le fond, & que la saison n'étoit pas commode,

car les Grains commençoient à venir fréquemment & violemment. Quand nous voulumes appareiller, il se trouva que nôtre ancre étoit accrochée dans le roc. Nous coupâmes nôtre cable, & ne pûmes retirer nôtre ancre, quelques efforts que nous fissions ; Ainsi nous partîmes & la laissâmes là. Le vent étoit Nord-Nord-Est. & nous fîmes route au Sud-Est, & vinmes à 4. ou 5. petites Isles qui sont à 5. degrez 40. minutes de latitude Meridionale, & à 5. ou 6. lieuës du havre de Cal-la Sufung. Les Cacaotiers de ces Isles les faisoient paroître fort vertes ; & nous y vîmes 2. ou 3. Villes. Nous entendîmes un tambour toute la nuit ; car nous nous étions engagez entre des sables, d'où nous ne pûmes nous tirer que le lendemain. Nous ne savions si l'on baroit le tambour pour la peur qu'on avoit de nous, ou si les Insulaires faisoient cela pour se réjouir ; ce qu'on a accoustumé de faire toute la nuit en ces quartiers-là, où l'on chante & danse jusqu'au matin.

Nous trouvâmes-là une assez forte marée ; le flux alloit au Midi, & le reflux au Septentrion. Ces fonds bas, & plusieurs autres qui ne sont pas marquez dans nos Cartes, sont au Sud-Oüest des Isles où nous entendîmes le tambour, & n'en sont éloignez que d'environ une lieuë. Nous passâmes enfin entre les Isles, & essayâmes de passer du côté de l'Est. Nous rencontrâmes divers bancs du même côté ; mais nous trouvâmes des canaux où nous passâmes : Ainsi nous fîmes route vers l'isle de Timor, résolu de la laisser à côté. Nous eûmes communément le vent Oüest-Sud-Oüest, & Sud-Oüest assez grand, & tems pluvieux.

AUTOUR DU MONDE. 163

Le 16. nous sortîmes des sables, & fîmes toute Sud quart d'Est, par un vent d'Oüest-Sud-Oüest; mais changeant à toute heure, tantôt au Sud-Oüest, puis encore à l'Oüest, & tantôt au Nord-Nord-Est, & sur le tout nous eûmes beaucoup de pluies, de tonnerres, & d'éclairs.

Le 20. nous passâmes près de l'île d'Omba, autre île assez grande à 8. degrez 20. minutes de latitude, & à cinq ou six lieues tout au plus du Nord-Est de l'île de Timor. L'île d'Omba a environ 13. à 14. lieues de long, & 5. ou 6. de large.

A environ sept à huit lieues de l'Oüest de l'île d'Omba, il y a une autre assez grande île; mais elle n'est point nommée dans nos Cartes: Cependant à en juger par sa situation, ce doit être la même qui est appelée dans quelques Cartes, l'île de Pentare. Le jour nous vîmes sur cette île quantité de fumée, & la nuit des feux. Il y a du côté du Septentrion une grande Ville qui n'est pas éloignée de la mer; mais le tems étoit si mauvais que nous ne fîmes point à terre. Entre les îles d'Omba & de Pentare, & au milieu du canal il y a une petite île basse & sablonneuse, avec des banes de chaque côté; mais près de Pentare il y a un très bon canal entre ce banc & ceux des environs de la petite île. Nous fîmes trois jours à aller & venir, courant d'un bord à l'autre, parce que nous n'avions pas de vent & qu'il étoit Sud-Sud-Oüest.

Nous passâmes le 23. au soir à la faveur d'un petit vent de Nord, côtoyant de bien près l'île de Pentare. Le reflux alloit là vers le Midi, ce qui nous aida à passer; parce que nous avions peu de vent. Mais la même ma-

tée qui nous avoit été favorable pour passer , pensa depuis être la cause de nôtre perte. Au Sud du canal par où nous passâmes , il y a deux petites Isles , où nous trouvâmes une marée si rapide , que peu s'en fallut qu'elle ne nous emportât à terre ; car le peu de vent que nous avions auparavant Nord étant tombé , nous n'avions pas un seul soufle de vent quand nous y fûmes , & il n'y avoit point d'endroit à mouiller. Nous courûmes à nos avirons & ramâmes ; mais tout cela fut inutile ; car la marée nous jeta sur une de ces petites Isles. Nous fûmes obligez de nous en éloigner à force de bras en donnant de nos rames contre la terre , qui étoit un sable profond. Par ce moyen nous nous garantîmes du danger , & comme durant la nuit nous n'eûmes qu'un petit vent de Nord , nous portâmes le Cap au Sud-Sud-Oüest. Le matin ayant encore le vent Oüest-Sud-Oüest , nous fîmes route au Sud : Mais étant devenu Oüest-Nord-Oüest , nous portâmes le Cap au Sud-Oüest pour nous tirer du Sud-Oüest de l'isle de Timor. Le 26. nous vîmes au Sud-Est quart d'Est la pointe qui est au Nord-Est de l'isle de Timor , & éloignée d'environ huit lieües.

Timor est une isle longue , haute , & montagneuse qui s'étend du Nord-Est au Sud-Oüest. Elle a environ 70. lieües de long , & 15. à 16. de large. Le milieu de l'Isle en a environ neuf degres de latitude Meridionale. On m'a dit que les Portugais y negocient ; mais je ne sache pas qu'elle produise autre chose que du coire à faire des cables. J'en ai déjà parlé au Chapitre dixième.

Le 27. nous vîmes deux petites Isles au Sud.

AUTOUR DU MONDE.

161

Oüest de Timor. Elles étoient à nôtre Sud-Est. Nous eûmes un gros vent, accompagné de beaucoup de pluie. Le vent fut variable, tantôt Oüest, tantôt Oüest-Sud-Oüest.

Après que nous fûmes hors de routes ces Isles, nous fîmes route au Sud, en vûe de roucher à la Nouvelle Hollande, qui fait partie des terres Australes inconnues, pour savoir ce que ce país pouvoit nous fournir. Le vent tourna de maniere qu'il ne nous fut pas possible de suivre la route que nous nous étions proposée, qui fut d'abord l'Oüest; & puis le Nord, sans aller à la Nouvelle Hollande, à moins que de reculer & de revenir entre les Isles: Mais la saison de l'année n'étoit pas bonne pour aller s'engager entre des Isles au Sud de la digue, à moins que ce ne fut dans un bon havre.

Le 31. nous étions à 13. degrez 20. minutes de latitude, le Cap toujours au Sud. Le vent fut communément Oüest, & fort violent. Nous tinmes ce vent avec deux voiles, & nôtre misaine, & quelquefois nôtre perroquet de grand mâc racourci. Sur les dix heures de nuit nous revirames de bord, & fîmes route au Nord de peur d'aller donner sur un banc, qui est marqué dans nos Cartes à 13. degrez 50. minutes de latitude ou environ. Ce banc est au Sud quart d'Oüest de la partie Orientale de Timor. A trois heures nous revirames encore de bord, & fîmes route au Sud quart d'Oüest, & au Sud-Sud-Oüest.

Le matin dès qu'il fut jour, nous vîmes le banc droit devant nous. Il est suivant tous nos compres à 13. degrez 50. minutes. C'est une petite barre de sable qui se fait

voir sur la surface de l'eau, environnée de rochers qui paroissent environ 8. ou 10. pieds au-dessus de l'eau. Elle est de forme triangulaire, & chaque côté a environ une lieue & demie. Nous allions donner droit au milieu. Nous allâmes à demi mille des rochers, & sondâmes; mais nous ne trouvâmes point de fonds. Nous continuâmes notre route, portant le Cap au Nord pendant deux heures: ensuite nous revîrâmes de bord, & reprîmes la route du Midi, croyant doubler le banc; mais nous ne pûmes. Nous fîmes route du côté Septentrional jusqu'à la pointe Orientale, & approchâmes un peu des rochers: ensuite nous fîmes force de voiles, faisant route au Sud, & passâmes tout auprès. Nous sondâmes encore, & ne trouvâmes point de fond.

Nos Cartes ne mettent ce banc qu'à 16. ou 20. lieues de la Nouvelle Hollande; mais nous fîmes bien 60. lieues droit au Sud, avant que d'en être à la hauteur: & je suis fort persuadé qu'il n'y a point d'endroit de la Nouvelle Hollande dans ce voisinage qui soit si Septentrional de 40. lieues, que nos Cartes le marquent. En effet, si la Nouvelle Hollande est placée comme il faut dans nos Cartes, nous fûmes nécessairement emportez de notre route de près de 40. lieues à l'Ouest: Mais il n'y a nulle apparence que les courans nous aient portez à l'Ouest avec tant de violence, attendu que le vent fut toujours Ouest. Je demeure d'accord qu'aussi-tôt que le Monson change, les courans ne changent pas d'abord, & qu'ils continuent environ un mois après: Mais il y avoit déjà 2. mois pour le moins que le Monson avoit chan-

gè. Nous parlerons ailleurs du Monſon, des autres vents, & des courans. Mais pour le fait dont il s'agit, je croi plus volontiers que nos Geographies ont mal placé ce païs, que de croire que les courans nous ont trompez; car il y a plus d'apparence qu'ils auroient dû nous tromper avant que d'être à ce banc, plutôt qu'après l'avoir doublé, conjecture d'autant plus vraisemblable, que nous avons trouvé sur les côtes de la Nouvelle Hollande, que les marées avoient constamment le même cours, le flux allant au Nord quart d'Est, & le reflux au Sud quart d'Oüest.

Le 4. de Janvier 1688. nous arrivâmes aux tetres de la Nouvelle Hollande, à 16. degrés 30. minutes; ayant, comme j'ai déjà dit, fait route au Sud, depuis le banc que nous doublâmes le dernier jour de Decembre. Nous en approchâmes de bien près, & ne trouvant point d'endroit pour mouiller, parce qu'elles sont exposées au Nord-Oüest, nous côtoyâmes la partie Orientale, le Cap au Nord-Est quart d'Est, car le païs est ainsi situé. Nous fîmes environ douze lieues par cette route, & vinmes à une pointe de terre, d'où le païs s'étend de l'Orient au Midi, durant 10. ou 12. lieues; ce qu'il fait au-delà, c'est ce que je ne puis pas dire. A environ trois lieues de l'Orient de cette pointe il y a une assez longue Baye, avec quantité d'Iles, & un fort bon endroit à mouiller, ou à harler les Vaisseaux à terre. Le 5. de Janvier nous mouillâmes à environ une lieue de l'Orient de cette pointe à deux milles de la côte, à 29. brasses d'eau, sur un sable bon & dur, & le fond net.

La Nouvelle Hollande est une grande étén-

duë de pais. On ne fait pas encore bien si c'est une Isle ou un Continent : Mais je suis certain qu'elle ne touche ni à l'Asie, ni à l'Afrique, ni à l'Amerique. La partie que nous vîmes est basse & unie. Il y a des bancs de sable près de la mer ; les pointes seulement sont pierreuses, comme aussi quelques-unes des Isles de cette Baye.

Le terroir en est sec & sablonneux, & l'on n'y a point d'eau, à moins qu'on n'y fasse des puits. Cependant il produit diverses sortes d'arbres : Mais les bois n'y sont pas en grand nombre, ni les arbres extrêmement gros. La plupart de ceux que nous vîmes nous parurent des arbres à dragon ; & ceux-là sont les plus grands qu'il y ait. Ils sont à peu près de la grosseur de nos gros Pommiers, & environ de la même hauteur. L'écorce est blanchâtre, & tant soit peu dure. Les feuilles sont noires, il distille de la gomme des nœuds & des crevaces, qui sont au corps des arbres. Nous confrontâmes cette gomme avec une certaine gomme ou sang de dragon que nous avions à bord, & nous la trouvâmes de la même couleur & du même goût. Pas un de nous ne connut les autres sortes d'arbres. Il croissoit sous les arbres une herbe assez longue ; mais assez délicate. Nous ne vîmes point d'arbres fruitiers.

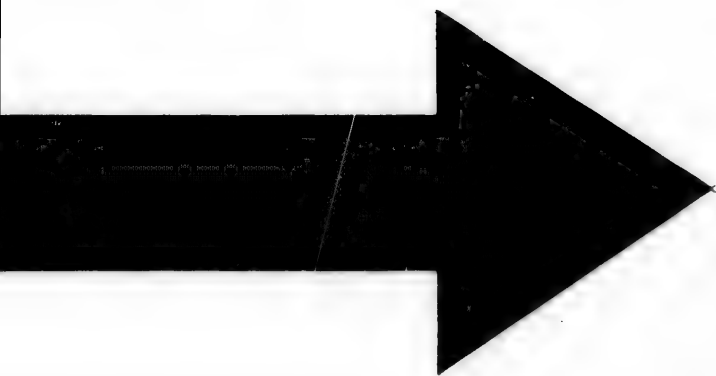
Nous ne vîmes aussi aucune sorte d'animaux, ni aucune trace de bêtes, si ce n'est une seule fois, & nous crûmes que c'étoit la piste d'un mâtin. Il y a quelques petits oiseaux terrestres ; mais ils ne sont pas plus gros qu'un merle. Il n'y a que peu d'oiseaux marins. La mer n'est pas non plus fort poissonneuse,

à moins qu'on ne mette au rang des poissons la vache marine & la tortuë. Il y a quantité d'animaux de ces deux especes; mais ils sont ordinairement sauvages, quoi qu'ils ne soient pas fort inquiétez par les Habitans qui n'ont ni bateaux ni fer.

Les Indiens de cette contrée sont les gens du monde les plus misérables. Les Hodmadods de Monomotapa, quelques gueux qu'ils soient, sont riches au point d'eux, puis qu'ils ont des maisons & des habits de peaux, des brebis, de la volaille, &c. des fruits, des œufs d'Autruche; &c. ce que les autres n'ont pas; & à la figure humaine près, ils ne diffèrent guère des brutes. Ils sont grands, droits & menus, & ont les membres longs & déliés; la tête grosse, le front rond, & les sourcils gros. Leurs paupières sont toujours demi fermées pour empêcher que les mouches ne leur donnent dans les yeux: Aussi sont-elles si incommodés, que quelque chose qu'on fasse avec son éventail, on ne peut les empêcher de donner au visage; & sans le secours des deux mains elles entreroient jusques dans les narines, & même dans la bouche, si les lèvres n'étoient pas bien fermées. De là vient qu'étant incommodés de ces insectes dès leur enfance, ils n'ouvrent jamais les yeux comme les autres peuples: Aussi ne sauroient-ils voir de loin, à moins qu'ils ne levent la tête comme s'ils vouloient voir quelque chose qui fut au-dessus d'eux.

Ils ont le nez gros, les lèvres grosses, & la bouche grande. Je ne sai s'ils s'arrachent les deux dents de devant de la mâchoire supérieure; mais elles manquent à tous





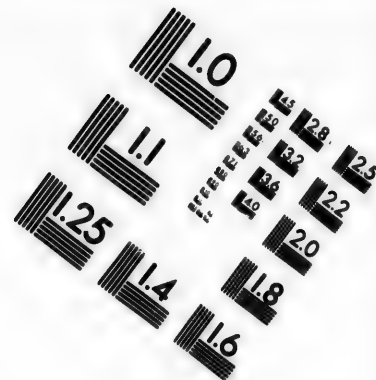
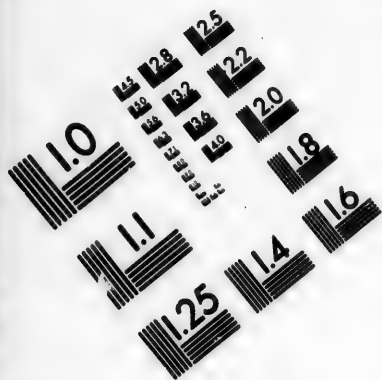
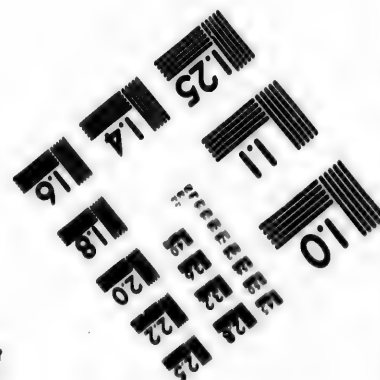
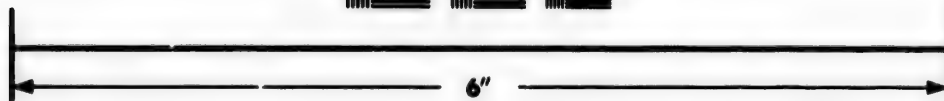
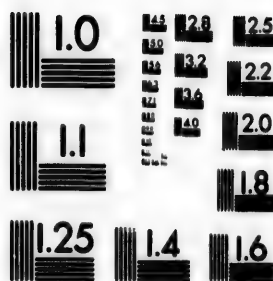


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
1.6
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0
4.5
5.0
5.6
6.3
7.1
8.0
9.0
10.0
11.2
12.5
14.0
16.0
18.0
20.0
22.5
25.0
28.0
31.5
36.0
40.0
45.0
50.0
56.0
63.0
71.0
80.0
90.0
100.0

10
11
12
14
16
18
20
22
25
28
31
36
40
45
50
56
63
71
80
90
100

tant aux hommes, qu'aux femmes; qu'aux vieux & aux jeunes. Ils n'ont point de barbe non plus. Leur visage est long, d'un aspect très-désagréable, sans avoir un seul trait capable de plaire. Les cheveux sont noirs, courts, & crépus comme ceux des Nègres, & non longs & lisses comme ceux du commun des Indiens. Leur visage & le reste de leur corps sont noirs comme les Nègres de Guinée.

Ils n'ont point d'habits, mais seulement un morceau d'écorce d'arbre attaché au milieu du corps en forme de ceinture, & une poignée d'herbe longue, ou trois ou quatre petites branches pleines de feuilles, & soutenues par leur ceinture pour couvrir leur nudité.

Ils n'ont point de maisons non plus, mais ils couchent à l'air sans aucune couverture, n'ayant pour lit que la terre, & pour dais que le Ciel. Si chaque homme & sa femme, ou si tout est commun entr'eux, c'est ce que je ne sais point; tout ce que je sais est qu'ils demeurent en troupe de 20. ou de 30. hommes, femmes, & enfans, tout cela pêle-mêle. Leur unique nourriture est un petit poisson qu'ils prennent en faisant des réservoirs de pierre en travers des petits bras de mer. Chaque marée y jette de petits poissons qui y demeurent, & que ces Indiens ne manquent pas d'aller chercher quand la mer est retirée. Je croi que c'est là le principal de leur pêche. Ils n'ont point d'instrumens pour prendre les gros poissons, quand même ils se présenteroient, mais il est rare qu'ils demeurent en arrière quand la mer se retire. Durant tout le séjour que nous fîmes là, nous ne

AUTOUR DU MONDE.

17

plumes, même poisson avec nos hameçons & nos lignes. Quand l'eau est basse, ils cherchent dans les autres lieux des petoncles, des moules, & des limaçons. Encore y a-t'il bien peu de ces coquillages : De sorte que leur principale subsistance dépend de ce que la mer laisse dans leurs réservoirs. Qu'il y en ait peu ou beaucoup, ils l'amassent & s'en vont au lieu de leur demeure. C'est là que les attendent les vieillards & les enfans qui ne peuvent pas marcher à cause de leur âge. Aussi-tôt qu'ils sont arrivez ils grillent sur les charbons ce que la Providence leur a donné, & le mangent en commun. Quelquefois ils prennent du poisson autant qu'il leur en faut pour se regaler abondamment, & quelquefois aussi à peine en attrapent-ils assez pour en goûter : Mais soit qu'ils en aient peu ou beaucoup, tout le monde en a sa part, tant les petits enfans que les vieillards qui ne peuvent pas aller à la petite guerre comme les autres. Après qu'ils ont mangé, ils se couchent jusqu'au déclin de la marée, que tout le monde se met en marche. Qu'il soit jour ou qu'il soit nuit, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau tems, tout cela est la même chose ; il faut marcher, ou jeûner. La terre ne produit rien qui puisse servir à leur subsistance. Ils n'ont ni herbes, ni légumes, ni aucune sorte de grain que nous ayons vu. Il n'y a point aussi d'oiseaux ou de bêtes qu'ils puissent prendre, parce qu'ils n'ont aucune sorte d'instrumens.

Je n'ai pas remarqué qu'ils rendent à Dieu un service religieux. Ils ont une espèce d'armes pour défendre leur réservoir, ou combattre leurs ennemis, si quelqu'un se pré-

H 1

fente, pour attaquer leur misérable pèche. Ils se mirent d'abord en devoir de nous faire peur avec leurs armes, parce que nous étions à terre; & que nous les empêchions d'approcher des lieux où ils avoient accoustumé de pêcher. Les uns avoient des épées de bois, d'autres des especes de lances. Leur épée est un morceau de bois en forme de coutelas. Leur lance est un bâton long & droit, pointu par un bout, & qu'on met ensuite au feu pour le rendre plus dur. Je n'ai point vû là de fer, ni aucun autre métal: Et il y a apparence qu'ils se servent de haches de pierre, comme font certains Indiens de l'Amerique. J'ai fait la description de ces haches dans le chapitre quatrième.

Je ne sai comment ils font du feu: Mais il y a apparence qu'ils font comme les Indiens avec du bois, ce que nous faisons avec de l'acier & des cailloux. Je l'ai vû faire aux Indiens de l'Isle de Bon-air, & j'en ai fait moi-même l'épreuve. Ils prennent un morceau de bois plat assez uni, & y font un petit trou d'un côté: Ensuite ils prennent un autre morceau de bois rond & dur de la grosseur environ du petit doigt: Ils le font pointu par un bout comme un p. eau, mettent ce bout pointu dans le trou du morceau plat & uni, & tournant le morceau dur entre les paumes de leurs mains, ils frotent la piece plate jusques à ce qu'elle fume, & prenne enfin feu.

Ces Insulaires parlent un peu du gosier; mais nous ne pûmes pas entendre un seul mot de ce qu'ils disoient. Nous mouillâmes, comme j'ai déjà dit, le 5. de Janvier; & voyant des gens sur la côte, nous envoyâmes

d'abord un canot, pour faire connoissance avec eux, dans l'esperance qu'ils pourroient nous fournir quelques provisions : Mais les habitans voyans venir nôtre Canot, s'enfuirent, & se cachèrent. Nous cherchâmes durant trois jours de suite, dans l'esperance de trouver leurs maisons; mais nous n'en trouvâmes aucune : Cependant nous vîmes plusieurs lieux où ils avoient fait du feu. Desesperant enfin de trouver leurs habitations, nous cessâmes de chercher, & laissâmes plusieurs bagatelles dans les lieux où nous crûmes qu'ils pourroient venir. Nous ne trouvâmes point d'eau dans les lieux que nous visitâmes, si ce n'est de vieux puits dans les Bayes sablonneuses.

Nous passâmes enfin aux Isles, & y trouvâmes un grand nombre d'Insulaires. Je croi qu'il y en avoit 40. dans une Isle, tant hommes, que femmes, & enfans. D'abord que nous eûmes mis pied à terre, les hommes nous menacerent avec leurs épées & leurs lances; mais nous les écartâmes par un coup de canon que nous tirâmes pour leur faire peur. L'Isle étoit si petite, qu'ils ne pûrent se cacher : Mais ils furent en grand desordre après que nous eûmes fait décente, & sur tout les femmes & les enfans, parce que nous marchâmes droit à leur camp, les femmes les plus vigoureuses prenans leurs enfans s'enfuirent en hurlant, & les petits enfans les suivirent en criaillant; mais les hommes demeurèrent. Quelques femmes, & ceux qui ne pûrent pas fuir, resterent auprès du feu, faisant des lamentations, comme si nous fussions venus pour les manger. Mais quand ils virent que nôtre in-

rention n'étoit pas de leur faire du mal , ils furent assez tranquilles , & ceux qui s'en étoient fuis revinrent d'abord. Il n'y avoit à cette habitation qu'un seul feu , couvert de quelques branches , placés du côté d'où venoit le vent.

Après que nous eûmes demeuré-là quelque tems , les hommes se rendirent familiers ; & nous en habillames quelques-uns , dans l'esperance qu'ils nous rendroient quelque service en cette considération ; car y trouvant des puits , nous résolûmes de faire apporter à bord deux ou trois barriques d'eau. Comme il étoit pénible de la voiturer à nos Canots , nous esperions engager ces gens à nous l'apporter , & c'étoit pour cela que nous leur avions donné des habits : à l'un , une vieille paire de haut-de-chaussé , à l'autre une méchante chemise ; à l'autre enfin une casaque qui ne valoit presque rien , & qui néanmoins auroit été agreablement reçue en des lieux où nous avions été , ce qui nous faisoit croire que ces gens-là le recevroient de même. Nous leur mîmes toutes ces nippes , esperant que cet ajustement les obligeroit à travailler pour nous de bon cœur. Ayant donc mis nôtre eau dans de petits barrils longs , contenant environs six Gallons chacun , & fait exprés pour transporter de l'eau , nous menames nos nouveaux valets aux puits , & leur mîmes à chacun un barril sur le corps , pour le porter à nôtre Canot. Mais tous les signes que nous pûmes leur faire furent inutiles , car ils demeurèrent sans mouvement comme autant de statues , grimaçans comme des singes , & se regardans les uns les autres. Ces pauvres gens n'étoient

pas accoutûmez à porter des fardeaux, & je croi qu'un de nos garçons de bord âgé de dix ans, auroit porté aussi pesant qu'un d'eux. Ainsi nous fûmes contraints de porter nôtre eau nous-mêmes, & se dépouillerent de leurs habits, & les quitterent comme si les habits n'étoient faits que pour travailler. Je ne m'aperçûs pas qu'ils en fissent d'abord beaucoup de cas, & ne parurent pas non plus grands admirateurs de tout ce que nous avions à bord.

Une autre fois que nôtre Canot étoit entre ces Isles cherchant du Gibier, on vit une troupe de ces gens qui passoient à la nage d'une Ile à l'autre; car ils n'ont ni canots, ni bâteaux, ni barques. Les nôtres en prirent quatre qu'ils amenèrent à bord. Deux étoient d'un âge mediocre, & les deux autres avoient environ 18. ou 20. ans. Nous leur donnâmes du ris bouilli, avec de la tortuë, & de la vache marine aussi bouillies. Ils devorent avidement ce que nous leur donnâmes; mais ils ne regarderent pas seulement le Vaisseau, ni rien de tout ce qui étoit dessus; & après qu'on les eut remis à terre, ils s'enfuirent le plus vite qu'ils pûrent. A nôtre arrivée avant que de les connoître, ou d'en être connus, une troupe de ceux qui habitoient la terre ferme, vinrent tout proche de nôtre Vaisseau, & se tenant sur un banc assez élevé, ils nous menaçoient en branlant leurs épées & leurs lances. Le Capitaine fit enfin battre le tambour, ce qui fut fait tout-à-coup & avec beaucoup de vigueur, dans la seule vûë de les épouvanter. Ils n'entendirent pas plutôt le bruit, qu'ils s'enfuirent au plus vite trians du gosier Gury, Gury. Ces mêmes habitations de

terre ferme, s'enfuyoient toujours de nous : Cependant nous en ptimes plusieurs ; car comme je l'ai déjà remarqué , ils ont les yeux si mauvais , qu'ils ne nous voyoient que quand nous étions près d'eux. Nous leur donnions toujours des vivres , & les laissions aller : Mais peu de tems après que nous fûmes arrivez , les habitans des Isles s'aguerrirent , & ne branloient pas pour nous.

Après une semaine de séjour , nous halâmes nôtre Vaisseau dans une petite Baye sablonneuse. Cela se fit au montant de la marée , & nous le tirâmes jusques à ce qu'il fut à flot. Quand la mer vint à baisser , il demeurâ à sec , & près de demi mille à la ronde on ne voyoit que sable aride , car la mer hausse & baisse là environ cinq brasses. Le flux va au Nord quart d'Est , & le reflux au Sud quart d'Ouest. A toutes les basses marées nous étions tout-à-fait à sec , éloignez de la mer d'environ cent verges. Ainsi nous avions le tems de calfeutrer le fonds de nôtre Navire ; ce que nous ne manquâmes pas de faire avec beaucoup de soin. La plupart de nos gens étoient à terre dans une tente , où l'on raccommodoit nos voiles. Les Pêcheurs apportoiént tous les jours des Tortuës & des Manates , dont nous faisons nôtre nourriture ordinaire.

Pendant que nous fûmes là , je tâchai de résoudre nos gens à gagner quelque Comptoir Anglois ; mais on me menaça de mettre pied à terre , & de m'y laisser. Cette menace me fit lâcher prise , résolu d'attendre patiemment un tems & un lieu plus convenable pour les quitter. J'espérois de trouver bientôt l'un & l'autre , parce qu'ils avoient des

sein en partant de là, d'aller au Cap Comorin. Ils avoient résolu chemin faisant de visiter l'Isle de Cocos, située suivant nos Cartes à 12. degrez 12. minutes de latitude Septentrionale, dans l'esperance d'y trouver du fruit dont l'Isle porte le nom.

CHAPITRE XVII.

Laisant la Nouvelle Hollande, ils passent par l'Isle de Cocos, & touchent à une autre Isle pleine de bois qui en est proche. Animal terrestre qui ressemble à une grosse écrevisse. Noix de Cacao flottent en mer. L'Isle triste produit du Cacao, quoi qu'elle soit inondée toutes les fois que la mer monte. Ils mouillent à une petite Isle près de celle de Nafsan. Isle de Hog, & autres. Un Pros d'Atchin pris. Isle de Nicobar, & autres de ce nom. Ambre gris bon & mauvais. Mœurs des habitants de ces Isles. Ils mouillent à l'Isle de Nicobar. Situation de cette Isle, son terroir, & l'agréable mélange de ses Bayes, de ses arbres, &c. Arbre de Milori, & de son fruit dont on se sert au lieu de pain. Habitants de l'Isle de Nicobar; leur portrait, leurs habits, leur langage, leurs habitations. Ils n'ont aucune forme de Religion & de Gouvernement. Leur nourriture & leurs canots. Ils culscent leurs Vasseaux. Projets de l'Auteur, qui obtient permission d'aller à terre, accompagné de deux Anglois, des Portugais, & de quatre Malayens d'Atchin. Leur première rencontre avec les Insulaires. Communes Traditions des Canibales, ou mangeurs d'hommes. Comment ils sont reçus à terre. Ils achèvent au Canot pour passer à Atchin, & le ren-

versent la premiere fois qu'ils le mettent en mer. Après l'avoir raccommode ils se rembarquent pour la partie Orientale de l'Isle. Ils ont guerre avec les Insulaires ; mais la paix étant faite , ils font leurs magasins , & se préparent à leur voyage.

LE douze de Mars 1688. nous fîmes voiles de la nouvelle Hollande par un vent de Nord-Nord-Oüest, & beau tems. Nous fîmes route au Nord ; résolu, comme j'ai dit , de toucher à l'Isle de Cocos , mais les vents de Nord - Oüest , d'Oüest Nord - Oüest , & de Nord-Nord-Oüest , que nous eumes durant plusieurs jouts nous obligerent à faire route plus à l'Est qu'il ne falloit pour trouver cette Isle. D'abord que nous fumes en mer nous eûmes fort mauvais tems, accompagné de beaucoup de tonnerres, d'éclairs, de pluye, & d'un vent orageux.

Le vingt-six de Mars nous étions à la latitude de l'Isle de Cocos, c'est-à-dire à douze degrez douze minutes. Autant que nous en pouvions juger nous étions alors à trente ou cinquante lieues de l'Orient de cette Isle. Le vent étoit Sud-Oüest , ainsi nous aimâmes mieux faire route du côté des Isles qui sont à l'Occident de Sumatra, que d'aller à vent contraire à l'Isle de Cocos. J'en fus fort aise, dans l'esperance que je pourrois m'échaper à Sumatra , ou en quelqu'autre endroit.

Nous ne trouvâmes rien de remarquable jusqu'au vingt-huit, si ce n'est deux gros Gou-lus que nous primes. Nous gagnâmes ensuite une petite Isle pleine de bois qui est à dix degrez trente minutes de latitude. Sa longitude de la nouvelle Hollande d'où nous venions

étoit suivant mon compte douze degrez six minutes Oüest. Il y avoit beaucoup d'eau autour de l'Isle, & par consequent il n'y avoit pas moyen d'y mouiller: mais nous envoyâmes deux Canots à terre, dans l'un desquels il y avoit des Charpentiers pour couper un arbre propre à faire une autre pompe: L'autre alloit chercher de l'eau, & trouva un beau petit ruisseau près de la pointe du Sud-Oüest de l'Isle: mais l'eau donnoit si haut sur le rivage, qu'il n'y eut pas moyen de mettre pied à terre. A midi nos Canots revinrent à bord, & les Charpentiers apportèrent un bon arbre, dont ils firent une pompe pareille à celle qu'ils avoient faite à Mindanao. L'autre Canot apporta tant de Boubies & d'hommes de guerre, que quand ils furent bouillis tout le monde en eut à suffisance. Ils apportèrent aussi un certain animal terrestre, qui a de l'air d'une grosse Ecrevice, à la réserve qu'il n'a pas comme elle de grosses pattes. Ces animaux se tiennent dans les sables arides, & terrent comme des Lapins. Le Chevalier François Drake parle dans son voyage autour du monde de semblables animaux qu'il trouva à Ternate, & à quelques autres des Isles à épicerie, ou près d'elles. C'étoit une fort bonne nourriture, & de fort bon goût. Ils étoient si gros qu'un homme n'en auroit pu manger deux, car ils étoient presque de la grosseur de la jambe. Leurs coquilles étoient d'un brun obscur, & rouge quand elles avoient bouilli.

Cette Isle est de bonne hauteur. Il y a des rochers escarpez du côté du Sud, & du Sud-Oüest, & au Nord une Baye sablonneuse: mais beaucoup d'eau près de la côte. Le ter-

roir est noirâtre & gras , & produit diverses sortes de gros arbres.

A environ une heure après midi nous fîmes voiles de cette Isle par un vent de Sud-Oüest , portant le Cap au Nord-Oüest. Ensuite le vent devint à peu près Nord-Oüest , & fut plusieurs jours consecutifs entre Oüest-Nord-Oüest & Nord-Nord-Oüest : je remarquai que le vent fut la plûpart du tems Oüest ou Nord-Oüest , & qu'alors nous eûmes tous-jours de la pluie , des grains , & beaucoup de tonnerres & d'éclairs ; mais quand le vent venoit du Sud , il étoit petit , & amenoit le beau tems.

Nous ne rencontrâmes rien de remarquable jusques au 7. d'Avril , qu'étant à 7. degrez de latitude Meridionale , nous vîmes de loin au Septentrion la terre de Sumatra. Le 8. nous découvrîmes tout à plein l'Orient de cette Isle. Nous étions alors à six degrez de latitude Meridionale. Le lendemain 10. étant à 5. degrez 11. minutes de latitude , & à environ 7. à 8. lieües de l'Isle de Sumatra , nous vîmes du côté de l'Occident quantité de noix de Cacao qui flotolent en mer. Nous hissâmes nôtre Canot , & en primes quelques-unes. Les noix étoient fort saines , & les noyaux de fort bon goût. Le lait ou l'eau de quelques-unes étoit encore douce , & bonne.

Le 11. nous vinmes à une petite Isle nommée Triste , qui est suivant mon observation à 4. degrez de latitude Meridionale. Elle est à environ 14. ou 15. lieües de l'Occident de l'Isle de Sumatra. De là jusqu'au Septentrion il y a plusieurs petites Isles qui ne sont pas habitées , à la même distance de celle de Su-

matra. L'Isle Triste n'a pas un mille de circuit, & est si basse que le flux la couvre entièrement. Le terroir est sablonneux, & plein de Cacaotiers. Les noix sont petites, & cependant d'assez bon goût, pleines, & plus pesantes pour leur grosseur que toutes celles que j'ai jamais touchées.

Nous envoyâmes nos Canots à terre pour aller chercher des noix de Cacao. Ils firent trois voyages, & revinrent toujours chargés. Nos Pêcheurs aussi sortirent, & apportèrent du poisson qu'on fit bouillir pour le souper. Ils tuèrent aussi deux jeunes Alligators, qui furent salez & gardés pour le lendemain.

Je n'eus point d'occasion de me sauver comme je le souhaitois. Si j'avois eu un Bateau, j'aurois passé de là à Sumatra : Mais il n'y eut pas moyen. Nous remîmes à la voile le 19. faisant route au Septentrion de l'Occident de Sumatra. Nous ne mangions alors que du ris, & la chair des noix de Cacao, râpées & trempées dans l'eau ; ce qui faisoit une espèce de lait où nous mettions notre ris, & composoit un assez agréable mets. Etant partis de l'Isle Triste, nous vîmes d'autres petites Isles, qui étoient aussi pleines de Cacaotiers.

Le 19. à 3. degrez 25. minutes de latitude Septentrionale, la pointe du Sud-Ouest de l'Isle de Nassau étoit à environ 8. milles de distance. C'est une assez grande Isle ; mais déserte, à 3. degrez 20. minutes de latitude Meridionale, & pleine de grands arbres. A environ un mille de l'Isle de Nassau, il y en a une autre petite pleine de Cacaotiers. Ce fut-là où nous mouillâmes le 20. pour ache-

ver notre provision de noix à Cacao. Cette Isle est presque entourée de rochers, de manière que nos bateaux ne pouvoient venir à terre, ni revenir à bord quand l'eau étoit basse: cependant nous amenâmes à bord quatre bateaux chargez de noix. Cette Isle est basse aussi bien que l'Isle Triste, & l'on ancre au Septentrion, à quatorze brasses d'eau à un mille de la côte, sur un sable net.

Le 21. nous remîmes à la voile le Cap au Nord, & côtoyant toujours l'Occident de l'Isle de Sumatra. Le vent étoit entre Sud & Sud-Ouest, & le tems variable, tantôt nous avions des pluies & des Grains, & tantôt beau tems.

Le 26. nous passâmes la ligne, côtoyant encore le Nord entre l'Isle de Sumatra & une étendue de petites Isles qui en sont à quatorze ou quinze lieues. L'Isle des Pourceaux est la plus considérable de ces petites Isles. Elle est à trois degrez quarante minutes de latitude Septentrionale, assez élevée & unie, & embellie de grands arbres fleuris. Nous la doublâmes le vingtième.

Le 29. nous vîmes une voile à notre Nord, & nous lui donnâmes la chasse: mais comme il y avoit peu de vent nous ne la joignîmes que le trente. Ce jour-là n'en étant qu'à une lieue, le Capitaine Reed fut à elle en Canot, la prit, & la mena à bord. C'étoit un Pros d'Achin; il étoit destiné pour cette Place, & son équipage consistoit en quatre hommes. Il venoit d'une des Isles à Cacao que nous avions doublées, & étoit chargé de noix & d'huile de Cacao. Le Capitaine Reed fit décharger à bord toutes les noix, & autant d'huile qu'il jugea à propos: ensuite il fit faire

un trou au fond de la barque, la laissa aller, & retint l'équipage prisonnier.

Ce ne fut pas pour la valeur de la cargaison que le Capitaine Reed prit cette barque; mais pour empêcher quelques autres & moi d'aller à terre. Il savoit que nous étions prêts à desertter, si l'occasion s'en presentoit, & croyoit qu'en maltraitant & pillant les gens du país nous aurions peur de nous jeter parmi eux: mais ce procedé nous fut avantageux contre son esperance, comme je le dirai dans la suite.

Le premier de Mai nous baissames au Nord-Oüest de l'Isle de Sumatra, à 7. ou 8. lieües de la côte. Nos Anglois du Fort saint George appellent cette partie Occidentale de Sumatra que nous côtoyames, la côte Occidentale simplement, sans ajoûter le nom de Sumatra. Les prisonniers que nous avions faits le jour precedent nous montrerent les isles qui sont à la hauteur du havre d'Achin, & les capaux par où les vaisseaux entrent; & nous dirent en même tems qu'il y avoit un Comptoir Anglois à Achin. J'aurois souhaité y pouvoir aller, mais je fus contraint d'attendre avec patience que mon tems fut venu.

Nous faisons alors route vers les Isles de Nicobar, en vûe de caleutrer le fond de notre vaisseau pour le rendre bon voilier.

Le quatre au soir nous découvrimes une des Isles de Nicobar. La plus Meridionale est à quarante lieües Nord-Nord-Oüest du Nord-Oüest de l'Isle de Sumatra. La plus Meridionale est Nicobar même: mais nos gens de marine appellent Isles de Nicobar tout ce grand nombre d'Isles qui sont au Sud des Isles d'Andeman.

Les habitans de ces Isles n'ont aucun commerce réglé avec aucune Nation : mais quand il y passe des Vaisseaux , ils vont à bord avec leur Pros pour leur vendre leurs marchandises , sans s'informer de quelles Nations ils sont. Car tous les Blancs sont pour eux la même chose. Leurs principales marchandises sont de l'ambre gris & des fruits.

Les habitans originaires de ces Isles trouvent souvent de l'ambre gris : ils le connoissent fort bien , & savent fort bien aussi tromper les Etrangers qui ne le connoissent pas , par un certain mélange , qui ressemble beaucoup au naturel. Plusieurs des nôtres en acheterent deux de cette espece , qu'ils eurent pour peu de chose. Environ ce tems-là le Capitaine Weldon toucha aussi à quelques-unes des Isles situées au Nord de celle où nous étions. Je vis quantité d'ambre gris falsifié , qu'un de ses gens y avoit acheté ; mais il n'étoit pas bon , & n'avoit aucune odeur : Cependant j'y en vis de fort bon & de fort odoriferant.

On avoit envoyé deux Moines à l'Isle où étoit le Capitaine Weldon , pour convertir les Indiens. L'un se retira avec le Capitaine Weldon , & l'autre y demeura. Celui qui s'en alla avec Weldon , disoit beaucoup de bien des habitans de cette Isle , & assuroit qu'ils étoient honnêtes , civils , & de bonnes gens : qu'ils n'étoient ni querelleux , ni larrons , ni meurtriers : Qu'ils se marioient , ou vivoient au moins comme mari & femme , en avec une ; sans jamais changer que quand la mort les separoit : ponctuels , & tenans de bonne foi les marchez qu'ils faisoient & ayant du penchant à embrasser la Reli-

gion Chrétienne. Je tiens tout cela de la bouche d'un Prêtre, qui me dit à Tonquin qu'il l'avoit appris par une Lettre du Moine que le Capitaine Weldon avoit ramené de ces pais-là. Mais continuons nôtre voyage.

Le 5. de Mai nous baissâmes du côté de l'Oüest de l'isle de Nicobar, proprement ainsi nommée, & mouillâmes au Nord-Oüest de cette Isle dans une Baye, à 8. brasses d'eau, & à moins de demi mille de la côte. Le gros de cette Isle est à 7. degrez 30. minutes de latitude Septentrionale, d'environ 10. lieües de long, & de 3. à 4. de large. Le côté Meridional est assez élevé, & près de la mer il y a des rochers escarpez. Le reste de l'isle est bas, plat, & uni. Le terroir est noir & profond, & parfaitement bien arrosé par de petits ruisseaux courans. Il produit quantité de grands arbres bons à tout. Le gros de ces arbres ne paroît qu'un seul bocage. Mais ce qui relève la beauté de cette Isle quand on la voit de quelque distance en mer, sont plusieurs pieces de Cacaotiers qui croissent autour dans chaque Baye. Les Bayes ont demi mille, ou un mille de long, plus ou moins, & elles sont divisées les unes des autres par autant de petites pointes pierreuses de terre, garnies de bois.

Comme les Cacaotiers croissent par bocages dans les Bayes qui regardent la mer, aussi y a-t-il une autre sorte d'arbres fruitiers dans les Bayes qui sont face derriere les Cacaotiers, & qui sont plus éloignées de la mer. Les Originaires de l'Isle appellent cet arbre fruitier Melori. Il est de la grosseur de nos gros Pommiers, & à peu près de la même hau-

teur. L'écorce est noirâtre, & la feuille assez large. Le fruit est aussi gros que le fruit à pain de l'Isle de Guam, dont nous avons parlé dans le Chapitre 10. ou pour mieux dire de la grosseur d'un pain d'un sol, de la figure d'une poire, avec une écorce dure & polie d'un vert clair. Le dedans du fruit ressemble fort à la pomme, à la reserve qu'il est plein de petits filamens, aussi gros que de gros fil. Je n'ai jamais vû que là de ces sortes d'arbres.

Les Originaires de cette Isle sont grands & bien proportionnez de leurs membres. Ils ont le visage assez long, les cheveux noirs, le nez mediocre, & en un mot toute la simetrie de leur visage est parfaitement bien proportionnée. Ils ont les cheveux noirs & lisses, & leur teint est de couleur de cuivre. Les femmes n'ont point de poil aux sourcils. Je croi qu'elles se l'arrachent, car les hommes y en ont comme les autres gens.

Les hommes sont tout nuds, à la reserve d'une longue & étroite piece de toile ou ceinture, qu'ils ont tout autour des reins, & qui leur descendant entre les cuisses, se releve par derriere, & se retrouffe dans la ceinture. Les femmes ont une espee de jupon court qui s'attache aux reins, & leur decend jusqu'aux genoux.

Leur langage est different de tous ceux que j'ai connus ou que j'ai entendu parler, cependant ils ont quelques mots Malayens, & il y en avoit qui parloient quelques mots Portugais, qu'ils apprennent selon les apparences des Vaisseaux qui passent par-là. En effet quand ces gens voient un Vaisseau, ils pren-

nent incontinent leurs Canots , & s'en vont à bord. Je n'ai pas remarqué qu'ils ayent aucune forme de Religion. Aussi n'ont-ils ni temples , ni idoles , & ne rendent que j'aye vu , aucun culte extérieur à aucune divinité.

Ils demeurent tout autour de l'Isle dans les Bayes près de la mer , y ayant dans chaque Baye quatre ou cinq maisons , plus ou moins. Elles sont bâties sur des pilotis comme à Mindanao , petites , basses , & quarrées. Chaque maison n'a qu'une chambre exhaussée d'environ huit pieds ; le reste du toit a environ huit autres pieds de haut. Ce toit n'a point de gouttières ; mais au lieu de cela il est fort proprement fait en forme de dôme avec de petits soliveaux de la grosseur du bras , courbez en rond comme un demi Croissant , & fort artistement couvert de feuilles de Palmeto.

Ils n'ont point de Gouvernement autant que j'ai pu le remarquer. Tout paroît égal sans distinction , & chacun est maître chez soi. Leurs plantations sont composées de Cacaotiers uniquement , qui croissent près de la mer , la terre n'étant point défrichée plus avant dans le pays. En effet j'ai remarqué que quand on a passé les fruitiers , on ne voit point de chemins qui menent dans les bois. Le plus grand usage qu'ils fassent de Cacaotiers est d'en tirer du Toddy , qu'ils aiment avec passion.

Il semble que le Melori soit un fruitier sauvage , on en fait bouillir le fruit dans de grands pots de terre , qui contiennent 12. ou 14. Gallons. On remplit ces pots de ce fruit , & y mettant un peu d'eau , on couvre bien la gueule

du pot afin que la fumée ne s'exhale point en bouillant. Quand le fruit est mol, on le pelle, on separe la chair des filamens avec un bâton plat fait en forme de couteau : Ensuite on en fait des masses de la grosseur d'un fromage d'Hollande, & on le garde six à sept jours. Il paroît jaune, il est de bon goût, & c'est leur principale nourriture ; car ils n'ont ni Yams, ni Patates, ni Ris, ni Plantains, ou s'ils en ont, c'est bien peu : Cependant ils ont de petits cochons, mais pas en grand nombre, & fort peu de coqs & de poules, comme les nôtres. Les hommes s'occupent à la pêche : Mais je n'ai pas vu qu'ils prissent beaucoup de poisson. Chaque maison a pour le moins deux ou trois canots qu'on tire à terre.

Les Canots dont on se sert pour la pêche, sont pointus par les deux bords, & les deux bords & le fond sont fort minces & fort polis. Ils sont faits à peu près comme les Pros de Guam, plats d'un côté, & de l'autre assez gros de ventre ; & ont d'un côté de petits ailerons légers. Comme ils sont minces & légers, on les mène mieux à la rame qu'à la voile : Cependant ils vont assez bien à la voile, & ils les gouvernent par le moyen d'une piece de bois qui pend dans l'eau perpendiculairement. Il y a communément sur un de ces Canots 20. ou 30. hommes, & il est rare qu'il y en ait moins de neuf ou dix. Leurs avirons sont courts, & ils s'en servent comme nous faisons des nôtres. Les bancs sur lesquels les Rameurs s'asseient, sont des bambous fendus, mis en travers & si près les uns des autres, qu'il semble que ce soit un pont. Ces bambous sont mobiles, & quand quelqu'un

ent
l'en
pou
not
Isle
est
nou
ceu
nou
M
con
heu
te
tou
tren
van
mer
plir
éran
de p
chan
diffi
Occ
Je
rer,
de
imp
sujet
atten
je po
ces,
quip
Out
quit
jours
prese
pens

entre pour ramer , il enlève le bambou de l'endroit où il veut s'asseoir , & le met à côté pour faire place à ses jambes : Les autres canots de ces Isles sont faits comme ceux des Isles de Nicobar : Et il y a apparence qu'il en est de même pour les autres choses : car nous ne remarquâmes aucune différence en ceux qui vinrent à nous durant le séjour que nous y fîmes.

Mais revenons à nos affaires. Ce ne fut comme j'ai dit , que le 7. de Mai sur les dix heures du matin que nous mouillâmes à cette Isle. Le Capitaine Reed fit incontinent tourner le Vaisseau sur le côté pour le calfeutrer ; ce qui fut fait ce jour-là & le jour suivant. Comme on avoit dessein de remettre en mer le soir , on ne perdit pas de tems à remplir tous les vaisseaux d'eau ; parce que le vent étant Nord-Nord-Est , le Capitaine esperoît de passer au Cap Comorin avant que le vent changeât. Autrement il n'auroit pas été sans difficulté de le faire , parce que le Monson Occidental approchoit.

Je crus alors qu'il étoit tems de me retirer , & d'avoir , s'il étoit possible , permission de demeurer là ; car il paroissoit tout-à-fait impossible de se dérober , & je n'avois aucun sujet de desespérer d'obtenir cette permission , attendu principalement que c'étoit un lieu où je pouvois demeurer selon toutes les apparences , sans faire aucun préjudice au reste de l'équipage , quand même j'en aurois eu le dessein. Outre que la conjoncture étoit favorable pour quitter le Capitaine Reed , ce que j'avois toujours eu envie de faire dès que l'occasion s'en présenteroit , la raison particulière qui me fit penser à demeurer là , fut l'esperance que j'a-

Vois de m'y avancer considerablement par le commerce de l'ambre gris , & de faire une grande fortune avec les gens du pais. Je pouvois en peu de tems apprendre leur langage , & en m'accoutumant à ramer avec eux sur leurs Pros ou Canots , & sur tout me conformant à leurs coûtumes & à leur maniere de vivre , j'aurois vû combien ils en tiroient , & en quel tems de l'année on en trouvoit le plus. Je jugeois ou qu'il me seroit ensuite aisé de me retirer , & de m'embarquer sur le premier Vaisseau qui passeroit par là , soit Anglois , Hollandois , ou Portugais , ou de gagner quelque jeune Indien ; & l'engager à me transporter sur son Canot à Achin. J'aurois pû m'y pourvoir des marchandises les plus recherchées de mes Insulaires , & à mon retour je me serois servi de ces marchandises pour acheter leur ambre gris.

Je n'avois pas fait semblant jusques-là de vouloir aller à terre ; mais ayant fait provision d'eau , & le Vaisseau étant prêt à faire voiles , je priai le Capitaine Reed de me faire mettre à terre sur cette Isle. Lui qui croyoit que je ne pouvois pas descendre en lieu moins fréquenté des Vaisseaux , se rendit volontiers à ma priere , ce qu'il n'auroit apparemment pas fait s'il eût crû que j'eusse dû bien-tôt partir de-là , de peur de me donner occasion de faire son Histoire aux Anglois ou aux Hollandois. Je pris sans perdre de tems mon coffre & mon lit , & de peur que mon homme ne changeât d'avis , je cherchai incontinent quelqu'un pour me mettre à terre.

Le Canot sur lequel je me mis , me débar-

AUTOUR DU MONDE. 121

qu'à dans une petite Baye sablonneuse , où il y avoit deux maisons ; mais personne dedans. Les habitans avoient déménagé , parce qu'ils avoient apparemment eu peur de nous , qui étions à bonne portée ; cependant les hommes & les femmes étoient venus à bord sans donner aucune marque d'apprehension. Nôtre Canot retournant à bord trouva le maître des maisons qui venoit à terre. Il fit divers signes à nos gens de me ramener ; mais ils ne voulurent pas l'entendre. Ensuite il vint à moi , & m'offrit son bateau pour me transporter à bord ; mais je le refusai. Alors il me fit signe d'entrer dans la maison , & autant que je pus le comprendre par ses signes , & par quelques mots Malayens dont il se servit , il vouloit me faire entendre que la nuit quand je serois endormi il sortiroit quelque chose des bois qui me tueroit , voulans apparemment parler de quelque bête feroce. J'apportai donc dans la maison mon coffre & mes habits.

A peine avois-je été une heure à terre , que le Capitaine Teat , & le nommé Jean Darnel ; & trois ou quatre autres armez , arrivèrent pour me ramener à bord. Il n'étoit pas besoin d'envoyer un si gros cortège. Quand il ne seroit venu que le garçon de la Cabane , je n'aurois pas fait difficulté de retourner. J'aurois bien pû me cacher dans les bois ; mais en ce cas ils auroient mal-traité ou tué quelques-uns des Insulaires en vûe de les animer contre moi. Je leur dis donc que j'étois prêt à les suivre ; je pris toutes mes hardes & m'en retournai avec eux.

Etant de retour à bord , je trouvai tout en mouvement. Trois autres encouragez par

mon exemple demandoient qu'on leur permit de m'accompagner. L'un étoit Monsieur Coppinget Chirurgien, l'autre Robert Hall, & le troisième nommé Ambroise, duquel j'ai oublié le surnom. Ces trois hommes avoient toujours eû même dessein que moi. Les deux derniers ne trouvoient pas beaucoup d'opposition; mais le Capitaine Reed & le reste de l'équipage ne vouloient pas perdre le Chirurgien. Ce dernier enfin sauta dans le Canot avec mon fusil, jurant qu'il iroit à terre, & que si quelqu'un se mettoit en devoir de l'en empêcher, il tiroit dessus. Mais Jean Olivier qui étoit alors Quartier-Maître, sauta dans le Canot, le saisit, lui ôta le fusil, & le fit rentrer dans le Vaisseau avec le secours de deux ou trois autres.

Hall, Ambroise & moi, fûmes donc ramenez à terre. Un de nos Rameurs déroba une hache, & nous la donna, sachant que c'étoit un bon outil parmi les Indiens. Comme il faisoit déjà obscur, nous allumâmes une chandelle, & parce que j'étois le premier venu dans notre nouveau pays, je les menai aux maisons où nous tendîmes incontinent nos branles. A peine avions-nous achevé, que le Canot revint à terre, chargé des quatre Malayens d'Achin, que nous avions faits prisonniers à la hauteur de Sumatra, & du Portugais du Vaisseau Siamois qui vint à bord du nôtre; à la rade de Pulo Condore. On n'avoit plus besoin de ces gens-là, parce qu'on alloit quitter la côte de Malaya, où le jeune Portugais servoit d'Interprète, & qu'on ne craignoit pas alors que les habitans d'Achin pussent nous rendre service, en nous transportant dans leur pays, qui étoit

éloi-

éloigné de quarante lieues : ne s'imaginant pas que nous osassions tenter une pareille entreprise, qui étoit hardie à la vérité. Nous étions assez forts pour nous défendre contre les Originaires de l'Isle, en cas qu'ils nous déclaraient la guerre ; mais quand il ne me seroit venu personne je n'aurois pas eu la moindre peur. Peut-être même aurois-je eû moins à craindre, parce que j'aurois pris garde de ne choquer personne. Je suis persuadé qu'il n'y a point de peuple assez barbare pour tuer un particulier que le hasard fait tomber entre ses mains, où qui vient dans les pays par cas fortuit, à moins qu'on ne se le soit attiré par quelque outrage ou par quelque violence antérieure. Même alors si l'on pouvoit se garantir la vie sauve des premiers mouvemens de la fureur de ces insulaires, & en venir avec eux à la négociation ; ce qui est la chose du monde la plus difficile, parce que d'ordinaire ils se cachent dans les bois, & se jettent brusquement sur leur ennemi pour le tuer à l'improviste, on pourroit pour peu de chose regagner leur bienveillance, & sur tout en leur montrant quelque bagatelle qu'ils n'auroient jamais vue, & que tout Européen qui a vu le monde pourroit incontinent inventer pour les amuser, comme seroit par exemple de faire du feu avec un caillou & un morceau d'acier,

Quant à ce qu'on dit communément des Anthropophages, ou mangeurs d'hommes, je n'ai jamais trouvé de ces sortes de gens. Je n'ai point vu ni entendu dire qu'il y eût au monde de nation qui n'eût quelque chose à manger, sinon poissons & animaux terrestres, au moins des fruits, des grains, des

racines , ou autres legumes qui croissent naturellement ou par la culture. Les habitans mêmes de la Nouvelle Hollande , avec toute leur pauvreté , ne laissoient pas d'avoir du poisson , & auroient eu de la peine à se résoudre à tuer un homme en vûe de le manger. Je ne sai quelles barbares coutumes peuvent autrefois avoir été en usage dans le monde. On a fort parlé des sauvages de l'Amerique , qui sacrifioient leurs ennemis à leurs Dieux. Je ne sai pas non plus si cela est , ou si cette coutume a été en usage chez quelque Nation de cette grande partie du monde. Quoi qu'il en soit , si ces Americains sacrifient leurs ennemis , il n'est pas necessaire qu'ils les mangent aussi. Je ne veux pourtant pas après tout nier absolument la chose ; mais j'en parle suivant ma connoissance , & je sai qu'on dit des faussetez de ces Canibales , & qu'on en a fait plusieurs contes qui ont été refutés depuis mon premier retour des Indes Occidentales. Sur quel pied de barbarie ne regardoit-on point alors les pauvres Indiens de la Floride , qui nous paroissent à present assez civils ? combien de contes ne nous a-t-on point faits des Indiens qui habitent les Isles qu'on appelle les Isles des Canibales ? Nous voyons néanmoins qu'ils commercent fort honnêtement avec les François & les Espagnols , comme ils ont fait avec nous. Je conviens qu'autrefois ils se sont mis en devoir de ruiner nos plantations des Barbades , & ont depuis empêché que nous ne nous soyons établis à l'Isle de Santa Lucia ; en ruinant successivement deux ou trois des Colonies qui y étoient établies. Ils ont même souvent endommagé & ravagé l'Isle de

Tabaco, où les Hollandois s'étoient établis : & cette Isle, quelque délicieuse, & fertile qu'elle soit, est encore aujourd'hui ruinée, pour être trop voisine des Caribes du Continent, qui lui rendent visite tous les ans. Mais ils n'ont fait cela que pour maintenir leur droit en tâchant de traverser les établissemens de ceux qui vouloient s'établir sur les Isles, où ils s'étoient eux mêmes établis. Ces mêmes gens néanmoins ne font point de mal à un homme seul, à ce que m'ont dit des gens qui ont été leurs prisonniers. Je pourrois produire encore les Indiens de Boca Toro, de Boca Drago, & de divers autres lieux, que les Espagnols appellent sauvages & féroces. Cependant les Indiens de ces mêmes pays ont fait amitié avec les aventuriers, & s'ils ont rompu avec eux, c'est après en avoir été mal-traités. Quant aux Insulaires de Nicobar, je les ai trouvez assez affables pour ne les pas craindre ; & je ne me serois point mis en peine quand il ne me seroit point venu de compagnie.

Cependant je fus fort aisé de n'être pas seul, & d'autant plus aisé que nous étions assez pour faire la manœuvre, & passer dans l'Isle de Sumatra : Aussi songeames-nous d'abord à acheter un Canot pour cela des Originaires du pays.

La nuit qu'on nous mit à terre, il faisoit un beau clair de Lune : Aussi nous promenames-nous sur la Baye pour voir quand le Vaisseau appareilleroit & mettroit à la voile, ne croyant pas jusques-là bien assurée la nouvelle liberté que nous venions d'acquérir. Le voyant à la voile entre onze heures &

minuit , & nous rentrâmes dans notre chambre , & nous nous couchâmes. Ce fut le sixième de Mai.

Le lendemain de bon matin le maître du logis , accompagné de quatre ou cinq de ses amis , vint voir les nouveaux hôtes , & fut un peu surpris de les trouver en si grand nombre , car il croyoit que j'étois seul. Il en parut néanmoins fort aise , & nous reçut avec une grosse Calebace de Toddi qu'il avoit apportée. Avant son départ (car il faut savoir que par tout où nous allions les habitans nous abandonnoient leurs maisons , ou par crainte , ou par superstition ,) nous achetâmes de lui un Canot pour une hache , & nous y mîmes incontinent nos coffres & nos habits , en vûë de gagner la partie Meridionale de l'Isle , & d'y demeurer jusqu'au changement du Monson qu'on attendoit tous les jours.

Après avoir mis nos hardes à couvert nous entrâmes gayement dans notre nouvelle Frégate avec les Achinois , & primes le large. Nous ne fîmes pas plutôt au large que notre Canot se renversa sans dessus dessous. Nous nous sauvâmes à la nage , & traînâmes à terre nos coffres & nos habits ; mais tout fut mouillé , & je ne sauvai rien de considérable que mon Journal , & quelques Cartes du païs que j'avois faites , que j'estimois beaucoup , & que j'avois conservées avec beaucoup de soin. Monsieur Hall avoit aussi un balot de Livres & de Cartes qui pensèrent y demeurer ; mais nous ouvrimes incontinent nos coffres , & en ôtâmes nos Livres avec beaucoup de peine. Nous les fîmes sécher ensuite , mais quelques Cartes qui se trouverent dépliées dans nos coffres furent gâtées.

Le Canot étant alors en fort bon état, & nos livres & nos habits secs, nous primes le large une seconde fois, & ramames du côté de l'Orient de l'Isle, en laissant plusieurs autres à notre Nord. Les Indiens sur huit à dix Canots nous accompagnerent malgré nous; car nous crumes qu'ils vouloient faire encherir les provisions du côté de l'Isle où nous allions, en donnant avis de ce que nous en donnions au lieu d'où nous venions. Pour les empêcher donc de venir avec nous, Monsieur Hall fit peur à ceux d'un Canot en tirant sur eux une volée de canon. Ils sautèrent tous hors des bords en criant; mais voyant que nous nous en allions, ils rentrent dans leur Canot, & nous suivirent.

Ce coup de canon nous brouilla avec tous les habitans de l'Isle. Incontinent après nous relachames à une Baye où il y avoit quatre maisons & grand nombre de Canots; mais ils se retirèrent tous, & n'approcherent plus de nous durant plusieurs jours. Nous avions alors un gros pain de Melori, qui étoit tout ce que nous avions à manger. Si nous avions eu envie de noix de Cacao ou de Toddi, nos Malayens d'Achin auroient monté sur les arbres, nous auroient apporté des noix de Cacao à souhait, & tous les matins un bon pot de Toddi. Nous vécumes ainsi jusqu'à ce que notre Melori fut presque achevé, esperant toujours que les Naturels viendroient, & nous en vendroient comme ils avoient fait ci-devant. Mais ils ne vinrent pas, & même nous traversèrent par tout où nous allames: Ils branloient souvent leurs lances contre nous, & nous témoignoient autant qu'ils pouvoient qu'ils n'étoient pas de nos amis.

Voyant enfin qu'ils nous étoient oppoſez nous réſolûmes d'avoir des vivres par force , puis que nous ne pouvions pas en avoir autrement. Pour cet effet nous entrâmes avec nôtre Canot dans une petite Baye qui eſt au Septentrion de l'Iſle , parce que l'eau y étoit tranquille & qu'il étoit aisé d'y faire décente ; mais de l'autre côté comme le vent étoit toujours le même , nous ne pouvions mettre pied à terre ſans courre riſque de renverſer nôtre Canot , & de moliſſer nos armes. En ce cas nous euſſions été à la merci de nos ennemis , qui étoient deux à trois cens hommes dans chaque Baye pour nous empêcher d'aborder aux lieux où ils voyoient que nous allions. Etant en mer nous prîmes droit la route du Nord , & fûmes incontinent ſuivis de 7. à 8. Canots. Les Indiens ſe tenant éloignez , ramoient plus vite que nous , & furent à la Baye avant nous. Ils y firent tous décente avec environ 20. autres Canots pleins de monde , & ſe mirent en devoir de nous empêcher de mettre pied à terre. Nous allâmes à cent verges d'eux : Nous étant enſuite arrêtez , je pris mon fuſil & les couchai en joue. Ce mouvement les fit tous mettre ventre à terre : Mais je me tournai de l'autre côté , & pour leur faire voir que nôtre deſſein n'étoit pas de leur faire du mal , je tirai mon fuſil ſur la mer ; de ſorte qu'ils pouvoient voir le plomb eſſeurer l'eau. Je n'eus pas plutôt rechargé , que nous entrâmes doucement. Quelques - uns d'eux ſe retirèrent. Ceux qui reſterent continuèrent à donner des marques de leur haine , juſques à ce qu'ayant tiré comme devant , je leur euſſe encore donné l'épouvante. Alors ils ſe retirèrent , &

ne laisserent que 5. à 6. hommes sur la Baye. Nous étant donc considérablement avancez , Monsieur Hall mettant l'épée à la main sauta à terre , pendant que j'étois prêt à faire feu sur les Indiens , s'ils se fussent mis en devoir de l'insulter : Mais ils ne branlerent pas qu'il ne fût à eux , & ne les eût sauez.

Il leur toucha la main , & fit tant de signes d'amitié , que la paix fut conclüe , ratifiée , & confirmée par tous ceux qui furent presens. On rapella ceux qui s'étoient retirez , & tout le monde accepta la paix avec beaucoup de joie. Cette paix fut generale à la grande joie des habitans. On ne sonna point les cloches , ni on ne fit point de feux de joie , car ce n'est pas la coutume ; mais la joye paroissoit peinte sur le visage de tout le monde , parce qu'alors ils pouvoient aller pêcher sans crainte d'être pris. Cette paix ne leur fut pas plus agreable qu'à nous ; car les Insulaires nous apportoit alors du Melori , que nous avions pour de vieilles guenilles , & de petits morceaux de toile , larges environ comme la paume de la main. Nous vimes en certains endroits quelques petits cochons que nous aurions pû avoir à juste prix ; mais nous ne voulumes pas scandaliser nos amis Achinois , qui étoient Mahometans.

Nous demeurames-là deux à trois jours , après quoi nous partimes pour le Septentrion de l'Isle , faisant route à l'Orient. Nous fûmes bien reçus des habitans par tout où nous allames. Arrivez au Septentrion de l'Isle , nous fimes provision de Melory & d'eau. Nous achetames deux à trois pains de Melory , & environ 12. grosses coquilles de noix à Cacao , d'où l'on avoit tiré toute la

chair, & qui étoient néanmoins toutes entières à un petit trou près qu'elles avoient à un bout. Nous mimes dans toutes ces coquilles environ trois Gallons & demi d'eau. Nous achetames aussi 2. ou 3. Bambous, où nous en mimes encore 4. ou 5. Gallons. Voilà en quoi consistoient nos provisions.

Nôtre dessein étoit d'aller à Achin, place située au Nord-Oüest de l'isle de Sumatra, qui est au Sud-Sud-Est, & dont nous étions éloignez de 40. lieües. Nous n'attendions que le Monson Occidental. Nous l'avions longtemps attendu, & il sembloit alors qu'il n'étoit pas éloigné; car les nuages commencent, eût-on dit, à pancher vers l'Orient. En effet ils commencerent enfin à se mouvoir doucement de ce côté-là, quoi que le vent fut encore Est, c'étoit néanmoins un signe infailible que le Monson Occidental n'étoit pas éloigné.

CHAPITRE XVIII.

L'Auteur & sa compagnie s'embarquent pour Achin dans un bateau sans pont. Changement de tems. Cercle autour du Soleil, présage d'une violente tempête, qui arrivant en effet, les met en grand danger, & les consterne beaucoup. Cudda ville & havre sur la côte de Malacá. L'isle d'Way. Mont d'or dans l'isle de Sumatra. Passage-Jonca rivière & ville dans l'isle de Sumatra, près de la pointe d. diamant, où ils vont à terre fort malades, & sont favorablement reçus des Oromkais. Ils passent de-là à Achin. L'Auteur est examiné devant le Chabander, & prend un remede d'un Mc-

decin Malayen. Longueur de sa maladie. Il prend encore la route de Nicobar, & revient tout à coup à celle d'Achin. Il fait divers voyages à Tonquin, à Malaca, au Fort saint George, & à Bencouli. Comptoir Anglois à Sumatra. Relation de l'équipage du Vaisseau qui mit l'Auteur à terre à Nicobar. Les uns passent à Tamgambur, qui est un Fort appartenant aux Danois sur la côte de Coromandel, d'autres au Fort saint George, & plusieurs au camp du Mogol. Des Peuns, & comment Jean Olivier se fit Capitaine. Le Capitaine Reed ayant pillé près de Ceilam un riche Marchand Portugais, va à Madagascar, & s'embarque sur un Vaisseau de la Nouvelle York. Traverses que le reste de son équipage eut à essuyer jusqu'à Joanna, &c. Leur Vaisseau nommé le Cachet de Londres, coule à fonds à Madagascar, dans la Baye de saint Augustin où il est encore. Du Prince Feoli l'homme peint que l'Auteur amena en Angleterre, & qui mourut à Oxford. Isles de Mangis, Patrie de l'homme peint : Giosse de cette Isle, &c. L'Auteur est fait Canonier à Bencouli, & est contraint de se dérober pour passer en Angleterre.

C'EST le 15. de Mai 1688. à environ 4. heures après midi que nous quittrames l'Isle de Nicobar, & primes la route d'Achin. Nous étions huit de compagnie, savoir 3. Anglois, 4. Malayens nez à Achin, & le Meris Portugais.

Nôtre Canot n'étoit ni des plus gros ni des plus petits. Il étoit à peu près de la grandeur de nos bateaux de Londres, & pointu par les deux bouts comme est le devant de ces bateaux. Il étoit plus profond & moins large que ces bateaux ; mais si mince & si le-

ger, que quand il étoit vuide 4. hommes pouvoient le lancer à l'eau, ou le haler à terre. Nous avions un bon mâst, & une voile de nate, avec de bons & fort ailerons très-bien attachés à chaque côté du Canot. Tant que ces ailerons étoient fermes, le Canot ne pouvoit pas se renverser; ce qu'il auroit aisément fait sans cela, & même avec cela, si les ailerons n'avoient pas été extrêmement forts: Ainsi nous étions fort obligez à nos Achinois qui avoient trouvé cette invention.

Mr. Hall & moi connoissions mieux le peril que personne. Les autres avoient tant de confiance en nous, qu'ils ne faisoient pas la moindre difficulté sur ce que nous approuvions. J'étois mieux pourvû que Mr. Hall, car avant que de quitter le Vaisseau, j'avois consulté exprés nôtre Carte des Indes Orientales; je dis nôtre Carte, car nous n'en avions qu'une à bord, sur laquelle j'avois copié dans mon livre de poche la hauteur & la distance de la côte de Malaca, de Sumatra, de Pegu, & de Siam, & avois aussi emporté un compas de poche pour me servir de guide dans tout ce que j'aurois à entreprendre.

Quand nous mimes en mer le tems étoit fort beau, fort clair, & fort chaud. Le vent roujours Sud-Est, petit, & justement tel qu'il falloit pour rafraichir l'air. Les nuées se mouvoient doucement de l'Occident à l'Orient, ce qui nous faisoit esperer ou que le vent étoit déjà Oüest en mer, ou qu'il le seroit bien-tôt. Nous profitames du beau tems dans l'esperance d'arriver à Achin avant que le Monson Occidental fut bien affermi, n'ignorant pas que les vents seroient fort orageux

après le beau tems , & sur tout au commencement du Monson Occidental.

Nous fîmes donc route au Sud , croyant qu'après que nous serions sortis de l'Isle , nous aurions un vrai vent , comme nous l'appellions ; car il faut savoir que la terre attire le vent , & souvent on trouve en mer un vent différent de celui qu'on a quand on est près de terre. Nous ramions tour à tour avec 4. rames : Mr. Hall & moi étions aussi tour à tour au gouvernail , parce que personne n'en étoit capable que nous. Le premier après-midi & la nuit suivante nous fîmes 12. lieues suivant mon compte. Nôtre route étoit au Sud Sud-Est : Mais le 16. au matin , une heure après Soleil levé , nous vîmes au Nord-Oüest quart de Nord l'Isle d'où nous étions partis : Ainsi je trouvai que nous avions fait à l'Est un point plus que je n'avois crû ; ce qui nous obligea de faire route au Sud quart d'Est.

A quatre heures après midi nous eumes un petit vent d'Oüest-Sud-Oüest , qui continua jusques à neuf heures. Durant tout ce tems-là nous ne nous servîmes point de nos rames , & fîmes route Sud-Sud-Oüest. J'étois alors au gouvernail , & je trouvai par les brisans de la mer que nous avions près de nous un courant violent. Elle faisoit tant de bruit , qu'on l'auroit entendu de près de demi mille. A 9. heures elle fut calme jusqu'à 10. heures que le vent revint , & soufla gaillardement toute la nuit.

Le 17. au matin nous cherchâmes l'Isle de Sumatra , croyant n'en être alors qu'à 10. lieues. Car suivant nôtre compte , nous avions fait à la voile & à la rame , vingt-quatre

lieuës depuis que nous étions partis de l'is-
le de Nicobar , qui est à 40. lieuës d'Achin.
Mais ce fut en vain que nous cherchames l'is-
le de Sumatra ; car après nous être tournez de
tous les côtez , nous vîmes avec charin l'is-
le de Nicobar à l'Oüest Nord-Oüest , & nous
n'en étions pas à plus de huit lieuës. Par-là
il étoit visible que nous avions eu un courant
violent contre nous durant la nuit. Mais un
vent frais étant survenu , nous en profitames
le mieux qu'il nous fut possible , tant que le
beau tems dura. A midi nous primes la hau-
teur du Soleil. Ma latitude étoit 6. degrez
55. minutes , & celle de Mr. Hall 7. degrez
Nord.

Le 18. le vent se rafraichit , & le Ciel com-
mença de se couvrir. Il fut assez clair jus-
qu'à midi. Nous crumes pouvoir prendre la
hauteur ; mais les nuages qui couvrirent le
Soleil quand il vint au Meridien , nous en em-
pêcherent. Il arrive souvent qu'on ne peut
pas prendre la hauteur , parce que le Soleil
se couvre à midi , quoi qu'il soit clair avant
& après. Cela arrive sur tout dans les lieux
proches du Soleil , & cette obscurité du So-
leil à midi est ordinairement subite & ino-
pinée , dure près de demie heure ou da-
vantage.

Nous eumes aussi alors un mauvais présa-
ge par un grand cercle qui parut autour du
Soleil , 5. à 6. fois plus grand que lui ; ce qui
arrive rarement sans être suivi d'orage ou de
beaucoup de pluie. On voit plus souvent
ces sortes de cercles autour de la Lune ; mais
les suites n'en sont pas si à craindre. Nous
prenons ordinairement bien garde à ceux
qui sont autour du Soleil , observant s'il n'y a

point de brèche au cercle, & en quel endroit elle est, nous trouvons communément que la plus violente tempête vient de là. J'avoué que la vuë de ce cercle me causa beaucoup d'inquietude, & me fit souhaiter de bon cœur d'être près de quelque terre. Cependant je ne fis semblant de rien pour ne pas décourager mes camarades, je fis au contraire de nécessité vertu, comme on dit, & payai de bonne mine.

Je dis à Mr. Hall que si le vent devenoit trop violent comme je le craignois, étant déjà bien fort, il falloit nécessairement suivre le cours du vent & de la mer jusques à un meilleur tems, & que le vent étant tel que il étoit déjà, au lieu d'être à 20. lieues d'Achin, nous serions emportez 60. à 70. lieues vers la côte de Cudda ou Queda, Royaume, Ville, & havre de commerce sur la côte de Malaca.

Le vent étant donc très-violent, nous roulames le pied de nôtre voile autour d'un pieu qui y étoit attaché, & mimes nôtre vergue à trois pieds du côté du Canot, de sorte que nous ne portions plus qu'une petite voile. Cependant elle étoit encore trop grande, vu le vent; car le vent qui venoit à côté, la faisoit beaucoup pancher, quoi qu'elle fut soutenue par nos ailerons; de sorte que les pieux des ailerons qui sortoient des côtes, plioient de maniere, qu'on eût dit qu'ils alloient se rompre, & s'ils se fussent rompus il auroit fallu perir inévitablement. D'ailleurs la mer grossissant, auroit rempli d'eau nôtre Canot. Nous fîmes néanmoins en sorte de tenir pendant quelque tems contre le vent. Mais le vent continuant, nous nous abandonna-

mes à environ une heure après midi au vent & à la mer ; ce que nous fîmes tout l'après-midi & une partie de la nuit suivante. Le vent continuoît, grossissant toujours l'après-midi. La mer étoit encore plus haute, & brisoit souvent ; mais sans nous faire aucun dommage , car comme le Canot étoit fort étroit par les bouts , le côté du gouvernail recevoit la vague , la brisoit, & l'empêchoit par ce moyen d'endommager le Vaisseau. Il est vrai qu'il y entroit beaucoup d'eau que nous jettions sans relâche. Nous vîmes alors que nous avions bien fait de changer de route ; car autrement chaque vague eut rempli d'eau nôtre barque , & l'auroit coulée à fond , parce que les coups de mer l'eussent pris par le côté. Et quoi que les ailerons fussent bien attachez , il auroit néanmoins fallu qu'ils se fussent rompus à une mer de cette violence , puisqu'alors même ils étoient souvent couverts d'eau , & plioient comme des baguettes.

Le soir du 18. fut fort fâcheux. Le Ciel parut fort sombre & couvert de nuages noirs , le vent fut gros , & la mer haute. La mer bruïoit déjà autour de nous , & jettoit une écume blanche ; une nuit noire survint , il n'y avoit point d'endroit où nous pussions nous mettre à couvert , nous étions en danger d'être engloutis par chaque vague , & le pis de tout cela , étoit que personne de nous ne se croyoit préparé pour l'autre monde. On peut mieux juger par ce que je ne dis pas , que par tout ce que je pourrois dire de la consternation où nous étions tous. Je m'étois déjà vu en plusieurs perils , & j'en ai même ci-devant parlé ; mais le plus grand

n'étoit rien en comparaison de celui-ci. Je ne puis pas m'empêcher de convenir que je fus alors dans une grande agitation d'esprit. Je n'avois pas eu le tems d'envisager les autres dangers, & de faire attention à ce qu'ils avoient d'affreux. Un escarmouche, un combat, & autres actions subites, ne sont rien quand le sang est une fois échauffé, & qu'on est animé par de grandes esperances. Mais ici je voyois la mort venir à petit pas, & n'avois que peu ou point d'esperance de l'éviter. J'avoué que le courage qui ne m'avoit jamais manqué jusques-là, m'abandonna en cette occasion. Je fis de fort tristes reflexions sur ma vie passée, & me rappelai avec horreur & avec détestation des actions que je desapprouvois déjà; mais dont le souvenir me faisoit alors trembler. Il y avoit longtemps que je m'étois repenti de cette vie vagabonde; mais jamais de si bon cœur qu'alors. Je rappellois aussi le grand nombre de miracles que la Providence divine avoit faits pour moi durant tout le cours de ma vie; miracles qui m'étoient d'autant plus sensibles, qu'il y a je croi peu de gens pour qui Dieu en ait fait de pareils. J'en rendois au Seigneur des actions de grâces particulieres, je lui demandois la continuation de son divin secours, & calmois mon esprit le mieux qu'il m'étoit possible. L'événement montra que mes prières lui avoient été agréables.

Nous soumettons donc à la bonne & sage Providence, & ne negligens rien pour la conservation de nôtre vie, Monsieur Hall & moi primes le gouvernail tour à tour, pendant que les autres vuidoient tour à tour l'eau qui entroit à tout moment dans le Canot.

Voilà les mesures que nous primes pour passer la plus triste nuit que j'aye jamais passée. A dix heures le tonnerre, les éclairs, & la pluie commencerent. La pluie vint fort à propos, car nous avions bu toute l'eau que nous avions apportée de l'isle.

Le vent fut d'abord plus grand qu'il n'avoit été; mais demie heure après il diminua. La mer aussi fut un peu moins furieuse. Nous regardames alors nôtre compas avec un morceau de mèche allumée que nous avions gardée pour cela, & pour voir où nous allions; mais il se trouva que nous faisions encore route à l'Est. Nous n'avions pû jusqu'alors regarder nôtre compas, car nous faisions route droit devant le vent. S'il avoit changé nous aurions été obligez en même-tems de changer de route. Mais n'étant plus si violent, nous trouvames nôtre Canot assez fort avec la petite voile que nous avions alors à bord, pour remettre le Cap au Sud-Est; ce que nous fîmes aussi, esperant alors de regagner l'isle de Sumatra.

Mais le 19. à deux heures du matin nous eumes un autre coup de vent avec beaucoup de tonnerres, d'éclairs, & de pluie, qui dura jusqu'au jour, & nous obligea de nouveau à nous laisser aller au vent; ce que nous fîmes durant plusieurs heures. La nuit fut extrêmement sombre, & nous fîmes si mouillez, que nous n'avions pas sur nous un seul fil qui fût sec. La pluie nous glaça extrêmement, car il n'y a point d'eau douce qui ne soit plus froide que celle de la mer. Dans les climats même les plus froids, la mer est chaude, & dans les plus chauds la pluie est froide & mal saine. Nous passames cette ennuieu-

se nuit dans ce triste état. Jamais pauvres Mariniers batus de l'orage près de la côte, n'ont souhaité le point du jour avec plus d'ardeur que nous faisons. Le jour parut enfin ; mais chargé près de l'horison de tant de nuages sombres & noirs , que le premier rayon de l'aube du jour parut à 30. ou 40. degrez d'élevation ; ce qui fut assez effrayant , car les gens de marine disent communément , & c'est une verité dont j'ai fait l'experience , que l'aube du jour haute amene les gros vents ; & la basse , les petits.

Nous fîmes route à l'Est suivant le vent & la mer , jusqu'à environ huit heures du matin qui fut le 19. Alors un de nos Malayens cria Pulo Way ; Mr. Hall & moi crumes qu'il avoit dit Pull away , expression usitée parmi les Matelots Anglois quand ils sont à la rame. Nous ne sçûmes ce qu'il vouloit dire , que quand nous vîmes qu'il montrait quelque chose à ses camarades. Nous regardâmes alors du même côté , & vîmes la terre qui paroissoit comme une île , & tous nos Malayens dirent que c'étoit une Île au Nord-Oüest de Sumatra , appelée Way ; car Pulo Way signifie l'île d'Way. Comme nous étions tout mouillés , & que nous n'en pouvions plus de froid & de faim , nous fûmes fort joyeux de voir la terre , & fîmes incontinent route de ce côté-là. Elle étoit au Sud , & le vent toujours Oüest & violent ; mais la mer moins haute que la nuit précédente. Cela nous obligea d'acourcir nôtre voile , que nous ne laissâmes pas plus grande qu'un tablier , & de faire route avec cela. Nos ailerons nous servirent encore beaucoup en cette occasion , car quoi que nôtre voile fut pe-

tite , le vent qui étoit encore fort pressoit beaucoup le côté de la barque : Mais comme il étoit soutenu par les ailerons , nous soutenîmes assez bien , ce qu'autrement nous n'aurions pû faire.

A environ midi nous vîmes encore la terre , au-dessous de la prétendue Isle d'Way. Nous fîmes voiles de ce côté-là , nous vîmes avant la nuit toute la côte de Sumatra , & trouvâmes que nos Achinois étoient dans l'erreur. Car la haute terre que nous avions d'abord vûe , & qui nous avoit paru une Isle , n'étoient point Pulo-Way ; mais une fort haute montagne de l'Isle de Sumatra , que les Anglois appellent la montagne d'Or. Le vent dura jusqu'à 7. heures du soir qu'il commença à diminuer. A 10. il tomba tout-à-fait , & nous reprîmes nos rames , quoi que nous fussions tous bien harassés des travaux & des fatigues passées.

Le lendemain au matin qui étoit le 19. nous vîmes à plein la terre basse , & jugeâmes que nous n'en étions pas à plus de huit lieues. Sur les 8. heures après-midi nous arrivâmes à l'embouchure d'une riviere nommée Passange-Jonca , qui coule dans l'Isle de Sumatra. Elle est à 34. lieues de l'Orient d'Achin , & à 6. lieues de l'Occident de la pointe de Diamant , qui fait un Rhombé , & est une terre basse.

Nos Malayans qui connoissoient bien le país nous menerent à un petit village de Pêcheurs , nommé Passange-Jonca du nom de la riviere , de l'embouchure de laquelle il n'étoit qu'à un mille. Les fatigues du voyage & les ardeurs du Soleil , que nous eûmes à soutenir en partant , ensemble les pluies froi-

dès que nous eûmes sur le corps durant les derniers jours, nous causerent à tous la fièvre. L'état où nous étions étoit si languissant que l'un ne pouvoit secourir l'autre : Nous ne pûmes pas même haler nôtre Canot jusqu'au village ; mais nos Malayans trouverent des habitans qui le firent.

Le bruit de nôtre arrivée s'étant répandu, un des Oromkais ou Nobles de l'Isle vint nous voir de nuit. Nous étions alors au bout du village dans une hute, & comme il étoit tard, ce Seigneur se contenta de nous regarder, & se retira après avoir parlé à nos Malayans. Mais il revint le lendemain, & nous fit mettre dans une grande maison en attendant que nous fussions rétablis, donnant ordre aux gens du village de ne nous laisser manquer de rien. Les Achinois Malayans qui étoient venus avec nous, leur firent le détail des circonstances de nôtre voyage, leur contèrent comme nôtre Vaisseau les avoit pris, & où, comment nous qui étions venus avec eux étions prisonniers, & avions été mis à terre avec eux à Nicobar. Ce fut apparemment à cause de cela que les Seigneurs de Sumatra eurent la bonté de pourvoir à nos besoins avec une charité si extraordinaire. Ils nous obligèrent même à recevoir des presens dont nous ne savions que faire, comme de jeunes Buffes, des Chevres, &c. Après que les Seigneurs se furent retirés, nous laissâmes aller la nuit ces animaux ; car nos camarades Achinois nous conseillèrent de les accepter, de peur de desobliger en les refusant ceux qui nous les donnoient. Mais nous gardâmes pour nôtre usage les noix de Cacao, les Plantains, les Oi-

seaux, les œufs, le poisson, & le ris. Les Malayens qui étoient venus avec nous de Nicobar, nous quitterent alors, & se mirent en leur particulier à un des bouts de la maison, parce qu'ils étoient Mahometans, comme le sont tous ceux du Royaume d'Achin. Quoi que dans la traversée ils fussent volontiers de l'eau que nous avions dans des coquilles de Cacao, ils revinrent à leurs scrupules & à leurs reserves accoutumées, dès qu'ils ne se virent plus dans la même nécessité. Ils étoient tous malades, & comme leur mal augmentoit, l'un d'eux nous dit d'une manière menaçante, que leur ayant fait faire ce voyage, si quelqu'un d'eux mourroit, les autres nous tueroient. Je doute néanmoins ou qu'ils l'eussent entrepris, ou que les gens du pays le leur eussent laissé faire. Nous fîmes ensorte de nous apprêter à manger, car quoi que ces gens eussent la charité de nous donner tout ce qu'il nous falloit, il n'y en avoit néanmoins pas un qui voulut s'approcher de nous pour nous aider à accommoder nos vivres, & qui voulut même toucher les choses dont nous nous servions. Nous avions tous la fièvre, c'est pourquoi nous faisons la cuisine par tour, suivant la force ou l'appetit que nous avions. Ma fièvre augmentoit, & je trouvois ma tête en si grand desordre, que j'avois de la peine à me tenir debout. J'aiguifai mon ganif pour m'en saigner; mais comme il n'étoit pas assez pointu, je n'en pûs venir à bout.

Nous demeurâmes là 10. ou 12. jours, espérant de nous remettre; mais ne trouvant point de soulagement. l'envie nous prit d'aller à Achin. Nous fûmes retardez par

les
Ha
en
lie
ren
ave
gra
me
me
car
ma
le
qu
au
M
me
tre
un
for
pas
le
ter
M
qu
mi
sieu
Re
lor
on
Ch
car
leu
me
me
en
ver
tra

les gens du païs qui vouloient retenir Mr. Hall & moi pour servir sur les vaisseaux qu'ils envoient à Malacca , à Cudda , ou autres lieux où ils negocient : mais comme ils virent que nous aimions mieux aller à Achin avec nos compatriotes , ils nous fournirent un grand Pros pour nous y conduire eux-mêmes , parce que nous n'étions pas en état de mener nôtre Canot. D'ailleurs trois de nos camarados Malayans s'en étant déjà allez bien malades il ne nous en restoit plus qu'un , & le Portugais , qui nous accompagnerent jusques à Achin , & tous deux étoient malades aussi-bien que nous.

Nous partimes de Passangua Jonca au commencement de Juin 1688. Nous avions quatre Rameurs , un qui tenoit le gouvernail , & un Gentilhomme du païs qui venoit pour informer la Regence de nôtre arrivée. Nous passames en trois jours & trois nuits , ayant le jour les vents de mer , & la nuit les vents de terre , & sur le tout fort beau reme.

Nous ne fumes pas plutôt arrivez à Achin qu'on me mena au Chabander , qui est le premier Magistrat de la Ville. Un nommé Monsieur Denis Driscall , Irlandois de nation , & Resident de la Compagnie , qui y étoit pour lors , fut l'Interprete. Comme j'étois foible on me permit de me tenir debout devant le Chabander , car l'usage est de s'asseoir sur le carreau , les jambes en croix comme les Tailleurs ; mais je n'avois pas assez de force pour me mettre de cette maniere. Le Chabander me fit diverses questtions , & me demanda entr'autres choses comment nous avions osé venir dans un Canot de Nicobar à Sumatra ? Je lui dis qu'étant accoutumé aux fati-

gues & aux perils , je n'avois pas eu de peine à l'entreprendre. Il me demanda aussi d'où venoit nôtre vaisseau , &c. Je lui dis qu'il venoit des Mers du Sud ; qu'il avoit fait le tour des Isles Philippines , &c. & s'en alloit en Arabie & sur la Mer rouge. Les Malayans & le Portugais furent aussi examiner , & confirmerent ce que j'avois dit. En moins de demie heure j'eus la permission de me retirer avec Monsieur Driscal , qui demouroit alors dans le Comptoir de la Compagnie Angloise. Il nous y fit trouver place , & nous fournit des vivres.

Trois jours après nôtre arrivée nôtre Portugais mourut de la fièvre. Je ne sai dequoi devinrent nos Malayans. Ambroise ne vécut pas long-temps. Monsieur Hall étoit si foible que je ne croyois pas qu'il en revint. Je me portois le mieux de tous , quoi que je fusse fort mal , & qu'il y eût peu d'apparence d'en réchaper. Monsieur Driscal & quelques Anglois voyans cela , me conseillèrent de prendre une purgation d'un Medecin Malayan. Je suivis leur conseil esperant de trouver du soulagement. Mais après avoir pris trois fois d'une méchante drogue , à chaque fois une grosse calebace pleine sans sentir d'amaïndement , je pensois à n'en plus prendre , mais on me conseilla d'en prendre encore une ; ce que je fis. Son operation fut si violente que je crus que j'en mourrois. Je fis des efforts jusques à ce que j'eusse été environ vingt à trente fois à la selle : Mais ce remede opera brusquement , & avec peu d'intermission. Enfin mes forces étant presque épuisées , je me jettai à terre une fois pour toutes , & fis environ soixante selles. Je crus d'abord que

le Medecin Malayan qu'on vanteroit si fort m'avoit tué. Je demeurai dans une foiblesse extraordinaire qui continua durant quelques jours : Mais la fièvre me quitta ; & fus plus d'une semaine sans l'avoir ; après-quoi elle revint avec un devoyement , & je la gardai pendant un an.

Après que je fus un peu revenu des effets de ma medecine , je trouvai moyen de sortir. Comme le Capitaine Bowrey m'avoit honnêtement invité d'aller chez lui , ce fut aussi le premier à qui je rendis visite. Son Vaisseau étoit à la rade ; mais il demouroit à terre. Cet honnête homme avoit beaucoup de bonté pour nous tous , & particulièrement pour moi qu'il sollicitoit puissamment d'être son Bosseman pour son voyage de Perse , où il étoit destiné , & où il avoit dessein de vendre son Vaisseau à ce que j'appris ; mais non du Capitaine Bowrey même. De-là son dessein étoit de passer à Alep avec la Caravane , & de-là en Angleterre. Ses affaires requeroient à mon avis qu'il fit encore quelque séjour à Achin pour vendre des marchandises dont il n'avoit pas encore disposé. Cependant il aima mieux en laisser la disposition à certains Marchands de cette Ville , & faire cependant un petit tour jusques aux Isles de Nicobar , prendre ses effets à son retour , & poursuivre par ce moyen son voyage de Perse. Le Capitaine Bowrey prit tout à-coup cette résolution , incontinent après l'arrivée d'une petite fregate qui venoit de Siam , avec l'Ambassadeur que Sa Majesté Siamoise envoyoit à la Reine d'Achin. L'Ambassadeur étoit François de Nation. Le Vaisseau sur lequel il étoit venu , étoit petit ; mais bien équipé

& propre au combat. Tout le monde croyoit donc que le Capitaine Bowrey n'avoit osé demeurer à la rade d'Achin, parce que les Siamois étoient alors en guerre avec les Anglois, & qu'il n'étoit pas en état de se défendre s'il en avoit été attaqué.

Que ce fût cette raison ou un autre qui le fit partir, il se mit en devoir de partir, & partit en effet pour les isles de Nicobar. Mr. Hall, Ambroise, & moi, fûmes du voyage, quoique si malades & si foibles, que nous ne pouvions lui rendre aucun service. Nous sortîmes de la rade d'Achin vers le commencement de Juin; mais les vents de Nord Oüest, & le gros temps nous obligèrent de revenir deux jours après. Avec tout cela il ne laissa pas de donner à chacun 12. Mes, qui est une monnoie d'or, valant environ 15. sols d'Angleterre. Ainsi il abandonna ce dessein d'autant plus volontiers, que quelques Vaisseaux Anglois étant entrez dans la rade, il n'eût plus de peur des Siamois.

Après cela il me pria encore de l'aller voir à Achin. Il me regala toujours de vin, & me fit faire bonne chere, me sollicitant encore d'aller avec lui en Perse; mais comme j'étois extrêmement foible, & que je craignois les vents d'Oüest, je ne lui donnai point de réponse positive, & la principale raison qui m'en empêcha, fut l'esperance que j'avois de faire un voyage plus avantageux sur les Vaisseaux Anglois nouvellement arrivez, ou sur quelques autres qu'on attendoit. Ce fut ce Capitaine Bowrey, qui envoya de Borneo la Lettre qui étoit adressée au Directeur du Comptoir Anglois à Mindanao, dont j'ai fait mention dans le Chapitre 13.

Peu

Peu de tems après le Capitaine Welden arriva du Fort saint George sur le Vaisseau nommé l'épée Royale, destiné pour Tonquin. Ce voyage étant plus de mon goût que celui de Perse, vû la saison, d'ailleurs le vaisseau étant mieux pourvû, & principalement d'un Chirurgien, & moi toujours malade, j'aimai mieux servir le Capitaine Welden que le Capitaine Bourey. Il faudroit ramener le Lecteur sur ses pas si je voulois continuer la Relation particuliere de cette expedition: mais après l'avoir conduit autour du monde, & mené si près de l'Angleterre, je n'irai point à l'heure qu'il est lui faire faire de nouvelles courses, & ne grossirai point ce livre comme si j'étois obligé de décrire le tour que j'ai fait dans ces parties éloignées des Indes Orientales, de Sumatra, & à Sumatra. Je garderai donc pour une autre fois mon voyage de Tonquin, comme aussi un autre que je fis ensuite à Malacca, ensemble les remarques que j'eus occasion de faire dans ces deux voyages, & la description de ces pays & des contrées voisines, aussi-bien que de l'Isle de Sumatra même, dans laquelle description je comprendrai le Royaume & la ville d'Achin, de Bencouli, &c. & ferai de tous ces lieux-là une relation particuliere. Il suffit de dire en un mot que je partis pour Tonquin avec le Capitaine Welden au mois de Juillet 1688, & revins à Achin au mois d'Avril suivant. J'y demeurai jusqu'à la fin de Septembre 1689. & après avoir fait un petit voyage à Malacca, je retournai encore à Achin vers Noël. J'allai incontinent après mon retour au Fort saint George, & après environ cinq mois de séjour je revins encore une

fois à Sumatra; non à Achin, mais à Bencouli, qui est un Comptoir Anglois sur la côte Occidentale, où je fus Canonnier environ cinq autres mois.

Ainsi après avoir conduit mon Lecteur à Sumatra, je le menerai sans détour droit en Angleterre. Je lui rendrai compte de tout ce qui m'arriva depuis que je quittai cette Isle la premiere fois, qui fut en 1688. jusqu'au commencement de l'an 1691. que je la quittai tout à fait. Pour le present je me contenterai de faire deux remarques que je croi ne devoir pas oublier.

La premiere est qu'à mon retour de Malacca, c'est-à-dire un peu avant Noël de l'an mil six cens quatre-vingt neuf, je trouvai à Achin le nommé Morgan, l'un de ceux qui étoient sur le Vaisseau qui me mit à terre à Nicobar, & alors Contre-maître d'un vaisseau de Trangambar, ville située sur la côte de Coromandel, près du Cap Comorin, & de la dépendance des Danois. Ce Morgan & autres m'apprirent ce qu'avoit fait notre équipage. Je croi qu'il ne sera pas mal à propos de faire part aux curieux du recit qui m'en fut fait. On ne sera peut-être pas fâché de savoir les aventures de ces vagabons, & le profit qu'ils tirerent de la nouvelle expedition qu'ils s'étoient proposée de faire sur la Mer rouge. D'ailleurs je croi qu'il n'est pas hors d'apparence que cet écrit parvienne jusqu'à nos Marchands de Londres qui avoient intérêt sur ce vaisseau, lequel comme j'ai ci-devant dit, s'appelloit le Cachet de Londres, qu'on envoyoit commercer sur les Mers du Sud, sous le commandement du Capitaine Swan; & qu'ils seront bien aises

d'être informez de la destinée de leur vaisseau. Je dirai en passant qu'étant à Tonquin au mois de Janvier mil six cents quatre-vingt-neuf, c'est-à-dire avant que d'avoir rencontré Morgan, je trouvai dans la rivière un vaisseau Anglois nommé l'Arc en-Ciel de Londres, commandé par le Capitaine Poole. Je donnai un paquet à Monsieur Barlow Contre-maitre de ce vaisseau, qui s'en retournoit en Angieterre, & qui me promit de le rendre aux Marchands à qui le Cachet appartenoit; & de quelques-uns desquels il disoit être connu. Je leur rendois un compte exact des voyages & des aventures de leur vaisseau depuis le tems que je le rencontrai dans les Mers du Sud, & que je m'y embarquai, jusques au tems qu'on me laissa aux Isles de Nicobar. Mais je n'ai point appris n'i que ces Lettres, n'i d'autres que j'écrivis en même tems; ayant été reçues.

Revenons à la relation de Morgan. Il me dit donc que le Cachet partant de Nicobar pour continuer le voyage qu'il se proposoit de faire en Perse, avoit fait voiles du côté de Ceilan: Mais que n'ayant pû doubler cette Isle à cause que le Monson Occidental leur étoit fort contraire, il fut obligé de venir se rafraîchir sur la côte de Coromandel, où cette troupe furieuse & inconstante fit encore de nouveaux projets. Ces projets étant retardez & traversez, plusieurs de l'équipage, c'est-à-dire environ la moitié, las de tout cela vinrent à terre. De ce nombre furent Morgan de qui je tiens ce que je dis, & Herman Coppinger Chirurgien, qui partirent à Trangambar chez les Danois, qui les reçurent favorablement. Ils y furent fort

bien. Morgan fut employé en qualité de Contre-maitre sur un de leurs vaisseaux qui étoit alors à Achin ; & le Capitaine Knos m'a dit qu'il eut depuis le commandement de l'E-pée Royale , vaisseau sur lequel j'allai à Tonquin. Le Capitaine ayant vendu ce vaisseau aux sujets du Mogol , ils en donnerent le commandement au Capitaine Morgan , à condition de négocier pour eux. L'usage des Marchands Indiens est de prendre à gages pour leurs vaisseaux des Officiers Européens , & principalement des Capitaines & des Canonniers.

Deux à trois autres de ceux qui furent mis à terre vinrent au Fort saint George ; mais le gros fut d'avis d'aller prendre parti au service du Mogol. Nos gens de Mer se forment volontiers de grandes idées de je ne sai quels avantages qu'ils se promettent à servir le Mogol , & ils ne manquent pas de beaux comptes pour s'encourager à cela les uns les autres. Il y avoit long-tems que ces gens songeoient à cela , & qu'ils en parloient comme d'une belle chose ; mais alors ils exécutèrent tout de bon les magnifiques projets auxquels ils avoient tant pensé. Le lieu où ils firent descente étoit une ville des Mores ; nom que nos Matelots donnent à tous les Sujets du Grand Mogol , & sur tout à ceux qui sont Mahometans, appellant les Idolâtres Gentous ou Rashbouts. Ils prirent-là un Peun pour leur servir de Guide jusqu'au camp du Mogol le plus proche , car ce Prince à en tout tems plusieurs armées dans l'étendue de son vaste Empire.

Les Peuns sont des Gentous ou Rashbouts , qui tout le long de la côte , & sur tout dans les

c
q
c
q
ge
tr
m
cu
tar
d'e
plu
tie
alle
&c
gen
fait
que
tro
un
ne
ché
dre
s'en
ner
qu'i
font

ports se loient aux Etrangers pour les servir , soit Marchands , Matelots , ou autres. Pour se rendre propres à cela ils apprennent les langues de l'Europe ; comme l'Anglois , le Hollandois , le François , le Portugais , &c. Suivant les Comptoirs des Nations qui sont dans le voisinage , ou suivant les Vaisseaux qui y abordent. Un Vaisseau n'est pas plutôt à l'ancre , & l'équipage à terre , qu'un grand nombre de ces Peuns vont offrir leurs services. L'usage des Etrangers est de louer ces gens-là pour les servir durant le séjour qu'ils font , & de donner par mois à chacun environ un écu de notre monnoye , quelquefois plus , quelquefois moins. Les gens riches en prennent d'ordinaire deux ou trois à leur service. Les simples Matelots même quand ils le peuvent en prennent chacun un , soit par commodité ou par ostentation ; & quelquefois aussi ils se contentent d'en louer un à deux. Ces Peuns servent à plusieurs choses , soit d'Interpretes , de Courtiers , de Valets pour servir à table , ou pour aller au Marché , pour faire des Messages , &c. Ils ne sont d'aucun embarras , car ils mangent & se retirent chez eux après qu'ils ont fait les affaires de leur maître. Ils n'ont uniquement que leurs gages , si ce n'est environ trois sols par Risdale , c'est-à-dire à peu près un dix-huitième du profit qu'on leur donne par droit de Courtage pour chaque marché qu'ils font. On se sert d'eux pour vendre & pour acheter. Quand les Etrangers s'en vont , leurs Peuns les prient de leur donner leurs noms par écrit , avec un Certificat qu'ils les ont bien & fidèlement servis. Ils font voir cela aux premiers qui viennent , afin

d'entret dans leurs affaires, & il y en a qui peuvent produire une grosse quantité de papiers certifiés.

Mais reprenons notre relation. La ville des Mores où le reste de l'équipage du Cachet de Londres mit pied à terre, n'étoit pas éloignée de Cunnimero, qui est un petit Comptoir Anglois sur la côte de Coromandel. Le Gouverneur ayant eu avis par les Mores de la décente de ces gens, & de leur marche vers le camp du Mogol, envoya un Capitaine avec sa Compagnie, pour s'y opposer. Il vint assez près d'eux, & leur parla durement; mais comme ils étoient trente ou quarante tous bien résolus, & gens à ne pas s'étonner aisément, il n'osa les attaquer, & s'en retourna. Cette nouvelle alla bien tôt jusqu'au Fort saint George. Pendant leur marche un de la troupe nommé Jean Olivier, dit en particulier au Peun qui les conduisoit, qu'il étoit le Capitaine. Quand ils furent arrivés au camp, le Peun dit cela au General, & quand il fut question de les placer & de fixer leur paye, Jean Olivier fut plus distingué que les autres, & au lieu que la paye des autres fut réglée à dix Pagodes chacun par mois, (une Pagode vaut deux risdals, ou neuf Chellings d'Angleterre.) Jean Olivier eut vingt Pagodes pour lui seul. Cette tromperie lui attira l'envie & l'indignation de ses Compatriotes.

Deux ou trois de la troupe allèrent bien-tôt après à Agra, pour entrer dans les Gardes du Mogol. Peu de tems après le Gouverneur du Fort saint George envoya un Exprès au gros, & amnistie s'ils vouloient se retirer. Il y en eut plusieurs qui acceptèrent

le
que
le
Vill
sur
euë
de
teu
en
que
sain
qui
I
me
ave
du
me
lan
rich
lur
tine
leur
diff
ren
là
te
fins
tit
ach
en
Gu
lui
pag
ste
re
fait
de

le parti , & se retirèrent. Jean Olivier & quelques autres restèrent. Mais ils quitterent le camp , & coururent çà & là pillans les Villages , & fuyans lors qu'ils étoient poursuivis. Voilà les dernières nouvelles que j'ai eues d'eux. J'ai eu cette relation en partie de Monsieur Morgan qui la tenoit des Deserteurs qu'il avoit rencontrés à Trangambar , & en partie d'autres de ces mêmes Deserteurs que je trouvai quelque tems après au Fort saint George. Voilà les aventures de ceux qui furent à terre.

Le Capitaine Reed ayant ainsi perdu la meilleure partie de son équipage , fit voiles avec le reste , après avoir pris de l'eau & du ris , toujours résolu de passer dans la mer rouge. Quand ils furent près de Ceylan , ils rencontrèrent un Vaisseau Portugais richement chargé. Ils prirent ce qu'ils voulurent , & le laissèrent aller. De-là ils continuèrent leur voyage ; mais les vents d'Oüest leur étant contraires , & leur étant bien difficile de gagner la mer rouge , ils prirent la route de Madagascar. Ils entrèrent là au service d'un des petits Princes de cette Isle , qui étoit alors en guerre avec ses voisins. Pendant cet intervalle il y arriva un petit Vaisseau de la nouvelle York qui venoit acheter des esclaves ; commerce qui se fait en ce pays-là ; aussi bien que sur la côte de Guinée , où une Nation vend les autres qui lui sont ennemies. Le Capitaine Reed accompagné de cinq à six autres , se déroba du reste de son équipage , & vint à bord de ce Navire de la nouvelle York. Le Capitaine Teat fut fait Commandant de ceux qui restèrent. Peu de tems après un Brigantin venant des Indes

Occidentales sous le commandement du Capitaine Knight, étant arrivé-là dans le dessein de faire aussi le Voyage de la Mer rouge, s'associa avec le Cachet de Londres, & partirent ensemble pour l'Isle de Johanna, Delà continuant leur route du côté de la Mer rouge, & le Cachet de Londres faisant eau & voguant pesamment, parce qu'il avoit grand besoin d'être radoubé, le Capitaine Knight se lassâ de la Société, & se dérochant de nuit il prit la route d'Achin. Il avoit entendu dire qu'il y avoit quantité d'or, il y alloit dans le dessein de croiser. Je tiens ce fait d'un nommé Monsieur Humes, qui étoit sur l'Anne de Londres, commandée par le Capitaine Frexe, qui avoit passé à bord du Capitaine Knight, & que j'ai vu depuis à Achin. Le Capitaine Frexe ayant perdu son Vaisseau, une partie de l'équipage passa à bord du Cachet de Londres qui étoit à l'Isle de Johanna; & après que le Capitaine Knight s'en fut séparé, il continua son Voyage du côté de la Mer rouge. Mais comme il avoit les vents contraires, & que le navire étoit en mauvais état, il fut contraint de faire route du côté de Coromandel, où le Capitaine Teat & ses gens mirent pied à terre pour servir le Mogol. Mais les Errangers du Capitaine Frexe qui étoient encore à bord du Cachet de Londres, se mirent en tête d'amener le navire en Anglerterre. Je n'ai pas entendu parler du Cachet de Londres depuis les dernières nouvelles que m'en apprit le Capitaine Knox, qui me dit qu'il avoit coulé bas à la Baye de saint Augustin en Madagascar, où il est encore. J'ai fait cette digression pour rendre compte de nôtre vaisseau.

AUTOUR DU MONDE.

225

La seconde remarque que j'ai à faire sur ce qui m'arriva durant le tems que je mis à faire le tour que je fis en partant d'Achin , regarde le Prince peint que j'amenai en Angleterre , & qui mourut à Oxford. Durant le séjour que je fis au Fort saint George , un Vaisseau nommé le Marchand de Mindanao , qui venoit de cette Isle chargé d'écorce de Girofle , arriva au Fort S. George vers le mois d'Avril 1690. Trois hommes de l'équipage du Capitaine Swan , qui avoient resté à Mindanao vinrent sur ce Vaisseau , & c'est d'eux que j'appris la mort du Capitaine Swan , de la manière que je l'ai ci-devant rapportée. Il y avoit aussi un nommé Mr. Moody qui étoit Inspecteur sur les marchandises du Vaisseau. Ce fut lui qui acheta à Mindanao le Prince Jeoly qui étoit peint , & duquel j'ai fait mention dans le Chapitre 12. Il acheta aussi la mere de ce Prince , & les amena tous deux au Fort saint George , où ils furent fort admirés de tous ceux qui les virent. Quelque tems après ce Moody qui parloit fort bien Malayan , & étoit fort capable de diriger les affaires de la Compagnie , reçut ordre du Gouverneur du Fort S. George de se préparer pour aller à Indrapore , qui est un Comptoir que les Anglois ont à l'Occident de la côte de Sumatra , pour succéder à Mr. Gibbons qui en étoit le Directeur.

Je liai cependant avec Mr. Moody une amitié intime. Il me sollicita beaucoup d'aller avec lui & me promit de me faire Canonier du Fort. Je lui dis toujours que je souhaitois avec passion aller à la Baye de Bengale , & qu'on me proposoit d'y aller avec le Capitaine Metcalf , qui avoit besoin d'un

Contre-maître, & qui m'en avoit déjà parlé. Mr. Moody pour me donner courage d'aller avec lui, me dit que si je voulois l'accompagner à Indrapore il y acheteroit un petit Vaisseau dont il me donneroit le commandement, & m'envoyeroit à l'Isle de Meargis : Que j'ammenerois le Prince Jeoly, & sa mère, & que comme c'étoit leur país natal, ce me seroit un grand avantage pour obtenir permission de negocier en Girofle avec les Insulaires.

Ce dessein étoit fort de mon goût, ainsi je consentis au voyage. Ce fut quelques jours après le commencement de Juillet 1690. que nous partimes du Fort saint George sur un petit Vaisseau nommé le Diamant, commandé par le Capitaine Howel. Nous étions en tout 50. ou 60. Passagers, dont les uns vouloient descendre à Indrapore, & les autres pousser jusqu'à Bencouli. Il y avoit dans l'équipage 5. ou 6. Officiers. Les autres étoient Soldats de la Compagnie. Nous ne trouvâmes rien dans nôtre voyage qui merite d'être remarqué, jusques à ce que nous fûmes à la hauteur d'Indrapore. Les vents alors devinrent Nord-Oüest, & si violens, que nous ne pûmes entrer ; de sorte que nous fûmes forcez de faire route du côté de Bencouli, qui est un autre Comptoir des Anglois sur la même côte, à 50. ou 60. lieües du Midi d'Indrapore.

En arrivant à Bencouli nous sauvâmes le Fort, & en fûmes sauez. Nous mouillâmes dès le même jour. Le Capitaine Howel, Mr. Moody, & les autres Marchands allerent à terre, & furent tous fayorablement reçus du Gouverneur. J'allai à terre deux jours

après, & fus beaucoup importuné du Gouverneur de demeurer-là en qualité de Canonnier, dont la place étoit depuis peu vacante par la mort de celui qui la remplissoit. Il me représentoit que la place étant plus importante qu'Indrapore, j'étois plus nécessaire à la Compagnie ici que là. Je répondis que s'il vouloit augmenter les gages que le Gouverneur du Fort saint George m'avoit promis à Indrapore, je le servirois volontiers, pourvu que Mr. Moody le voulut bien. Quant aux appointemens il me dit que j'aurois 24. rixdales par mois, qui est-ce qu'il donnoit au Canonnier précédent.

Mr. Moody ne répondit que huit jours après. Alors étant prêt à partir d'Indrapore, il dit que je pouvois faire ce que je voudrois, & demeurer là ou le suivre à Indrapore. Il ajouta que si j'allois avec lui, il n'étoit pas assuré de pouvoir executer la promesse qu'il m'avoit faite d'acheter un Vaisseau pour m'envoyer à Meangis avec le Prince Jeoly & sa mere; mais que son dessein étoit d'en user si-bien avec moi, qu'ayant quitté Madere à sa considération, il me donnoit la moitié du Prince peint & de sa mere, qu'il laissa à ma disposition. J'acceptai l'offre, & nous en passâmes incontinent un écrit.

Voilà comme j'eus le Prince peint & sa mere. Ils étoient natifs d'une petite Isle nommée Meangis, dont j'ai parlé une fois ou deux dans le Chapitre 13. Je l'ai vûe deux fois, & deux autres qui en étoient proches. Chacune des trois paroissoit d'environ 4. ou 5. lieues de tour, & d'assez bonne hauteur. Le Prince Jeoly même me dit qu'il y avoit dans les trois quantité d'or, de girofle, & de noix

muscades. Je lui montrai diverses fois de ces trois différentes choses, & il me dit en Malayan qu'il parloit assez bien : Meangis hadda Madochala se Bullawan ; c'est-à-dire, il y a abondance d'or à Meangis. J'ai remarqué que Bullawan est le mot dont on se sert communément à Mindanao en parlant de l'or ; mais je ne sai si c'est le vrai terme Malayan ; car j'ai trouvé beaucoup de différence entre le Malayan tel qu'on le parle à Mindanao, & la langue dont on se sert sur la côte de Malaca, & à Achin. Quand je lui montrais des épiceries, il me disoit non seulement qu'il y en avoit Madochala, c'est-à-dire, en abondance ; mais pour me le faire mieux entendre il me monroit ses cheveux : ce que font souvent les Indiens que j'ai rencontrés, pour dire qu'il y en a plus qu'ils ne peuvent nombrer. Il me dit aussi que son Pere étoit Raja de l'Isle où il demuroit, qu'il n'y avoit pas dans l'Isle plus de 30. hommes, & environ cent femmes ; qu'il en avoit cinq, & huit enfans, & que c'étoit une de ses femmes qui l'avoit peint.

Il étoit peint tout le long de l'estomac, entre les épaules, & presque tout le devant des cuisses, & tout autour des bras & des jambes en forme de grandes bagues & de brasselets. Je ne puis pas dire à quoi ressembloient les figures qui étoient peintes ; mais je puis dire qu'elles étoient fort curieuses, bien variées par plusieurs lignes, fleurons, ouvrages à quarréaux, &c. le tout agreablement proportionné, & où il paroissoit un art admirable, & sur tout en ce qui étoit sur & entre les épaules. Par ce qu'il me dit de la maniere dont cela avoit été fait, je compris que

cela se faisoit comme on fait les croix de Jerusalem sur les bras, c'est-à-dire, en piquant la peau, & la frottant d'onguent. Mais au lieu qu'on se sert de poudre pour faire la croix de Jerusalem, ceux de Meangis se servent de la gomme d'un arbre pulvérisée que les Anglois appellent Dammer, & dont on se sert au lieu de poix en plusieurs endroits de l'Inde. On me dit que la plupart des hommes & des femmes de Meangis sont ainsi peints, & ont aux oreilles des anneaux d'or, & aux jambes & aux bras des chaînes du même métal : Que leur nourriture ordinaire est ce que le pays produit, c'est-à-dire, des Patates & des Yams : Qu'on avoit quantité de coqs & de poules ; mais point d'autre volaille domestique. Il disoit que le poisson qu'il aimoit beaucoup, comme sont en general les Indiens sauvages, étoit en grande abondance aux environs de l'Isle ; qu'on a des Canots avec lesquels on va souvent à la pêche, & qu'on visite frequemment les deux autres petites Isles, dont les habitans parlent la même langue qu'on parle à Meangis. Cette langue a si peu de rapport au Malayan, qu'il avoit appris pendant son esclavage à Mindanao, que quand sa mere & lui parloient leur langue naturelle, je n'entendois pas un mot de ce qu'ils disoient : aussi les Indiens qui parlent Malayan, c'est-à-dire, les Marchands & les gens polis regardent les Meangiens comme une espece de Barbares, & sur le moindre sujet de mécontentement les appellent Bobby, c'est-à-dire, pourceaux ; expression qui marque le plus grand mépris, & sur tout de la part des Malayans qui sont en general Mahometans : Cependant ils appellent par tout

une femme Babbi, terme qui ne differe pas beaucoup de l'autre. Mamma signifie homme. Ces derniers mots denotent proprement le mâle & la femelle, & comme Eyam signifie une volaille, aussi Eyam Mamma veut dire le coq, & Eyam Babbi la poule. Ceci soit dit en passant.

Il disoit que les coûtumes des autres Isles, & leurs manieres de vivre étoient comme les leurs, & que c'étoit le seul peuple avec lequel ceux de Mangis eussent société, & qu'une fois, lui, son pere, sa mere, son frere, & 2. à 3. autres passant à une des autres Isles, un vent tempêteux les emporta sur la côte de Mindanao, où ayant été pris par des Pêcheurs, on commença par les dépouiller de leurs ornemens d'or, ensuite on les conduisit à terre, & on les vendit comme des esclaves. Je n'ai point vû de ces ornemens d'or qu'ils portoient; mais ils avoient aux oreilles de grands trous, qui faisoient voir qu'ils y avoient porté des pieces d'or. Jeoly fut vendu à un Mindanayan nommé Michel, qui parloit bon Espagnol, & qui servoit ordinairement d'Interprète à Raja Laut quand il étoit en doute sur quelque mot, car Michel entendoit mieux nôtre langue que lui. Il battoit & maltraitoit souvent son esclave peint pour le faire travailler; mais tout cela ne servoit de rien, car ni les promesses, ni les menaces, ni les coups, ne pûrent jamais le faire travailler. Cependant il étoit fort craintif, & ne pouvoit voir aucune sorte d'armes. Il m'a souvent dit qu'il n'y en avoit point à Meangis, non plus que des ennemis à combattre.

J'ai fort connu ce Michel pendant mon se-

jour à Mindanao. Je croi que ce nom lui a été donné par les Espagnols qui en bâtièrent plusieurs, quand ils eurent le pied dans cette Isle : Mais après le départ des Espagnols ils redevinrent Mahometans comme auparavant. Quelques-uns des nôtres couchaient chez ce Michel, & sa femme & sa fille étoient les Pagallys de quelques-uns de nos gens. J'ai souvent vû Jeoly chez son maître, & quand je le vis long-tems après, il se ressouvint fort bien de moi. Je n'ai jamais vû son pere ni son frere, ni pas un de ceux qui furent pris avec lui ; mais Jeoly vint diverses fois à bord pendant que le Vaisseau fut à Mindanao, & reçut avec plaisir tous les vivres que nous lui donnâmes, car son Maître le nourrissoit fort petitement.

Le Prince Jeoly fut donc esclave quatre à cinq ans à Mindanao ; mais enfin Monsieur Moody l'acheta, & donna 60. risdales de lui & de sa mere, comme j'ai dit déjà. Il le mena au Fort saint George, d'où je l'amenai à Bencouli. Monsieur Moody fut environ trois semaines à Bencouli, puis retourna à Indrapore avec le Capitaine Howel, & me laissa le Prince Jeoly & sa mere. Ils demouroient en leur particulier dans une maison qui étoit hors du Fort. Je ne les occupois à rien ; mais ils s'occupoient eux-mêmes. Elle faisoit & racommodoit leurs habits, à quoi elle n'étoit pas fort entendue, car on ne porte point d'habits à Meangis ; mais seulement une toile au milieu du corps. Pour lui il travailloit à faire un coffre avec quatre planches & quelques clous qu'il me demanda. Il le fit fort mal, & ne laissoit pas néanmoins de s'en faire honneur, comme si c'eût été la plus rare

pièce du monde. Quelque tems après ils tombèrent tous deux malades , & quoi que je prisse autant de soin d'eux que s'ils eussent été mon frere & ma sœur , la mere ne laissa pas de mourir. Je fis tout ce que je pûs pour consoler Jeoly ; mais cette affliction lui fut si sensible , que je craignis aussi pour lui. Je la fis incontinent enterrer pour l'ôter de devant ses yeux. Je l'avois fait mettre honorablement dans un drap de toile de coton ; mais Jeoly n'en étant pas content , il y ajouta tous ses habits , & deux autres pieces d'Indienne que Monsieur Moody lui donna , disant qu'elles étoient à sa mere , & qu'il falloit qu'elle les eût. Je ne voulus pas le desobliger de peur de mettre en danger sa vie , & je fis de mon mieux pour rétablir sa santé : Mais je n'y trouvai pas grand changement pendant le séjour que nous fimes-là.

Dans la petite relation que l'on fit imprimer de lui du tems qu'on le faisoit voir en Angleterre , il y avoit une histoire fabuleuse de sa sœur , qu'on disoit être une belle personne , & qui avoit été esclave avec lui à Mindanao. On disoit encore que le Sultan s'en étoit rendu amoureux : Mais tout cela n'étoit au fond qu'un beau conte. On ajoutoit aussi que sa peinture avoit une si grande vertu , que les serpens & les bêtes venimeuses la fuyoient. De-là vient je croi que dans le tableau qu'on exposoit pour exciter la curiosité du public , on y avoit représenté tant de serpens fuyans. Mais je ne sache pas qu'il y ait jamais eu de peinture avec une telle vertu. Quant au Prince Jeoly , je l'ai vu aussi épouvanté que moi des serpens , & des scorpions.

Après avoir parlé du Vaisseau qui me laissa à Nicobar, & du Prince peint que j'amenai à Bentouli, je continuerai la relation de mon voyage de-là jusques en Angleterre, & je commencerai par dire en peu de mots le sujet de ma retraite, & la maniere dont je la fis.

Je ne dirai rien pour le present de la place, ni de l'Office de Canonier du Fort qu'on m'y avoit donné; mais je dirai que l'année 1690. étant presque écoulée, & voyant que le Gouverneur ne me tenoit pas parole, considerant d'ailleurs qu'en usant comme il faisoit envers les autres, je n'avois pas sujet d'esperer qu'il en usât mieux à mon égard, je commençai à souhaiter d'être bien loin. Je le trouvois fort ignorant par rapport à sa charge, étant beaucoup plus capable de tenir des livres, que de gouverner un Fort: Il étoit d'ailleurs si insolent & si cruel à l'égard de ses inferieurs, & ménageoit avec si peu de prudence les Malayans du voisinage, que je me lassai bien-tôt de lui, ne croyant pas ma vie en sûreté sous un homme si brutal & si barbare. Je ne veux pas le nommer après un tel portrait, ni remplir cet écrit des aventures particulieres de sa vie: Mais je ne suis pas fâché d'avoir fait glisser ce trait, parce que comme c'est l'intérêt de la Nation en general, il est important aussi que la Compagnie des Indes Orientales soit informée des abus qui se font dans ses Comptoirs. Je croi qu'il seroit fort avantageux à la Compagnie d'examiner avec soin la conduite de ceux auxquels elle confie quelque commandement: Car outre la honte & l'aversion que les malversations des servi-

teurs attirent aux superieurs, qui ne méritent rien moins que cela; la tyrannie, l'ignorance, & le manque de jugement de certains petits Gouverneurs, causent souvent de grands malheurs. Ceux qui sont sous leurs ordres ne servant qu'à contre-cœur, passent souvent chez les Hollandois, chez le Mogol, ou chez les Princes Malayans, au grand préjudice de nôtre commerce, qui se trouve souvent exposé aussi-bien que les Forts mêmes par la maniere imprudente avec laquelle on provoque les Nations voisines, qu'on ne sauroit mieux ménager, non plus que tout le genre humain en general, que par la justice. D'ailleurs il n'y a point de gens plus implacables & plus vindicatifs que les Malayans du voisinage de Bencouli, qui ont plus d'une fois pensé surprendre le Fort. Je ne dis point ceci à cause des sujets de plainte que ce Gouverneur peut m'avoir donnez, beaucoup moins voudrois-je qu'on crût que j'attaque ici des personnes qui ne m'ont jamais fait de mal: Mais comme il n'est pas surprenant que les gens exercent mal des charges d'autorité, puisque ni leur éducation, ni peut-être leurs propres affaires, ne leur ont point aquis les qualitez requises à cela, aussi est-il nécessaire que la Compagnie les examine de près, & avec tout le soin possible, pour prévenir ou reformer les abus qu'ils ont faits ou qu'ils peuvent faire. C'est par un pur motif de zèle & d'attachement pour les interêts de la Compagnie & de la Nation que je donne cet avis, n'ayant vû que trop souvent combien il seroit nécessaire d'en user de cette maniere.

J'eus encore d'autres raisons de me reti-

re
pa
gn
Pr
tie
rel
vo
per
pou
che
Ma
ram
son
mar
ries
T
Gou
pern
pren
trou
sente
sa pa
me
Hea
mou
Juir
alors
du P
maît
mon
Jeol
pend
que
ses a
à bo
& p
chap

rer. Je commençois à soupirer après mon pays natal, dont j'avois été si long-tems éloigné. Je me promettois des merveilles du Prince peint que Monsieur Moody avoit entièrement laissé à ma disposition, ne s'en étant réservé que la moitié. Car outre ce qu'on pouvoit gagner à le faire voir en Angleterre, j'espérois qu'après avoir gagné de l'argent, je pourrois obtenir ce que j'avois vainement chertché dans les Indes, c'est-à-dire, que les Marchands me donneroient un Vaisseau pour ramener le Prince à Meangis, le rétablir dans son pays; & par sa faveur, & avec un peu de manège fonder un commerce pour les épiceries, & autres productions de ces Isles.

Tout plein de ces projets je m'en allai au Gouverneur & au Conseil, & demandai la permission de me retirer en Angleterre sur le premier Vaisseau qui viendrait. Le Conseil trouva la chose juste, & y donna son consentement. Le Gouverneur me donna aussi sa parole. Un Navire de la Compagnie nommé la Défense, commandé par le Capitaine Heath, & destiné pour l'Angleterre, vint mouiller à la rade de Bencoulé le second de Juin 1691. Il avoit passé à Indrapore où étoit alors Monsieur Moody, qui avoit cédé sa part du Prince Jeoly à Monsieur Goddard Contre-maître du Vaisseau. Étant venu à terre, il me montra l'écrit de Monsieur Moody, & visita Jeoly qui avoit été malade durant trois mois, pendant lesquels j'en avois eu le même soin que s'il eût été mon frère. Je réglai les choses avec Monsieur Goddard, & envoyai Jeoly à bord, résolu de le suivre comme je pourrois, & priai Monsieur Goddard de m'aider à m'échapper, & de me cacher dans son Navire si be-

soin étoit, ce qu'il me promit. Le Capitaine me donna aussi parole qu'il me recevrait. Ce que j'avois prévu arriva. Dès que le Capitaine Heath fut arrivé, le Gouverneur se repentit, & ne voulut plus me laisser partir. Je l'importunai tant que je pus; mais tout cela ne servit de rien. Le Capitaine Heath s'en mêla, & ne réussit pas mieux. Après diverses tentatives, je m'échapai enfin à minuit sur l'avis que j'eus que le Vaisseau devoit faire voiles le lendemain matin, & qu'il avoit déjà pris congé du Fort. Je passai par une des casernes du Fort, & étant à terre je me rendis à la chaloupe qui m'attendoit, & qui me mena à bord. J'emportai mon Journal, & la plupart de mes manuscrits: Mais la précipitation me fit laisser quelques papiers & livres de prix, & tout ce que j'avois de meubles, ravi d'être en liberté & d'espérer de revoir encore l'Angleterre.

CHAPITRE XIX.

L'Atteu part de Bencouli sur le Navire la Défense, commandé par le Capitaine Heath. Combat entre les Hollandois, joints avec quelques Anglois. Mauvaise eau qu'on fit à Bencouli, cause des maladies extraordinaires qui emportent plusieurs personnes. Bonne source à Bencouli. Grand desordre à bord. On tient conseil, & l'on propose d'aller à l'Isle de Jobanna; mais on prend enfin la résolution de continuer la route du Cap de Bonne-Esperance. Le vent les favorise. Prudence du Capitaine. Ils arrivent au Cap. Les Hollandois leur aident à entrer dans le havre. Description du Cap, sa

pe
gn
me
st
gu
tra
pla
con

M
venat
parti.
Bonne
allam
nous l
ver tr
noien
glere
Fort s
avant
étoit l
gnie s
Peu
guerre
saint C
Franço
à la ra
parle d
ge aux
lation,
Canon
fort bo
font tr
un For
mé Pal
Fort sa

perspective, les lieux où l'on peut fonder. Montagne de la table, le havre, le ferroir. Grosses pommes de Grenade & bons vins. Animaux terrestres. Belle espèce d'Onager, ou Ane sauvage singulièrement marqué de blanc & de noir. Antilopes, poissons, veaux marins. Fort & Comptoir des Hollandois. Leur beau Jardin, & leur commerce en ce pays-là.

M'Étant donc embarqué sur la Défense, je m'y tint caché jusques à ce qu'un bateau venant du Fort chargé de poivre, en fut reparti. Nous mimes à la voile pour le Cap de Bonne-Esperance le 25. de Janvier 1691. & allâmes autant que le vent & le tems pûrent nous le permettre, dans l'esperance d'y trouver trois autres Vaisseaux Anglois, qui venoient des Indes & s'en retournoient en Angleterre : car la guerre ayant été déclarée au Fort saint George contre les François un peu avant que le Capitaine Heath en partit, il étoit bien aise de s'en retourner en compagnie s'il étoit possible.

Peu de tems avant la publication de cette guerre, il y eut un combat à la rade du Fort saint George entre des Vaisseaux de Guerre François, & quelques Hollandois mouillans à la rade. Comme Monsieur du Quesne en parle d'une maniere plausible dans son voyage aux Indes Orientales, j'en ferai ici la relation, telle qu'elle m'a été faite par le Sous-Canonier du Capitaine Heath, homme de fort bon sens, & par plusieurs autres qui se sont trouvez à l'action. Les Hollandois ont un Fort sur la côte de Coromandel, nommé Pallacat. qui est à environ 20. lieues du Fort saint George, du côté du Septentrion.

Défense, entre les vais. Mauv. maladies personnes. à bord. à l'Isle résolution e-Esperance Capitaine. leur aident du Cap, sa

Les Hollandois, je ne sai pourquoi, envoyèrent des Vaisseaux pour retirer leurs effets, & les transporter à Batavia. Les actes d'hostilité avoient déjà commencé entre les François, & les Hollandois, & les François avoient déjà une Escadre nouvellement arrivée aux Indes, & qui étoit alors à Ponticheri, qui est un Fort appartenant aux François sur la même côte, & au Midi du Fort S. George. Les Hollandois en s'en retournant à Batavia furent obligez à cause du vent d'aller vers le Fort saint George, & celui de Ponticheri. Etant près de ce dernier, ils virent les Vaisseaux de guerre François à l'ancre. S'ils avoient continué leur route le long de la côte, ou qu'ils eussent pris le large, il y avoit à craindre que les François ne les poursuivissent. Ils rebroussèrent donc; car quoi que leurs Vaisseaux fussent bons & forts, ils n'étoient pas néanmoins en état de combattre, parce qu'ils étoient pleins de marchandises & de plusieurs passagers, femmes & enfans. Ils vinrent donc au Fort saint George, demandèrent la protection du Gouverneur, eurent permission de mouiller à la rade, & d'envoyer à terre les marchandises & les gens qui leur étoient inutiles. Il y avoit alors à la rade quelques petits Vaisseaux Anglois, & le Capitaine Heath qui avoit un fort bon Vaisseau Marchand que l'Historien François appelle l'Amiral Anglois, ne faisoit que d'arriver de la Chine: Mais il étoit fort chargé de marchandises, & avoit le tillac plein de Canastres de sucre, qu'il se préparoit d'envoyer à terre. Mais avant qu'il eût le tems de le faire, les François parurent venant à la rade avec leurs basses voiles & leurs perroquets

suivis d'un Brûlot. Avec ce Brûlot ils s'étoient promis de brûler le Commandant Hollandois, & comme il étoit à l'ancre ils l'auroient peut-être fait s'ils avoient eu le courage de l'entreprendre avec vigueur : Mais ils mirent le feu à leur Brûlot de loin, & les Hollandois ayant eu le tems de faire remarquer le Vaisseau, le Brûlot des François brûla, & ne fit rien de plus. Si les Vaisseaux de guerre François étoient venus hardiment, & eussent accroché leurs ennemis, ils auroient fait quelque chose de considérable, car on ne pouvoit tirer du Fort sans endommager nos Vaisseaux aussi-bien que les leurs. Mais au lieu de cela ils mouillèrent hors de la portée du Fort, & tirèrent sur leurs ennemis, & leurs ennemis sur eux avec si peu d'avantage, qu'après quatre heures de combat, les François couperent leurs cables, & se retirèrent avec précipitation & en desordre, à toutes voiles, & même avec tous leurs perroquets; ce qui ne se fait jamais que quand on s'enfuit.

Le Capitaine Heath quoi que son Vaisseau fut fort pesant & fort embarrassé, fit durant le combat le devoir d'un brave homme. Après que les François se furent retirez, il alla à bord du Commandant Hollandois, & lui dit, que s'il vouloit les poursuivre, il l'accompagneroit quoi qu'il eût fort peu d'eau à bord : Mais le Hollandois s'en excusa en disant qu'il avoit ordre de se défendre des François; mais non de les attaquer, ou de quitter sa route pour leur donner la chasse. Voilà le grand exploit dont les François ont jugé à propos de se vanter. J'ai appris depuis que les Hollandois leur ont enlevé ce Fort de Ponticheri.

d'arbres, d'herbes, &c. Je croi sur tout qu'elle se corrompt bien-tôt dans les lieux où elle croupit. Peut-être aussi que les serpens & autre vermine venimeuse ne contribuent pas peu à la rendre mauvaise. Dans ces tems-là elle paroît d'une couleur fort enfoncée, jaune, rouge, ou noire, &c. La saison pluvieuse étoit passée, & l'écoulement des terres diminuoit quand nous primes cette eau dans la riviere de Bencouli. Mais si les Matelots eussent voulu s'en donner la peine, ils auroient pu remplir leurs vaisseaux d'excellente eau à une source qui est derriere le Fort, à environ deux ou trois cens pas du lieu où l'on débarque. Le Fort se sert de l'eau de cette source. Ceci soit dit pour servir d'avis à tous les vaisseaux qui iront à l'avenir à Bencouli. Je croi au reste que la chose est d'assez grande consequence pour que les Propriétaires ou Directeurs du Comptoir se donnent la peine, pour sauver la vie à leurs Matelots, de faire mettre des tuyaux pour conduire l'eau de cette source jusques sur le rivage; ce qu'ils pourroient faire fort aisement, & à peu de frais. Je l'aurois entrepris moi-même si j'y avois fait un plus long séjour. J'avois dessein aussi de la faire monter jusqu'au Fort; car ce seroit une grande commodité, & il seroit bien plus à couvert en cas de siege.

Outre que notre eau étoit mauvaise, on l'avoit mise à fonds de cale avec le poivre; ce qui l'échaufa beaucoup. Quand nous venions le matin prendre notre portion, elle étoit si chaude qu'à peine y pouvoit-on souffrir les mains, ou tenir à la main une bouteille pleine. Je n'ai jamais entendu parler de rien de tel, & je n'aurois jamais crû que l'eau

eût pû s'échauffer de cette maniere dans un fond de cale. Elle étoit encore extrêmement noire , & ressembloit plus à de l'ancre qu'à de l'eau. Je ne sai si le tems ou le poivre l'avoit ainsi noircie , mais je sai bien qu'elle n'étoit pas si noire quand nous la primes. Nos vivres étoient aussi fort mauvais ; car il y avoit plus de trois ans que le Navire étoit parti d'Angleterre , & les viandes salées que nous en avions apportées , & que nous mangions , ayant été si long-tems dans le sel , étoient assez pauvres pour des gens indisposés.

Le Capitaine Heat voyant la misere de son équipage , fit donner à chaque chambrée de ses Tamarins ; dont il avoit quelques cruches pleines ; ce qu'on mangeoit avec du Ris. Ce fut un grand rafraichissement pour nos gens , & je croi que cela contribua beaucoup à les tenir sur pied.

Cette maladie fut si generale que je ne croi pas qu'il y eût un homme à bord qui n'en fut attaqué ; cependant elle les prenoit de maniere qu'on ne pouvoit pas dire qu'on fut malade. On ne sentoit que peu ou point de douleur ; on étoit seulement foible & sans appetit. La plupart même de ceux qui moururent dans le voyage avoient de la peine à se laisser persuader de se tenir dans la Cabane ou dans leur Branle jusqu'à ce qu'ils n'en pouvoient plus : & quand ils étoient forcez de se coucher ils faisoient leur Testament , & mourroient en deux ou trois jours.

La perte de ces gens , & l'état triste & languissant où étoit le reste ; nous mettoit hors d'état de conduire nôtre vaisseau quand le vent étoit plus fort qu'à l'ordinaire ; cela arri-

va quand nous commençames à approcher du Cap, & autant de fois que cela arriva nous nous trouvâmes embarrassés à mener notre vaisseau. Le Capitaine Heat tout malade qu'il étoit, pour donner courage aux autres, faisoit son quart comme un autre, & prêtoit en toutes occasions une main secourable ; mais enfin n'ayant presque plus d'esperance d'aller au Cap à cause des vents de Sud qui venoient, & étant en Mer depuis huit à neuf semaines, il assembla tout le monde pour délibérer sur la sûreté commune. Il pria tout le monde, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, de dire librement son avis, & ce qu'il jugeoit qu'on devoit faire en cette dangereuse conjoncture. Nous n'étions pas en état de tenir long-tems la Mer, & ne pouvant si-tôt aller à terre, il falloit nécessairement perir. Il demanda donc lequel il étoit le meilleur de continuer la route du Cap, ou de la quitter pour prendre celle de l'Isle de Johanna, où nous esperions trouver du secours, parce que c'est-là où touchent d'ordinaire nos vaisseaux des Indes Orientales qui viennent d'Angleterre, & dont les habitans sont fort familiers ; mais les autres lieux, sur tout saint Laurent ou Madagascar, qui étoient plus près, nous étoient inconnus. Nous étions si près du Cap qu'avec un bon vent nous pouvions esperer d'y arriver en quatre à cinq jours ; mais le vent étant où il étoit il n'y avoit point d'apparence de pouvoir le gagner. D'un autre côté le vent étoit bon pour aller à l'Isle de Johanna, mais cette Isle étoit fort éloignée ; & suppose que le vent demeurât tel qu'il étoit, il nous falloit quinze jours pour y arriver ; mais plus long-tems si le calme nous pre-

noit, comme il y avoit apparence. D'ailleurs nous perdions le tems d'aller au Cap que nous ne pouvions retrouver qu'au mois d'Octobre ou de Novembre; & nous étions alors à la fin de Mars. En effet, ce n'est pas l'ordinaire d'aborder le Cap après le dixième de Mai. Tout ayant donc été pesé & considéré, nous convinmes enfin tout d'une voix de poursuivre la route du Cap, & d'attendre patiemment que le vent changeât.

Le Capitaine Heat après avoir ainsi sondé l'esprit de ses gens, leur dit que ce n'étoit pas assez qu'ils eussent consenti d'aller au Cap, & que nos desirs ne suffisant pas pour nous y amener, il falloit un travail extraordinaire de la part de ceux qui en étoient capables. Au reste pour leur donner courage il promit un mois de paye gratis à tous ceux qui voudroient s'engager d'être prêts à aider en toutes occasions, & aussi-tôt qu'ils en seroient requis, soit qu'ils fussent de quart, ou non; & cela à payer au Cap. La proposition fut acceptée premièrement par quelques Officiers, & ensuite tous ceux qui se trouvoient en état firent écrire leurs noms sur une Liste, & promirent de servir leur Commandant.

Le Capitaine trouva sagement cet expédient, car nos gens étant foibles comme ils étoient, il n'auroit pû les y contraindre: Les promesses seules sans esperance de quelque récompense ne les auroient pas non plus engagés à un travail si extraordinaire; car le vaisseau, les voiles, & les cordages, avoient grand besoin de réparation. Pour moi j'étois trop foible pour me faire mettre sur la liste; car autrement nôtre salut commun que je

ha
vr
me
fai
ais
vin
nou
vire
que
d'ai
il e
rent
tre v
nos
d'eu
pens
ils
man
à bo
& v
tom
salé,
du si
cela
naffie
fions.
Mou

vois en très-grand danger, auroit été plus capable de me le faire faire qu'aucune autre récompense. Peu de tems après cela il plut à Dieu de nous envoyer un vent favorable dont nous profitâmes le mieux qu'il nous fut possible, en sorte qu'avec les travaux continuels de ceux qui s'étoient enrolés, nous fumes au Cap bien plutôt que nous n'avions crû.

La nuit avant que nous entraissions dans le havre, qui fut vers le commencement d'Avril, nous voyant près de la terre nous tirâmes toutes les heures un coup de canon, pour faire connoître que nous n'étions pas à notre aise. Le lendemain un Capitaine Hollandois vint à bord, & nous voyant si foibles que nous ne pouvions pas border nos voiles pour virer de bord, & entrer dans le havre, quoi que nous le fissions assez bien en mer; pria d'ailleurs par notre Capitaine de nous aider, il envoya querir cent bons hommes qui vinrent incontinent à bord, & entrèrent dans notre vaisseau qui mit à l'ancre. Ils désirèrent aussi nos voiles, & firent tout ce qu'on demanda d'eux: aussi le Capitaine Heath les récompensa-t'il grassement.

Ils avoient meilleur apérit que nous, & mangèrent gaillardement de ce qu'il y avoit à bord. Comme il leur étoit permis d'aller & venir par tout ils prirent tout ce qui leur tomba sous la main, principalement du bœuf salé, dont nos gens faute d'apérit avoient perdu six, huit, à dix morceaux en un même lieu: cela fut emporté avant que nous nous donnassions de garde, ou que nous y songassions. De plus on ouvrit de nuit une bale de Mouffeline, dont il fut emporté une gran-

de partie: mais je ne sai si cette Mouffeline fut dérobée par les Hollandois ou par nos gens; car tout moribonds qu'ils étoient il ne laissoit pas d'y avoir des larrons de grande dexterité.

Etant donc à l'ancre on envoya d'abord les malades à terre. Ceux qui purent demeurer à bord y demeurèrent, & eurent de bon mouton gras ou du bœuf frais qu'on leur envoyoit tous les jours. J'allai aussi à terre avec mon Prince peint, & j'y demeurai jusques à ce qu'il falut remettre à la voile, qui fut environ six semaines après. Je profitai de ce tems-là pour m'informer du país le mieux qu'il me fut possible. Voici sommairement ce que j'en appris.

Le Cap de Bonne-Esperance est la dernière frontiere du Continent de l'Afrique du côté du Midi. Il est situé à trente-quatre degrez trente minutes de latitude Meridionale, & le climat est fort temperé. Je regarde cette latitude comme une des plus douces de toutes pour la temperature; & je ne saurois m'empêcher d'examiner ici un préjugé que nos Matelots Européens ont d'ordinaire contre ce país, qu'ils rendent comme beaucoup plus froid que les lieux qui sont à la même latitude du côté du Nord de la ligne. Je ne suis point de cet avis. Il est, je croi, aisé de dire quelle est la raison de ceux qui en sont, c'est que quelque chemin qu'ils prennent pour aller au Cap, soit en allant aux Indes Orientales ou en en revenant, ils passent par un Climat chaud, & ainsi venant d'un país extrêmement chaud, il n'est pas étonnant que le Cap leur paroisse plus froid. Quelques-uns disent que le vent de Sud n'y est froid que

pas
ma
son
m
de
nou
Isle
j'ai
à d
de
de
un
que
mes
te d
blab
Je s
après
à l'a
ven
d'un
gran
rant
qui
j'ai
son
terr
vie
ver
froi
auss
ven
qui
ven
me
situ
inc

parce qu'il vient de la Mer. J'ai toujours remarqué au contraire que les vents de Mer sont plus chauds que les vents de terre ; à moins que ce ne soit dans le tems qu'il vient de la terre un vent chaud , comme celui que nous sentimes dans ce voyage en allant des Isles du Cap-verd dans les Mers du Sud , dont j'ai oublié de faire mention en son lieu, c'est à dire dans le Chapitre quatre. Sur le dix-neuf de Juin 1683. à trente-sept degrez de latitude Meridionale, nous sentimes l'après-midi un vent frais venant de la côte de l'Amerique, mais si violemment chaud que nous crumes qu'il venoit de quelque montagne ardente de la côte. La chaleur de ce vent étoit semblable à celle qui sort de la gueule d'un four. Je sentis aussi une autre chaleur précisément après midi en 1694. au mois de Juillet , étant à l'ancre à Groin. Cette chaleur vint avec un vent de Sud , & l'une & l'autre furent suivies d'une pluie & de tonnerre. Voila les seules grandes chaleurs que j'aye jamais senties durant mes voyages. Mais mettant cela à part, qui fait une exception à la regle generale , j'ai toujours remarqué que les vents de Mer sont beaucoup plus chauds que les vents de terre , si ce n'est dans les lieux où les vents viennent des Poles ; ce qui est , je croi , la veritable raison pourquoi le vent de Sud est froid au Cap de Bonne-Esperance , car il est aussi froid en Mer. Quand à la froideur des vents de terre, comme les climats de l'Europe, qui sont au Sud-Oüest sentent vivement les vents de Nord & d'Est, qui viennent extrêmement froids du Continent , de même les pais situez sur la côte, oposée de Virginie, sont fort incommodez des vents de Nord-Oüest , qui

viennent du Continent, & qui sont extrêmement froids, quoi que sa latitude ne soit pas beaucoup au dessus de celle du Cap.

Mais continuons le fil de nos remarques. Ce vaste Promontoire est composé d'un pais élevé & fort remarquable; qui presente une très-agreable perspective du côté de la Mer. Il n'y a pas de doute que cette perspective ne parut tout-à-fait charmante aux Portugais, qui trouverent les premiers ce chemin pour aller aux Indes Orientales, lors qu'après avoir côtoyé le vaste Continent de l'Afrique du côté du Pole Meridional, ils eurent la consolation de voir la terre, & la fin de leur course à ce Promontoire, qu'ils appellerent pour cet effet le Cap de Bonne-Esperance, & qu'ils virent qu'ils pouvoient continuer leur route du côté de l'Est.

On peut sonder du côté du Midi à cinquante ou soixante lieues du Cap. Delà vient que nos Matelots Anglois traversant comme ils font d'ordinaire la côte du Bresil, se contentent de sonder, & concluant par là qu'ils sont à la hauteur du Cap, ils passent souvent auprès sans le voir, & commencent à faire route au Nord. Ils connoissent à plusieurs autres marques quand ils en sont proches, comme par exemple aux oiseaux de Mer qu'ils rencontrent, & sur tout aux Algatros, oiseaux qui ont les aîles fort longues, & aux Mangos qui sont d'une espece plus petite. Mais la marque la plus assurée est de remarquer la variation du Compas auquel on prend soigneusement garde quand on est près du Cap, en prenant soir & matin la hauteur du Soleil. Nos Matelots sont si exacts à cela, qu'avec le secours du Compas Azimutal, instrument

particulier aux gens de marine de nôtre Nation, ils connoissent quand ils sont à la hauteur du Cap, ou s'ils sont à l'Est ou à l'Ouest du même Cap : C'est pourquoi bien qu'ils soient au Sud des endroits où l'on peut sonder, ils peuvent aller droit sans être obligez de gagner la terre. Mais les Hollandois au contraire s'étant établis au Cap, y touchent toujours en allant aux Indes Orientales, ou en revenant.

L'endroit le plus remarquable du país du côté de la mer, est une haute montagne nommée de la Table, dont le sommet est plat & uni. A l'Occident du Cap tant soit peu vers le Nord, il y a un grand havre avec une Isle basse & plate, qui en est assez éloignée. On laisse cette Isle des deux côtez, & l'on peut passer sûrement aux deux côtez, ou dedans ou dehors. Les Vaisseaux qui y mouillent se mettent en rade près du Continent, & laissent l'Isle plus loin à côté d'eux. Les terres près de la mer & vis-à-vis du havre, sont basses, & défendues par de hautes montagnes qui s'avancent un peu dans le país du côté du Sud.

Le terroir du Cap est brun, peu profond, & produisant néanmoins assez de pâtages, d'herbes, & d'arbres. L'herbe est courte & semblable à celle qui croît sur les Dunes des Provinces de Wilt ou de Dorset. Les arbres des environs sont petits & en petit nombre, & j'ai entendu dire qu'il n'y a pas beaucoup d'arbres dans la contrée plus éloignée de la mer. Le terroir de ce dernier endroit est fort approchant de celui qui est situé près du havre, qu'on ne peut pas dire fort gras; cependant il est fort propre à la cul-

ture, & donne de bonnes récoltes aux Laboureurs industrieux : Aussi y a-t-il un assez bon nombre de fermes, de familles de Hollandois, & de François refugiez, qui occupent une étendue de vingt à trente lieues de país : Mais près du havre il y a peu de fermes.

Il y croît quantité de froment, d'orge, de pois, &c. Il y a aussi des fruits de diverses sortes; comme pommes, poires, coings, & les plus grosses pommes de Grenades que j'aye jamais vues.

Les principaux fruits sont les raisins. Ils y viennent fort bien, & on y a depuis quelques années planté tant de vignes, qu'il s'y recueille beaucoup de vin. Il y en a non seulement autant qu'il en faut pour la provision des habitans; mais ils en ont encore à vendre. Aussi s'en vend-t'il beaucoup aux Vaisseaux qui relâchent au Cap. Ce vin est comme le vin blanc de France qui se recueille dans le haut país; mais il est d'un jaune pâle, doux, fort agreable; & vigoureux.

Les animaux domestiques sont des Brebis, des Chevres, des Cochons, des Vaches, des Chevaux, &c. Les Brebis sont fort grosses, car elles y profitent parfaitement bien : Aussi le país est sec, & l'herbe courte & telle qu'il la faut à ces animaux : Mais elle n'est pas si bonne pour le gros bétail. Le Bœuf en son espece n'y est pas si bon que le mouton. On dit qu'il y a de plusieurs sortes de bêtes sauvages, qui se jettent sur les Brebis, qu'on serre à cause de cela toutes les nuits.

Il y a d'une espece de fort beaux Anes, curieusement bigarez de bandes égales, blanches & noires, qui vont depuis la tête jusqu'à la

que
Ces
par
ent
dep
vû
env
les
cor
d'u
Il
&c.
dan
ma
ven
fab
lais
du
pou
hab
tro
éto
par
ven
Au
est
I
pe
tit
Il
be
Eu
ve
da
c'e
po
re

queuë, & finissent sous le ventre qui est blanc. Ces bandes ont deux à trois doigts de large, paralelles les unes aux autres, & curieusement entremêlées d'une blanche & d'une noire, depuis les épaules jusqu'à la queuë. J'en ai vû deux peaux seches, & qu'on gardoit pour envoyer en Hollande comme une rareté. Elles paroissent assez grandes pour renfermer le corps d'un animal aussi gros qu'un poulain d'un an.

Il y a quantité de Canards, de Poules, &c. On trouve aussi quantité d'Autrûches dans les montagnes & plaines arides. J'y ai mangé de leurs œufs, & ceux qui me les vendirent me dirent qu'elles pondent dans le sable, ou du moins sur un lieu sec, & les y laissent pour les faire éclore par la chaleur du Soleil. Deux œufs d'Autrûche suffisent pour donner à manger à deux hommes. Les habitans gardent les œufs d'Autrûche qu'ils trouvent, pour les vendre aux Estrangers. Ils étoient assez rares quand j'arrivai au Cap, parce que c'étoit au commencement de l'Hiver de ces pais-là, & qu'on m'a dit que les Autrûches ne pondent que vers Noël, qui est leur Eté.

La mer donne en abondance diverses especes de poissons, & principalement un petit poisson qui n'est pas si gros que le Harang. Il y en a en si grande quantité, qu'on en fait beaucoup tous les ans qu'on fait passer en Europe. Il y a aussi un grand nombre de veaux marins. J'ai toujours remarqué que dans les lieux où il y a des veaux marins, c'est une marque qu'il y a aussi quantité de poisson. Aussi est-ce la principale nourriture des habitans.

Les Hollandois ont bâti un bon Fort près de la mer & contre le havre, où le Gouverneur demeure. A 2. à 300. pas de-là, & du côté de l'Occident du Port il y a un petit Bourg de Hollandois, où j'ai compté cinquante à soixante maisons basses; mais bien bâties de pierres, qui se tirent d'une carrière qui n'en est pas éloignée.

Derriere le Bourg, comme on va aux montagnes, la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales a fait bâtir une grande maison, où il y a un magnifique jardin, renfermée d'une haute muraille de pierre.

Ce jardin est plein de diverses sortes d'herbes, de fleurs, de racines, & de fruits. Il est coupé par de belles & grandes allées de gravier garnies d'arbres, & arrosé par un ruisseau qui vient des montagnes. Ce ruisseau qu'on a coupé en plusieurs canaux, passe dans tous les lieux du jardin. Les hayes qui bordent les allées sont fort épaisses, & ont 9. à 10. pieds de haut. On les taille continuellement; aussi les tient-on fort propres & fort égales. Au de-là de ces grandes hayes il y en a de petites, qui servent à separer les fruitiers des autres arbres, & cela sans leur faire ombre. Chaque sorte de fruitier est à part. Les pommes, les poires, les coings, les pommes de Grenade, &c. y viennent parfaitement bien; mais sur tout les pommes de Grenade. Les racines & les herbes potageres sont aussi à part, & le tout en si bon ordre, qu'il n'est rien de plus agreable & de plus beau. On amene des autres parties du monde un grand nombre d'Esclaves Negres, dont les uns sont continuellement occupez à sarcler, à tailler, & aux autres soins ne-

affaires. Les Etrangers peuvent se promener dans ce jardin , & il leur est permis en demandant aux valets de goûter des fruits : Mais si l'on se met en devoir de le faire à la derobée , on s'y trouve trompé , comme fut un homme que j'ai connu , qui prit un jour que j'étois au jardin 5. à 6. pommes de Grenade , & qui ayant été découvert par un des Esclaves , fut menacé d'être mené au Gouverneur. Je croi qu'il lui en coûta quelque chose pour assoupir l'affaire , car je n'en ai plus entendu parler depuis. Plus loin de la mer au-delà du jardin , tirant vers les montagnes , il y a divers autres petits jardins & vignobles , qui appartiennent à des particuliers : Mais les montagnes sont si proches , que le nombre de ces jardins & de ces vignes est bien petit.

Les Hollandois qui demeurent dans le Bourg , gagnent considérablement par le moyen des Vaisseaux qui relâchent souvent au Cap ; mais leur principal gain est sur les Navires Etrangers qui viennent se rafraichir à terre : Car il en coute trois Chellings ou une Risdale par jour ; le pain & la viande n'y étant pas à meilleur marché qu'en Angleterre : D'ailleurs ils achètent à fort bon marché des Matelots qui vont & viennent , les mêmes choses que les gens de la campagne achètent d'eux à plus haut prix ; car comme ils ne sont pas à portée d'acheter les choses de la première main , ils sont obligez de les acheter de ceux qui demeurent près du havre , d'où les habitations les plus proches sont à vingt milles , à ce qu'on m'a dit.

Quoi que le grain & le vin y soient en grande abondance , cependant les taxes ex-

traordinaires que la Compagnie impose sur les liqueurs, sont qu'elles y sont fort cheres. On n'en peut avoir qu'au Cabaret, si ce n'est en cachette. Il n'y a dans le Bourg que trois maisons qui vendent les liqueurs fortes, & de ces trois maisons, il y en a une qui est un Cabaret à vin, & qui ne vend que du vin : L'autre vend de la Biere & de la Momme, & la troisième de l'Eau-de-vie, du Tabac, & tout cela extraordinairement cher. Une bouteille de vin qui tient trois pintes coûte dix-huit sols, & j'en ai payé cela. Cependant j'en ai eu autant en un autre endroit pour huit sols; mais c'étoit en cachette & contre les Loix. La Personne qui l'avoit vendu auroit été ruinée si on l'avoit su. En voilà assez pour le pais & pour les habitans Européens.

CHAPITRE XX.

Des habitans naturels du Cap de Bonne-Esperance nommez Hudmadods ou Hottentots. Comment ils sont faits, quel air ils ont, de quelle maniere ils se graissent; leurs habits, leurs maisons, leur nourriture, leur maniere de vivre & de danser quand c'est pleine Lune. Hottentots mis en parallele à tous ces égards avec les autres Negres & Indiens sauvages. Le Capitaine Heath rafraichit son Equipage au Cap, & ayant pris plus de gens qu'il n'en avoit, il part accompagné de deux Vaisseaux, l'un nommé Jaques & Marie, & l'autre le Josias. Grosse mer. Ils arrivent à sainte Helene, & y trouvent le Vaissien nommé la Princesse Anne qui retournoit en Angle-

I
me
est
dan
occ
cur
cho
L
ils
& p
de
Leu
nez
que
noir
mo
No
auss
Il
soit
pou
bou
de s

terre. L'air, la situation, & le terroir de sainte Helene. Premiere decouverte de cette Isle, & comment depuis elle a changé de Maître. Comment les Anglois en firent la conquête. Sa force, sa ville, ses habitans, & ce que produisent les plantations. Vache marine de sainte Helene, n'est autre chose que le Lion marin. Angloises de sainte Helene. Les Vaisseaux Anglois se rafraichissent à sainte Helene, & partent tous ensemble. Des differentes routes qu'on peut faire de-là en Angleterre. Celle qu'ils firent, & leur arrivée dans le canal, & aux Dunes.

Les Originaires du Cap sont les Hodmaddods, comme on les appelle communément par corruption du mot Hottentot, qui est le nom qu'ils se donnent les uns les autres dans leurs danses; ce qu'ils font en toutes occasions, comme si c'étoit le nom de chacun. Il y a apparence qu'il signifie quelque chose en leur Langue.

Les Hottentots sont d'une taille mediocre, ils ont les membres petits, le corps flouet, & pleins d'activité. Leur visage est plat, & de figure ovale, comme celui des Negres. Leurs sourcils sont gros; mais ils ont le nez moins plat, & les lèvres moins grosses que les Negres de Guinée. Ils sont plus noirs que les Indiens du commun; mais moins que les Negres, ou habitans de la Nouvelle Hollande, & leurs cheveux sont aussi moins frisez.

Ils se barbouillent par tout de graisse, soit pour rendre leurs jointures souples, soit pour garentir leur corps nud de l'air, en en bouchant ainsi les pores. Pour le faire avec plus de succès, ils frotent de suie les parties grais-

sees , & sur tout le visage ; ce qui relève leur beauté naturelle, comme fait la peinture chez les Européens : Mais cela jette une odeur forte, qui toute agreable qu'elle leur est, est fort desagreceable aux autres. Ils sont ravis quand ils trouvent de méchante graisse de cuisine , dont ils se servent pour se barbotiller toutes les fois qu'ils peuvent en avoir.

La coutume d'oindre le corps est fort commune dans les autres lieux de l'Afrique , & sur tout sur la côte de Guinée, où l'on se sert en general d'huile de palme, dont on se graisse depuis la tête jusqu'aux pieds. Quand on n'a pas d'huile, on se sert de graisse de cuisine qu'on achete des Européens qui negocient en ces pais-là. Aux Indes Orientales , & principalement sur la côte de Cudda & de Malaca, & en general dans presque toutes les Isles Orientales , aussi bien qu'à Sumatra, Java , &c. les Indiens s'oignent 2. à 3. fois le jour d'huile de Cacao, & sur tout le soir & le matin. Ils employent quelquefois demi-heure de tems à chauffer l'huile, & à s'en froter les cheveux & la peau, ne laissant rien à graisser, si ce n'est le visage qu'ils ne barbotillent pas comme les Hottentots. Ces Americains pratiquent aussi cette coutume en certains endroits. Mais peut-être moins souvent faute de graisse & d'huile. Cependant certains Indiens de la mer du Sud se barbotillent souvent avec de l'onguent fait de feuilles, de racines, ou d'herbes, ou avec une certaine terre rouge, qui rend leur peau jaune, rouge, ou verte, suivant que l'onguent est composé. Cette odeur est assez incommode à ceux qui n'y sont pas accoutumez, quoi qu'elle ne le

soit pas à ceux qui s'en sont faits une habitude.

Les Hottentots n'ont point la tête couverte; mais ils enjolivent leurs cheveux par de petites coquilles. Leurs habits sont des peaux de mouton dont ils s'envelopent les épaules comme d'un manteau, mettant la laine du côté du corps. Outre ce manteau, les hommes ont un morceau de peau en forme de petit tablier qui pend devant eux. Les femmes en ont un autre trouffé autour des reins, & qui comme un jupon leur descend jusqu'aux genoux. Leurs jambes sont enveloppées d'intestins de mouton, de l'épaisseur de 2. à 3. pouces. Les unes s'en envelopent jusqu'au gras de la jambe, & les autres depuis les pieds jusqu'aux genoux, en sorte que d'un peu loin il semble qu'elles soient des botes. Elles mettent ces intestins étant encore tout frais; mais avec le tems ils deviennent durs & roides, car jamais elles ne les ôtent que quand elles ont occasion de les manger, qu'elles ont quand elles sont en voyage, & qu'elles n'ont pas autre chose à manger. Alors ces intestins qu'elles auront peut-être porté 6. 8. 10. à 12. mois sont pour elles un grand régal. J'ai appris cela des Hollandois. Ils ne dépouillent jamais leurs habits de peaux de mouton que pour en chercher les poux; car comme ils les ont continuellement sur le corps, ils sont pleins de vermine; ce qui les oblige souvent à se dépouiller au Soleil, & à chercher leurs poux 2. à 3. heures durant. La plupart des Indiens qui sont éloignés de la Ligne, sont incommodés des poux, quoi que leurs habits ne soient pas d'aussi bons asiles pour ces insectes que le sont ceux des Hottentots. Les Indiens qui

habitent les païs froids, comme l'Amerique Septentrionale & Meridionale se couvrent le corps d'une peau, soit de bête fauve, de loutre, ou de veau marin : & comme ils ne quittent jamais cette peau non plus que les Hottentots la leur de mouton, ils ont aussi des poux, & sentent mauvais quoi qu'ils ne se barboüillent que peu ou point du tout ; mais cette odeur forte vient de leur peau.

Je n'ai jamais vû des maisons plus mediocres que celles des Hottentots. Elles n'ont que 9. à 10. pieds de haut, & 10. à 12. de large. Elles sont de forme ronde, composees de petits pieux fichez en terre, & qui se rassemblent tous par le haut où ils sont attachez. Les côtez & le faite de la maison sont des branches grossierement entrelassées avec les pieux, & le tout est couvert d'herbe longue, de jones, & de morceaux de peaux. Une de ces maisons paroît de loin tout comme une mule de foin. Ils laissent seulement à côté un petit trou à la hauteur de 3. à 4. pieds, & ce trou sert de porte pour entrer & pour sortir sur les pieds & sur les mains. Quand le vent vient du côté de cette porte on la bouche, & l'on fait un autre trou du côté oppose. Ils font le feu au milieu de la maison & la fumée sort par les fentes, c'est-à-dire, de tous les côtez de la hute. Ils ne couchent point sur des lits ; mais sur le carreau ou sur la terre tout autour du feu.

Leur baterie de cuisine est ordinairement un ou deux pots de terre, où ils font cuire leurs vivres. Ils vivent fort miserablement & très-grossierement, & l'on dit que quand ils sont en voyage ils jeûnent 2. ou 3. jours de suite.

Leur nourriture ordinaire est ou des herbes,

ou de la viande, ou du coquillage qu'ils vont chercher entre les rochers ou ailleurs quand la mer est basse; car ils n'ont ni bateaux, ni barques, ni canots, pour aller à la pêche; de sorte que leur principale subsistance dépend des animaux terrestres, ou des herbes que la terre produit naturellement. Mon hôte qui étoit Hollandois me dit qu'ils avoient des Brebis & des Bêtes à cornes, avant que les Hollandois s'établissent parmi eux, & que ceux du plat pays ont encore un grand nombre de bétail qu'ils vendent aux Hollandois pour du Tabac en corde. Le prix d'une vache ou d'un mouton, est aussi long de Tabac en corde qu'il en faut pour toucher des cornes à la queue. Car ils aiment fort le Tabac, & il n'y a rien qu'ils ne fassent pour en avoir. Plusieurs autres m'ont confirmé que c'est ainsi que troquent les Hottentots, & tous m'ont dit encore qu'il n'étoit pas permis aux particuliers d'acheter leurs bêtes de cette manière, parce qu'ils ne peuvent pas négocier avec les Hottentots, & que c'est un privilège que la Compagnie Hollandoise s'est réservée. Mon Hôte qui avoit beaucoup de monde logé chez lui, nous regaloit la plupart du tems de mouton, dont il achetoit partie à la boucherie. Il n'y en a qu'une seule pour tout le bourg; mais il en tuoit bien plus qu'il n'en achetoit. Les Hottentots lui apportent de nuit un ou plusieurs moutons qu'ils aidoient à écorcher & à accommoder moyennant la peau & les entrailles, qu'on leur donnoit pour leur peine. Je croi qu'on alloit querir ces moutons assez avant dans le pays; car nôtre Hôte s'absentoit un jour ou deux, & emmenoit avec lui deux ou trois

Hottentots. Les Hottentots qui demeurent aux environs du Bourg tirent des Hollandois leur principale subsistance. Car il n'y a point de maison qui n'en ait un ou plus. Ils font toute sorte d'ouvrages serviles, & c'est de-là qu'ils tirent leur vie & la graisse dont ils se barbouillent. Trois à quatre autres de leurs plus proches Parens sont à la porte ou près de la porte de la maison, attendans les restes qui seront desservis. Si entre les repas les Hollandois ont besoin d'eux pour faire des messages, ou pour quelque autre chose, ils sont prêts à recevoir leurs commandemens, sans exiger pour leur peine qu'une fort petite récompense : Mais pour un Etranger ils ne branleront pas à moins d'un sol.

S'ils ont une Religion elle m'est entièrement inconnue ; car ils n'ont ni Temples, ni Idoles, ni aucun lieu de culte que j'aye jamais vû, ou dont j'aye entendu parler. Cependant les réjouissances nocturnes qu'ils font au renouveau & au plein de la Lune, ont quelque air de superstition. Quand la Lune est au plein, ils chantent, dansent, & font grand bruit toute la nuit. Dans ce tems-là je fus deux fois à leurs hutes, sur le soir que la Lune commençoit à se faire voir sur l'horison, & je les observai durant une heure ou davantage. Ils paroissent tous fort empressés ; hommes, femmes, & enfans, tout danse sur le gazon près de leurs hutes d'une maniere bien bisarre. Ils font divers mouvemens pêle-mêle, claquent souvent des mains, & chantent à haute voix. Ils avoient le visage tourné tantôt à l'Orient, tantôt à l'Occident. Je n'apperçus pas qu'ils fissent plus de mouvemens ou de gestes quand

ils a
quan
avoie
gagn
deux
les e
le lo
fis u
plu
dans
jusq
tout
mir
rent
côte
moir
nes,
tems
ces r
aussi
aussi
Inde
ces d
les c
Com
gene
que
outr
ils e
tems
mode
païs
qu'ils
les fo
ment
com
Po

ils avoient le visage du côté de la Lune, que quand ils lui tournoient le dos. Après les avoir observez durant quelque tems, je regagnai mon logis qui n'étoit pas à plus de deux ou trois cens pas de leurs hutes, & je les entendis chanter de la même maniere tout le long de la nuit. Dès que le jour parut, je fis une autre promenade, & trouvai encore plusieurs hommes & femmes, chantans & dansans, qui continuerent leur réjouissance jusques à ce que la Lune disparût : Mais alors tout le monde se retira. Les uns allerent dormir dans leurs hutes, & les autres se retirerent aux maisons Hollandoises où ils avoient coutume de servir. Les autres Negres sont moins circonspects dans leurs danses nocturnes, & ne regardent pas si précisément au tems de la nouvelle Lune. Leurs réjouissances nocturnes ne sont pas si generales; mais aussi elles reviennent plus souvent. Et c'est aussi ainsi qu'en usent plusieurs Peuples des Indes Orientales & Occidentales. Cependant ces divertissemens varient à proportion que les climats sont plus froids ou plus chauds. Comme les climats chauds produisent en general quantité de fruits délicats, &c. & que ces Barbares souhaitent peu de chose outre ce qui leur est absolument necessaire, ils employent la plus grande partie de leur tems à se divertir suivant leurs différentes modes. Mais les Indiens qui habitent des pais froids n'ont pas tant de loisir, parce qu'ils ont peu de fruits, & que la necessité les force de pêcher & de chasser continuellement pour vivre, & non pour se divertir comme nous faisons.

Pour les Hottentots ce sont des gens ex-

trêmement paresseux. Et quoi qu'ils habitent un bon païs fort propre à la culture, & où ils ont assez de terroir ; ils aiment mieux néanmoins vivre comme ont fait leurs Ancêtres, c'est-à-dire, misérablement, que de travailler pour se mettre dans un état plus abondant. Ce que je viens de dire suffit pour les Hottentots. Je reviens à nos affaires.

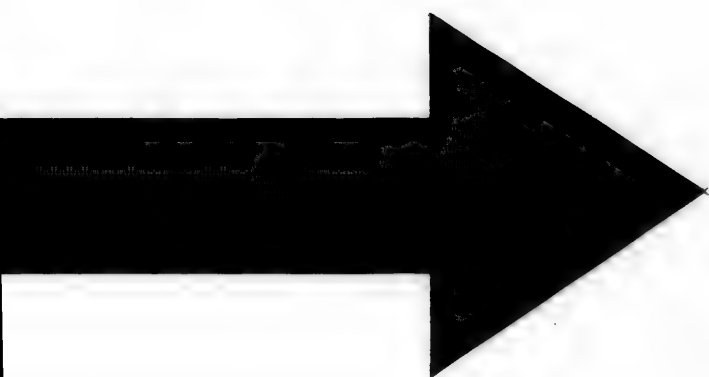
Nous ne fûmes pas plutôt arrivés au Cap, que le Capitaine Heath y prit maison, & y demeura pour retablir sa santé. Ceux de ses gens qui le pouvoient en firent autant. Le Capitaine pourvût au logement de ceux qui n'avoient pas bonne bourse, & paya leur dépense. Trois ou quatre qui vinrent à terre fort malades, moururent : Le reste fut bientôt hors d'affaires par le secours du Medecin du Fort, par le bon air, par les bons alimens, & par le bon vin. Ceux qui s'étoient enrôlez pour servir au premier commandement, & pour aider à faire entrer le Vaisseau, furent payez de ce que le Capitaine leur avoit promis, & cela leur servit à faire provision de liqueurs pour le reste du voyage. Mais nous avions si peu de monde, que nous ne pouvions pas faire la manœuvre. Le Capitaine Heath pria le Gouverneur de lui donner quelques hommes, l'on m'a dit qu'il lui en avoit promis d'un Vaisseau Hollandois de la Compagnie qui alloit en Europe, & qu'on attendoit au Cap à tout moment, & que nous attendions aussi pour la même raison. Sur ces entrefaites le Jaques & Marie, & le Josias de Londres qui retournoient en Europe, arriverent au Cap. Nous crûmes que ces Vaisseaux nous fourniroient les gens dont nous avions besoin ; mais ils n'en

avoient pas seulement assez pour eux. Nous fûmes donc obligez d'attendre l'arrivée de la flote Hollandoise. Elle vint enfin , & ne pût nous donner aucun secours.

Le Capitaine Heath fut donc obligé de prendre en cachette tous ceux qu'il pût trouver, soit Soldats ou Matelots. Les Hollandois savoient que nous avions besoin de monde, & près de quarante qui avoient dessein de s'en retourner en Europe, virent s'offrir secretement, & attendirent à dessein que notre chaloupe yint les querir la nuit. On en amenoit chaque fois trois à quatre qui se cachoient à bord, & sur tout quand il venoit quelque chaloupe Hollandoise. Je rencontrai au Cap mon ami Daniel Wallis, le même qui sauta dans la mer & qui nagea à Pulo-Condore. Après divers voyages à Madagascar, à Don-Mascharin, à Pontichéri, à Pegu, à Cunimere, à Madere, & à la riviere de Hugli, il avoit passé au Cap sur un Vaisseau Hollandois destiné pour la Hollande. Je lui conseillai d'abord de venir avec nous, & trouvai moyen de le faire passer à bord de notre Vaisseau.

Nous partîmes du Cap le 23. de Mai, accompagnés de Jaques & Marie, & de Josias, & fîmes route du côté de l'isle de sainte Helene. Tout ce qu'il y eut de remarquable durant ce voyage, fut une grosse mer venant du Sud-Ouest, qui nous prenant par le côté nous faisoit beaucoup rouler. Nos Vaisseaux à l'eau qui rouloient d'un bord à l'autre, furent bien-tôt tous defoncez. Les boulets sortans de leurs caisses, & roulans pêle-mêle, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, faisoient un bruit horrible à cha-





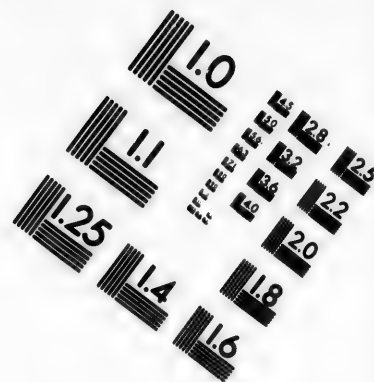
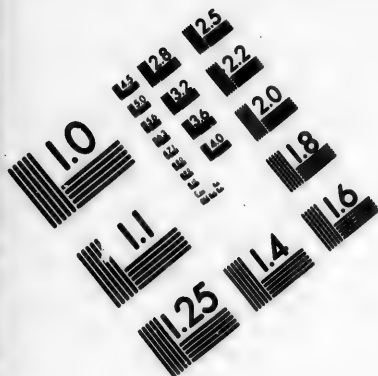
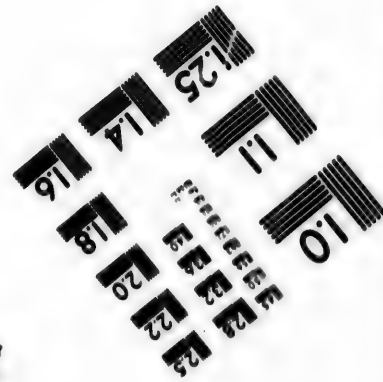
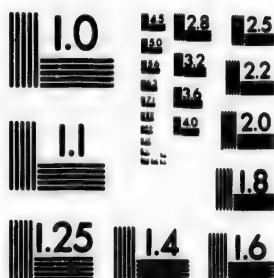


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 873-4303

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99

que roulis du Vaisseau, & il n'étoit pas facile de les remettre en leur place. Les canons auxquels on prenoit bien garde, & qu'on avoit amarez, ne branlerent jamais; mais les poulies & les attaches faisoient aussi une effroyable Musique. Le Vaisseau faisoit des mouvemens si subits & si violens, que nous apprehendames que quelques-uns de nos canons ne se démarassent, ce qui auroit nécessairement fort endommagé les côtez du Navire. Les mâts furent aussi en grand danger; mais nous fûmes quittes de tout ce grand fracas par la perte de trois à quatre tonneaux d'eau, & d'une barrilque ou deux de bon vin du Cap, qui se defonça dans la grande Cabane.

Ce grand roulis nous prit peu de tems après que nous fûmes partis du Cap. Le Fort de sa violence ne dura qu'une nuit; cependant nous eumes presque toujours jusqu'à sainte Helene une mer enflée venant du Sud-Oüest, marque évidente que les vents de Sud-Oüest étoient alors violens dans les plus hautes latitudes du côté du Pole Meridional, car c'étoit la saison de l'année où ces vents régnerent. Quoi que nous fussions ainsi obliquement batus par une mer orageuse, nous eumes beau tems, & un vent modéré de Sud-Est, ou entre Sud-Est & Est, jusques à ce que nous fûmes à l'Isle de sainte Helene, où nous arrivames le 20. de Mai. Nous y trouvames la Princesse Anne à l'ancre qui nous attendoit.

L'Isle de sainte Helene est à environ 16. degrez de latitude Meridionale. L'air y est ordinairement serein & clair, si ce n'est durant les mois pluvieux; cependant nous eumes

eûmes un jour ou deux de grosse pluye durant le séjour que nous y fîmes. Les saisons pluvieuses sont celles où l'on plante, & où l'on sème en ces pays-là. La chaleur y est assez tempérée, quoi que le pays soit si proche de la ligne. L'air y est aussi fort bon & fort sain.

L'Isle est petite, & n'a pas plus de neuf à dix lieues de long. Elle est à trois ou quatre cens lieues du Continent. Elle est bordée du côté de la mer de rochers escarpez, & disperséz de maniere qu'on ne peut faire décente qu'en deux ou trois endroits. Le pays est élevé & montueux, & paroît fort aride & fort mauvais. Il y a néanmoins de beaux valons qui peuvent être cultivez. Les montagnes paroissent nuës, & si l'on void quelques arbrisseaux ce n'est que de distance en distance : mais les valons produisent, à ce qu'on m'a dit, des arbres propres à bâtir.

On dit que les Portugais ont les premiers découvert cette Isle, & les premiers qui s'y sont établis. Ils y mirent des Chèvres & des Pourceaux : mais l'ayant ensuite abandonnée elle demeura en friche jusques à ce que les Hollandois trouvant qu'elle étoit commode pour rafraichir leurs vaisseaux des Indes Orientales, s'en emparerent : mais ils l'abandonnerent quelque tems après pour un lieu bien plus commode encore, je veux dire pour le Cap de Bonne-Esperance. Alors la Compagnie Angloise des Indes Orientales y envoya des Colonies, & commença à fortifier l'Isle. Mais comme ils étoient foibles, les Hollandois la reprirent en 1672. & en demeurèrent les maîtres. Ces nouvelles étant venues en Angleterre, le Capitaine Monday eut ordre d'aller la reprendre. Monday par

le conseil & sous la conduite d'un homme qui y avoit demeuré autrefois, mit à terre un corps de gens armez, & les fit descendre de nuit dans une petite anse inconnue aux Hollandois qui y étoient alors en garnison. Ce détachement grimpant les rochers entra dans l'Isle, & fut le matin aux montagnes qui panchent du côté du Fort, qui est près de la mer dans un petit valon. Delà tirant sur le Fort ils l'obligerent bien-tôt à se rendre. Il y avoit alors deux ou trois vaisseaux Hollandois qui étoient à l'ancre, ou qui arrivoient dans le tems que les nôtres y étoient. Les vaisseaux Hollandois voyant que les Anglois s'étoient emparez de l'Isle, mirent à la voile & se retirèrent. Les Fregates Angloises leur donnerent la chasse, & en prirent deux richement chargez.

La Compagnie Angloise des Indes Orientales a demeuré toujours depuis en possession de cette Isle, & a été si bien fortifiée d'hommes & d'artillerie, qu'elle est en état de se bien défendre. L'endroit où l'on fait ordinairement décente est une petite Baye en forme de demi-Lune, située entre deux pointes, & n'ayant qu'à peine cinq cens pas de large. Près de la mer y a deux bonnes pieces de canon, placées à distances égales depuis un bout de la Baye jusques à l'autre. Outre cela il y a un petit Fort un peu plus éloigné de la mer, & vers le milieu de la Baye. Tout cela rend la Baye si forte qu'il est impossible de la forcer. La petite anse où le Capitaine Monday débarqua ses gens lors qu'il enleva l'Isle aux Hollandois, est si étroite; & d'un accez si difficile, qu'à peine un bateau peut-il y aborder. Cependant

elle est encore fortifiée tout de nouveau.

Il y a dans la grande Baye une petite Ville d'Anglois. Cette Baye est dans un petit valon entre deux montagnes hautes & escarpées. La Ville est composée de vingt à trente maisons, dont les murailles sont de pierre raboteuse. Les meubles du dedans sont bien peu de chose. Le Gouverneur est assez bien logé. Sa maison est près du Fort, basse, mais assez jolie. C'est-là où il fait sa résidence ordinaire. Il a quelques Soldats pour le servir & pour garder le Fort. Mais les maisons de la Ville ou Bourg dont on vient de parler, sont vuides, si ce n'est dans le tems que les Vaisseaux arrivent; car toutes les plantations sont plus avant dans l'Isle, & c'est là où ils s'occupent continuellement. Mais lors que les vaisseaux arrivent tout le monde acourt à la Ville, & y demeure aussi long-tems que les Vaisseaux. C'est alors la Foire où les habitans achètent tout ce qui leur est nécessaire, & vendent toutes les denrées qu'ils tirent de leurs Plantations.

Leurs fruits sont des Patates, des Yames, quelques Plantains & Bananes. Leurs bêtes sont principalement des Pourceaux, des bêtes à cornes; des Coqs, & des Poules, des Canards, des Oyes, & des Coqs d'Inde; dont ils ont une grande quantité, & qu'ils vendent à bon marché aux Vaisseaux, prenant en échange des chemises, des calçons, ou autre toile de peu de prix; des pieces de coton, des soyes, ou des mousselines. L'Arack, le sucre, le jus de citron y sont aussi fort estimez & fort recherchez. Mais ils esperent à present de faire bien-tôt venir du vin, dont ils feront de l'eau de vie,

Ils commencent déjà pour cet effet à planter des vignes , & il y a quelques François pour les cultiver. On m'a dit cela , mais je n'en ai rien vû ; car il plût si fort pendant que je fus à terre , qu'il n'y eut pas moyen de voir leurs Plantations. On me dit aussi qu'il s'y prenoit des Manates ou Vaches marines , ce qui me parut fort surprenant. Mais m'étant mieux informé il se trouva que la Manate de Sainte Helene étoit ce qu'on appelle le Lion marin. En effet, outre la figure de ces prétendues Manates on les trouvoit à terre sur les rochers. La véritable Manate ne va jamais à terre , & l'on n'en trouve jamais près d'aucune côte pierreuse comme est celle de sainte Helene , attendu que ces animaux ne trouveroient aucune nourriture en ces lieux-là. D'ailleurs cette Isle n'a point de riviere où la Manate pût boire , quoi qu'il y ait un petit ruisseau qui se jette dans la mer , & qui vient d'un valon peu éloigné du Fort.

Nous demeurames cinq à six jours à sainte Helene. Les Insulaires furent durant tout ce tems-là à la Ville pour recevoir les Matelots qui alloient continuellement par troupes à terre pour se divertir avec leurs compatriotes. Le séjour que nous avons fait au Cap avoit fort épuisé la bourse de nos Matelots, Les Insulaires en étoient fort mécontents , & quelques-uns des moins accommodés se plaignoient hautement d'un pareil procédé, & disoient qu'il étoit à propos que la Compagnie en fut informée , afin qu'elle donnât ordre que les vaisseaux ne relâchassent plus au Cap. Cependant ils étoient extrêmement honnêtes , dans l'esperance d'attraper les restes de

ceux du Cap. La plûpart des habitans de Sainte Helene sont fort pauvres ; mais ceux qui étoient assez riches pour avoir un peu de liqueurs à vendre aux Matelots , leur arrachoient alors tout ce qu'ils avoient pû épargner : Aussi les maisons où l'on vendoit de la Ponche n'étoient jamais vuides. Si nous étions venus droit à Sainte Helene sans relâcher au Cap , les plus pauvres mêmes des habitans auroient gagné quelque chose à loger les malades , & à en prendre soin : car les Matelots qui reviennent sont d'ordinaire attaquez les uns plus , les autres moins , de maladies scorbutiques , & leur seule esperance est de se rafraichir & de se rétablir à Sainte Helene ; esperance qui ne les trompe presque jamais quand ils peuvent une fois y mettre pied à terre. Cette Isle produit quantité d'excellens simples avec lesquels on commence par baigner les malades pour dégager leurs jointures : Ensuite les fruits , les herbes , les alimens frais achevent bien-tôt de dissiper l'humeur scorbutique. Leur cure est si prompte , que des gens qu'on a transportez à terre dans des brancards , & qui ne pouvoient aucunement marcher , sont huit jours après en état de danser. Il n'y a pas de doute que la pureté & la bonté de l'air ne contribuent beaucoup à la guérison de ces maladies , car il y souffle toujours un petit vent frais. Durant le tems que nous y fûmes , plusieurs Matelots y firent des Maîtresses. Un jeune homme de l'équipage de Jaques & Marie s'y maria , & emmena sa femme en Angleterre. Un autre amena sa Maîtresse après s'être promis l'un l'autre de se marier dès qu'ils seroient arrivez en

Angleterre. Plusieurs autres de nos Matelots s'amouracherent des Filles de Sainte Helene, qui, quoi que nées dans cette Isle, souhai- toient néanmoins avec passion d'être deli- vrées de cette prison; ce qui ne peut se faire qu'en se mariant ou avec des Matelots. ou avec des Passagers qui relâchent à Sainte He- lene. Les jeunes Femmes natives de cette Isle sont des filles de parens Anglois. Elles sont bien faites, propres, & ne manqueroient pas d'agrémens si elles étoient mises à leur avantage.

Je ne fus que deux jours à terre pour pren- dre des rafraichissemens pour moi & pour Jeoly que j'amennai à terre. Il étoit fort di- ligent à se saisir des choses que l'Isle produi- soit, & avoit apporté du vaisseau un sac que les Insulaires lui remplirent de racines. Ils s'assembloient autour de lui, & paroissoient l'admirer beaucoup. C'est le dernier endroit où je l'aye eu à ma disposition, car le Con- tre-maître à qui Monsieur Moody vendit sa part, m'en laissa entierement le Maître, & ma résolution étoit de l'amener en Angle- terre. Mais je ne fus pas plutôt arrivé dans la Tamise qu'il fut envoyé à terre pour le faire voir à des personnes de la premiere qua- lité. Comme j'avois besoin d'argent je fus obligé d'en vendre d'abord une partie, & peu à peu je le vendis tout à fait. Quelque tems après j'appris qu'on le promenoit pour le fai- re voir, & qu'il étoit mort à Oxford de la petite verole.

Mais achevons nôtre relation. Nôtre eau ne fut pas plutôt faite, & les Vaisseaux ne se furent pas plutôt pourvus de nouvelles pro- visions, que nous remîmes à la voile avec le

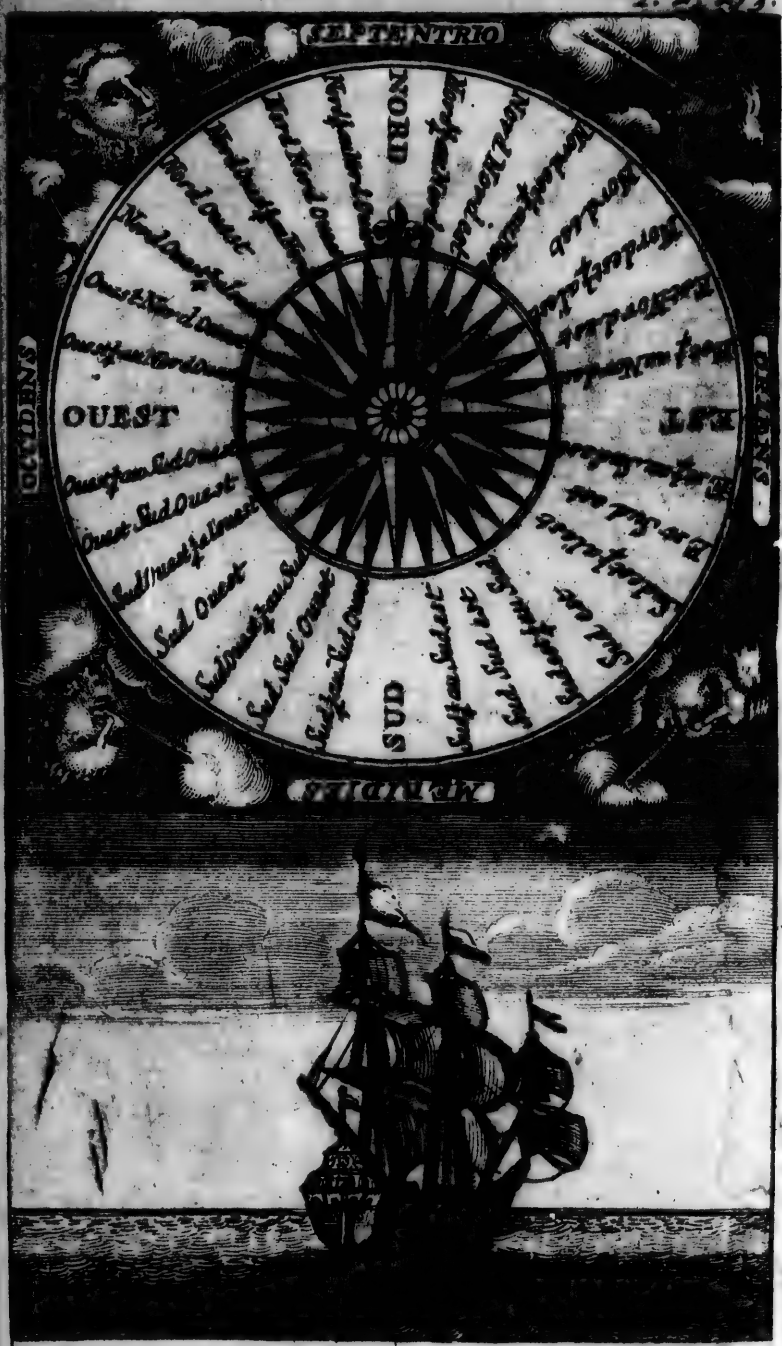
Jaques & Marie, & le Josias ; ce qui se fit le deuxiême de Juillet 1691. Nous primes la route d'Angleterre , résolu de ne relâcher nulle part. Nous faisions alors route par les vents Reglez ou Alisez ; que nous trouyames communément à l'Est-Sud-Est , ou au Sud-Est quart d'Est ; ou au Sud-Est , jusques à ce que nous fumes proche de la Ligne, & quelquefois jusques à ce que nous fumes à huit ou dix degrez au Nord de la Ligne. Delà vient que les Vaisseaux doivent faire route de maniere qu'ils tiennent sur les côtes d'Afrique , & passent entre le Cap-Verd & les Isles de ce Cap ; car il semble que ce soit la plus droite route pour venir en Angleterre. Mais l'experience nous apprend souvent que le chemin le plus long est le plus court pour se retirer chez soi. Il en est de même ici , car en tâchant de côtoyer l'Afrique on trouve les vents plus variables , & l'on est plus sujet au calme : au lieu que tenant le milieu entre l'Afrique & l'Amerique , ou pour mieux dire côtoyant de plus près le continent de l'Amerique , jusqu'à ce qu'on soit au Nord de la ligne , on trouve un vent frais & constant.

Ce fut aussi la route que nous primes , & dans la traversée avant que d'avoir passé la ligne nous vimes trois vaisseaux. Nous fimes voiles vers eux , & il se trouva que deux de ces vaisseaux étoient Portugais, destinez pour le Bresil ; mais le troisiême tint le vent , & nous ne pûmes lui parler. Les Portugais nous dirent que c'étoit un vaisseau Anglois nommé la Dorothée , commandé par le Capitaine Thwayt , & destiné pour les Indes Orientales. Après cela nous fimes voiles avec nos deux vaisseaux jusqu'à ce que nous fussions proche

272 VOYAGE AUTOUR DU MONDE.
d'Angleterre , mais alors nous fumes séparés
par le gros vent. Nous nous retrouvâmes a-
vant que nous fussions à vûe des terres , si ce
n'est le Jacques & Marie que nous ne pûmes
rejoindre. Il entra dans le Canal avant nous ,
& alla à Plymouth , où il donna avis de nô-
tre arrivée. Sur cet avis nos vaisseaux de guer-
re qui étoient à Plymouth mirent à la voile
pour nous venir joindre , & nous ayant ren-
contrés nous conduisirent à la hauteur de Ply-
mouth. Le Jacques & Marie nous y rejoigni-
rent, & delà nous fîmes tous voiles vers Ports-
mouth , accompagnés de plusieurs vaisseaux
de guerre. Nôtre premier convoi nous laissa-
là, & entra dans le havre : mais nous n'avions
pas besoin de convoi car nos flotes revenoient
alors dans nos Ports, de sorte que nous fumes
escortés jusques aux Dunes par plusieurs vais-
seaux de guerre Anglois. Il y avoit aussi dans
le Canal une Escadre de vaisseaux Hollandois,
mais elle faisoit route plus loin de nos côtes ,
parce qu'elle s'en retournoit en Hollande.
Quand nous fumes à la hauteur du Sud de Fo-
reland nous la laissâmes continuer sa route ,
& continuâmes la nôtre derrière les sables de
Goodwin pour gagner les Dunes , où nous
mouillâmes le seize de Septembre mil six
cens quatre-vingt onze.

F I N.

ONDE.
separez
vames a-
res , si ce
e pûmes
nt nous ,
s de nô-
de guer.
la voile
vant ren-
r de Ply-
rejoigni-
rs Ports-
vaisseaux
us laissa-
n'avions
venoient
ous fumes
eurs vais-
ussi dans
ollandois,
os côtes ,
Hollande.
nd de Fo-
sa route ,
sables de
où nous
e mil six



SEPTENTRIO

NORD

OUEST

SUD

MERIDIES

OCIDENS

ORIENTS

T. 2. 223.



TRAITE⁷
DES
VENTS

ALISEZ ou REGLEZ,

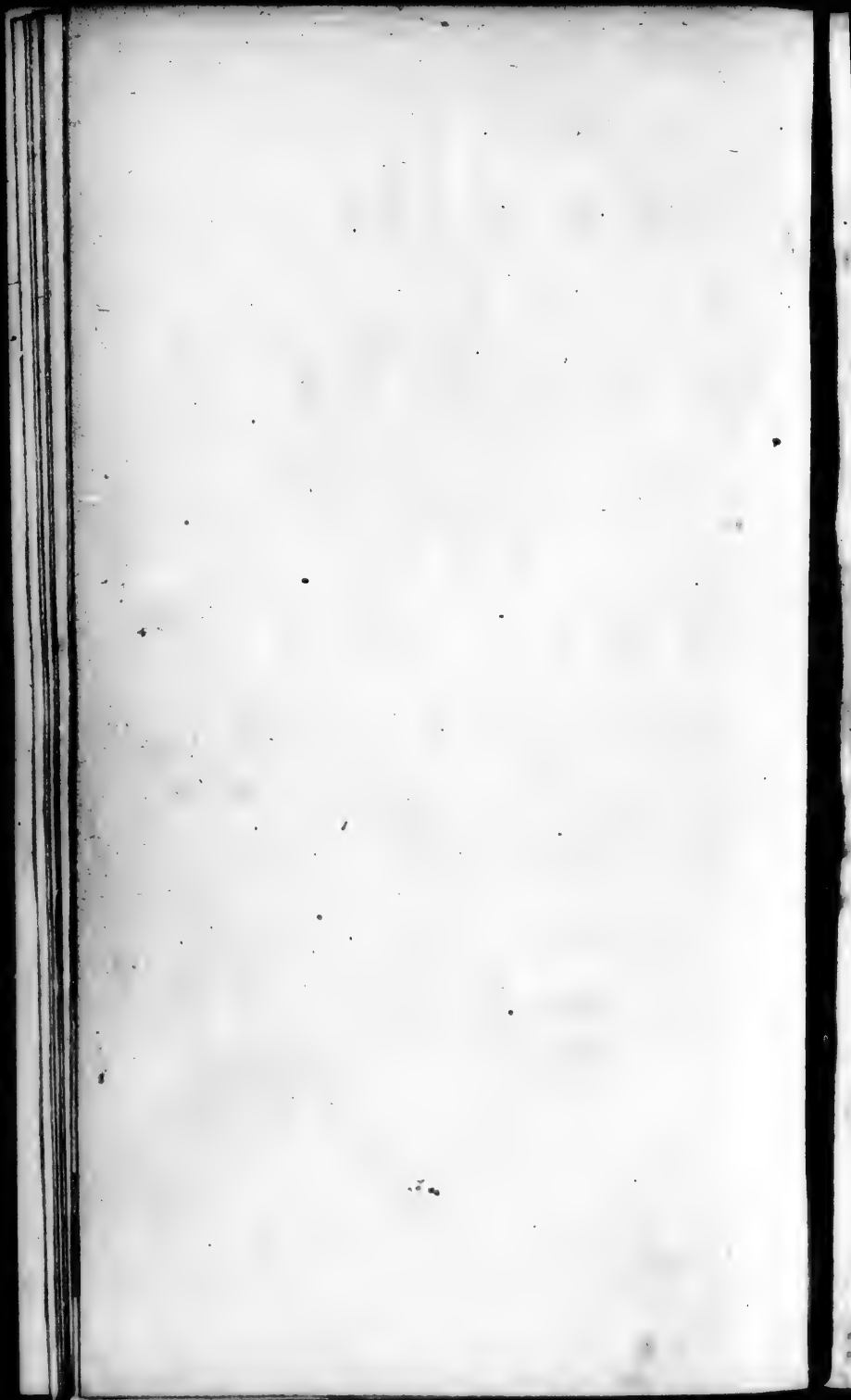
DES

VENTS FRAIS
DE MER & DE TERRE.

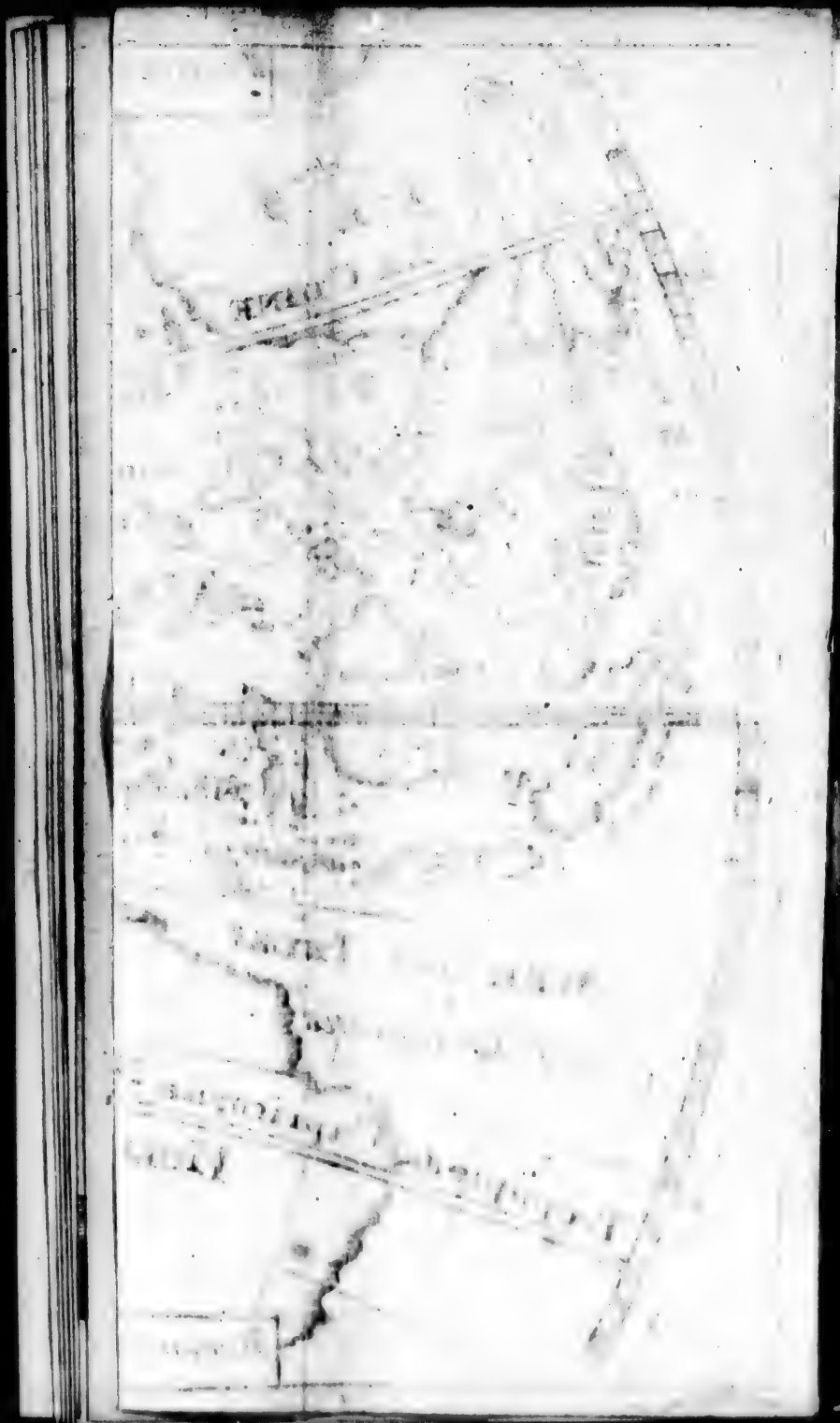
*Des Tempêtes, des Saisons de l'An-
née, des Marées & des Courans.*

De toute la Zone Torride.

*Par le Sieur DAMPIER,
Capitaine sur Mer.*









T R A I T É D E S V E N T S, D E S T E M P E S T E S, des Marées, & des Courans.

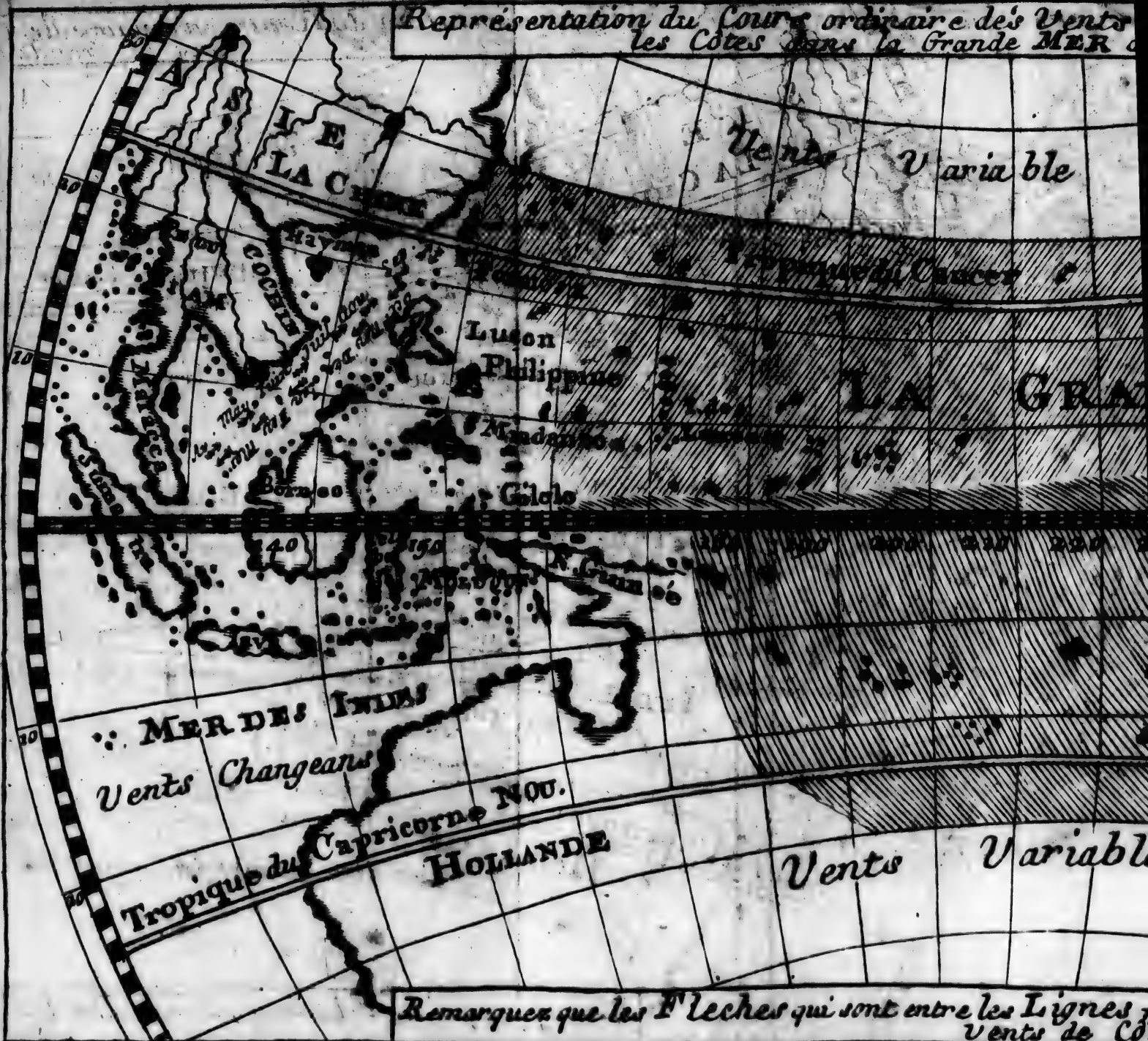
CHAPITRE PREMIER.

Des Vents Alisez, Generaux, ou Reglez.

Description des vents qui regnent sur mer. La meilleure saison de l'année pour passer la Ligne. Les vents proche de la Ligne sont d'ordinaire incertains & sujets à des Bonaces & à des Tornados ou Tourbillons de vent. D'où vient que les vents sont Méridionaux proche de la Ligne, dans la mer Atlantique. La route qu'on fait prendre aux Vaisseaux qui s'en reviennent de Guinée, pour passer la Ligne. Des vents reglez dans la mer du Sud, & dans l'Océan Oriental.

POur traiter cette matiere avec ordre, je la réduis à certains points generaux, & je commence par les vents alisez, comme étant les plus remarquables.

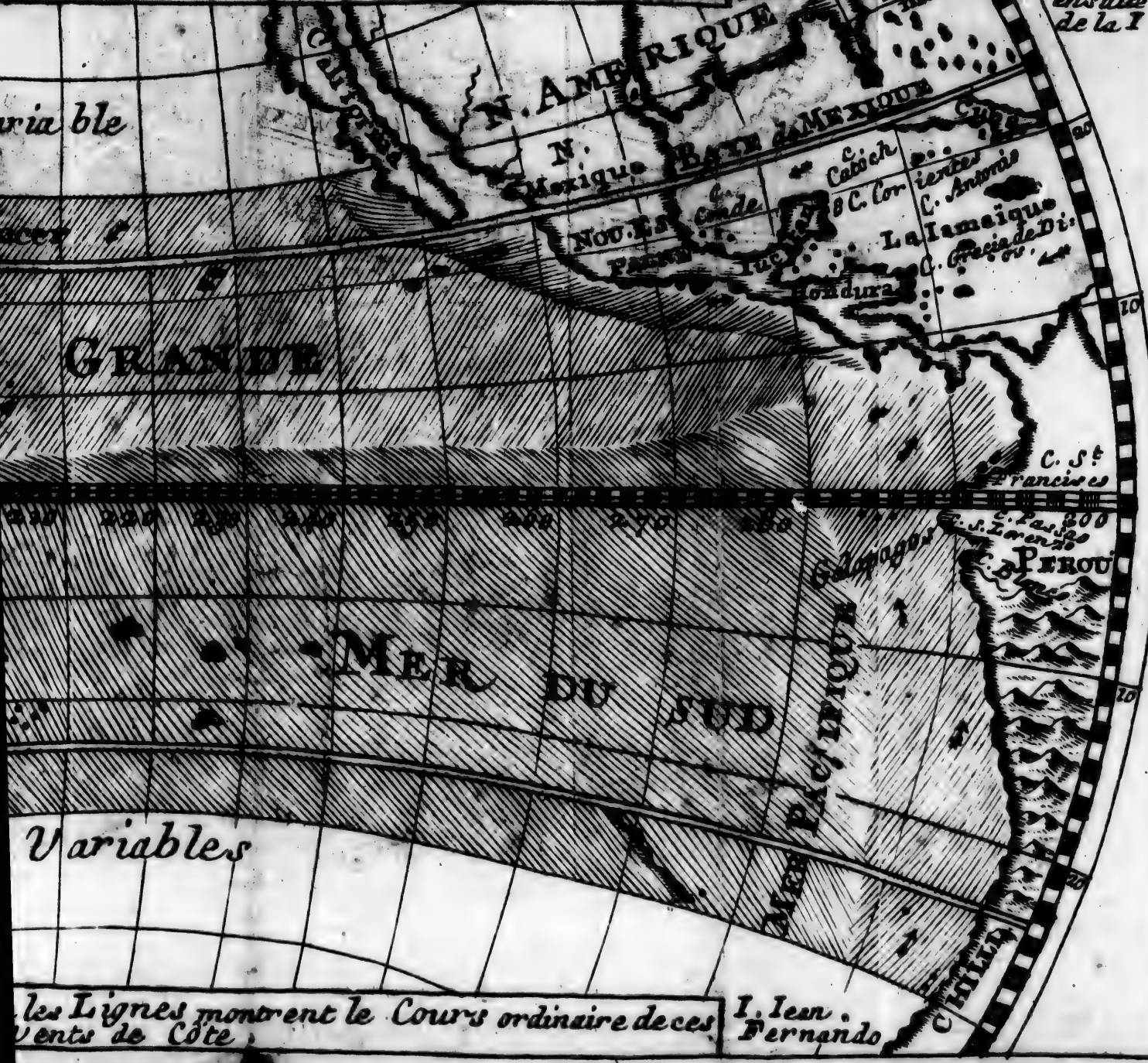
Représentation du Cours ordinaire des Vents
les Côtes dans la Grande MER



Remarquez que les Flèches qui sont entre les Lignes
Vents de Co

des Vents de Traverse qui regnent sur
Grande MER du SUD.

qu'il faut
placer
ensuite
de la I.



Variables

les Lignes montrent le Cours ordinaire de ces
Vents de Côte.

I. Jean.
Fernando

Les vents alisez, qu'on appelle autrement generaux ou reglez, sont ceux qui soufflent constamment d'une pointe ou d'un trait de compas, particulièrement depuis le 30. degré, ou environ, de latitude Septentrionale jusqu'au trentième degré de latitude Meridionale.

Ces vents sont de plusieurs sortes. Les uns qui soufflent de l'Est à l'Oüest, les autres de l'Oüest à l'Est, & d'autres du Sud au Nord, &c. Il y en a qui soufflent toute l'année d'un même endroit, d'autres qui soufflent la moitié de l'année d'un côté, & l'autre moitié du côté tout contraire. Il y en a d'autres qui soufflent six mois d'un côté, & qui ensuite changeant de 8. ou 10. rumbs tout au plus, y continuent six mois davantage, après quoi ils reprennent leur premier poste; comme sont tous ces vents alisez changeans, qui dans le cours de l'année se suivent tour à tour, chacun dans sa propre saison.

Il y a encore d'autres vents, qu'on appelle vents de terre & vents de mer; mais qui different beaucoup des précédens; les uns soufflent le jour, & les autres la nuit, & cela si constamment & si regulierement, qu'ils ne manquent jamais de se suivre l'un l'autre.

Dans la Zone Torride il y a aussi des tempêtes, pour le moins aussi furieuses qu'en aucune autre partie du monde. Et, pour ce, qui est des saisons de l'année dans cette Zone, je ne saurois les mieux distinguer qu'en les appelant la saison seche & la saison humide, qui se suivent aussi regulierement que parmi nous l'Été & l'Hyver.

Il y a aussi des courans fort rapides, qui

portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, Et, quoi qu'il soit mal-aisé d'en faire une description aussi exacte qu'il seroit à souhaiter, cependant je m'expliquerai là-dessus, & sur la diversité des vents, aussi clairement qu'il me sera possible, suivant mes propres observations, & les instructions qui m'ont été communiquées par des personnes judicieuses.

Du Vent alisé, general, ou réglé.

Dans le dessein de traiter distinctement de tous les vents dont je viens de parler, je commencerai par le vent alisé sur mer. C'est un vent general, & que l'on peut appeller ainsi par opposition aux autres vents alisez tant certains que changeans, qui semblent dépendre de quelque cause accidentelle. Au lieu que la cause de ce vent general, qui nous est fort peu connue, semble être fort reguliere.

Ces vents generaux ne se trouvent que dans la mer Atlantique, qui separe l'Afrique de l'Amerique, dans l'Ocean Oriental, & dans la grande mer du Sud.

Dans toutes ces mers, horsmis justement sous la Ligne, ils soufflent constamment & sans intermission dans la banie du Sud, aussi bien que celle du Nord; mais ne soufflent pas d'une même force en tout tems, ni dans les deux latitudes. D'ordinaire ils ne soufflent que sur l'Ocean, sans s'approcher des côtes que de trente ou quarante lieues pour le moins, sur tout du côté de l'Oüest, ou à côté du Continent. Il est vrai que du côté de l'Est le vent d'Est étant le veritable alisé, attrape pres-

que la côte , & en aproche assez près pour y être surpris par le vent de terre.

Il reçoit aussi souvent le vent de mer , qui le détourne frequemment de 4. ou 5. pointes du compas. En quelques endroits , sur tout dans la mer & dans la bande du Sud , le véritable alisé ne se trouve qu'à 150. ou près de 200. lieuës de la côte ; mais dans la bande du Nord dans ces mers , il souffle jusqu'à 30. ou 40. lieuës de la côte. Remarquez que dans cette bande le vent d'ordinaire E. N. E. & dans l'autre E. S. E.

Quand nous partons d'Angleterre pour les Indes Orientales ou Occidentales , ou pour la Guinée , nous rrouvons d'ordinaire ces vents à la hauteur de 30. degrez , quelquefois de 32. ou de 35. Et il peut arriver que sortant de la Manche avec un vent au Nord-Est , ce vent continuëra jusqu'à ce qu'on attrape le vrai alisé. Mais cela est fort casuel ; & ce n'est pas le vent dont je parle. Quoi qu'il en soit , j'ai toujours trouvé par experience que les vents reglez ne manquent jamais entre le 32. & le 28. degré.

Si en partant d'Angleterre le vent est au Nord-Est , qui nous porte au vent reglé , il demeure quelquefois fixe dans ce trait de compas , sur tout quand on range les côtes d'Afrique , comme font les Vaisseaux de Guinée , jusqu'à ce qu'on approche du Tropique du Cancer. Alors le vent tourne à l'Est-Nord-Est , & y demeure fixe ; ce qui arrive d'ordinaire au 28. degré , quand on est assez éloigné de la côte pour entrer dans le vent reglé. Avec ce vent , quand il est fixe , on a d'ordinaire beau tems , sur tout quand le

Soleil est dans quelqu'un des signes Meridionaux ; & quand il se trouve dans un signe Septentrional, le tems est ordinairement couvert.

Au contraire , quand on est sur la mer Atlantique , dans la bande du Sud , & que le Soleil est dans les signes Septentrionaux , le tems est beau , & s'il se trouve dans les Meridionaux , alors il est couvert. J'en ai fait l'expérience , à mon grand regret , à mon retour de Bantam , l'an 1671. Pendant que nous traversions l'Océan Oriental , nous eumes un tems fort couvert , & des vents forts. Nous eumes aussi un fort bon passage autour du Cap de Bonne-Esperance , avec un tems clair. Mais faisant route de-là vers l'isle de sainte Helene , dans la vûë d'y faire de l'eau & de nous y rafraichir , comme font tous nos Vaisseaux qui viennent des Indes Orientales , nous la manquames , faute d'une observation. Car avant que d'avoir atteint le Tropique du Capricorne , le Ciel se couvrit derechef ; de sorte qu'à peine nous vîmes le Soleil ou les étoiles , qu'après avoir passé l'isle. Mais vers la fin de Novembre nous vinmes à l'isle de l'Ascension. Depuis le tems que nous nous crûmes à l'Oüest de sainte Helene , on nous donnoit l'eau par mesure , savoir une pinte par jour à chacun , jusqu'à ce que nous fûmes entrez dans la Manche. Et comme nous ne fîmes point aiguade dans toute la route de Bantam jusqu'à la Manche , aussi ce fut dans ce voyage que j'appris à faire grand cas de l'eau fraîche.

Pour revenir de cette digression , quand on fait sa route Sud d'Angleterre , on trouve le vent à l'Est-Nord-Est , environ le 28. degré de latitude , ou infailliblement entre

ce degré-là & le 24. sur tout quand le Soleil est au Midi de la Ligne; mais aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet, on trouve le vent à l'Est quart au Sud, ou à l'Est-Sud-Est.

Ces vents soit qu'ils se trouvent au Nord ou au Sud de l'Est, soufflent avec modération depuis leur premiere rencontre au 30. ou 28. degré, jusques à ce qu'on vienne au Tropique, où ils soufflent avec plus de force, particulièrement depuis la latitude du 23. degré, jusqu'au 12. ou 14. où ils soufflent constamment entre l'Est-Nord-Est & l'Est. Mais entre le 10. ou 12. degré de la Ligne, ils ne sont pas si frais, ni si fixes, entre ces pointes du compas. Car aux mois de Juillet & d'Août, les vents de Sud soufflent fort souvent entre le 11. & 12. degré de latitude Septentrionale, demeurant fixes entre le Sud S. E. & le Sud S. O. ou S. O. Mais aux mois de Decembre & de Janvier le véritable vent réglé souffle entre le 3. & 4. degré. Et à mesure que le Soleil reprend sa course vers le Nord, les vents de Sud s'augmentent & approchent du Nord de la Ligne jusqu'au mois de Juillet, qu'il se retire peu à peu vers la Ligne. Quand le Soleil est dans les signes Meridionaux, c'est le meilleur tems de l'année pour passer de la Ligne au Sud. Car outre l'avantage du vent alisé qui conduit un Vaisseau proche de la Ligne, le vent est pour lors plus certain & plus frais, le tems plus beau, & les vents qui en d'autres saisons, sont entre le Sud-Sud-Est & Sud-Sud-Oüest, sont maintenant au Sud-Est. Au lieu que dans nos mois d'Été, il n'y a que des calmes & des tourbillons de vent, qu'on appelle en Langue Espagnole Tornados.

Ces sont des Grains de vent qui s'élevent

d'ordinaire contre le vent réglé , & qui se forment tout-à-coup ; mais qui ne durent pas long-tems. Ils sont si violens , qu'un Vaisseau qui endure ces Grains , portant sur les voiles & sur la manœuvre , court grand risque d'être renversé , ou du moins desamparé. De-là vient qu'en ce cas les Mariniers loin de se servir de l'avantage qu'on pourroit tirer de ce vent , serrent les voiles , en attendant que le coup de vent soit passé. Car , quoi qu'il ne soit pas de durée il pourroit néanmoins faire beaucoup de dommage en peu de tems , par quelque accident imprévu , & quand même il n'arriveroit rien de tel , le danger est trop grand pour ne pas garder des mesures. C'est beaucoup si un Navire fait un mille , avant que le vent s'appaise tout d'un coup , ou qu'il tourne au Sud. On ne fait même s'il continuera seulement trois minutes avant qu'il change , & il arrive quelquefois qu'il tourne plus vite que le Vaisseau.

Ce que nous venons de dire des vents de Sud , des calmes & des Tornados , se doit entendre de la partie Orientale de la mer Atlantique , aussi loin du côté de l'Oüest qu'est la longitude de 354. degrez , ou environ. Car plus avant du côté de l'Oüest on trouve d'ordinaire les vents au Sud-Est , même lors qu'on passe la Ligne , & c'est alors un vent frais. C'est pourquoi nos habiles Officiers de marine du côté de la Guinée , font route au Sud de la Ligne , jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à cette longitude. Il y en a pourtant qui approchent de plus près les côtes de l'Amerique , avant que de passer la Ligne. Nos Officiers dans les Indes Orientales pas-

sent aussi la Ligne, venant des Indes, près des côtes de l'Amerique, & trouvent des vents frais au Sud-Est toute l'année. Mais quand ils vont aux Indes, ils font leur route Sud depuis l'isle de saint Jago, où d'ordinaire ils font de l'eau, & où ils trouvent les vents dans cette longitude.

Les vents près de la Ligne dans la mer des Indes & dans la mer du Sud, different de celui-ci. Cependant ils y sont aussi Meridionaux, & par consequent differens de ce qu'ils sont dans les parages plus éloignez. Car à 2. ou 3. degrez de chaque côté de la Ligne, les vents sont d'ordinaire fort incertains. Il y a même frequemment de parfaites Bonaces, ou du moins de très-petits vents, & quelquefois des Tourbillons dans la mer des Indes. Dans celle du Sud, proche & sous la Ligne, les vents sont au Sud à 130. lieues des côtes; mais je ne sai comment ils sont dans un plus grand éloignement. Là il ne souffle que de petits vents; mais qui sont reglez, & le tems y est beau entre Mars & Septembre; mais environ Noël ces parages sont sujets à des Tornados. Cependant dans l'une & l'autre de ces mers, proche ou même sous la Ligne, les vents sont souvent au Sud; mais ils ne soufflent qu'à deux ou trois degrez de la bande du Nord ou du Sud, horsmis proche de quelque terre. J'ai déjà remarqué ci-devant que dans la mer Atlantique les vents de Sud & Sud-Oüest soufflent quelquefois jusqu'au dix ou douze degré de latitude Septentrionale. Et on ne doit pas s'étonner que les vents de Sud soufflent constamment près de la Ligne dans la mer Atlantique entre le Cap verd en Afrique, & le Cap blanc dans le

Bresil, si l'on considere ces Promontoires de chaque côté de la mer, l'un au Nord, & l'autre au Midi de la Ligne, qui ne laissent qu'un petit espace aux vents pour souffler, où il y a toujours un vent frais, principalement du côté de l'Amerique. Et comme ce parage à deux ou trois degrez de la Ligne est fort sujet aux calmes, aux tourbillons, & aux petits vents des autres mers qui ne sont pas resserrées comme celle-ci, aussi cette mer, (hormis à l'entre-deux des Caps) y est beaucoup plus sujette que toute autre, sur tout du côté de l'Est, savoir depuis le fond de la côte de Guinée jusqu'au 28. ou 30. degre de l'Ouest. Ce que j'attribuë non seulement à la Ligne; mais aussi en partie à la proximité de la terre vers la Ligne, qui avance du fond en Guinée jusqu'au Cap sainte Anne, qui est presque parallele avec l'Equateur, savoir à 23. ou 24. degrez de longitude, & en quelques endroits n'est pas plus de 80. lieues de la Ligne. Si-bien que cette partie de la mer, entre la côte de Guinée & la Ligne, ou deux degrez au Sud de la Ligne, étant (pour ainsi dire) entre la terre & la Ligne, est rarement exemte de mauvais tems, sur tout entre Avril & Septembre. Mais quand le soleil s'est retiré vers le Tropique du Capricorne, le tems y est moins facheux.

Dans la mer sous la Ligne, entre le Cap d'Afrique & celui de l'Amerique, le tems est moins sujet aux calmes & aux tourbillons, & y fait assez beau tems, avec des vents frais. De là vient que nos Vaisseaux d'Angleterre & d'Hollande allant aux Indes d'Orient, tâchent de passer la Ligne dans une distance égale des deux Caps. Et, quoi qu'ils trouvent quel-

quefois les vents au Sud-Sud-Est ou au Sud-Sud-Oüest, ou plus à l'Est ou à l'Oüest; cependant ils n'avancent pas plus d'un degré à l'Est ou à l'Oüest du milieu du canal, avant que de virer le Vaisseau, de peur de rencontrer vers l'Oüest quelque rapide courant, ou des calmes du côté de l'Est, qui retarderoient également leur course.

Les Portugais dans leurs voyages au Bresil, en usent de même, & font voiles au Sud de la Ligne avant que d'approcher de terre, pour éviter le Cap saint Augustin, Cap si difficile à doubler, qu'il n'est pas de la prudence d'entreprendre de le passer qu'à quelque distance.

Il est vrai que nos Vaisseaux de Guinée font la plupart leur course vers cette côte, en tout tems de l'année, sans se servir de ces précautions, parce que leur traite est la plupart au Nord de la Ligne, où ils trouvent toujours un bon vent d'Oüest. Mais à leur retour de là ils passent la Ligne, jusqu'au 3. ou 4. degré de la bande du Sud, où ils trouvent un vent frais entre Sud-Sud-Est, & Sud-Sud-Oüest. Avec ce vent ils s'éloignent de 35. ou 36. degrez dans le même parallele, avant qu'ils repassent la Ligne pour entrer dans la bande du Nord, c'est-à-dire environ à moitié chemin entre les pointes des deux Caps. Là ils trouvent un vent frais qui les porte en Amérique, &c. Il y en a qui poussent jusqu'à 40. degrez avant que de passer la Ligne, & là ils trouvent des vents forts. Au lieu que s'ils faisoient leur route à l'Oüest du vieux Callabar en Guinée, au Nord de la Ligne, dans l'esperance de racourcir leur voyage, parce que c'est le plus court chemin, ils n'y

DES VENTS.

285

trouveroient pas leur compte , & c'est en quoi plusieurs se sont trompez. Car en se tenant près de la Ligne , on rencontre de grands calmes , & en rangeant la côte on rencontre les vents d'Oüest. Et , si l'on tient un milieu entre ces deux , on ne peut éviter ces deux inconveniens , outre celui des Tornados , sur tout aux mois de Mai , de Juin , de Juiller , & d'Août. De sorte qu'un Vaisseau faisant quel qu'une de ces trois routes dont je viens de parler par voye de précaution , sera plus long-tems à faire le voyage depuis le fond du Golphe de Guinée jusqu'au Cap vert , qu'un autre Navire qui passera la Ligne dans les endroits qu'il faut le faire , en allant à la Barbade.

Il se trouve quelquefois des Maîtres de Navire en Guinée assez mal habiles , qui à leur retour de-là après avoir passé la Ligne du Nord au Sud , lors qu'ils sont en état d'avoir un fort bon passage , & qu'ils ont avancé jusqu'à 26. 28. ou 30. degrez à l'Oüest du vieux Callabar avec un vent favorable , sont si entêtés que de faire leur course Oüest-Nord-Oüest , comme étant la plus droite route pour aller à la Barbade. En ce cas-là il faut necessairement qu'ils se tiennent à un degré de la Ligne , pendant qu'ils font 2. ou 300. lieues. Et ils courent risque d'être long-tems à le faire , à cause de l'incertitude des vents proche de la Ligne. C'est pourquoi ceux qui la passent à une distance égale des deux Caps , ou près de la côte de l'Amerique , dans le dessein de venir au Nord , font leur route Nord-Oüest , ou Nord-Oüest quart au Nord , gagnant ou perdant un degré , en faisant 28. lieues tout au plus. Ainsi ils ont l'avantage de n'être que peu de tems auprès de la Ligne. Ou-

tre qu'en la passant à une distance égale des deux Caps, le vent leur manque rarement, parce que dans ces mers il n'a d'autre passage qu'entre ces deux Promontoires.

Ce que je viens de dire sur ce sujet regarde principalement la mer Atlantique, & plus particulièrement les environs de la Ligne, comme étant l'endroit le plus difficile à passer dans la route du Sud. Dans les autres mers, comme l'Océan Oriental & la mer du Sud, on passe avec moins de difficulté, parce que ces mers sont d'une grande étendue, & l'on n'y trouve point les inconveniens qui sont inévitables dans la mer Atlantique. A l'égard des vents entre la Ligne & les deux Tropiques, dans l'Océan Oriental & dans la mer du Sud, ils sont dans la bande du Sud à l'Est-Sud-Est, & dans celle du Nord à l'Est-Nord-Est, comme je l'ai déjà remarqué ci-devant. Et ce sont toujours des vents frais, sur tout dans la mer du Sud à un degré ou deux de la Ligne, tant Nord que Sud, jusques au Tropique, ou au 30. degré de latitude. Et je puis dire avec assurance, que les vents alisez de la mer Atlantique, ni ceux des mers des Indes Orientales, ne sont pas si certains ni si frais en tout tems de l'année, ni dans tous les parages, qu'ils le sont ici. Car quand on a une fois gagné le vent réglé, & qu'on est hors de la portée des vents de côte, on ne manque point de vent frais par tout l'Océan. Le Capitaine Eaton en a fait l'expérience dans son voyage des Isles Gallapagos aux Isles des Larrons. Sur la fin de l'an 1685. l'expérience nous le confirma dans nôtre voyage du Cap Corrientes à Guam l'année suivante, comme il paroît par mon

Jou
tou
ven
gr
ave
là
la
car
pag
Où
alis
dire
jusq
Cap
ven
D
30.
l'Eq
Sud
n'est
mer
Océ
pas
calm
suiv

Journal de cette course dans mon voyage autour du Monde Chapitre 10. A l'égard du vent au Midi de la Ligne, j'en ai fait une grande épreuve dans ma route de ce côté-là avec le Capitaine Shar. Et depuis ce tems-là le Capitaine David dans son retour de la mer du Sud, en a fait une plus grande, car étant parti comme moi des Isles Gallapagos, & faisant route de là à l'Oüest-Sud-Oüest, jusqu'à ce qu'il eut gagné le vrai vent alisé à l'Est-Sud-Est, changea alors sa route directement au Sud, sans passer la Ligne, jusqu'à ce qu'il vint au Midi du Tropique du Capricorne, & par conséquent sans l'aide du vent réglé.

Dans l'Océan Oriental entre la latitude de 30. degrez, & de quatre degrez au Midi de l'Equateur, le veritable vent réglé est à l'Est-Sud-Est, ou Sud-Est quart à l'Est; mais il n'est pas si certain, ni si frais, que dans la mer du Sud. Outre que cette partie dudit Océan qui est au Nord de la Ligne ne jouit pas d'un vent si réglé. Il est plus sujet aux calmes, & vers la côte aux vents changeans, suivant les saisons de l'année.

C H A P I T R E II.

Des vents reglez qui soufflent sur les côtes.

Parallele des parties Meridionales de l'Afrique & du Perou. Les vents reglez soufflent d'un Angle aigu sur cette côte. Les vents au tour d'Angola & des mers du Sud à Mexique & dans la Guinée, sont les mêmes. En certains endroits les vents ne changent point. Le Sable s'élève du rivage vers le Cap blanc en Guinée, Relation des vents alisez de-là jusqu'au Cap Lopes,

Les vents alisez qui soufflent sur les côtes sont, ou certains ou changeans.

Les côtes qui sont sujettes aux vents alisez certains sont les côtes Meridionales d'Afrique & du Perou, avec partie des côtes de Mexique, & de la Guinée.

Les parties Meridionales de l'Afrique & du Perou sont dans la même latitude, & dans la bande du Sud, leurs côtes courant Nord & Sud, & toutes deux dans la partie Occidentale de leurs Continens. Quoi qu'elles ne soient pas paralleles en tout point, à cause de certains caps & détours de terre, les vents ne laissent pas d'y être à peu près les mêmes sur les côtes, pendant tout le cours de l'année.

Sur la côte d'Angola les vents sont entre le Sud-Ouest & le Sud, & sur la côte du Perou, entre le Sud-Sud-Ouest & Sud-Sud-Est. Mais il faut ici remarquer, que les vents reglez qui soufflent sur les côtes, hormis la

côte

côte Septentrionale d'Afrique, soit qu'ils durent toute l'année, ou qu'ils changent de point, ne soufflent jamais directement sur la côte, ou le long des côtes, mais de biais, faisant un Angle aigu d'environ vingt-deux degrez. Et suivant que le païs se détourne plus ou moins à l'Est, ou à l'Ouest du Nord, ou du Sud de ces côtes, les vents changent à proportion. Par exemple, là où le païs s'étend du Nord au Sud, le vent sera au Sud Sud-Ouest; au lieu que là où la situation du païs est au Sud Sud-Ouest, le vent réglé se trouve au Sud-Ouest; & dans la situation au Sud Sud-Est il se trouve au Sud. Ce qui se doit entendre des côtes qui sont au couchant de quelque Continent, & dans la bande du Sud, comme sont les côtes d'Afrique & du Perou. Au lieu que le vent Alisé du Nord de l'Afrique souffle à deux ou trois pointes loin des côtes.

Ces vents Meridionaux soufflent constamment toute l'année, tant sur les côtes du Perou que sur celles d'Afrique. Ils sont forts, & soufflent plus loin des côtes qu'aucun vent sujet à changer.

Sur les côtes du Perou ces vents soufflent jusqu'à 140. ou 150. lieues des côtes avant que l'on puisse s'apercevoir d'aucun changement. Mais ensuite à mesure qu'on s'éloigne le vent tourne de plus en plus du côté de l'Est, & à la distance d'environ 200. lieues il se fixe à l'Est Sud-Est, qui est le véritable Alisé.

Entre Angola & le Bresil les vents sont à peu près de même que dans les mers du Sud, dans les parties Occidentales des côtes du Perou; hormis qu'à quatre degrez ou environ de la ligne, dans la bande du Sud, le vent de-

meure fixe au Sud Sud-Oüest ou Sud-Oüest, pour 28. ou 30. degrez de longitude. Et je veux bien croire que cela est aussi dans la même latitude dans les mers du Sud, car le vent étoit au Sud aussi loin que nous courumes ces mers, sçavoir près de deux cens lieües.

Les côtes de Mexique & de Guinée ont leurs vents réglez, aussi bien que celles du Perou & d'Angola. Et comme la côte du Perou régné du Nord au Sud, les autres ont leur situation plus proche de l'Est & de l'Oüest. Suivant le cours des vents généraux, le vent devroit être d'Orient sur ces côtes, au lieu qu'il est tout contraire. Car depuis la latitude de dix degrez au vingt du côté du Nord sur la côte de Mexique, les vents sont constamment presque d'Oüest sur toute la côte, hormis quand il se trouve repoussé (comme il l'est quelquefois) par les Tornados, qui se levent d'ordinaire contre le vent. On fait la même remarque sur les côtes d'Angola, qui sont aussi sujettes à des Tornados. Il est vrai que les côtes du Perou en sont exemptes, mais il y a quelquefois des calmes qui continuent deux ou trois jours de suite, particulièrement vers la Baye d'Arica, entre la latitude de 16. & 23. Au 19. degré de latitude il y a des calmes à 30. ou 40. lieües des côtes, mais non pas si avant d'aucun côté de la Baye. Et ces calmes n'arrivent d'ordinaire vers les côtes d'Angola & de Mexique qu'après un Tourbillon de vent, comme en plusieurs autres endroits.

Les côtes de Mexique & de Guinée, aussi bien que celles d'Angola & du Perou, sont dans le même parallèle; & si je ne me trompe, les vents y sont à peu près les mêmes,

Celles de Mexique & de Guinée commencent par ce détour de terre, où les autres deux terres parallèles finissent. Et, comme le Continent de Mexique commence auprès de Panama, qui est au huit ou neuvième degré de latitude Septentrionale, aussi cette partie de Guinée dont je parle commence, proche du vieux Callabar, environ quatre ou cinq degrés de la même latitude.

Le pays court quelque cent lieuës à l'Oüest de ces deux endroits. Il est vrai que ce n'est pas sur une même pointe de Compas, à cause des petites pointes de terre, des Bayes & des détours qu'il y a. Cependant les vents réglez qui souffent sur ces côtes, à environ deux pointes de la mer, souffent aussi de l'Oüest sur la côte de Guinée, & cela régulièrement. Si-bien que la partie Orientale de cette côte est la côte où le vent donne; & la partie Occidentale, la côte à l'abri du vent. Ce qui est si contraire à l'opinion commune des gens de mer, qu'à moins que d'en faire l'expérience eux-mêmes on ne sauroit leur faire avouer cette verité, qu'ils jugent contraire au cours ordinaire des vents. Car voici comment ils raisonnent. La Barbade est la plus Orientale de toutes les Isles Antilles, c'est pourquoi on dit que les autres sont exposées au vent d'Est. Il est vrai que les vents y sont d'ordinaire à l'Est. Mais ce contre-vent sur les côtes de Guinée surprend la plupart des Mariniers qui n'ont rien vû d'égal à cela. Il y a d'autres côtes où les vents changent fort peu, comme la côte de Caraccos, & le midi du Golphe de Mexique, c'est-à-dire, dans la Baye de Campeche, & toutes les Isles Antilles. J'avouë qu'il peut y

avoir quelquefois des Boufées de vent d'Oüest sur ces côtes, mais il n'est ni certain, ni de durée.

En effet, ce fut la plus grande difficulté que nous rencontrâmes dans nôtre course des Isles Gallapagos à l'Isle de Cocos, dont j'ai parlé dans mon premier Livre.

Mais cette partie de l'Afrique qui est entre le Cap Vert au quatorzième degré de latitude Septentrionale, & le Cap Bayedore au vingt-sept, est sujette aux vents de Nord, ou entre le Nord & Nord-Est, vents fort frais. Delà vient que nos vaisseaux de Guinée tâchent de se maintenir auprès de cette côte, & doublent souvent les Caps. Quand ils sont arrivez au midi du Cap Blanc, qui est environ au vingt & unième degré de latitude, ils se trouvent quelquefois si incommodés d'un certain sable rouge que le vent enlève de terre, qu'à peine peut-on s'y voir. Leurs ponts en sont tout couverts, & leurs voiles rougies du sable qui s'y attache.

Du Cap Vert au Cap S. Anne, qui est environ au sixième degré de la bande du Nord, le vent réglé est entre Est & Sud-Est. Du Cap S. Anne jusqu'au Cap Palmas, au quatrième degré ou environ, il est au Sud-Oüest. Et de ce Cap au détour de la côte de Guinée, il est à l'Oüest Sud-Oüest. Ici il commence à passer au Sud, & jusqu'au Cap Lopes (qui est au Midi de la ligne) le vent est au Sud-Oüest, comme il l'est dans toute cette côte, jusqu'au trentième degré de la bande du Sud.

Ce que je viens d'avancer en dernier lieu, je le tiens de Monsieur Cauby, qui a fait plusieurs voyages en Guinée,

E
le N
est
Vel
ma
de,
per
de l
gem
Je
& je
Gra
part
aux
incer
(ou
les v
Le

CHAPITRE III.

Des Vents de Côte changeans.

Les côtes où les vents changent. Des vents entre Gratia de Dios & le Cap la Vela. Des vents qui soufflent sur la côte de Bresil, à Panama, aux environs de Natal, au Cap Corientes, & sur la mer rouge. De ceux qui soufflent depuis le Golphe de Perse jusqu'au Cap Comorin. Des Monsfons dans les Indes, à la faveur desquels on va d'un pays à un autre. Les vents frais de Mer & de Terre d'un grand usage pour cela. Par quels moyens on fait les voyages de long cours en pleine mer.

ENTRE les côtes où les vents sont d'ordinaire changeans, il y a principalement dans le Nouveau Monde cette partie de la côte qui est entre le Cap Gratia de Dios & le Cap la Vela, la côte de Bresil, & la Baye de Panama dans la mer du Sud. Dans le Vieux Monde, toute la côte depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'aux parties les plus éloignées de la Chine. Les Isles même ont leurs changemens annuels.

Je traiterai de toutes ces côtes par ordre ; & je commence par celle qui est entre le Cap Gratia de Dios & le Cap la Vela, qui est la partie des Indes Occidentales la plus sujette aux vents changeans ; mais qui sont bien plus incertains & irreguliers ici que les Monsfons (ou Mousfons) dans les Indes Orientales, où les vents changeans sur la côte de Bresil.

Le vent qui souffle d'ordinaire dans la côte

iusdite est entre le Nord-Est & l'Est. Il souffle constamment entre Mars & Novembre, hormis quand il se forme des Tornados, ce qui arrive fréquemment dans les mois de Mai, de Juin, de Juillet, & d'Août, principalement entre la Rivière de Darien & Costarica. Mais du côté du vent le tems est beaucoup plus serein, & le vent plus fort. Entre Octobre & Mars il y a des vents d'Ouest, mais qui ne sont ni certains ni violens. Ils soufflent avec modération quelquefois deux ou trois jours, ou une semaine entiere; & le vent frais ensuite soufflera aussi long-tems. Ces vents regnent principalement aux mois de Décembre & de Janvier. Avant & après ces deux mois le vent réglé n'est interrompu que l'espace d'un jour ou deux, environ le tems de la pleine ou nouvelle Lune. Et lors que les vents d'Ouest soufflent le plus fort & le plus long-tems dans cette côte, le vent réglé d'Est regne sur mer, comme il fait en tout autre tems. Proche du Cap la Vela, le véritable vent réglé souffle à huit ou dix lieues de la côte, dans le tems que les vents d'Ouest regnent sur la côte; hormis quand il arrive un vent fort de Nord, qui repousse le vent réglé sur Costarica, entre laquelle & la rivière de Darien les vents d'Ouest sont plus fréquens, & regnent plus long-tems que vers le Cap la Vela. Ils soufflent aussi beaucoup plus loin sur mer, quelquefois jusqu'à vingt ou trente lieues de la côte.

C'est pourquoi les vaisseaux qui ont un voyage à faire du côté du vent, si leur voyage est de long cours, ils prennent leur tems pour cela lors que les vents d'Ouest prédominent. Autrement ils passent le Golphe de

Flo
qu'
les
à l'
ava
que
ge
fai
Go
Ile
le
qu'
on
fra
l
No
de
Sep
à l'
Ma
Ma
D
té
tre
Co
mè
bre
Où
tou
ve
gro
de
for
Est
No
Est

Floride, & font route au Nord jusques à ce qu'ils viennent à la hauteur où l'on trouve les vents variables. De-là ils font leur route à l'Est aussi avant qu'ils le jugent à propos, avant que de revenir au Sud. C'est la route que doivent faire tous ceux qui font le voyage des Indes d'Occident à la Guinée. Si l'on fait voiles de la Jamaïque, il faut traverser le Golphe de Floride ; mais partant des autres Isles on n'a qu'à faire route droit au Nord, & le reste comme auparavant. Quand on n'a qu'un petit chemin à faire du côté du vent, on se sert en tout tems des bises, ou vents frais de Mer & de terre.

Dans la côte de Bresil les vents sont à l'Est Nord-Est depuis Septembre jusques au mois de Mars, & au Sud depuis Mars jusques à Septembre.

Dans la Baye de Panama les vents sont à l'Est depuis Septembre jusqu'au mois de Mars, & au Sud ; ou Sud Sud-Oüest entre Mars & Septembre.

Depuis le Cap de Bonne-Esperance du côté de l'Est, jusqu'à la riviere Natál, qui est au trentième degré de la bande du Sud, & au Cap Corrientes au vingt-quatrième degré de la même latitude, les vents entre Mai & Octobre sont constamment entre Oüest & Nord-Oüest, jusqu'à trente lieües des côtes, mais toujours plus forts au Nord-Oüest. Quand le vent passe au Nord-Oüest il fait d'ordinaire gros tems, & un tems froid, avec quantité de pluyé. Entre Octobre & Mars les vents sont à l'Est, entre Est Nord-Est, & Est Sud-Est, & alors il fait beau tems. Les vents d'Est Nord-Est sont frais, mais ceux d'Est Sud-Est ne sont que de petits vents, qui donnent

de tems à autre quelques gouttes de pluye.

Du Cap Corrientes jusqu'à la mer rouge, les vents sont variables depuis Octobre jusqu'au milieu de Janvier, le plus souvent au Nord, mais sautant souvent de Rumb en Rumb jusques à faire le tour de la Bouffole. Les vents les plus forts sont au Nord, la plupart violens & tempêteux, avec des bourrasques de pluye. Ils soufflent de cette maniere environ l'Isle de Madagascar & les Isles voisines. Avant que ces tempêtes arrivent, la mer d'ordinaire s'enfle du côté du Nord.

Du mois de Janvier jusqu'à Mai, les vents sont au Nord-Est, & Nord Nord-Est le vent frais & le tems fort beau, & depuis Mai jusqu'au mois d'Octobre les vents sont Meridionaux. Aux mois de Juiller, d'Août & de Septembre, il y a de grands calmes dans la Baye de Pate & de Melinde, & un grand Courant dans la Baye : c'est pourquoi les vaisseaux qui passent de ce côté-là dans ces trois mois, doivent se garder de cette côte à cent lieues pour le moins, pour n'être pas portez par ce Courant dans la Baye. Les calmes durent quelquefois six semaines, mais à cent lieues de la côte il souffle un vent frais de Sud. A l'entrée de la mer rouge, proche du Cap Guardasui, les vents sont d'ordinaire forcez, & il y fait gros tems, lors même que les calmes sont si grands dans la Baye de Melinde, & que le tems est fort beau, avec un vent frais à dix ou douze lieues sur mer dudit Cap.

Dans la mer rouge les vents sont forts au Sud-Oüest entre Mai & Octobre, & le Courant est si rapide qu'il est impossible d'entrer pendant tout ce tems-là dans la mer, à moins que de ranger la côte du Sud, où l'on trouve

des vents
ptembre
du Nord
un tems
jusqu'au
en Avril
de tems à
au Sud o

C'est le
devable d
le Cap de

Le char
du mond
de cette
de Perse
ce Cap t
Il s'étend
ca, & du
les vents
dant le co

On ne
souffle ex
même tra
qué que
sur les cô
& dans les
rumb, le v
gle cepen
ritable dat
s'entend s
d'une situa
terre n'ap
lieu que d
Bayes, co
lui de Siar
d'un côté
côté, & c

des vents de terre & des ras. Au mois de Septembre ou d'Octobre le vent tourne du côté du Nord, & se fixe enfin au Nord-Est avec un tems fort beau. Il continuë dans ce trait, jusqu'au changement du Monson qui arrive en Avril ou en Mai. Alors il saute pour peu de tems au Nord, de-là à l'Est, & finalement au Sud où il se fixe.

C'est le Capitaine Rogers à qui je suis redevable de la Relation de cette côte, depuis le Cap de Bonne-Esperance jusqu'ici.

Le changement des vents dans cette partie du monde ne s'étend pas seulement le long de cette côte; mais aussi depuis le Golphe de Perse jusqu'au Cap Comorin, & depuis ce Cap tout autour du Golphe de Bengale, Il s'étend même jusqu'au Déroit de Malacca, & du côté de l'Est jusqu'au Japon, où les vents variables soufflent tour à tour pendant le cours de l'année.

On ne doit pas croire que le vent réglé souffle exactement dans tous ces endroits d'un même trait de compas. Car j'ai déjà remarqué que ces sortes de vents soufflent de biais sur les côtes environ deux ou trois pointes, & dans les Bayes qui ne sont pas sur un même rumb, le vent change à proportion. Cette règle cependant ne se trouve pas toujours véritable dans les Bayes profondes. Mais elle s'entend sur tout d'une côte assez droite, & d'une situation presque égale, les pointes de terre n'apportant point de changement. Au lieu que dans les côtes & au fond des grandes Bayes, comme le Golphe de Bengale & celui de Siam, &c. Le vent differe beaucoup d'un côté de la Baye d'avec le vent de l'autre côté, & ces deux-là ne different pas moins

de celui qui regne en pleine côte. Quoi qu'il en soit, ils changent tous dans leurs saisons, savoir en Avril & en Septembre, & sautent à leurs points opposez tous en même tems. Mais il faut entendre ceci en pleine côte, car en certaines Bayes la regle generale souffre peu de changement.

Dans les Indes Orientales on appelle ces vents variables monsons; l'un monson d'Est, & l'autre monson d'Oüest. Celui-là commence au mois de Septembre, & regne jusqu'au mois d'Avril. Alors il cesse, & le monson d'Oüest prend sa place, qui regne jusqu'au mois de Septembre suivant.

L'un & l'autre soufflent de biais dans la côte, comme il a déjà été dit. Le monson d'Est amene le beau tems, & celui d'Oüest la pluie & les tourbillons. Car, comme je l'ai déjà remarqué au premier chapitre, quand le Soleil vient au Nord de l'Equateur, tous les pays qui sont dans cette bande entre les deux Tropiques, sont sujets à être couverts de nuages, & incommodés des pluies, au lieu qu'il y fait un tems clair quand le Soleil est au Sud de l'Equateur. La plupart des pays de negoce dans les Indes Orientales, principalement ceux qui sont dans le Continent, entre la Ligne & le Tropique du Cancer, sont tous sujets aux changemens & aux saisons dont je viens de parler; au lieu que les Isles qui sont sous la Ligne, & au Midi entre la Ligne & le Tropique du Capricorne, ont leurs saisons opposees à celles-là. Mais cela n'empêche pas qu'elles ne changent en même tems.

La difference qu'il y a entre les monsons au Nord, & les monsons au Sud de la Ligne,

Quoi qu'il
urs saisons,
& sautent
même tems.
leine côte,
erale souf-

appelle ces
nson d'Est,
à commen-
ne jusqu'au
le monson
ne jusqu'au

ais dans la
Le monson
i d'Oüest la
omme je l'ai
tre, quand
ateur, tous
de entre les
tre couverts
pluies, au
nd le Soleil
art des païs
es, princi-
Continent,
du Cancer,
& aux fai-
lieu que les
Midi entre
corne, ont
Mais cela
ent en mê-

es monsons
de la Ligne,

c'est qu'en Avril-quand le monson d'Oüest commence au Nord de la Ligne, les vents de Sud-Sud-Oüest commencent au Midi de la Ligne, & c'est ce qu'on appelle le monson Sud-Sud-Oüest. Et au mois de Septembre, quand le monson d'Est tourne au Nord de la Ligne, le vent de Nord-Nord-Est souffle dans la bande du Sud, & on l'appelle monson Nord-Nord-Est. Le monson d'Oüest est accompagné de Tornados. & de pluies dans la latitude Septentrionale; au contraire le monson Sud-Sud-Oüest qui regne en même tems dans la latitude Meridionale, amène le beau tems. Et comme le Monson d'Est amène le beau tems dans la bande du Nord, le Monson Nord-Nord-Est qui regne en même tems dans la bande du Sud, amène le mauvais tems, & les Tornados. Quoi que ces vents ne changent pas précisément en même tems toutes les années; cependant les mois de Septembre & d'Avril sont censez pour les mois changeans, & sont sujets d'ordinaire aux deux sortes de vents; car ces Monsons soufflent regulierement tour à tour toutes les années. Et les Vaisseaux ont l'avantage, à la faveur de ce changement, de voyager d'une partie des Indes avec un vent, & de retourner avec un autre tout contraire à celui-là. Si-bien que la plûpart de la navigation dans ces Indes dépend de ces Monsons. Les Vaisseaux attendent toujours ces changemens & les Marchands se disposent à faire voiles selon la saison de l'année où l'on va entrer. En quelque lieu qu'ils aillent, ils prennent si bien leurs mesures, qu'ils peuvent retourner à la faveur du Monson contraire à celui qui les y a portez. Car on ne fait

point voiles ici qu'avec le Monson , l'un servant à sortir d'un lieu , & l'autre à y rentrer. Et je ne puis concevoir comment les Marchands pourroient trafiquer par mer d'un païs à l'autre dans cette partie du monde , si ce n'étoit ces monsons changeans. Car comme j'ai dit ci-devant , la plûpart des Royaumes Indiens où l'on fait beaucoup de traites , sont entre la Ligne & le Tropique du Cancer. Et la terre gît tellement Nord , que les Vaisseaux ne peuvent pas attraper le Nord du Tropique , & entrer par ce moyen dans les vents variables , comme on fait dans les Indes Occidentales , quand on doit aller loin à l'Est. Il n'y auroit point non plus d'avantage de tenir la mer , comme on fait dans la mer du Sud , parce qu'alors on approcheroit si près de la Ligne , qu'on y seroit toujours sujet aux calmes & aux Tornados. Que si l'on passoit la Ligne pour aller dans la bande du Sud , dans la vûë d'achever par-là son voyage , il y a apparence qu'on n'y réussiroit pas mieux. Car cette partie de la mer qui est au Midi de la Ligne est exposée au véritable vent réglé , qui ne manque presque jamais d'y regner , & ce vent porteroit le Vaisseau au Sud au-delà du vent réglé , à la hauteur où les vents commencent à changer. Outre que la mer n'y est pas assez large pour que les Vaisseaux passent si loin à l'Est dans la vûë de gagner leurs Ports.

Car nos Vaisseaux des Indes Orientales qui sont frerez pour Siam , Tonquin , &c. ne peuvent y aller que dans la saison du monson d'Ouest , quoi qu'ils partent tout droit d'Angleterre. Et quoi qu'après avoir paré le Cap ils ayent la commodité de faire

leur route à l'Est, aussi loin que la terre se permet, cependant ils ne sauroient aller aussi loin qu'il est nécessaire, avant qu'ils soient contraints d'entrer dans les vents réglés, ce qui empêcheroit leur passage s'ils étoient aussi réglés qu'ils le sont en d'autres parages. Ainsi, si ces monsons annuelles ne se succédoient l'un à l'autre constamment, les Vaisseaux ne pourroient aller que d'un côté. Ils pourroient faire route à l'Ouest, mais aussi ils seroient contraints d'y demeurer, ou d'être 3. ou 4. années à revenir d'un Port, d'où l'on peut revenir en six semaines de tems. J'avoue cependant qu'à l'égard des Ports qui ne sont pas éloignés l'un de l'autre, on fait souvent voiles contre le monson, & cela avec succès, parce que près des côtes il y a des brises ou vents frais de mer & de terre, & en plusieurs endroits bon ancrage, si-bien qu'un Vaisseau peut s'arrêter quand il trouve le courant contraire. Mais les voyages de long cours ne peuvent pas se faire à la faveur seulement des vents de terre & de mer, sans quelque autre secours.

Dans les Indes Occidentales nous avons celui des vents de terre & de mer, à la faveur desquels on navigue d'un endroit à un autre, pourvu qu'ils ne soient pas fort éloignés l'un de l'autre, & de cette manière on fait route passablement. Mais quand on doit naviguer fort loin à l'Est contre les vents alisés, il faut nécessairement passer par le Golphe de Floride, ou entre les Isles, & ainsi faire le Nord, jusqu'à ce que l'on ait passé le vent réglé, & par ce moyen attraper sa longitude. De même dans les mers du Sud, dans les côtes du Brésil & de

Guinée, & dans cette côte d'Afrique qui est entre le Cap de Bonne-Esperance & la Mer rouge, il y a des vents frais de terre & de mer, dont on se peut servir pour naviguer contre le vent alisé, quand il ne s'agit que de petits voyages. Mais quand il faut aller loin contre le vent general, il ne faut pas dépendre uniquement des vents de terre & de mer, parce qu'il faudroit trop de tems pour faire ces voyages. En ce cas on a recours à d'autres aides, telles qu'il a plu à Dieu d'y pourvoir, dont les Indes Orientales semblent être dépourvûes. Par exemple, dans les mers du Sud & dans la côte du Perou, où les vents de Midi soufflent toujours, les Vaisseaux qui doivent aller au Sud, portent à l'Oüest jusques à ce qu'ils soient hors de la portée du vent réglé de côte. Alors ils trouvent le veritable vent réglé à l'Est-Sud-Est, à la faveur duquel ils vont aussi loin au Sud qu'il leur plaît, & de-là à leur Port. Ainsi dans la côte de Mexique, où le vent de côte est à l'Oüest, on court au large, jusqu'à ce qu'on rencontre le veritable vent réglé à l'Est-Nord-Est, & de-là on fait route Nord jusqu'au Port. Et les Vaisseaux qui viennent des Isles Philippines à la côte de Mexique, font leur route Nord, jusqu'à quarante degrez pour gagner le vent, qui les amene à la côte.

De même tous les Vaisseaux qui s'en vont aux Indes Orientales, après avoir passé la Ligne dans la mer Atlantique, portent Sud au delà du vent réglé, & de-là font leur course à l'Est vers le Cap. A leur retour des Indes, après avoir passé la Ligne au Nord, ils portent Nord avec le vent à l'Est-Nord-

Est, jusqu'à ce qu'ils soient arrivez au Nord du vent réglé, & alors ils font leur route Est. La même chose se pratique par tous les Vaisseaux qui reviennent de Guinée & des Indes Orientales, & c'est-là l'avantage qu'on tire d'une grande Mer.

Pour revenir aux Monsons, ceux qui soufflent entre les Indes Orientales au Midi de la Ligne, sont (comme j'ai déjà dit) ou à l'Est Nord-Est, ou au Sud-Sud Oüest. Ceux-ci ont aussi leurs saisons, & changent (comme sont les Monsons au Nord de la Ligne) aux mois d'Avril & de Septembre. Il est vrai que proche de la Ligne, à un degré ou deux Nord & Sud, les vents ne sont pas si reglez, & sont même si incertains que je ne saurois en rien dire d'assuré. Tout ce que je puis affirmer, c'est que les calmes y sont très-frequens, aussi-bien que les Tornados & les Revolins, & que les vents y sautent si promptement, qu'ils font le tour de la boussole dans un moment.

CHAPITRE IV.

Des brises ou vents frais , de mer & de terre.

En quoi les vents frais de mer different des veritables vents reglez. Le tems auquel ils se forment , & la maniere dont cela se fait , particulierement à la Jamaïque. Des vents de terre. En quel tems , & de quelle maniere ils se forment , comme à l'isthme de Darien & à la Jamaïque. Les endroits où ces vents soufflent le plus fort , ou le plus faiblement , comme aux Caps ou pointes de terre , aux grandes Bayes , aux Logunes , & dans les Isles. Vessies de veau marin en usage , au lieu d'écorces.

Les vents de mer en general ne sont autre chose que des vents de côtes reglez. Mais ils different en ceci de tous les autres vents reglez , tant ceux qu'on appelle vents generaux , que les côtoyans ; c'est que ceux-là soufflent jour & nuit d'une même force , horsmis en cas de Tornados , au lieu que ces vents de mer soufflent le jour , & cessent la nuit. Il y a encore cette difference , que tous les autres vents reglez , tant ceux qui varient que ceux qui ne varient pas , soufflent toujours à peu près d'une même pointe. Au lieu que ces vents de mer quand ils se levent le matin , soufflent d'ordinaire comme les vents de côte reglez du même trait de compas , ou environ ; mais environ midi ils s'éloignent de 2. 3. ou 4. pointes de la terre , & soufflent presque directement dans la côte. Sur tout quand

DES VENTS.

307

il fait beau tems , car c'est alors que les vents de mer sont les plus reglez. Par exemple dans la côte d'Angola qui court presque Nord & Sud , le vent general est du Sud-Sud-Oüest au Sud-Oüest , & les vrais vents de mer près de la côte sont Oüest quart au Sud , ou Oüest Sud-Oüest. Il en est de même de toutes les autres côtes.

Ces vents de mer se levent d'ordinaire environ les neuf heures de matin , quelquefois plutôt & quelquefois plus tard. D'abord ils s'approchent de terre si doucement , qu'on diroit qu'ils craignent de l'approcher. Tantôt ils soufflent d'un air languissant , & comme s'ils craignoient de se rendre incommode , ils font alte , & il semble qu'ils soient sur le point de se retirer. Je me suis souvent diverti sur le bord de la mer à remarquer tous ces mouvemens , & sur mer j'ai eu souvent la satisfaction de profiter de ces vents.

Dans les approches de ce vent la mer qui est entre le vent & la terre , est unie comme du verre. D'abord il frise l'eau tout doucement , en la faisant paroître un peu noirâtre : Une demie heure après qu'il a atteint la terre il souffle un peu fort , & ses forces s'augmentent peu à peu jusqu'à douze heures. Alors il est au plus haut degré de sa force , & continue ainsi jusqu'à deux ou trois heures. Il faut remarquer , qu'environ midi , lors qu'il fait beau , il saute deux ou trois points ou davantage du côté de la mer. Après trois heures il commence à perdre ses forces , & vers les cinq heures , plus ou moins , suivant le tems qu'il fait , il cesse , & ne revient que le lendemain.

On attend ces vents avec autant d'assuran-

ce dans leurs propres latitudes , qu'on attend le jour après la nuit , & c'est rarement qu'ils manquent , horsmis dans la saison humide. Dans toutes les côtes sur l'Océan , soit dans les Indes Orientales ou Occidentales , ou dans la Guinée , ils se levent au matin & se retirent vers le soir. Mais les endroits qui en profitent le plus , sont les Caps , & les pointes de terre , où ces vents sont les plus forts , où ils se levent plutôt , & tombent plus tard qu'ailleurs.

Au contraire les Bayes sont les endroits où ces vents ont le moins de force , & où ils continuënt le moins. Les Isles qui sont le plus à l'Est & à l'Oüest ont l'avantage de ces vents des deux côtez également. Car si le vent est au Sud-Oüest ou Sud-Oüest vers le Sud au Midi de quelque Isle du côté du Nord , il sera au Nord-Oüest , ou Nord-Oüest quart au Nord , s'il fait beau tems. Mais s'il fait mauvais tems le vent sera à l'Est-Sud-Est au Midi , & Est-Nord-Est au Nord de l'Isle. Il faut cependant remarquer que ce vrai vent de mer ne se détourne pas tant , si ce n'est près de la côte , comme à la distance d'environ 3. ou 4. lieuës ; car on ne trouve au-delà que le vrai vent de côte ; c'est ce que j'ai expérimenté en diverses parties du monde , particulièrement dans la Jamaïque , autour de laquelle j'ai fait plusieurs voyages , tant du côté du Nord que du Sud , où j'ai trouvé par expérience que les vents de mer y different beaucoup. Car du côté du Midi j'ai trouvé le vrai vent de mer après 12. heures , & dans un très-beau tems au Sud , ou au Sud-Sud-Oüest , quoi qu'au matin il se soit levé à l'Est-Sud-Est ou au Sud-Est. Et vers le Nord j'ai trouvé le

vent de mer au Nord ou Nord-Nord-Est, quoi qu'au matin il se soit levé à l'Est-Nord-Est. S'il y a la même différence autour des petites Isles, comme la Barbade & d'autres, c'est ce que je ne puis pas assurer; mais j'ai du penchant à croire qu'on ne trouve point de telle différence.

Des vents de mer je passe aux vents de terre, qui sont aussi remarquables qu'aucun vent dont j'aye parlé, & tout contraires aux vents de mer. Car au lieu que les vents de mer soufflent droit dans la côte, ceux-ci soufflent de la côte. Ceux-là ne soufflent que de jour, & se reposent la nuit; ceux-ci au contraire ne soufflent que la nuit, & se reposent le jour. Voilà comment ils prennent chacun son tour. Car après que les vents de mer ont fait leur cours pendant le jour, en soufflant sur leurs côtes, ils se retirent le soir de la côte, ou tombent pour se reposer. Dans ce tems-là les vents de terre par le même ordre de la Providence, sortent de leurs retraites pour entrer dans leur office, qui est de souffler la nuit. Par une douce agitation ils rafraichissent l'air jusqu'au lendemain matin, & leur tâche finie ils font aussi tôt leur retraite.

On ne sauroit marquer précisément le tems qu'ils commencent, ni celui auquel ils cessent de souffler; car ils ne sont pas exacts au dernier point. D'ordinaire ils se levent entre 6. & 12. heures de la nuit, & continuent jusqu'à 6. 8. ou 10. heures de matin. Ils se levent & tombent plutôt ou plus tard, selon le tems, la saison de l'année, ou quelque cause accidentelle de la terre. Car en certaines côtes ces vents se levent plutôt, soufflent

plus fort , & continuënt plus long-tems qu'en d'autres côtes , comme il paroîtra dans la suite.

On les appelle vents de terre , parce qu'ils soufflent de terre , de quelque côté que soit la côte. Et ils soufflent non-seulement près du rivage ; mais aussi dans les parties Méditerranées & éloignées de la mer , comme je l'ai éprouvé dans mes voyages au centre même des païs par où j'ai passé , particulièrement dans l'Isthme de Darien , & l'Isle de la Jamaïque que j'ai traversez d'une mer à l'autre. Mais comme ce ne sont que de petits traits de terre au prix des deux Continens de Mexique & du Perou , & de ces grandes regions dans l'Asie & dans l'Afrique , qui sont entre les Tropiques , je ne puis pas déterminer s'il y a des vents de terre comme ceux que j'ai rencontrez dans mes petits voyages. C'est pourquoi je bornerai mon discours dans l'étendue de ces places & autres , où j'ai fait mes observations.

Dans cette vûë je commencerai par l'Isthme de Darien où j'ai trouvé les vents de terre au milieu du païs , soufflant toute la nuit , & mêmes jusqu'à 10. ou 11. heures du matin , avant que le vent de mer se fit sentir , que j'avois de la peine souvent à découvrir , horsmis par le mouvement des nuées , sur tout lors que j'étois dans une vallée. Aussi c'est dans les vallées principalement que je m'apercevois des vents de terre , qui souffloient ici d'un côté , là de l'autre , ou à côté , suivant que les vallées étoient renfermées de montagnes , & cela sans aucun rapport à la mer du Nord ou du Sud. Je remarquai cependant de l'un & de l'autre côté de la terre ,

que les vents prenoient toujours leur cours vers la mer la plus proche, à moins qu'il n'y eût quelque montagne entre eux & la mer. Alors ils prenoient leur cours dans les vallées. Mais du côté des rivages, soit Nord, soit Sud, ils souffloient sur la mer en droite Ligne.

On trouve ces vents de terre au milieu de la Jamaïque, & je les ai même rencontrés, voyageant d'un côté de l'Isle à l'autre, ayant couché deux nuits dans la route. Et j'avois fait la même remarque dans mon séjour de six mois à l'endroit qu'on appelle The 16. Miles Walsh; mais là comme ailleurs, les vents de terre soufflent du côté des plus proches rivages, & de là sur mer, soit que la côte gise Est, Ouest, Nord, ou Sud.

Ces vents s'étendent sur mer plus ou moins suivant que la côte est plus ou moins exposée aux vents de mer. En quelques endroits on les trouve frais à 3. ou 4. lieues de terre; en d'autres endroits ils ne passent pas ce nombre de milles, & à peine sortent-ils des rochers en d'autres. S'il leur arrive quelquefois dans un beau tems de s'échaper un mille ou deux, ils ne sont pas de durée, & s'évanouissent d'abord, quoi qu'il y ait toutes les nuits dans ces côtes un vent aussi frais qu'en aucune autre partie du monde.

Les endroits qui jouissent le moins de ces vents de terre, & où ils sont les plus foibles, sont ceux qui sont le plus exposés aux vents généraux, comme sont les parties Orientales des Isles où les vents généraux soufflent du côté de terre, & les pointes des Isles ou des Continens qui sont exposés aux vents de mer, sur tout quand le vent réglé souffle

de biais vers la côte. Car ces pointes de terre qui avancent le plus dans la mer, sont aussi les plus exposées aux vents qui viennent de la mer, & sentent le moins les vents qui viennent de terre.

J'apporterai quelques exemples de l'un & de l'autre, commençant par les pointes de terre au Nord-Est & Sud-Est de la Jamaïque. Ces pointes sont dans la partie Orientale de l'Isle, l'une à l'extrémité du côté Septentrional vers l'Est, & l'autre à l'extrémité du Sud aussi vers l'Est. Dans ces endroits on s'apperoit rarement du vent de terre, ni même au bout de l'Isle entre-deux, horsinés près de terre. C'est ce qui embarrasse fort les chaloupes de la Jamaïque qui negocient autour de l'Isle, lors qu'elles arrivent-là, & qui fait que les Mariniers maudissent ces pointes de terre, s'imaginans follement qu'il y a quelque Démon. Toute leur ressource quand le vent de terre leur manque, c'est d'attraper le vent de mer, qui souffle pendant le jour. Pour le faire ils sont quelquefois deux ou trois jours de suite. Et quand ils reviennent au Port-Royal, ils se vantent autant de leur fatigue que s'ils avoient été un mois entier à doubler le Cap de Bonne-Espérance. Ce n'est pas que les Mariniers de la Jamaïque ne soient vigoureux & adroits, Leurs bâtimens d'ailleurs sont bons voiliers, & j'ose dire que pour de petits bâtimens de traite ce sont les meilleurs qu'il y ait dans les Etats de Sa Majesté Britannique.

La pointe qui porte le nom de Pedro au Midi de l'Isle est une autre pointe très-difficile à doubler à un Vaisseau venant des parties Occidentales de l'Isle. Cette pointe s'étend

fort
priv
que
les
le
pou
Nor
mai
eu
apr
te
cha
mon
inco
pos
lem
n'ou
stac
l'ig
por
té S
Bay
des
que
sou
foib
ce
côte
ced
son
ran
lem
qui
cou
ter
me
les

es de terre
sont aussi
ennent de
vents qui
de l'un &
pointes de
la Jamaï-
tie Orien-
a côté Se-
l'extrémité
s endroits
e terre, ni
t, horsmis
arasse fort
negocient
rivent-là,
disent ces
ement qu'il
t ressource
que, c'est
ouffle per-
t quelque-
Et quand
se vantent
avpient été
de Bonne-
lariniers de
& adroits,
ns voiliers,
âtimens de
rait dans les
e Pedro au
e très-diffi-
des parties
ante s'étend

fort avant dans la mer, & n'est pas seulement
privée des vents de terre; mais s'il y a quel-
que courant qui porte à terre, il faut que
les Navigateurs surmontent cet obstacle. Pour
le faire ils font de plus grands détours que
pour doubler les deux premières pointes du
Nord-Est & Sud-Est, ce qu'ils ne font ja-
mais sans beaucoup d'imprecations. Il y a
eu même des Capitaines d'Armateurs, qui
après leurs derniers efforts pour parer cer-
te pointe, s'en sont approchez, & ont de-
chargé leurs canons, pour tuer ce vieux Dé-
mon qu'ils s'imaginoient être là exprès pour
incommoder la navigation. J'ai jugé à pro-
pos d'en faire la relation, pour faire voir seu-
lement l'ignorance de certains hommes qui
n'ont pu pénétrer la raison de ce grand ob-
stacle. Et pour ne pas laisser le Lecteur dans
l'ignorance sur un sujet de cette nature, je ra-
porterai ici quelques autres exemples. Le cô-
té Septentrional de Jucatan, à l'entrée de la
Baye de Campêche, est une autre preuve
des méchants vents de terre, & il est à remar-
quer que d'ordinaire, là où les vents de terre
soufflent peu, les vents de mer sont aussi fort
foibles. Cette vérité se prouve en partie par
ce que j'ai remarqué de ces vents sur cette
côte entre le Cap Catoche, & le Cap Conde-
cedo à l'entrée de la Baye de Campêche, qui
sont à 80. lieues l'un de l'autre, la terre y cou-
rant Est & Ouest. C'est une côte droite, éga-
lement exposée par tout au vent général,
qui est ici communément Est Nord-Est. Au
touchant de ces Caps les vents de mer & de
terre se succèdent tour à tour aussi régulière-
ment qu'en toute autre côte. Il est vrai que
les autres vents, à l'égard des Rumbs,

sont fort particuliers ici. Car le vent de mer y est au Nord-Est, & comme les vents reglez côtoyant le vent de terre à l'Est-Sud-Est, ou Sud-Est quart à l'Est. Au lieu que si les vents étoient ici comme dans les autres côtes, les vents de mer seroient au Nord-Nord-Est, quelquefois au Nord, & les vents de terre au Sud-Sud-Est & Sud, comme ils le sont en effet près de terre. Et quand il leur arrive de s'en éloigner, ils n'en sont que plus foibles. La terre dans cette côte est basse & unie, & les vents de terre y sont passablement forts près de la mer.

Les Caps sur la côte du Perou dans la mer du Sud sont une autre preuve que les pointes jouissent rarement des vents de terre. Je ne citerai pour cet effet que le Cap Passao à 8. minutes de latitude Meridionale, le Cap S. Lorenzo à un degré, & le Cap Blanc au trois. J'ai passé devant ces Caps diverses fois & en différentes saisons. Mais je n'y ai jamais trouvé aucun vent de terre quoi qu'entre ces Caps il y en ait de fort bons, & les Vaisseaux qui sont route Sud contre le vent se trouvent bien embarassez, sur tout près du Cap Blanc qui est le plus exposé. On ne peut en venir à bout qu'à force de bouliner, & s'il y a quelque courant, on est quelquefois 15. jours ou 3. semaines à passer le Cap. Les Vaisseaux Espagnols, qui ont d'ordinaire d'assez méchantes voiles, sont obligez, quand leurs voiles sont rompuës, de relâcher jusqu'à Guyaquil pour les raccommoder. Nous eûmes bien de la peine à surmonter ces difficultez, quelques bonnes que fussent nos voiles, & j'ose dire que nous manœuvrions nos Vaisseaux dans ces

ces mers beaucoup mieux que les Espagnols.

Après avoir cité plusieurs endroits qui n'ont point de vents de terre, ou qui n'en ont du moins que de très-petits, je parlerai maintenant de ces endroits où l'on trouve les meilleurs & les plus forts vents de terre, & ensuite de ceux où ces vents ne sont que fort moderez. Ainsi, par le gisement de la côte on pourra juger si l'on en peut espérer un bon vent de terre ou non.

Les plus forts vents de terre se trouvent d'ordinaire dans les Golphes ou grandes Bayes, dans les grands Lacs qui sont dans le païs; & patini un assemblage de petites Isles sur le bord de la mer. A l'égard des Bayes, je commence par celle de Campêche, entre le Cap Concededo & le païs montagneux de S. Martin. Ici les vents de terre sont aussi forts à la distance de deux ou trois lieues sur mer, qu'en aucun autre endroit de ma connoissance. Au milieu de la Baye, où la terre court Est & Ouest, les vents de mer sont au Nord, & ceux de terre au Sud. Ils commencent à souffler à sept ou huit heures du soir, & continuent jusqu'à huit ou neuf heures du matin, sur tout dans la saison seche. Dans cette Baye il y a une Isle, qu'on appelle en Anglois Beef Island, ou l'Isle des Bœufs, à cause du grand nombre de Bœufs & de Vaches que produit cette Isle, où les vents de terre sont si frais, & portent la senteur de ces bêtes sauvages si loin, que des Patrons de navire faisant voiles la nuit près de cette côte, ont reconnu par cette senteur l'endroit où ils étoient, & y ont mouillé l'ancre d'abord, pour aller le lendemain à l'Isle de Trist; au lieu que sans ce secours ils se seroient détournés, en portant trop loin à l'Ouest,

Dans tout le fond du Golphe de Mexique, depuis le païs montagneux de saint Martin jusqu'à la Vera-Cruz, & de là au Nord jusqu'à la riviere de Messalippi, il y a aussi de bons vents de terre & de mer. Il en est de même du Golphe de Honduras, & de presque toute la côte entre ce Golphe & le Cap la Vela, hormis les Caps & les pointes de terre entre deux, où ce vent manque plus ou moins, suivant que les pointes sont plus ou moins exposées aux vents de mer.

Dans la mer du Sud, les Bayes de Panama, Guiaquil, Paita, &c. ont leurs vents frais de terre & de mer. Mais il y a des endroits, particulièrement la Baye de Paita, où les vents de terre ne se levent qu'à minuit. Il est vrai qu'ils sont toujours frais, continuant jusques à sept ou huit le matin, & soufflant ainsi regulierement tout le long de l'année. Au lieu que dans le Golphe de Panama, & dans toutes les Bayes & côtes du Nord de l'Amerique, dont je viens de parler, ils ne sont pas si certains dans la saison humide que dans la seche.

La Baye de Campêche nous fournira aussi des exemples des vents de terre qui soufflent dans les Lagunes, ou petites Bayes. Par exemple, la Lagune de Trist de neuf ou dix lieues de longueur, & trois de largeur, separée de la mer par l'Isle de Trist. Ici les vents de terre soufflent dans la saison seche, depuis cinq ou six heures au soir, jusqu'à neuf ou dix le matin. Dans cette Lagune il y en a deux autres qui en sont separées par des terres basses. Dans ces Lagunes les vents de terre sont plus frais, & ceux de mer plus foibles & de moindre durée que dans la Lagune de Trist.

Il arrive même quelquefois que les vents de terre y soufflent tout le jour. Dans la Lagune de Maracaybo, du côté du Cap Alta Vela, les vents de terre sont aussi fort frais, & continuënt long-temps. On peut dire la même chose de la Lagune de Venizuela, ou Comana.

Dans ces Lagunes le vent souffle quelquefois trois ou quatre jours, & autant de nuits de suite, & elles semblent imposer silence aux vents de mer de ce côté-là, qui soufflent fort cependant sur mer. Et s'il leur arrive de s'échapper quelquefois dans ces Lagunes ce n'est que pour peu de tems. D'autre part, là où les Caps & les pointes de terre sont les plus exposées aux vents de mer, les vents de terre en approchent moins; que les vents de mer n'approchent de ces Lagunes. Il ne faut pas oublier ici le havre de la Jamaïque, où il y a de fort bons vents de terre. Ce havre est environné d'un côté d'une grande Langue de terre sablonneuse, & de plusieurs petites Isles à l'entrée du havre. Au milieu il y a un Lac assez profond, où les vents de mer & de terre soufflent constamment, à la faveur desquels les Bateliers vont & viennent à pleines voiles. Le vent de mer les mène à Legami ou au Passage Fort, & le vent de terre les en ramene: c'est pourquoi les passagers qui ont affaire d'un côté ou d'autre attendent le vent qui leur est propre, à moins que leurs affaires ne pressent; en ces cas ils vont à la rame, contre le vent de mer. Et quoi que les vents de terre ne manquent guère, ou qu'ils se levent quelquefois fort tard, c'est rarement que les Bateliers attendent au delà de l'heure fixe, savoir sept ou huit heu-

tes. Il est vrai que les vents de terre se levent quelquefois à trois ou quatre heures; mais cela n'arrive gueres qu'après un Tourbillon de terre. En voila assez pour ce qui regarde les vents de terre dans les Bayes & dans les Lacs.

A l'égard des Isles je ne ferai mention ici que de deux endroits. Savoir un, les deux Clefs de Cuba, qui sont de petites Isles au Mid i de Cuba, qui regnent Est & Ouest, ou à peu près ces pointes, suivant le gisement de l'Isle, environ 70. lieues, & qui s'en éloignent plus de vingt lieues en quelques endroits. Parmi ces Isles, depuis la plus éloignée jusqu'à Cuba il y a des vents de terre fort frais, qui se levent de bonne heure sur le soir, & qui soufflent tard le matin. Deux. Les Isles de Sambalo, entre le Cap Samblas & l'Isle d'Or. Quoi qu'elles ne soient pas si nombreuses que les Clefs de Cuba, elles ne laissent pas que d'être rafraichies par de bons vents de terre, presque aussi frais que ceux des Clefs de Cuba.

Je passe maintenant aux vents de terre qui soufflent avec moderation, après avoir fait voir ce que je sai par ma propre experience, que les Caps & Promontoires qui avancent le plus dans la mer, sont aussi les plus exposez aux vents de mer, & par consequent que les vents de terre y sont plus foibles qu'ailleurs, principalement dans les Bayes profondes & les Lagunes dans la terre, ou parmi les petites Isles. Il s'agit maintenant de faire voir de quelle maniere les vents de terre soufflent dans les côtes qui sont plus unies.

Suivant les pointes & les détours des côtes, les vents de terre sont aussi plus forts ou plus foibles. La côte de Caraccos, par exemple, est une côte aussi droite qu'il y en ait, ce-

pendant elle est pleine de petites Bayes, qui sont divisées entr'elles par un pareil nombre de chaînes de montagnes, qui avancent de chaque côté dans la Baye. Hors de ces Bayes le vent est frais le soir ou le matin, mais à côté des Promontoires il fait calme; quoi que le vent frise l'eau de côté & d'autre, & que par des bouffées interrompues il fasse quelquefois avancer un navire. Après qu'on a regagné le vent dans la Baye prochaine; on passe d'abord l'entrée de cette Baye jusqu'à l'autre Promontoire, où l'on se trouve surpris par un autre calme.

Ces Bayes n'ont pas plus d'un mile, ou d'un demi mile de largeur, & les Promontoires n'ont guère plus de largeur. Ceux qui sont entre les Bayes ont des rochers escarpés contre la mer, & là où sont ces rochers j'ai rarement trouvé des vents de terre. Mais ailleurs où les Bayes avancent le plus dans la terre, on trouve les vents de terre plus forts & de plus grande durée. Au lieu que là où les pointes avancent le plus dans la mer, les vents de mer prédominent, & ceux de terre se font peu sentir. Quand on se tient près de terre, & qu'on porte au vent, on sent un vent modéré; mais après qu'on a fait un mile sur mer, plus ou moins, & qu'on a passé le Cap, on sent un vent si frais qu'à peine peut-on tenir contre; mais la nuit on trouve un vent frais du côté de terre, quoi qu'en approchant du Cap on se trouve surpris par un calme, ou que l'on rencontre (comme il arrive quelquefois) un vent de mer.

Les vents de terre du côté de la Guinée. entre le Cap saint Anne & le Cap Palmas, (dont j'ai fait mention au deuxième Chapi-

tre de ce Traité) sont à l'Est , & continuënt frais jusqu'à quatre lieues de terre. Les vents de mer y sont au Sud Sud-Oüest. Dans la côte d'Angola le vent de terre est à l'Est-Nord-Est , & celui de mer à l'Oüest-Sud Oüest, tous deux réguliers. Dans la côte du Perou & de Mexique , sur la mer du Sud , le vent de terre souffle la plupart de la côte en droite ligne , autrement les pêcheurs ne pourroient pas se mettre en mer , comme ils font , sur des planches d'écorce. Le vent de mer n'y étant pas moins regulier , ils vont pêcher avec le vent de terre , & s'en reviennent avec le vent de mer. Au lieu de ces planches d'écorce ils se servent en quelques endroits de peaux de Veau marin , qu'ils ajustent fort proprement. Il y a comme un cou de Vessie où ils mettent un tuyau pour les enfler , comme nous faisons les Vessies. Deux de ces peaux étant attachées ensemble , le pêcheur se met entre deux jambes deça , jambe delà , une peau devant & l'autre derriere , & se tient aussi ferme qu'un Cavalier sur sa selle. Pour se conduire sur mer il a un bâton en forme de rame aux deux bouts , avec quoi il se fait chemin , poussant l'eau en arriere d'un côté , & puis de l'autre.

Dans les Indes Orientales il y a aussi des vents de mer réglez , dans les Isles aussi-bien que dans le Continent. Dans les Isles , comme à Bantam dans l'Isle de Java , à Achin dans celle de Sumatra , & en plusieurs endroits de l'Isle Mindanao. Dans le Continent on les trouve reglez , particulièrement au Fort saint George , sur la côte de Coromandel. Là le vent de terre souffle en droite ligne de la côte , & le vent de mer droit dans

la côte. Quelquefois il souffle de biaux, & environ Noël il est d'ordinaire au Nord-Est, ou Nord-Nord-Est. C'est dans cette pointe que je trouvai le vent quand j'approchai de cette côte, & comme j'en fus averti par avance par Monsieur Conventri, étant pour lors dans son bâtiment, j'approchai de terre à dix ou douze lieues au Nord du Fort, & j'eus un vent de mer frais pour me conduire à la rade.

Il suffit d'avoir allegué ces exemples pour montrer de quelle maniere ces vents de terre soufflent ordinairement dans cette Zone, & je ne saurois aller au détail sans passer les bornes que je me suis prescrites dans ce Traité. Je me suis attaché particulièrement aux Indes d'Occident & aux mers du Sud, parce que ces vents de terre y sont d'un plus grand usage que dans les Indes Orientales, où l'on se sert assez rarement de ces vents contre les Monçons.

Au reste, il faut avoier que ces vents de terre & de mer sont un effet particulier de la Providence dans cette partie du Monde, où les vents generaux régner d'une maniere, que sans le secours de ces vents on ne pourroit y naviguer; au lieu que par leur moyen on fait jusqu'à deux ou trois cens lieues: particulièrement de la Jamaïque à la Lagune de Trist dans la Baye de Campêche, & de Trist à la Jamaïque, malgré le vent general. Mais aussi c'est un des plus longs voyages qui se fassent à la faveur de ces vents. Si un bâtiment de la Jamaïque va à Trist, dans le dessein de porter du bois de ce pais-là à Curaçao, alors il traverse le Gol phe de Floride.

C'est ce que font aussi les Espagnols venant

de quelque endroit du Golphe de Mexique à l'Isle de Cuba. Ils passent le Golphe, & font route au Nord jusqu'à ce qu'ils se trouvent hors de la portée du vent Alisé, & alors ils courent à l'Est aussi loin qu'il leur plaît. On fait la même route de la Jamaïque à la Barbade, quoi qu'on tourne quelquefois du côté des Isles Antilles, à la faveur des vents de terre & de mer, qui servent aussi à passer de Porto-bello à Carthagène, à sainte Marthe, & à tout autre endroit, pourvu qu'il n'y ait pas une trop grande distance. A la faveur de ces vents on fait aussi tout le tour des Isles, où l'on peut aller d'un endroit de l'Isle à un autre en peu de tems.

Dans la mer du Sud les Espagnols, dans leurs voyages de Panama à Lima, font voiles jusques au Cap Blanc, à la faveur de ces vents. Mais, dans tous leurs voyages au midi de ce Cap, ils courent au large pour gagner le vent Alisé.

Les Mariniers qui voyagent dans les Indes Occidentales dans de petits bâtimens, se promettent un bon vent de terre des brouillards qui se répandent sur la terre avant la nuit. Et c'est un certain présage d'un bon vent de terre, quand un brouillard épais croupit sur la surface de la terre, & paroît comme une fumée : autrement le vent sera foible & de peu de durée cette nuit-là. Mais on ne prend guere connoissance de cela que quand il fait beau tems ; car dans la saison humide on voit souvent les brouillards croupir tout le jour sur la terre, sans qu'il y ait aucun vent de terre ou de mer. On s'attend aussi à un bon vent de terre, quand on voit un Tornado dans l'après-midi, lors qu'il fait beau tems.

DES VENTS.

321

Ces vents de terre sont fort froids , & mêmes beaucoup plus froids que les vents de mer , quoi que ceux-ci soient toujours plus forts. Il est vrai que les vents de mer sont fort rafraichissans , & d'un grand soulagement dans ces climats chauds , où le plus fort de la chaleur du jour est entre 9. 10. ou 11. heures du matin , dans l'intervale entre les deux brises , lors que le tems est d'ordinaire calme. Alors on a peine à respirer , jusqu'à ce que le vent se leve pour modérer la chaleur. Et sur le soir , après que le vent de mer a cessé , il fait une grande chaleur jusqu'à ce que le vent de terre se leve , ce qui n'arrive quelquefois qu'à minuit , ou même plus tard.

De-là vient que quand on va se coucher dans ces pais-là , on se deshabilie tout nud. Dans la Jamaïque les petites gens étendent des nattes à leurs portes , ou à la court , & y couchent la nuit.

Au Fort S. George dans les Indes Orientales ils portent leurs petits lits à la Cour , & y reposent la nuit. Les Matelots à bord couchent sur le tillac jusqu'à ce que le vent se leve.

Dans la Jamaïque , & au Fort S. George , quand le vent de terre commence à souffler , on se couvre de quelque couverture , outre l'oreiller qu'on tient sur son estomac , ou entre les bras. Mais les Matelots après avoir bien travaillé toute la journée , passent souvent la nuit entiere à l'air , tout nuds & sans couverture , sur tout quand ils ont un peu bu. Et le lendemain à peine peuvent-ils bouger , étant tous engourdis de froid. De-là vient le flux de sang , qui en tue quantité. Ainsi meurent plusieurs braves gens de mer , & c'est

grand pitié que les Patrons de Navire prennent si peu de soin de leurs équipages, au lieu de mettre ordre que les Matelots ne couchent jamais alerte.

C H A P I T R E V.

Des Brises qui ne soufflent qu'en certaines Côtes, & dans quelques Saisons de l'année; & de certains Vents, qui produisent d'étranges effets.

Des vents qu'on nomme Summasenta dans la Baye de Campêche. Des vents aux Côtes de Carthagine. Des Propogajos. Vents qui soufflent dans les côtes de Mexique. Des Terrenos, dans la côte de Coromandel, dans celle de Malabar; mais en différente saison, & dans le Golphe de Perse. Des Hermatans, dans la côte de Guinée.

JE commence par les vents nommez Summasenta, qui soufflent dans la Baye de Campêche. Ils ne soufflent qu'aux mois de Février, de Mars & d'Avril, & que dans cette Baye, entre le païs montagneux de saint Martin, & le Cap Condecado, dont la distance est d'environ 120. lieuës. Ils ne sont proprement ni vents de mer, ni de veritables vents de terre; mais on peut dire qu'ils approchent de ceux-ci, parce qu'ils soufflent de terre en partie. Ces vents sont d'ordinaire à l'Est-Sud-Est au milieu de la Baye, où la côte court Sud Sud-Est; mais de-là jusqu'au Cap Condecado, elle court Nord-Est, ou Nord

N
rap
les
ga
ven
Sun
que
ava
ven
ten
au
jour
tre
fave
C
plus
font
soie
Je r
caus
les a
côte
men
les b
Vais
faute
flor
D
tout
& de
sauro
re. S
lieu
pres
vrai
de te
dina

DES VENTS.

323

Nord-Est quart au Nord. Si bien que , par rapport à la terre d'où ils viennent , on peut les appeller là vents de terre , quoi qu'à l'égard de leur durée ils different également des vents de terre & de mer. Car ces vents de Summasenta durent trois ou quatre jours , quelquefois une semaine entiere , jour & nuit avant qu'ils cessent. D'ordinaire ce sont des vents frais & secs , & les Vaisseaux qui partent de Trist à la faveur de ces vents , arrivent au Cap de Condecado en trois ou quatre jours. Ce qu'ils ne sauroient faire en tout autre tems à moins de huit ou dix jours , à la faveur des vents de terre & de mer.

Ces vents de Summasenta , sont d'ordinaire plus froids que les vents de mer ; mais ils ne sont pas si froids que ceux de terre , quoi qu'ils soient plus forts que ces deux sortes de vent. Je ne me suis jamais appercû que ces vents causent plus d'alteration dans nos corps que les autres vents. Quand ils soufflent dans la côte , les marées sont fort basses , principalement dans les Lagunes de Trist ; de sorte que les bâtimens qu'on employe pour charger les Vaisseaux de bois de teinture , sont obligez faute d'eau de s'arrêter , & d'amener le bois à flot sur les Lagunes.

Dans la côte de Carthagene il y a un vent tout particulier aux mois d'Avril , de Mai , & de Juin , si violent , que les Vaisseaux ne sauroient sortir de cette côte tant qu'il dure. Sa plus grande fureur est depuis le milieu du Canal jusqu'à Hispaniola , & de-là presque jusqu'aux côtes de Carthagene. Il est vrai qu'il n'est pas si violent à 3. ou 4. lieues de terre , sur tout le matin & le soir. D'ordinaire il se leve avant le jour , quelquefois

à 3. ou 4. heures, & continuë jusqu'à 9. 10. ou 11. heures de la nuit. De cette maniere il souffle 10. ou 11. jours de suite d'une grande force, & semble imposer silence au vent de terre, qui n'ose souffler que tout doucement par auprès, & qui ne dure que très-peu de tems. De sorte que depuis 10. ou 11. heures de la nuit, jusqu'à trois du matin, il ne fait aucun vent à une lieuë de terre; mais à trois ou quatre lieuës plus loin, on commence à sentir le vent de mer, & plus près un petit vent de terre. Ce vent est à l'Est-Nord-Est, comme le vent alise; au lieu que le vent de mer est au Nord-Est quart au Nord, ou Nord Nord-Est.

Pendant que ce vent regne le Ciel paroît fort clair, & sans nuëes. Il ne faut pas douter néanmoins qu'il ne soit embrumé d'une maniere imperceptible, parce qu'alors le Soleil ne fait pas une ombre noire sur la terre, & qu'il paroît même fort rouge le matin ou le soir, quand il est près de l'horison. Il est vrai qu'il arrive quelquefois; mais fort rarement, que le Ciel se trouve couvert de petits nuages quand ce vent souffle, qui se résolvent quelquefois en petite pluie. Quoi que ce vent soit si violent dans la côte de Carthagene, les brises ne laissent pas de souffler comme à l'ordinaire à la distance ci-dessus marquée, les vents de terre & de mer suivant toujours leur cours naturel. Quant aux côtes d'Hispaniola ou de la Jamaïque, elles ne sont point incommodées de ce vent furieux qu'à moitié chemin du canal, comme je l'ai déjà dit.

Il ne m'est jamais arrivé d'être sur cette côte pendant que ce vent regnoit; mais j'en

DES VENTS.

325

suis si bien informé, que je n'ai aucun lieu d'en douter. C'est une chose d'ailleurs si connue de tous les gens de mer & de tous les Armateurs de la Jamaïque, qu'ils appellent un babillard par dérision, une brise de Carthagene. J'ai connu deux ou trois personnes, à qui on ne donnoit que ce nom-là, & que j'en n'ai connus que par ce nom pendant plusieurs mois dans le Vaisseau où j'étois.

Quelques-unes de nos Fregates Angloises qui avoient été envoyées à la Jamaïque ont éprouvé la force de ce vent, quand le Gouverneur les a envoyées à cette côte pour des affaires d'importance. Faisant voiles entre Porto-Bello & Carthagene, & étant à dix lieues de Carthagene, elles trouverent un vent de mer si fort, qu'elles furent contraintes de charger leurs hautes voiles, & enfin de les serrer. On fut obligé de faire la même chose des basses voiles. Elles furent huit ou dix jours à faire autant de lieues, mêmes avec bien de la peine, les voiles & le cordage étant fort endommagés. Il ne sera pas peut-être mal à propos de rapporter à ce sujet, ce qui se passa à la Jamaïque l'an 1679. durant mon séjour dans cette Isle. Une Escadre de Fregates Françoises commandées par le Comte d'Estées, arriva à la Jamaïque, & demanda permission au Gouverneur d'y faire provision d'eau & de bois. Cette Escadre n'étoit partie, en dernier lieu, que du petit Guaves. On s'étonna fort qu'elle manquât si-tôt de provisions, & l'on ne manqua pas de faire cette objection. La réponse fut, que l'Escadre étant partie du petit

Guaves pour aller aux côtes de Carthagene, dans le dessein de la côtoyer, elle y rencontra une brise si forte, qu'on ne pût y résister. Ainsi étant obligez de relâcher, & n'étant pas en leur pouvoir de rentrer dans le petit Guaves, ils étoient venus à la Jamaïque, pour s'y pourvoir d'eau & de bois, & pour passer de-là à travers le Golphe. Cependant c'étoit le sentiment des Pilotes de la Jamaïque, que le tems de la brise étoit passé il y avoit plus d'un mois. Mais le Gouverneur ne laissa pas pour cela de permettre aux François de faire leur provision d'eau & de bois à la Baye de Bluefield, & envoya un certain Monsieur Stone Pilote, pour les y conduire.

Dans la côte de Mexique sur la mer du Sud, entre le Cap blanc, au 9. degré 56. minutes de latitude Septentrionale, & Realejo, au 11. degré de la même latitude, à la distance de 80. lieues l'un de l'autre, est le vent que les Espagnols appellent Popogajos, & qui ne se fait sentir qu'aux mois de Mai, de Juin, & de Juillet. Il souffle jour & nuit sans intermission, quelquefois trois ou quatre jours, ou une semaine de suite. C'est un vent frais, mais qui n'est pas violent. Je l'ai éprouvé dans ma route de la Baye de Caldera au susdit Realejo, & j'en fais mention au Chapitre V. de mon Voyage autour du Monde. Il étoit alors au Nord.

Dans la côte de Coromandel aux Indes Orientales sont les vents que les Portugais appellent Terrenos, parce qu'ils soufflent de terre. Ce ne sont pas pourtant ces vents de terre dont j'ai traité ci-devant, car ils

leur sont fort opposez à plusieurs égards. Les véritables vents de terre ne soufflent que la nuit, y comprenant le soir & le matin. Ceux-ci au contraire soufflent trois ou quatre jours sans intermission, & quelquefois une semaine ou dix jours de suite. Ceux-là sont fort froids, ceux-ci au contraire sont les vents les plus chauds dont j'aye entendu parler. Ils sont à l'Oüest, & ne soufflent qu'aux mois de Juin, de Juillet, & d'Août, qui est la saison du Monson d'Oüest, quoi que le veritable Monson dans cette côte soit alors Sud-Oüest. Quand ces vents commencent à souffler, les Principaux dans le Fort saint George se tiennent enfermez. Pour s'en garantir ils ferment non seulement leurs portes; mais aussi leurs fenêtres, & j'ai oüi dire à des personnes distinguées qui ont demeuré dans ce Fort, qu'étant enfermez dans leur appartement, ils se sont apperçus du changement de vent par l'alteration qu'ils sentoient dans leurs corps. Quelque excessive que soit la chaleur de ces vents, elle n'excite aucune sueur dans le corps des Indiens sur tout, qui ont la peau extrêmement rude, particulièrement celle du visage & des mains. Cependant ils ne s'en trouvent point incommodez. Le sable qui s'eleve par la force de ce vent incommode extrêmement ceux qui sortent. Il s'eleve comme une fumée, & saute aux yeux des passans. Les Vaisseaux mêmes, qui pour lors sont à la rade, ont leurs ponts couverts de ce sable.

Dans la côte de Malabar il y a aussi de ces sortes de vents; mais dans une autre saison, savoir aux mois de Décembre, de Janvier, & de Février, qui est le tems du Monson

d'Est, ou Nord-Est. Car alors le vent d'Est qui est le veritable monson de cette saison, vient de terre dans cette côte, qui est au Couchant, comme celle de Coromandel est à l'Orient de ce grand Promontoire des Indes.

Le Golphe de Perse n'est pas moins remarquable que les côtes dont je viens de parler, par cette sorte de vent qui souffle ici aux mois de Juin, de Juiller, & d'Août, dans la saison du monson d'Oüest; mais qui surpasse en chaleur celui desdites côtes. De-là vient que les Marchands d'Europe qui sont ici dans les Ports du Roi de Perse quittent leurs demeures, & suspendent leurs affaires, pendant cette grande chaleur. Ils s'en vont à Ispahan jusqu'à ce qu'elle soit passée. Mais leurs Serviteurs sont contraints de l'essuyer, aussi-bien que les Mariniers des Vaisseaux qui sont là. On dit que les Officiers se servent de cuves pleines d'eau pour s'y coucher, & qu'ils y cachent leurs corps pour prévenir les mauvaises impressions de ce vent. Je ne me suis jamais trouvé pendant cet excès de chaleur dans ces côtes, étant parti du Fort saint George avant la saison de ces vents.

Dans la côte de Guinée il y a les Harmatans, une sorte de vent de terre particulier. Au lieu que les vents dont je viens de parler, sont remarquables par leur grande chaleur, celui ci au contraire est cruellement froid & perçant. J'en ai eu une relation de plusieurs personnes qui ont fait traite en Guinée; mais plus particulièrement de Mr. Greenhil, Commissaire de la Flote du Roi à Portsmouth, un homme penetrant & de grande experience. A ma Requête il a eu la

bonté de m'envoyer la relation qui suit, où il s'explique non-seulement sur les Harmatans ; mais aussi sur tous les autres vents qui soufflent dans cette côte.

Lettre de Mr. GREENHILL.

MONSIEUR,

J'Ai été si incommodé de la goutte depuis mon retour chez moi, que je n'ai pu vous répondre plutôt. Maintenant que je me porte un peu mieux, je veux bien tâcher de vous satisfaire sur les Harmatans dans la côte de Guinée. Ce vent commence de souffler entre la fin de Décembre, & le commencement de Février, jamais plutôt ou plus tard. Il continuë quelquefois deux ou trois jours, & s'il dure jusqu'à cinq jours, (ce qui est fort rare) c'est tout au plus. C'est un vent si froid & si perçant, qu'il ouvre les jointures des planchers de nos chambres, les côtez & les ponts de nos Navires qui sont au-dessus de l'eau, d'une manière à y fourrer la main facilement. Dans cet état ils continuënt tant que le Harmatan dure, ensuite tout se rejoint comme auparavant. Pour prévenir les effets pernicieux de ce vent, les Habitans, tant ceux du pays que des Etrangers, sont obligez de se tenir chez eux tant qu'ils soufflent, & tâchent de s'en garantir, en ne laissant point entrer d'air dans leurs demeures. Il faut que ce soit un cas bien extraordinaire, qui les oblige de sortir une seule fois pendant que ce vent domine, qui n'est pas moins fatal au bétail, dont la vie dé-

pend du soin des propriétaires, en leur fournissant un asile. Autrement ils courent risque de perdre tout leur bétail, & cela dans très-peu de tems.

J'en fis l'épreuve par accident, en exposant une couple de chevres à l'apreté de ce vent, qui moururent dans l'espace de 4. heures ou environ. Les hommes mêmes qui n'ont pas les commoditez nécessaires, ou qui ne s'oignent pas le corps de quelque huile douce, pour corriger l'intemperie de l'air, ne peuvent pas respirer si librement qu'en tout autre tems, étant presque suffoquez par l'acidité de l'air. D'ordinaire ce vent est entre l'Est & l'Est-Nord-Est, sans approcher plus du Nord. Il est toujours frais, & souffle d'une même force, sans éclairs, sans tonnerre, & sans pluye. Le Soleil ne luit point tant qu'il domine, & le tems est toujours couvert. Quand il expire, le vent alisé (qui est toujours dans cette côte à l'Oüest-Sud-Oüest & Sud-Oüest) revient, & le tems est comme à l'ordinaire.

La côte d'Afrique, depuis le Cap des Palmes jusqu'au Cap Formosa, court Est, & Est quart au Nord. C'est aussi près de ces pointes d'où le vent de terre souffle dans cette côte, qui commence ordinairement vers les 7. heures du soir, & dure toute la nuit jusqu'à peu près la même heure de matin. Dans cette intervalle on est incommodé de broüillards puans qui s'elevent du rivage, mais qui sont d'abord dissipés au retour des vents de mer, qui soufflent vigoureusement jusqu'à cinq heures du soir.

Il faut remarquer ceci en general, qu'ici & en tout autre endroit de la Zone Torride (sui-

DES VENTS. 331

vant toutes mes observations) le vent est attiré par la terre. Car là où une Isle, ou une pointe de terre est à peu près d'une forme circulaire, les vents de mer & de terre se trouvent diametralement opposez au lieu où l'on est. De sorte que si on est au Midi, le vent de mer sera au Midi, & le vent de terre au Nord quand il vient regulierement.

Lors qu'on veut gagner la côte, on tâche de gagner le Cap Mont ou Cap Miserada, qui est à environ 18. lieues à l'Est-Sud-Est de la côte. Ensuite on double le Cap des Palmes, d'où la terre court Est quart au Nord; & le Courant va sur cette pointe jusqu'au fond du Golphe. Pour sortir de la côte, on tâche (s'il est possible) d'attraper S. Thomas, pour faire route de-là, peut-être 3. ou 4. degrez au Midi de la Ligne. Car plus on va au Midi, plus on trouve les vents forts, & plus avantageux, pour s'éloigner de la côte d'Afrique. Au lieu que ceux qui courent Nord trouvent beaucoup plus de calmes, qui retardent beaucoup leur voyage. On continue dans ces latitudes, ou à peu près, jusqu'à ce qu'on soit parvenu entre le 25. & 30. degre à l'Oüest du Cap Lopez de Gonsálvo, & de-là on croise detechef, pour aller, soit en Angleterre, soit aux Indes Occidentales. Remarquez en passant, que quand on est venu jusqu'à l'Oüest dudit Cap, & dans la bande du Sud, le Courant porte au Nord, & le vent est à l'Est Sud-Est, jusqu'au 20. degre de latitude; au lieu que dans la bande de Nord le vent est à l'Est Nord-Est, jusqu'au même degre de latitude. Et je n'ai remarqué aucun changement des Courans, hormis dans la saison des Tornados;

qui tournent le courant du côté du vent. Ce n'est pas que la Lune quand elle est pleine ou nouvelle, n'y puisse avoir la même influence qu'elle a en d'autres endroits ; mais je ne m'en suis jamais apperçû.

Ces Tornados arrivent ordinairement au commencement d'Avril, & la côte d'Or en est rarement exemte jusqu'au commencement de Juillet. Il en arrive quelquefois trois ou quatre dans un jour ; mais ils passent d'abord. S'ils durent deux heures, c'est le plus, & le plus fort n'est gueres que d'un quart d'heure, ou d'une demi-heure. Ce Tourbillon est accompagné de terribles tonnerres, d'éclairs, & de pluye ; & le vent est si furieux, qu'il a quelquefois renversé le plomb dont les maisons sont couvertes, & en a fait un rouleau aussi serré que l'art humain auroit pû le faire. Le nom implique une variété de vents. C'est au Sud-Est que ces Tornados sont le plus violens, & les Vaisseaux qui doivent courir au large, s'en servent pour gagner le vent.

Je conclus par l'utile remarque de la saison dans laquelle les pluies commencent, ce qui arrive dans la côte d'Or environ le 10. d'Avril. On peut dire en general que depuis le 15. degré de latitude Septentrionale jusqu'au 15. de la Meridionale, elles suivent le Soleil à 5. ou 6. degrez, jusqu'à ce qu'il entre dans le Tropique, & qu'il retourne au même point. Par exemple, le Château du Cap Corso est au 4. degré 55. minutes de latitude Septentrionale, & environ le 10. d'Avril le Soleil a près de 12. degrez de Déclinaison dans le Nord. Alors les pluies commencent, & continuent dans ce lieu-là jusqu'à ce

qu'il
de 8
foir
supo
plac

L
que
à l'O
l'end
Oüe
mon
6. o

De l

Ay
je lui
que
laque
Guin
répor

M

E v
ou
Cap
30.
à l'o

DES VENTS.

333

qu'il soit parvenu à l'obliquité la plus grande & la plus éloignée de l'Equateur, & qu'il soit retourné au même point du Midi. Je présume, que cela se doit entendre des autres places qui sont entre les deux Tropiques.

La variation (dont je fis plusieurs remarque l'an 1680.) étoit au 2. degré 24. minutes à l'Oüest. Et la marée d'ordinaire monte dans l'endroit susdit Sud Sud-Est, & Nord Nord-Oüest, en pleine & nouvelle Lune, l'eau montant dans les grandes marées environ 6. ou 7. pieds. Je suis,

Monsieur,

De Portsmouth, le 5. Juin 1698.

Votre très-humble Serviteur,
HENRI GREENHILL,

Ayant reçu cette Lettre de Mr. Greenhill, je lui récrivis pour avoir son sentiment sur ce que j'ai avancé touchant la longitude dans laquelle on doit passer la Ligne, venant de la Guinée aux Indes Occidentales. Et voici la réponse qu'il me fit sur ce sujet.

Seconde Lettre de Monsieur
GREENHILL.

MONSIEUR,

Je veux bien qu'on passe la Ligne à 35. ou 36. degrez de Longitude, à l'Oüest du Cap Lopes, & on le peut faire aussi bien 30. pourvu que le vent continué frais. Si l'on a peu de vent, on fait route d'or-

inaire au Sud de la Ligne, jusqu'à ce qu'on attrape la distance Oüest. Alors la Ligne étant passée, on fait route Oüest Nord-Oüest, ou Oüest quart au Nord, pour venir à la Barbade. Et vous pouvez faire cette remarque, que je vous ai déjà faite, savoir que plus avant on est de l'autre côté de la Ligne, plus les vents sont frais, & par conséquent plus avantageux. Je suis, &c.

Peut-être que le Lecteur ne sera pas fâché que j'ajoute ici deux autres Lettres d'un habile Capitaine de Navire, qui ont du rapport au sujet dont je traite, & à la côte de Guinée en particulier. Le Capitaine s'appelle Jean Covant. Voici partie d'une Lettre qu'il écrit de Portbury à un Gentilhomme de Londres,

M O N S I E U R ,

J'Ai envoyé au Capitaine S. . . . le Livre de Mr. Dampier, que vous avez eu la bonté de me communiquer. Je l'ai parcouru d'un bout à l'autre avec bien du plaisir, & je suis persuadé qu'il est fidelle dans ses relations. C'est un Livre que j'estime fort, & sur lequel j'ai fait quelques remarques, par rapport à ce qu'il avance.

Dans la page 87. il fait mention du poisson qu'on appelle Remora, & qui est effectivement de la forme qu'il lui donne. Il y en a grande abondance près de la côte d'Angola & à Madagascar, pareillement entre le Cap Lopez de Gonsalvas, & la riviere Gabon.

Sur ce qu'il dit pag. 96. je sai par experience que les Indiens dans le Golphe de Floride vendent de faux ambre gris, sur tout au 25. degré

de latitude, où ils tromperent plusieurs de nos gens, l'an 1693.

Ce que Mr. Dampier allegue de la paresse du peuple de Mindanao page 3. Tom. II. se peut fort bien appliquer aux Habitans de Loango, dans la côte de Guinée.

Le Culte religieux de ce peuple-là, dont il parle dans la page 18. Tom. II. est la même que celui des habitans d'Alger sur la côte de Barbarie.

Les Danses nocturnes des Hottentots au Cap de Bonne-Esperance à chaque pleine & nouvelle Lune, page 260. Tome II. se pratiquent aussi par les habitans de Loango, Molinbo, & Cabendo.

Je veux bien vous faire une petite relation de mon passage à Loango en 1693. Le 31. de Mars nous vinmes à 2. degrez 40. minutes de latitude Septentrionale, & 8. degrez 25. minutes de longitude, à l'Oüest du Meridien de Lundi, avec un petit vent au Sud Sud-Oüest & Sud Oüest, & des bourrasques de pluie. Nous y trouvâmes une quantité prodigieuse de poisson, la plupart de ceux qu'on appelle Albicores, & Bonetos. Il y avoit ici un grand nombre de Goulus, quelques-uns longs de 10. ou 12. pieds. Par divertissement nous en pêchâmes plus de 100. à diverses reprises. Nous prenions les autres poissons à mesure que l'envie nous en prenoit, & nous eûmes un jour le bonheur d'en prendre un barril sans amorce. Ces poissons nous accompagnèrent jusqu'à la Ligne, dans la longitude de 4. degrez 3. minutes à l'Est du Meridien de Lundi. Ce fut le 27. d'Avril, le vent étant au Sud-Est, & Sud-Est quart à l'Est, vent frais & tems clair. L'escorte de

poissons nous quittant ce jour-là ; je pris une Albicore pesant 75. livres. C'est un poisson extrêmement fort , & il faut de la force & de l'adresse pour le prendre.

La ville de Loango est au 40. degré 30. minutes de latitude Meridionale , & de longitude 18. degrez 8. minutes à l'Est du Meridien de Lundi , d'où je partis pour la Jamaïque le 7. d'Octobre 1693.

Quand on trouve le vent frais au Sud , Sud quart à l'Oüest , ou Sud Sud-Oüest , disposé à tourner au Sud-Oüest , & à retourner au Sud , on porte Oüest jusqu'au 14. degré de longitude à l'Oüest de Loango , où l'on trouve un vent frais , qui tourne du Sud-Sud-Est au Sud-Est. Etant parvenus au 34. degré Oüest de Loango , on est alors au 16. degré du Meridien de Lundi. Là on trouve un vent qui tourne du Sud-Est quart à l'Est , à l'Est quart au Sud & Est , & qui continuë frais dans cette route Oüest entre la latitude de 3. & 4. degrez dans la bande du Sud jusqu'à l'Isle Fernando de Noronho , à 3. degrez 54. min. 30. second. au Midi. Par l'experience de deux voyages j'ai trouvé sa longitude au 40. degré 59. minutes Oüest de Loango , & 22. degrez 51. min. du Meridien de Lundi. Cette Isle paroît avec une pyramide fort haute , & quand on en est fort près , cette pyramide paroît comme une grande Cathedrale. Au Nord-Oüest de l'Isle , il y a une petite Baye où l'on vient à l'ancre , & comme l'eau y est fort profonde , on mouille assez près de terre. Dans l'Isle on trouve de l'eau fraîche , de petits arbrisseaux , & des chiens ; c'est le seul animal que nous y vîmes. Elle étoit autrefois habitée

par

par les Portugais, qui en ont été chassés par les Hollandois. Elle a environ quatre miles de long, & court Nord-Est Sud-Oüest. Du côté du Nord il y a quelques roches, qui paroissent au dessus de l'eau; & quantité d'oiseaux, entr'autres des Moutons, & une sorte d'oiseau qui ressemble à nos Milans. Le Courant porte au Nord-Oüest, & est fort rapide. De là je portai au Nord-Oüest, avec un vent frais au Sud-Est, & à l'Est Sud-Est, pour passer la ligne, dans le dessein de venir à Tobago, que je trouvai dans la latitude d'onze degrez 33. minutes au Nord, & dans la longitude Oüest de Fernando de 28. degrez 9. minutes. La distance Meridienne de Fernando étant de 1721. miles. Par mon Journal Tobago est à l'Oüest du Méridien de Lundi 51. degrez dix minutes. Dans ce passage entre lesdites Isles la mer est fort fougueuse, & cela vient apparemment de la force du Courant, par opposition à la grande riviere du Continent, qui n'est pas fort éloignée de ce passage. Tobago est une Isle élevée, avec une belle Baye à fond de sable au Sud-Oüest; où les Hollandois avoient autrefois une grande Forteresse, jusqu'à ce qu'ils s'y trouverent harassés par les Anglois dans la dernière guerre entre ces deux Nations. De cette Isle je fis route à la Jamaïque, où je trouvai que la pointe du Nord-Est est au 12. degre de latitude Septentrionale, & au 13. degre de Longitude à l'Oüest de Tobago. La distance Meridienne de Tobago 749. miles à l'Oüest. Dans notre passage nous ne vinmes aucune terre avant que de venir à la pointe du Nord-Est de la Jamaïque, dont la longitude à d'Oüest du

Meridien de Lundi est au 64. degré 10. minutes, & de la Ville de Loango 82. degrez 18. minutes. Quant aux Isles Gallapagos, je suis persuadé avec Monsieur Dampier, qu'elles gisent beaucoup plus loin du côté de l'Oüest que nos Hydrographes les décrivent..... Je suis, &c.

*De, Portbury le 20. d'Octobre.
1698.*

Partie d'une autre Lettre du Capitaine COVANT, datée de Bristol le 10. de Décembre 1697.

MONSIEUR,

J'Ai reçu la vôtre du 6. du courant. Quant aux points sur lesquels vous souhaitez d'avoir mon sentiment, j'ai à vous dire premierement qu'étant éloigné de chez moi & de mes Journaux, je ne puis vous satisfaire là-dessus qu'en partie, & que par le secours de ma mémoire.

A l'égard des vents generaux, ou réglez, sur la côte d'Angola, il est certain qu'ils soufflent de la pointe du Sud-Oüest au Sud, jusqu'à environ le 12. degré de longitude du Meridien de l'Isle de Lundy.

J'ai trouvé ces vents fort réglez, & dans la même pointe, tout le tems que j'ai fréquenté cette côte; hormis qu'à quelque distance de la côte, ils changent quelquefois d'une pointe plus à l'Ouest.

J'ai remarqué que la saison seche dans cer-

É 10. mi.
2. degrez
pagos, je
er, qu'el-
de l'Oüest
..... Jo

u Capi-
le Bri-
697.

nt. Quant
haitez d'a-
re premie-
moi & de
risfaire là-
secours de

ou réglez,
qu'ils sou-
Sud, jus-
ngitude du

z, & dans
ue j'ai fré-
à quelque
quelquefois

he dans cer-
te

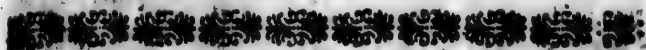


DES VENTS.

332

re côte continuë depuis la fin d'Avril jusqu'à Septembre, quoi qu'il tombe de tems en tems des ondées de pluie, fort agréables dans cette saison. A l'égard de la saison humide, je n'en saurois parler avec la même exactitude.

J'ai trouvé que le vrai vent de mer est ici d'ordinaire de l'Ouest Sud-Ouest jusqu'à l'Ouest quart au Sud, quand il fait beau tems, le vent de terre, à l'Est quart au Nord. Il est vrai que les Tornados font souvent faire aux vents le tour de la Bouffole. Enfin il se fixe au Sud-Ouest, qui est le vrai vent réglé.

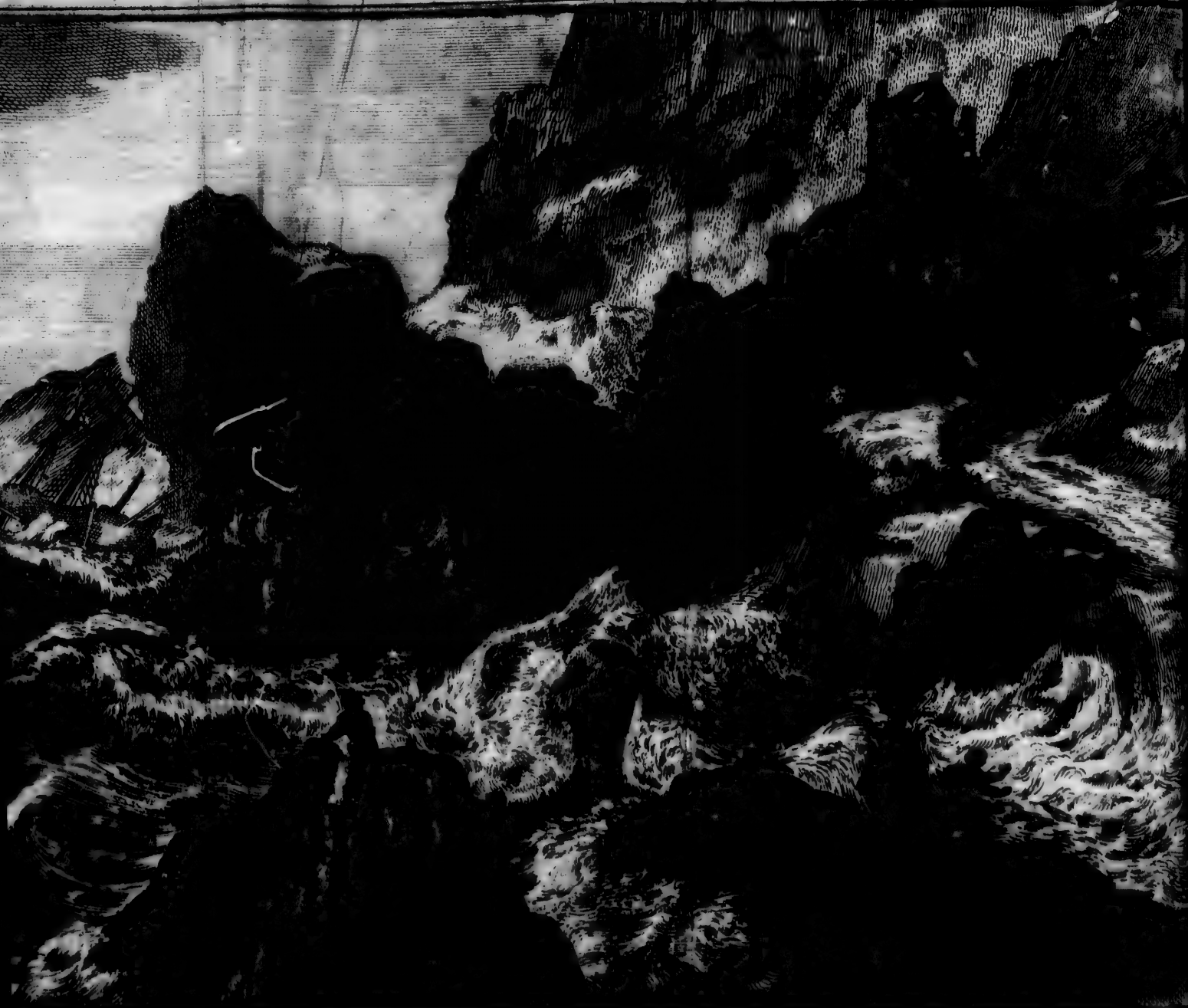


CHAPITRE VI.

Des Tempêtes.

Les Tempêtes sont moins fréquentes, mais beaucoup plus furieuses dans la Zone Torride. Quels en sont les présages. Des Nords, ou Tempêtes du Nord, leur saison, & les pays qui y sont sujets. Les signes de leur approche. Du nuage que les Anglois appellent North Banch. Du vent qu'ils appellent Chocolate-North. La tempête du Nord sert aux vaisseaux pour aller de Campêche à la Jamaïque. Manière fort particulière de conduire un vaisseau dans une tempête du Nord. Des Suds, ou des Tempêtes du Sud, leur saison, & les pays qui y sont sujets. Description d'une de ces Tempêtes à la Jamaïque, & dans la Baye de Campêche. Quantité de Poissons sont tués par ces Tempêtes. Des Ouragans. Description d'un terrible Ouragan à Antego, qui tua une infinité de Poissons & d'Oiseaux de mer. La différence qu'il y a entre les North-Banchs, &





le nuage qui procede un Ouragan. Les Toufons dans les Indes Orientales font la même chose que les Ouragans dans les Indes Occidentales. Des Monfons dans les Indes Orientales. D'une Tempête que les Portugais appellent Elephanta, le plus violent Monfon de cette saison.

Les Tempêtes entre les deux Tropiques nous font généralement connus sous des noms particuliers, afin de les distinguer des vents communs. Et, quoi qu'elles n'y soient pas si fréquentes que dans les latitudes plus près des Poles, on s'y attend néanmoins toutes les années dans leur propre saison. Il est vrai qu'il se passe quelquefois des années sans aucune tempête, ou qu'elles ne sont pas du moins si furieuses qu'à l'ordinaire. Quand elles sont de la dernière force, elles en durent moins long-tems, aux prix des Tempêtes qui arrivent dans les autres Zones.

Dans les Indes Occidentales il y en a de trois sortes, savoir les Nords, les Suds, & les Ouragans. Dans les Indes Orientales il n'y en a que de deux sortes, les Monfons, & les Toufons.

On s'attend à toutes ces sortes de Tempêtes, hormis celles du Nord, à peu près dans la même saison. Et tous ceux qui en ont essuyé tombent d'accord de ceci, qu'elles n'arrivent pas sans de certains présages quelques heures auparavant.

Les Nords sont des vents violens qui soufflent fréquemment dans le Golphe de Mexique, entre le mois d'Octobre & celui de Mars. Pendant ce tems-là on s'y attend principalement vers la pleine ou nouvelle Lune, mais ils sont les plus violens aux mois de Dé-

temb
s'ete
est c
qu'il
d'un
ba ;
d'Hi
nal e
toute
tre l
l'Isle
horm
souffl
mer.
Nord
xique
Nord
dans
comm
tre de
ment
de Mo
les pr
D'o
rein,
vent,
pas pr
un ve
tout d
pête.
extrao
que le
perçoi
sont le
grand
tempé
tems.

tembre & de Janvier. J'avoué que ces vents s'étendent plus loin que ce Golphe, mais il est certain qu'ils y sont les plus fréquens, & qu'ils y font le plus de ravage. Ils soufflent d'une terrible force au Nord de l'Isle de Cuba; & dans le Golphe de Floride, autour d'Hispaniola, & la Jamaïque, & dans le Canal entre cette Isle & Porto-bello, & dans toutes les mers des Indes Occidentales, entre les Isles & le Continent, aussi loin que l'Isle Trinidado. Mais à l'Est de la Jamaïque, hormis au Nord de l'Isle Hispaniola, ils ne soufflent pas plus fort qu'un vent frais de mer. Ils sont ici à l'Oüest Nord Oüest, ou Nord-Oüest; mais dans le Golphe de Mexique ils sont toujours plus forts au Nord Nord-Oüest. C'est la saison des vents d'Oüest dans cette partie des Indes Occidentales, comme je l'ai déjà remarqué au III. Chapitre de ce Traité. Je m'étendrai particulièrement sur ceux qui regnent dans le Golphe de Mexique, & je rapporterai les signes qui les précèdent.

D'ordinaire le tems est beau, clair & serein, avant que le Nord arrive. S'il fait du vent, ce n'est qu'un petit vent, qui n'est pas proprement le vent réglé de côte; mais un vent d'Oüest ou Sud-Oüest, qui souffle tout doucement un jour ou deux avant la tempête. La mer même la présage, par son reflux extraordinaire pendant un jour ou deux avant que le Nord arrive, de sorte qu'à peine s'aperçoit-on d'aucun flux. Un autre présage ce sont les Oiseaux de mer, qui se retirent en grand nombre sur terre quelque tems avant la tempête, ce qu'ils ne font pas en d'autres tems. Mais le plus grand signe de tous, &

le plus remarquable , c'est un nuage fort noir au Nord-Oüest , qui s'elevé jusqu'à 10. ou 11. degrez au dessus de l'Horizon. Le bord le plus haut du nuage paroît fort uni , & dès que la partie supérieure est à 6. 8. 10. ou 12. degrez , le nuage demeure là dans cette forme unie , parallele à l'Horizon , & sans aucun mouvement. Dans cet état il continuë quelquefois 2. ou 3. jours avant la tempête , en d'autres tems seulement 12. ou 14. heures , mais jamais moins.

Le nuage (que les Anglois apellent North-Banth) étant si près de l'Horizon , ne paroît que le soir ou le matin , du moins il ne paroît jamais si noir que dans ces tems-là. Quand on voit ce nuage dans cette partie du Monde , & dans la saison susdite , on s'attend toujours à une terrible tempête. Et quoi qu'on n'en sente pas toujours les effets , la tempête passant quelquefois sans faire beaucoup de mal , on ne laisse pas que de s'y préparer toujours , & de prendre toutes ses précautions possibles. Car le Nord n'arrive jamais sans ce nuage menaçant. Et , si le vent tourne au Sud , avec un beau tems , c'est un signe infallible qu'il y aura tempête. Pendant qu'il continuë au Sud Sud-Oüest , ou à l'Oüest du côté du Sud , il souffle tout doucement. Mais , dès qu'il vient au Nord de l'Oüest , il commence à souffler fort ; & il tourne d'abord au Nord - Oüest , où il augmente ses forces. De-là il tourne au Nord Nord-Oüest , où il dure le plus long - tems , & souffle de la dernière force. La tempête continuë 24. heures , quelquefois 48. heures , & davantage. Quand le vent commence au Nord-Oüest , si le nuage passe , la tempête

nuage fort noir
 usqu'à 16. ou
 zon. Le bord
 fort uni, &
 à 6. 8. 10. ou
 là dans cette
 zon, & sans
 at il continué
 la tempête,
 ou 14. heu-
 vent North-
 on, ne paroît
 oins il ne pa-
 ems-là. Quand
 rtie du Mon-
 , on s'attend
 Et quoi qu'on
 ers, la tempê-
 e beaucoup de
 e s'y préparer
 es ses précau-
 n'arrive jamais
 le vent tour-
 , c'est un signe
 . Pendant qu'il
 , ou à l'Oüest
 ut doucement.
 d de l'Oüest,
 & il tourne
 u il augmente
 u Nord Nord-
 ng - tems, &
 a tempête con-
 is 48. heures,
 commence au
 asse, la tem-
 pête

pête ne fait qu'un effort, comme un Tor-
 nado, & le tems se remet au beau. Alors
 le vent continué au Nord-Ouest, ne sou-
 flant que comme un vent frais, & c'est ce
 que les Mariniers de la Jamaïque appellent
 Chocolate-Nort; où il retourne à l'Est, &
 continué dans cette pointe. Mais, quand le
 vent vient au Nord-Ouest, si le nuage con-
 tinué près de l'Horizon, le vent continué
 aussi d'une terrible force. Il fait le plus sou-
 vent un tems assez clair & sec durant le
 Nord, mais quelquefois il tombe beaucoup
 de pluye; & quoi que les nuées qui amènent
 la pluye viennent du Nord-Ouest & Nord
 Nord-Oüest, le nuage près de l'Horizon ne
 semble pas se mouvoir jusqu'à ce que le plus
 fort de la tempête soit passé. Quand le vent
 change tout à coup du Nord Nord Ouest au
 Nord, c'est un signe que la tempête a fait
 son plus grand effort, sur tout s'il tourne à
 l'Est du Nord. Alors il change bientôt à l'Est,
 & là il continué dans sa pointe ordinaire, le
 tems fort beau. Mais, s'il retourne du Nord
 au Nord-Ouest, il continué un jour ou deux
 davantage aussi fort qu'auparavant, & avec
 grande quantité de pluye.

Quand nos bâtimens de la Jamaïque re-
 viennent chargez de la Bave de Campêche,
 ils se servent fort bien du Nord, qui les por-
 te presque jusques à la Jamaïque. Et je n'ai
 jamais appris qu'aucun de ces bâtimens ait
 péri dans la tempête, quoi qu'ils reviennent
 quelquefois fort délabrez. Les Espagnols, qui
 manœuvrent leurs vaisseaux d'une autre ma-
 niere que nous, sont ceux qui souffrent le
 plus dans ces tempêtes, & il se passe peu
 d'années qu'ils ne perdent quelques bâti-
 mens.

mens. Pour ne pas insister sur la différence de la manœuvre entre les Espagnols & nous, je dirai seulement que, quand le vent est si violent qu'ils ne peuvent plus tenir, alors ils vont au gré du vent, jusqu'à ce que la tempête cesse, ou qu'ils échouent. J'ai vu deux vaisseaux Espagnols qui s'en sont maltrouvez, lors que j'étois dans la Baye. L'un étoit un vaisseau du Roi nommé le Piscadore, qui échoua un mile à l'Ouest de la riviere Tobasco. L'autre étoit venu jusqu'à 4. ou 5. lieues de terre, lors que la tempête cessa, & qu'il échapa le naufrage; mais il fut pris par le Capitaine Hewet, qui étoit alors dans la Baye, & commandoit un Armateur.

Les vents de Sud sont aussi très violens, mais je n'ai entendu parler de ces sortes de Tempêtes qu'à la Jamaïque, ou aux Marinières de cette Isle. La saison de ces Tempêtes dans la Jamaïque est environ Juin, Juillet, & Août, mois ausquels les Nords ne soufflent jamais. Le plus fort du vent dans ces Tempêtes est au Sud, de-là vient probablement qu'on les appelle Suds. Je ne sai en quoi ils different des Ouragans, si furieux dans les Antilles, si ce n'est qu'ils ne sont pas si sujets à sauter de rumb en rumb, ou qu'ils les devancent dans la saison de l'Année. De mon tems les Ouragans n'avoient pas encore été dans la Jamaïque, mais j'ai appris depuis que cette Isle en a senti la fureur diverses fois. Quant au Sud, j'y étois au mois de Juillet ou d'Août l'an 1674. lors que cette Isle souffrit une de ces tempêtes, dont le plus grand ravage fut dans les bois, où elle renversa plusieurs gros arbres. Le Port Royal courut grand

gran
brec
Tem
plus
subm
le la
emp
fant
tems
Je
Cam
plus
teint
au m
de c
de la
que
ne se
ta to
faiso
seaux
War
terre
st de
bois
D'au
nion
senti
autan
volti
tion.
de vo
de su
où no
la Ma
8. pi
avoit

grand risque de périr, la mer ayant fait une breche à travers la ville, & si l'effort de la Tempête eût duré encore quelques heures, plusieurs maisons auroient été infailliblement submergées. Car la pointe de terre sur laquelle la ville est bâtie n'est que sable, que la mer emportoit facilement, mais la tempête cessant, la crainte du danger cessa en même tems.

Je fus quelque tems après dans la Baye de Campêche, où nous eumes une tempête bien plus furieuse, que les coupeurs de bois de teinture appelloient aussi le Sud. Ce fut au mois de Juin 1676. J'y faisois couper de ce bois, dans la petite Baye à l'Ouest de la Lagune Occidentale. Deux jours avant que la tempête commençât, le vent (qui ne souffloit alors que fort doucement) sauta tout d'un coup au Sud, de-là à l'Est. Il faisoit alors fort beau tems, & les Oiseaux que les Anglois appellent Men of War Birds vinrent en grand nombre sur terre, ce qu'ils font fort rarement. Ce qui fit dire à quelques-uns de nos coupeurs de bois, qu'il arriveroit bien-tôt des navires. D'autres, pour les soutenir dans cette opinion alleguoient qu'à la Barbade c'étoit le sentiment commun, qu'il devoit y arriver autant de navires qu'on voyoit de ces oiseaux voltiger sur la ville. Extravagante imagination. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir un reflux continuél pendant deux jours de suite, sans aucun flux, de sorte que la Baye où nous étions se trouva presque à sec. Lors que la Marte étoit basse il y avoit d'ordinaire 7. ou 8. pieds d'eau, au lieu qu'à present il n'y en avoit que trois, même au milieu de la Baye.

Environ les 4. heures le second jour après ce reflux extraordinaire, le Ciel parut fort noir, & le vent étant au Sud-Est commença à souffler fort, & devint si violent qu'en deux heures de tems il ne nous laissa qu'une hute, que nous eumes bien de la peine à conserver. Ce fut là tout nôtre refuge, tant la tempête dura. Pendant laquelle il plût d'une si grande force la plûpart du tems, que le lendemain matin l'eau étoit parvenue à la hauteur de la Baye, ce que je n'avois jamais vû auparavant.

Quoi que le vent fût au Sud, & qu'il vint de terre, les eaux augmentoient toujours, & gagnoient la terre plus vite que n'avoient fait les plus grandes Marées. La pluye continuant toujours de la même force, le rivage de la Baye fut inondé vers les dix heures de matin. Environ midi nous vîmes venir nôtre bateau à côté de nôtre hute, & l'attachâmes à un tronc d'arbre. C'étoit là tout nôtre refuge, la terre à quelque distance de la Baye étant beaucoup plus basse que le poste où nous étions, de sorte qu'il n'y avoit point de ressource à espérer de ce côté-là. Outre que les arbres étant arrachez par la racine, & renversez d'une maniere si étrange l'un sur l'autre, il auroit été presque impossible d'y passer.

La Tempête ayant continué tout ce jour-là, & la nuit suivante jusqu'à dix heures, commença à se ralentir, si bien qu'à deux heures de matin le tems se trouva calme.

Cette tempête fit un étrange ravage, non seulement dans les bois, en arrachant les arbres par la racine; mais aussi parmi les navires, particulièrement ceux qui étoient à Trist,

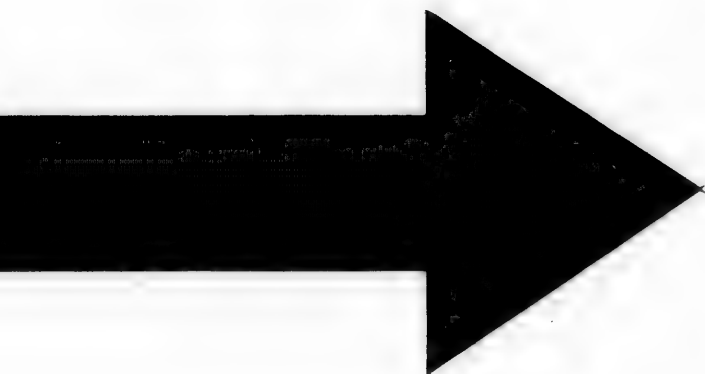
&

& à l'endroit que les Anglois appellent One Bush Key. De quatre vaisseaux qui étoient à l'ancre ici, il y en eut trois qui perdirent leurs ancres, dont l'un fut entraîné dans les bois de Beef Island. Et de 4. autres navires qui étoient à Trist, il y en eut deux qui perdirent leurs ancres, dont l'un fut jetté à 20. pas au delà de la balise dans l'Isle de Trist. Les deux autres furent emportez sur mer, & l'on n'a eu aucune nouvelle depuis d'un de ces deux. Le poisson même souffrit beaucoup par cette tempête, dont nous vîmes grand nombre jetté à terre, ou dans les Lagunes.

Cependant elle ne se fit pas sentir à 30. lieues de Trist. Car le Capitaine Vally de la Jamaïque, qui n'étoit parti de Trist que 3. jours avant la tempête, & qui n'en étoit pas éloigné de 30. lieues lors qu'elle arriva ici, ne s'en apperçût point du tout. Il ne vid que quelques noires & affreuses nuées du côté de l'Ouest, suivant la relation qu'il en fit à son retour de la Jamaïque à Trist 4. mois après.

Je viens maintenant aux Ouragans, qui sont de terribles tempêtes, à quoi les Antilles sur tout sont sujettes. On dit que la Jamaïque en a été depuis peu fort incommodée. Si cela est, c'est depuis le tems que j'ai été dans cette Isle. Ces tempêtes arrivent ordinairement aux mois de Juillet, d'Août, & de Septembre, & sont précédées, comme les Nords & les Suds, par quelques signes qui en sont les avant-coureurs. Je ne me suis jamais trouvé dans un Ouragan, mais je m'en suis enquis de plusieurs personnes qui savent ce que c'est par expérience.





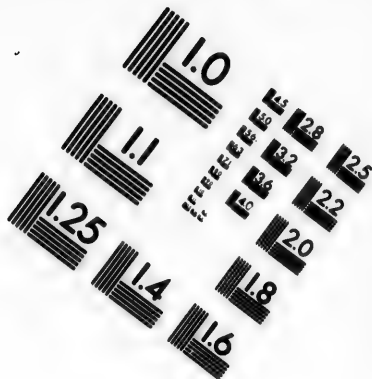
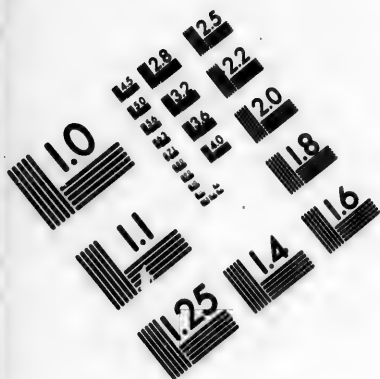
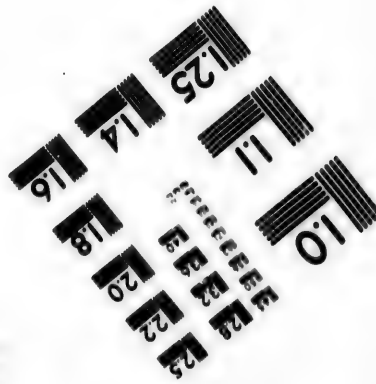
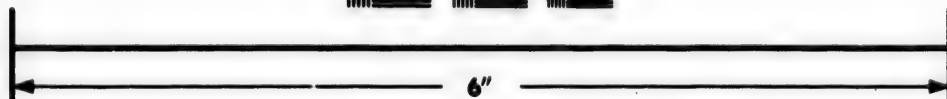
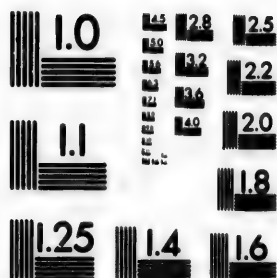


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4803



Et tous tombent d'accord, que l'Ouragan est précédé d'un fort beau tems, avec un petit vent flateur & qui n'est pas ordinaire, ou par une grande ondée de pluie, ou par des pluies & des calmes tout ensemble.

Je rapporterai par exemple l'Ouragan qui arriva à Amego, au mois d'Août 1581. dont je tiens la relation de Mr. Smalbonne, Canonnier d'un vaisseau de 120. tonneaux, & de dix Canons, sous le commandement du Capitaine Gadbury. Cet Ouragan fut précédé de deux jours de pluie excessive, qui discontinua 1. ou 3. jours ensuite, le Ciel pendant ce tems-là étant tout couvert de nuages, & paroissant fort irrité, quoi qu'il fût très-peu de vent. Les habitants jugerent d'abord qu'il y auroit un Ouragan, & avertirent les Maîtres de navire de prendre leurs précautions; particulièrement le Capitaine Gadbury, qui venoit de donner la Carène à son vaisseau. Sur cet avis il amarra son vaisseau le mieux qu'il put avec ses cables & ses ancras, outre des cables qu'il avoit attachés à terre à de gros arbres. L'Ouragan commença vers les 7. heures du soir. L'appréhension qu'il en eut le fit aller à terre avec tout son équipage, où il se retira chez un pauvre planteur à demi mile de la mer. Il n'y fut pas fûté arrivé avant 8. heures, que la tempête commença au Nord-Est, & le vent furant de-là au Nord-Nord-Ouest demeura dans ce Rumb, la pluie tombant à verse. Ainsi il continua environ 4. heures, puis il y eut tout à coup un calme, & il cessa de pleuvoir.

Pendant ce calme il envoya 3. ou 4. hommes de son équipage, pour voir l'état ou broie son

son navire. Ils trouverent un de ses côtes couché à terre sur le sable, le haut du Mât enfoncé dans le sable. Ayant fait le tour du vaisseau, & employé quelque tems à voir cet étrange spectacle, ils en allèrent faire le rapport à leur Capitaine. Et, comme le vent commençoit à souffler d'une grande force au Sud-Ouest, ils firent toute la diligence possible à leur retour. Avants que d'avoir atteint la maison, le vent augmenta ses forces de telle maniere que les branches des arbres les soiettoient à chaque pas, & il pleuvoit aussi fort qu'auparavant. Le premier coup de vent avoit emporté une partie du toit de la maison, dont il ne resta presque que les quatre murailles, de sorte qu'à peine pouvoient-ils être à couvert de la pluie. Ils y demeurèrent cependant jusqu'au lendemain matin, lors que retournant au vaisseau, ils furent bien surpris de le trouver presque tout droit, les marchandises qui étoient à fond de cale emportées par la force de l'eau, & le sucre tout dispersé; un tonneauier, l'autre là, les uns à terre, les autres à demi milles dans le bois, & d'autres abimés contre des troncs d'arbres.

Sans doute que la mer n'avoit pas été moins agitée que l'air. Car à l'entrée de la nuit, lors que l'Ouragan commença au Nord-Est, le reflux de la mer fut si prodigieux, qu'elle fut poussée si loin de terre par la violence du vent, que des navires qui étoient au havre à 3. ou 4. brasses d'eau se trouverent pour lors à sec. Dans cet état ils continuèrent jusqu'à ce que le vent commençât à souffler au Sud-Ouest, lors que la mer revint d'une si grande force, qu'elle ne les mit pas

sculo-

seulement à flot, mais en brisa plusieurs contre la terre. Un de ces vaisseaux fut emporté bien loin dans le bois, un autre sur deux rochers proche l'un de l'autre, la proue reposant sur un rocher, & la poupe sur l'autre. De sorte qu'il étoit comme un pont entre ces deux rochers, environ 10. ou 11. pieds plus haut que la mer dans les plus grandes Marées. Ces les Marées ne haussent ici qu'environ deux ou trois pieds, hormis en cas d'Ouragan. Alors la mer fluë & refluxé toujours d'une manière prodigieuse.

Si les vaisseaux éprouverent la fureur de cette tempête, toute l'Isle ne s'en ressentit pas moins, où les maisons furent renversées, les arbres arrachés par leurs racines, ou leurs cimes du moins avec la plupart des branches abattues. Le dégât en un mot fut si terrible, qu'il n'y resta ni souille, ni herbe, ni aucune verdure, & tout y paroissoit comme au cœur de l'Hiver. Si bien qu'un navire y arrivant quelque tems après, qui faisoit traite dans cette Isle, eut peine à croire que ce fût Antego, où la fureur de cet Ouragan ne se fit pas seulement sentir, mais aussi à Nevis & S. Cristophle.

Il est vrai que Montserrat n'y eut pas beaucoup de part. Mais, environ quinze jours après, cette Isle en sentit un autre qui ne fut pas moins violent, & qui fit un grand dégât. Antego en eut sa part, & le vaisseau du Capitaine Guadbury qui étoit à sec quand cette tempête arriva, fut transporté par sa violence de l'autre côté du havre, & y fut jeté sur le sable. Cet Ouragan ne fit pas grand dégât à Nevis, ni à S. Christophle.

Le jour après l'Ouragan, on vit la côte couverte.

DES VENTS.

377

couverte de poissons de plusieurs sortes, grands & petits comme des Maifousins, des Goulus, &c. Quantité d'oiseaux de mer furent aussi tués par cet Ouragan.

Je ne prétens pas au reste, que ces tempêtes soient toujours précédées également de certains indices qui en soient les avant-coureurs; car il peut bien y avoir quelque différence, quel qu'ils soient tous assez visibles, quand on les veut bien observer. Outre qu'ils sont simples, ou doubles; & quelquefois plus ou moins visibles. Par exemple, ils sont moins visibles, quand il se trouve quelque montagne entre nous & l'Horizon, sur tout quand la montagne est au Nord-Est, qui est le quartier où les Ouragans se lèvent ordinairement.

Les nuages qui précèdent l'Ouragan diffèrent de ceux qui précèdent le Nord, en ce que ceux-ci sont unis, réguliers, & d'une hauteur exacte depuis l'Horizon jusqu'à leur partie supérieure. Au lieu que les nuages de l'Ouragan s'élèvent orgueilleusement, & avancent d'une telle vitesse qu'il semble qu'il y ait entre eux de l'émulation. Cependant, comme ils sont engagés l'un dans l'autre, ils se meuvent également. Il y a encore cette différence remarquable, que les bords de ces nuages sont de diverses couleurs effroyables; l'extrémité paroissant de couleur de feu pâle, suivie d'un jaune enfoncé, puis d'une couleur de cuivre, & le corps du nuage (qui est extrêmement épais) d'une noirceur extrême. On ne sauroit exprimer l'horreur de ce spectacle, qui passe l'imagination.

J'avoue que je n'ai jamais vu d'Ouragan dans

ours com
orté bien
a roches
osant sur
De sorte
ces deux
plus haute
rées. Car
ron deuit
Ouragan
urs d'une
furent de
essent
nversées
ou leurs
des bran
fut si ter
erbe, et
il comme
a navire y
soit trait
ce que c
ragan ne
pâ à Ne
pas beau
aze jour
qui ne fut
grand de
niveau du
ec quand
ré par un
& y fut
pas grand
e la côte
couverts

dans les Indes Orientales, mais j'en ai vu une véritable image dans l'Asie, dans les effroyables les mêmes. Car les Tounfons dans la côte de la Chine & ces Ouragans parmi les Antilles ne sont au fond que la même chose, avec des noms différens. Et j'ai beaucoup de peine à croire, que ces deux noms ont le même signification, c'est à dire, qu'ils signifient tous deux une rude tourmente.

Dans mon voyage autour du Monde Chap. X. j'ai fait une ample description d'un de ces Tounfons, semblable à tous égards à l'Ouragan d'Antago, hormis dans la durée qui fut plus longue. Ils ont les mêmes prodiges, le nuage diversifié par le même variété de couleurs affreuses, le vent se levant au même Rumb, d'une force extraordinaire, & avec un torrent de pluie. tout cela suivi d'un calme, & ensuite d'un vent au Sud-Ouest, aussi véhément que le premier au Nord-Est. L'un & l'autre arrivent dans la même saison de l'année, savoir en Juillet, Août, & Septembre, & d'ordinaire arrivent la pleine ou nouvelle Lune. Il faut aussi remarquer, que les régions où ces Météores se forment, je veux dire les Tounfons & les Ouragans, sont dans la bande du Nord, quoi qu'ils ne soient pas exactement dans la même latitude.

Je passe des Tounfons aux Monfons dans les Indes Orientales. Par les Monfons j'entens par ici le vent de côté dont j'ai parlé ci-devant, que l'on divise entre le Monfon d'Est, & le Monfon d'Ouest, suivant les Rumbs d'où il souffle. Mais j'entens par Monfon une Tempête, & pour le distinguer de l'autre, on lui donne ordinairement l'épi-

thère
cunt
se for
regle

Dan
ou Ter
ron Av
les mon
mois le
pointe
à la p
l'Ost
se fait d
vi d'une
cassives

Je fus a
mon-pa
j'en ai p
de, Cha
vill. Et
ces Mon
Je l'apel
avant le
tendoit

Les M
ment p
mêmes
tes du
regles,
avancé,
laisse qu
La raison
clement
vires per
trouvent
Baye. Fa
se beau

DES VENTS.

31

thete de violent, ou terrible, &c. sans aucune distinction d'Est ou d'Ouest, dont on se sert communément parlant du Monson réglé.

Dans la côte de Coromandel ces Monsons ou Tempêtes arrivent communément environ Avril ou Septembre, qui passent pour les mois changeans. Et de fait dans ces deux mois les vents commencent à sauter de cette pointe où ils avoient continué quelques mois à la pointe opposée, comme de l'Est à l'Ouest, ou au contraire. Mais ce changement se fait d'ordinaire avec un tems broüillé, suivi d'une grande Tempête, ou de pluies excessives, ou de bourrasques de vent & de pluie. Je fus accueilli d'une de ces tempêtes dans mon passage de l'Isle de Nicobar à Sumatra, & j'en ai parlé dans mon voyage autour du Monde, Chapitre XVIII. C'étoit un Monson d'Avril. Et j'ai appris du Fort S. George, qu'un de ces Monsons d'Avril y avoit fait grand dégât. Je l'appelle Monson d'Avril, quoi qu'il arrivât avant le tems ordinaire, & lors qu'on s'y attendoit le moins.

Les Monsons de Septembre sont généralement plus violens que ceux-là, & l'on dit mêmes qu'ils soufflent de plusieurs pointes du Compas. Quoique leur saison soit réglée, & qu'on en soit comme assuré par avance, nos Marchands des Indes n'ont pu laisser que d'y faire des pertes considérables. La raison de cela est, que le vent y soufflé directement dans la côte, de sorte que les navires perdent souvent leurs ancres, & qu'ils se trouvent dans un moment assésés dans la Baye. Faute d'un bon havre ce Comptoir souffre beaucoup, que les Anglois semblent avoir desli-

depuis son origine pour être le centre du pégas dans cette partie du Monde. Car tous ces Comptoirs, & tout le commerce en general à l'Est du Cap Comorin, dépendent en effet de ce Comptoir.

Les Hollandois avoient autrefois l'intent d'aller dans cette mer, en viron de l'ouest au Nord ; mais la plupart des Familles l'abandonnèrent, & se retirèrent avec leurs biens en 1697. Comme j'en ai fait mention dans mon Voyage autour du Monde Chapitre XXII. Et quel que motif de les enlever pears y établir, il est vraisemblable que la fureur de ces vents les obliges de l'abandonner. Ils ont de bons livres, & aussi de rades dans les Indes, avant que nous n'avons pas.

Les Monsuns tempétueuses dans la côte de Malabar diffèrent des Monsuns dans celle de Caromandel, en ce qu'elles sont plus communes, & qu'elles continuent depuis le mois d'Avril jusqu'à Septembre, qui est le tems des Monsuns ordinaires de l'Ouest. Il est vrai qu'elles n'arrivent pas si fréquemment, & qu'elles ne durent pas si long-tems au commencement du Monsun, que vers sa fin.

Le plus mauvais tems est aux mois de Juillet & d'Août. Car c'est alors que le Monsun souffle presque sans interruption, & que le Ciel est toujours couvert de nuages noirs, qui causent de grandes pluies, accompagnées fort souvent de vents violens. Vers la fin du Monsun il y a une terrible Tempête, que les Portugais appellent l'Elophanta. Le mauvais tems finit par cette Tempête ; après laquelle on se met en mer, sans craindre plus de Tempêtes dans cette saison.

Ces vents furieux soufflent directement dans

DES VENTS.

la côte, dont ils bouchent les havres, sur tout
celui de Gos, de sorte qu'aucun vaisseau n'y
peut entrer, ni en sortir. Mais, après qu'ils
ont fait leur dernier effort, le Canal se rou-
vre, & continué, ouvert jusqu'au retour du
même Saison.

Je tiens cette relation d'un homme intelli-
gent, qui étoit à Gos pendant tout ce mauvais
temps. A quoi j'ajouteroi seulement, que ces
Vents arrivent dans la même Saison de
l'année que les Suds dans les Indes Occidentales,
et les Tonsons dans les côtes de la Chine,
l'Indoustan, Cochinchine, & Cambodie dans
les parties Orientales des Indes; & que tous
ces vents sont au Nord de l'Equateur.

CHA

CHAPITRE VII.

Des Saisons de l'Année.

La Saison sèche & la Saison humide, dans les bandes du Nord & du Sud. Les pays les plus sujets à ces deux saisons, comme sont l'Afrique & les Indes, la Perse. Comparaison entre ces deux Cieux. Des Cieux sujets à la pluie, comme est la Guinée, & le Brésil. La Saison pour faire le Sucre. Des Saisons à Surinam. Les Bayes plus sujettes aux pluies, que les points de terre, comme à Calipèche, Panama, Tanqueren, Bengale, &c. Les montagnes plus sujettes aux pluies, que les Vals-bas, par exemple à la Jamaïque. L'Isle des Pins près de Combe, & Gorgonia dans la Mer du Sud, fort humides. Comment se forment les Tornades.

Dans notre climat l'Été & l'Hiver sont les plus différentes Saisons de l'année, & dans la Zone Torride la saison sèche & la saison humide, toujours opposées l'une à l'autre. Les Européens les appellent souvent l'Été & l'Hiver, mais plus communément la saison sèche & humide.

Ces saisons dans les bandes du Nord & du Sud sont aussi différentes que celles de l'Été & de l'Hiver dans les climats tempérés, ou voisins de chaque Pole. Car, comme on a l'Été près du Pole Arctique lors qu'on a l'Hiver près du Pole Antarctique, & réciproquement; ainsi quand il fait un tems sec & beau au Nord de l'Equateur, le tems est venteux & plus

DES VENTS.

117

plusieux au Midi, & reciproquement, hors d'un quelcun degre de la Ligne, se ctoie en quelques endroits, seulement.

Il y a encore cette difference entre la Zone Torride & les temperées, que, quand il fait plus sec & beau dans l'une, alors c'est l'Hiver dans l'autre, & que, quand le temps est plusieux dans l'une, c'est alors l'Ete dans l'autre. Je parle des endroits qui sont dans la même bande. Quand le Soleil passe l'Equinoxe, & qu'il approche de l'un ou l'autre des Tropiques, il commence à chauffer son Pole, & faire que plus il en approche, plus l'air est chaud, sec, & chaud hors des Tropiques. Au contraire dans la Zone Torride (quoi que du même côté de la Ligne,) plus le Soleil est éloigné, plus le temps est sec, à mesure que le Soleil s'approche, le Ciel se couvre de nuages, & le temps devient plus plusieux. Car les pluies suivent le Soleil. Elles commencent de chaque côté de la ligne peu après qu'il a passé l'Equinoxe, & continuent jusqu'à son retour.

La Saison humide en Nord de l'Equateur dans la Zone Torride comme en Avril ou Mai, & continue jusqu'à Septembre ou Octobre. La saison seiche commence en Novembre ou Decembre, & continue jusqu'au mois d'Avril ou de Mai.

Dans la latitude Meridionale le temps change dans les mêmes mois, mais avec cette difference, que les mois secs dans cette latitude sont humides dans la Septentrionale, & reciproquement. Il faut remarquer cependant que les saisons seiche & humide ne commencent & ne finissent pas exactement en même temps toutes les années, & que tous les pays ne

sont par également sujets au temps sec ou humide. Car en quelques endroits il pleut plus qu'en d'autres, & par conséquent ceux-ci ont plus de vents. Mais en général les ports ou les parages qui sont sous la ligne, ou au-dessus, ont le plus forte des pluies aux mois de Mars & de Septembre.

Les pointes de terre ou les côtes qui sont les plus exposées aux vents généraux ont d'ordinaire le plus de part au vent. Au contraire, les grandes Bayes ont les débours de terre, principalement ceux qui sont sous la ligne, sont les plus sujets aux pluies. Mais cela n'est pas fort réglé. Car le temps aussi bien que les vents, semble se régler par des causes accidentelles, & ces causes mêmes paroissent se jetter à beaucoup de variation.

Pour passer au fait, je commencerai par les côtes les plus sèches, & premièrement par celles du Perou, depuis le 1. jusqu'au 30. degré de latitude Meridionale. Il n'y pleut jamais, ni sur Mer jusqu'à 100. ou 120. lieues de terre, ni sur terre du côté de la Mer, mais je ne puis pas dire précisément la distance. Cependant on y voit le matin quelquefois de petits brouillards pendant l'espace de 2. ou 3. heures, & qui ne continuent guère après dix heures. Le soir il y a aussi des rosées.

Cette côte est Nord & Sud. Elle est exposée à la Mer du côté de l'Orient & à une chaîne de montagnes fort hautes qui s'étendent le long du rivage. Les vents y sont toujours au Midi, comme je l'ai déjà remarqué au Chapitre des Vents, ou j'ai fait une comparaison, non seulement des vents dans la côte d'Afrique, mais aussi du pûsment des côtes. Mais

DES VENTS.

Mais il y a cette différence, que les vents réguliers de Côte du côté de l'Amerique soufflent plus loin de terre que ceux du côté d'Afrique. Cette différence vient apparemment de la disproportion des montagnes qui sont dans les deux Continens. Je sai bien que les Andes dans l'Amerique sont des plus hautes qu'il y ait dans l'Univers, mais je ne sai s'il y en a de cette hauteur dans le Continent d'Afrique, & dans la même latitude. Je n'ai pas osé dire qu'il y en eût, & il n'en paroît point de telles aux Mariniers qui sont voilés de ce côté-là.

Je viens maintenant à parler du tems qu'il fait dans la côte d'Afrique, qui n'est guère moins sèche que celle du Perou. Le tems y est fort sec depuis Mars jusqu'au mois d'Octobre, & c'est là la saison sèche.

La Saison humide ou pluvieuse, qui est d'Octobre jusqu'au mois de Mars, est modérée, & sans ces excès de pluie à quoi sont sujets la plupart des autres pays ou parages dans ces latitudes, il n'y fait d'ordinaire que des pluies fort douces.

Il y arrive quelquefois des Tornados, mais non pas si frequemment qu'en tout autre endroit des Indes Orientales ou Occidentales, excepté la côte du Perou. Que si la hauteur excessive des Andes sont la cause que le vent d'Est ne se fait point sentir dans la mer Pacifique qu'à 300. lieues de terre, lors que le vent general regne jusqu'à 40. lieues de la côte d'Afrique, c'est peut-être parce que cette côte n'a pas de si hautes montagnes. Et si ces montagnes d'Amerique arrêtent les vents dans leur carrière, il est aisé de croire qu'elles peuvent aussi bien arrêter les nués
avant

avant qu'elles puissent atteindre la côte, & que le temps sec vient de là. Les côtes gisent de même, & les mêmes vents y règnent; & d'où vient que le temps n'y est pas de même, si ce n'est par la disproportion des montagnes dans ces côtes. Car les parties Orientales de ces montagnes ne manquent pas de pluie, comme on en peut juger par ces grandes rivières qui se déchargent de là dans la Mer Atlantique. Au lieu que les rivières dans la côte du Sud sont petites, & en petit nombre. Il y en a même qui tarissent tout à fait, pendant une bonne partie de l'année. Il est vrai qu'elles reprennent leur cours dans leurs saisons, quand les pluies reviennent environ le mois de Février, & qui ne manquent jamais au Couchant de ces montagnes.

Ayant parlé jusqu'ici des côtes sèches, je parlerai maintenant de celles qui sont humides. Telle est la côte de Guinée, depuis le Cap Lopez (à un degré de latitude Meridionale) jusqu'au Cap des Palmes, y comprenant le détour de terre & toute la côte à l'Ouest de - là.

C'est une côte extrêmement humide, sujette à de terribles Tornados & à des pluies excessives, principalement en Juillet & Août, mois auxquels à peine fait-il un beau jour. Toute cette côte est si près de la ligne, que la partie la plus éloignée n'en est qu'à 6. ou 7. degrez. Il suffit qu'elle en soit si près pour conclure, que c'est une côte pluvieuse, puisque la plupart des endroits voisins de la ligne sont fort sujets aux pluies. Il est vrai que les uns le sont plus que d'autres, & la Guinée entre autres peut passer pour une partie des plus humides de tout l'Univer. Il y

vers.
plus la
bleuve
De f
tion p
rer qu
parce
rement
d'où el
signe. S
re fond
beaucoup
semble.
des caus
fers, ou
violence
tres côtes
rai que
tre le C
quateur,
bande de
Le gis
semblabl
cette diff
l'autre au
lui sont p
leur dista
différence
à l'Est; d
Occident
tre la par
d'Ameriq
qui repou
fer de deu
posse au
jamais de
La prem
Tom

vers. Il y a des païs où les pluies continuent plus long-tems, mais il n'y en a point où il pleuve d'une plus grande force.

De son gisement aussi bien que de sa situation près de la ligne, on doit aussi conjecturer qu'elle est sujette à beaucoup de pluie, parce qu'il y a un grand détoir (ou enfoncement) de terre un peu au Nord de la ligne, d'où elle s'étend à l'Ouest parallele avec la ligne. Suivant mes observations on peut faire fond sur ces circonstances prises à part, beaucoup plus quand elles se rencontrent ensemble. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des causes étrangères qui préviennent ses effets, ou qui servent du moins à temperer la violence des pluies, comme il arrive en d'autres côtes. Pour preuve de cela je n'alléguerai que la côte opposée de l'Amerique, entre le Cap du Nord qui est au Nord de l'Equateur, & le Cap Blanc au Bresil, dans la bande du Sud.

Le gisement de cette côte est à peu près semblable à celui de la côte de Guinée, avec cette difference qu'une côte est au Midi, & l'autre au Nord de l'Equateur. Les deux Caps lui sont paralleles, & different très-peu dans leur distance de ce cercle. Mais il y a cette difference que l'un pointe à l'Ouest, l'autre à l'Est; de sorte que l'un fait la partie la plus Occidentale du Continent d'Afrique, & l'autre la partie la plus Orientale du Continent d'Amerique. Une de ces côtes n'a qu'un vent qui repousse la Marée, & qui semble être l'effet de deux vents contraires. L'autre est exposée au vent réglé general, & ne manque jamais de brise.

La premiere à ses Tornados & ses grandes

pluyes dans la saison humide, savoir aux mois de Mai, de Juin, de Juillet, d'Août, & de Septembre, dont les pluvieux sont Juillet & Août. Ceux d'Avril & d'Octobre sont aussi quelquefois assez pluvieux. L'autre côte dans le Continent d'Amérique, étant exposée à l'Est & Nord-Est, ou Sud-Est, est moins sujette aux pluyes. Néanmoins comme elle est proche de la ligne elle en a sa part, mais sans excès, & beaucoup moins que la Guinée. Elle est au Midi de la ligne, & la saison pluvieuse par conséquent est depuis Octobre jusqu'à Avril, la sèche entre Avril & Octobre. Ces saisons regnent jusques à six ou sept degrez au Nord de la ligne, ce qui n'est pas de ma connoissance dans aucune autre partie du Monde. Il est vrai que le Cap Lopez dans la Guinée, au premier degre de la bande du Sud, est sujet au même tems que le reste de la Guinée, qui est dans la bande du Nord.

La raison poutquoi les Européens appellent la saison sèche l'Ete, & l'humide l'Hiver, c'est parce que la Moisson est dans la saison sèche, sur tout dans nos Plantages où le Sucre se fait; car c'est alors que les cannes sont jaunes comme de l'Or. J'avoué qu'alors elles ont moins de jus, mais ce peu qu'elles ont est d'une grande douceur. Au lieu que dans la saison humide quelque meures que soient les cannes, elles rapportent moins de Sucre, & le Sucre n'en est pas si bon, quoi qu'il coûte plus de peine à le préparer. C'est pourquoi dans les climats au Nord de la ligne, où sont tous nos Plantages, on commence à Noël à faire le Sucre, lors que les cannes sont meures après une saison sèche.

Mais
me est
mois
aussi d
bande
sons se
Sud
tute q
la saiso
nes, &
les pla
si près
modité
l'année
modere
saisons
J'ai d
phes son
tes de re
il pleut
Juillet
Puis le
redo, q
pas la m
Le Go
aux pluy
puis le C
gene, Ma
viron le
frais, le r
de la dist
deux, cel
du Cap la
que près
La Baye
tre preuv
le Midi de

Mais dans les climats Meridionaux, comme est la côte de Bresil, on y travaille au mois de Juillet. Il faut remarquer qu'il y a aussi des endroits proche de la ligne dans la bande du Nord, comme Surinam, où les saisons sont les mêmes que dans la bande du Sud; mais c'est le seul exemple de cette nature qui soit de ma connoissance. Quoique la saison seche soit le tems de cueillir les cannes, & la saison humide le temps propre à les planter, cependant on ne regarde pas de si près à ces saisons, mais on prend sa commodité. On peut les planter en tout tems de l'année avec succès, sur tout après une pluie modérée, qui tombe souvent même dans les saisons seches.

J'ai dit auparavant, que les Bayes ou Golphes sont plus sujets aux pluyes que les pointes de terre. Témoin la Baye de Campêche est la plus excessivement, sur tout aux mois de Juillet & d'Août. Au contraire, la côte depuis le Cap Carpentier jusqu'au Cap Conderedo, qui est plus exposé au vent réglé, n'est pas la moitié si pluvieuse.

Le Golphe de Honduras est aussi fort sujet aux pluyes, comme l'est toute cette côte depuis le Cap Gratia de Dios jusqu'à Carthagene. Mais dans la côte de Caraccos, & environ le Cap la Vela, où les vents sont plus frais, le tems est plus temperé. Il y a pourtant de la difference dans les petites Bayes entre-deux, celle de Mericaya qui gît un peu à l'Est du Cap la Vela, étant plus sujette aux pluyes que près du Cap.

La Baye de Panama d'ailleurs en est une autre preuve par ses pluys excessives; sur tout la Midé de la Baye, depuis le Golphe de saint

Michel jusqu'au Cap saint François , où les pluyes continuent depuis Avril jusqu'à Novembre , mais de la dernière force aux mois de Juin , de Juillet & d'Août.

Il y a aussi plusieurs petites Bayes à l'Oüest de celle de Panama , qui ont leur part de ces saisons humides , savoir les Bayes de Dulce , Caldera , Amapala , &c. Mais à l'Oüest de celle-ci , là où la côte est plus unie , il y pleut moins. Il est vrai qu'il y a souvent de terribles Tornados.

Dans les Indes Orientales il y a aussi plusieurs Bayes ou Golphes sujets à de grosses pluyes , comme sont les Golphes de Tuniqueen & Siam , le fond & la partie Orientale du Golphe de Bengale. Mais dans la côte de Coromandel , qui est au Couchant de ce Golphe , le tems est plus temperé , la côte étant basse & unie. Au lieu que la côte de Malabar , qui est au Couchant du Cap de Coromandel , & une côte montagneuse , est sujette à de grandes pluyes. Il est certain que les parties Occidentales des Continents sont plus sujettes à la pluye que les Orientales , hormis les côtes du Perou & d'Afrique ; dans la première desquelles la secheresse peut être causée (comme je l'ai déjà dit) par la hauteur des Andes. Et il est vraisemblable que le plus grand effort des pluies près de ces montagnes tombe principalement du côté de l'Est , sans atteindre la cime , & au cas qu'elles y parviennent il se peut faire qu'elles s'y arrêtent , sans s'étendre plus loin.

Lors que j'ai dit que les montagnes sont plus sujettes aux pluies que les pays bas , j'entends les pays maritimes. Par exemple , le Midi de la Jamaïque qui commence à Leganea , &

qui
re N
est u
les ,
la m
du N
qu'il
exper
trois
le pa
reman
& il y
semble
rêten d
tê des
regret
betail
chiffem
près de
& un
ront ,
brûlé d
Ce m
est un c
ait dans
quelque
est toure
de four
de ces g
tentriona
voisines
quo poin
l'année
la pleins
dans la
de pluye
Quant

qui s'étend delà à l'Oüest jusqu'à la rivière Noire, y comprenant tout le pais plat, est un pais fort uni l'espace de plusieurs milles, qui court à peu près Est & Oüest, ayant la mer au Midi, & des montagnes du côté du Nord. Il pleut sur ces montagnes avant qu'il pleuve dans le pais plat, & je fai par experience que les pluyes y ont commencé trois semaines avant qu'il en soit tombé dans le pais plat du côté de la mer. J'y ai même remarqué tous les jours des nuages noirs, & j'y ai entendu le tonnerre. Ces nuages qui sembloient s'approcher de la mer, furent arrêtés dans leurs cours. Ils retournerent du côté des montagnes, ou se dissipèrent, au grand regret des habitans, dont les plantages & le bétail souffrirent beaucoup faute de rafraichissement. Les Tornados même étoient si près de fondre sur nous, que le vent de mer & un vent frais partant des nuës s'évanouirent, sans pleuvoir dans le pais plat, tout brûlé de secheresse.

Ce manquement de pluye dans la saison est un des plus grands inconveniens qu'il y ait dans cette partie de l'Isle. Car il arrive quelquefois, faute de pluye, que l'herbe y est toute brûlée, & que le bétail y perit faute de foyrage. Mais on n'entend point parler de ces grandes secheresses dans la partie Septentrionale de l'Isle, où les montagnes sont voisines de la mer. Au contraire, on n'y manque point de bonnes ondées de pluyes toute l'année, même dans la saison sèche, environ la pleine ou nouvelle Lune. Il est vrai que dans la saison humide on y est incommodé de pluyes excessives.

Quant aux vallées elles ne sont pas si sujet-

tes aux secheresses, que le païs plat vers la mer. Du moins je ne m'en suis pas apperçu, & je n'ai point appris le contraire par l'information des autres.

L'Isle des Pins, près de Cuba, est si fameuse par ses pluyes, que les Espagnols qui habitent cette partie de Cuba, qui en est la plus proche, disent qu'il y pleut plus ou moins tous les jours de l'année, tantôt d'un côté de l'Isle, tantôt d'un autre. Les Armateurs, qui l'ont souvent visitée, en disent la même chose. J'y ai été moi-même, mais je ne puis pas confirmer ce rapport. Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est une Isle fort pluvieuse.

Ce n'est qu'une petite Isle d'environ neuf ou dix lieues de longueur, & trois ou quatre de largeur; au milieu de laquelle il y a une haute montagne qui s'élève en pointe, & qui est le plus souvent couverte de nuages. Les Armateurs disent que cette montagne attire à soi toutes les nuées, puisqu'elle en est presque toujours couverte, lors qu'à peine en void-on ailleurs.

On dit la même chose de la Gorgonie, dans la mer du Sud, une Isle plus petite que celle des Pins, dont j'ai fait mention dans mon voyage autour du Monde, Chapitre VII. Elle est environ à quatre lieues du Continent, au lieu que l'autre n'en est qu'à deux lieues. Il y a aussi une montagne, mais qui n'en est pas si grande ni si haute que celle de l'Isle des Pins. Elle est néanmoins assez haute pour être vue à seize ou dix-huit lieues. Je ne puis pas assurer qu'il y pleuve tous les jours, mais il est certain qu'il y pleut beaucoup, & d'une grande force.

J'ai
toujour
fort qu
tour du
colat
debout
si grand
avoir bi
qu'il ne
nos cal
en eut q
boite au
jettai ce
de mien

Si les
verres d
font au
voyage
j'ai dit
ve ordin
quoi qu
sent à co
discours
d'ordina
élevées
(comm
qui son
Mon des
ment or
che de
on y éta

Quelq
tends ici
que très
ma pens
re. J'ai d
des Ven

J'ai été trois fois dans cette Isle, & je l'ai toujours trouvée fort pluvieuse. Il y pleut si fort que quand nous y touchames à notre retour du Capitaine Sharp, nous fimes du Chocolat, que nous fumes contraints de boire debout dans la pluie. Il pleuvoit alors d'une si grande force dans nos calebaces, qu'après avoir bû autant de Chocolat & d'eau de pluie qu'il nous en falloit, nous trouvions toujours nos calebaces plus de la moitié pleines. Il y en eut qui jurèrent qu'ils ne pouvoient pas le boire aussi vite qu'il y pleuvoit. Pour moi je jettai ce qui m'en resta, & la plupart en firent de même.

Si les montagnes sont le plus souvent couvertes de nuées, les pais proches de la mer en sont aussi couverts frequemment. Dans mon voyage autour du Monde, Chapitre dixième, j'ai dit qu'en approchant de terre on y trouve ordinairement le Ciel couvert de nuées, quoi qu'ailleurs le tems soit fort clair. Ce qui sert à confirmer ce que j'ai avancé dans mon discours précédent, que les montagnes sont d'ordinaire couvertes de nuées. Car les terres élevées sont les premières découvertes, & (comme je viens de dire) ce sont ces terres qui sont ordinairement couvertes de nuées. Mon dessein est maintenant de faire voir comment on trouve les nuées quand on est proche de terre, soit en rangeant la côte, soit en y étant à l'ancre.

Quelqu'un pourroit s'imaginer que je prétends ici prouver qu'il ne pleut jamais, ou que très-peu, sur mer. Mais ce n'est pas là ma pensée, & tout le monde fait le contraire. J'ai dit moi-même au premier Chapitre des Vents, que plusieurs mers étoient su-

jettes aux Tornados, principalement auprès de l'Equateur, mais plus particulièrement dans la mer Atlantique. Les autres mers n'y sont pas tout à fait si sujettes, & la mer Atlantique même ne l'est pas tant au Nord ni au Sud de la ligne, sur tout à quelque distance considérable de terre. Quoi qu'il en soit, il est fort vraisemblable que la mer n'y est pas si sujette que la terre. Car quand on est près de terre dans la Zone Torride, on voit souvent pleuvoir sur terre, & le Ciel couvert de nuées, pendant qu'il fait beau tems sur mer, & qu'à peine on y voit une nuée. Quoi que le vent vienne de terre, & que les nuées semblent avancer sur la mer, elles retournent souvent sur terre, comme si elles y étoient attirées par quelque vent secret. Il est vrai qu'elles avancent quelquefois sur mer, mais alors elles retournent en arrière, ou se dissipent insensiblement. C'est pourquoi les Mariniers qui sont voiles auprès des côtes, & qui apperçoivent un Tornado faisant ses approches, ne s'en mettent pas en peine, & disent tout haut que la terre va le dévorer. Si les Tornados gagnent quelquefois la mer, c'est rarement qu'ils en tiennent leur origine. Ils se forment de la terre en premier lieu, & cela d'une étrange manière. J'ai vu souvent une petite nuée s'élever au dessus d'une montagne, grossir si prodigieusement, qu'elle a causé deux ou trois jours de pluie consecutifs, & j'en ai fait l'observation non seulement dans les Indes Orientales & Occidentales, mais aussi dans les mers du Nord & du Sud. Je ne puis m'empêcher de repasser dans mon esprit de tems en tems le desordre que m'ont causé ces pe-

tites n...
C'e...
ces la...
Arma...
de, p...
Quand...
étend...
sus. C...
ler po...
pour se...
me sui...
la nuit...
rer de...
pluye...
& j'en a...
si petite...
nous fu...
parence...
trempez...
ger, le...
la pluy...
Enfin...
faison h...
jour; ca...
raremen...
Tornado...
jour, il...
pleuvoir...
quand l...
d'appare...
trois ou...
que c'ét...
tes, les...
fort épai...
pagnez...
blois y...
Il y a a...

DES VENTS.

tites nuées, & quand elles paroissent la nuit.

C'est la coutume parmi les Matelots dans ces latitudes de se coucher sur le tillac. Les Armateurs sur tout, s'en font une habitude, parmi lesquels j'ai fait ces observations. Quand ils sont à l'ancre principalement, on étend des nattes sur le tillac pour coucher dessus. Chacun en a une ou deux, avec un oreiller pour la tête, & une couverture veluë pour se couvrir. Voilà le lit de Matelot. Je me suis souvent couché quand il faisoit beau la nuit, & je me suis vu obligé de me retirer devant jour. Ce n'est pas qu'une petite pluie eût été capable de me faire déloger, & je n'aurois jamais crû à la voir venir qu'une si petite nuée pût produire tant de pluie. Mais nous fûmes si souvent trompez par cette apparence, que nous nous sommes trouvez tout trempés, & contraints après tout de déloger, lors qu'on s'attendoit de voir bien tôt la pluie cesser.

Enfin, j'ai toujours remarqué, que dans la saison humide il pleuvoit plus la nuit que le jour; car, quoi qu'il fit beau le jour, c'est rarement que nous passions la nuit sans un Tornado ou deux. Si nous en avions un le jour, il passoit d'abord, & peut-être qu'il pleuvoit une heure, plus ou moins. Mais quand il arrivoit la nuit, quoi qu'il y eût peu d'apparence de pluie, nous en avions pour trois ou quatre heures de suite. Il est vrai que c'étoit alors communément près des côtes, les nuages sur la terre nous paroissant fort épais. Nous y voyions les éclairs accompagnés de tonnerres, & la pluie nous sembloit y tomber en plus grande abondance. Il y a apparence que plus avant dans la

Il pleuvoit encore moins qu'à l'endroit où nous étions, car de ce côté-là le tems paroïssoit assez clair.

CHAPITRE VIII.

Des Marées, & des Courans.

La différence qu'il y a entre les Marées & les Courans. Il n'y a point d'endroit dans l'Océan sans flux & reflux. Les endroits où les Marées sont les plus grandes, & les plus petites. Des Marées du havre & dans les Lagunes de Trist, & dans la Baye de Campêche. Des Marées entre les Caps de Virginie, dans le Golphe de saint Michel, & de la rivière Guyaquil dans la mer du Sud. Que la prétendue communication sous terre entre les mers du Nord & du Sud, est une erreur. Des Marées aux Isles de Gallapagos; à Suam, une des Isles des Larons, autour de Panama, dans le Golphe de Dulce & la rivière Nécoya, & dans la Côte du Perou, &c. A Tonqueen dans la Chine, & dans la Nouvelle Hollande, où les Marées sont irrégulières. La raison qu'on donne de cette irrégularité. Des Marées entre le Cap de Bonne-Espérance & la mer rouge. Des Courans. Que les Vents reglez ont beaucoup d'influence sur les Courans. Par exemple à la Barbade, &c. au Cap la Vela, à Gratia de Dios, & au Cap Roman, à l'Isle Trinidado, à Surinam, au Cap Blanc, entre l'Amerique & le Brésil. Des Contre-Courans dans la Baye de Campêche, dans le Golphe de Mexique, & dans celui de Floride. Des Causes. Qu'il arrive souvent que la surface de l'eau a un Courant contraire à celui du fond de l'eau. Des Courans dans

la C
Esper
la L

A Pr
de
mainte
rées, &
Par l
flux de
côte. C
univers
ment re
regard
de l'eau
Par le
ment de
plusieurs
leur dur
On p
de mer &
gnent pa
fluë & re
en 24. h
que les v
jour, &
mer de n
reglez q
Ourre q
gnent pa
Les C
rapport a
deux plu
semblabl
fluence
C'est l
les gens d

DES VENTS.

371

la Côte d'Angola, à l'Est du Cap de Bonne-Esperance, dans la Côte des Indes au Nord de la Ligne, & dans la mer du Sud.

Après avoir parlé des Vents & des Saisons de l'année dans la Zone Torride, je vais maintenant tomber sur le discours des Marées, & des Courans, dans la même Zone.

Par les Marées, j'entens le Flux & Reflux de la mer, dans la côte & hors de la côte. Cette faculté de la mer semble être universelle, quoi qu'elle ne soit pas également régulière dans toutes les côtes, ni au regard du tems, ni au regard de la hauteur de l'eau.

Par les Courans j'entens un autre mouvement de la mer, lequel diffère des Marées à plusieurs égards, & dans leur cours & dans leur durée.

On peut comparer les Marées aux vents de mer & de terre, en ce qu'elles ne s'éloignent pas des côtes, quoi qu'en effet la mer fluë & reflue successivement deux fois le jour en 24. heures. Mais il y a cette différence, que les vents de mer soufflent dans la côte de jour, & les vents de terre soufflent vers la mer de nuit. Quoi qu'il en soit, ils sont aussi réglez que les Marées dans leur mouvement. Outre que les Marées & ces vents ne s'éloignent pas de terre.

Les Courans d'ailleurs ont beaucoup de rapport aux vents réglez de côte. Ils sont tous deux plus éloignez de terre, & il est vraisemblable que ceux-ci ont une grande influence sur ceux-là.

C'est l'opinion commune, sur tout parmi les gens de mer, que les Marées se gouvernent

par la Lune , & que leur accroissement & décroissement , aussi-bien que leurs mouvemens reguliers de chaque jour , dépendent de l'influence de cette Planete. Il est vrai que cette regularité se trouve quelquefois interrompue par des causes accidentelles dans les vents.

Les premiers rudimens de la navigation sont de savoir le tems de la Haute Marée en tous lieux. C'est une science effectivement necessaire à tous nos Mariniers Anglois , parce que les Marées sont plus regulieres dans nos mers , qu'en toute autre mer.

Mais comme je me suis borné à ne parler ici que des Marées entre les Tropiques ou auprès , je laisse à nos Lamanieurs à traiter des Marées dans notre Zone Temperée. C'est leur Province , & ce sont eux qui sont les mieux versez dans ce Mystere , par une experience continuelle , qui est toujours la meilleure maîtresse.

Je n'ai été dans aucune côte du Monde , où la mer ne fluë & reflué , plus ou moins ; & j'ai presque toujours remarqué , que les plus grandes embouchures de rivières ou de Lagunes ont d'ordinaire les plus fortes Marées. Au contraire les côtes qui ont le moins de rivières ou de lacs , ont les plus petites Marées , du moins elles ne sont pas si perceptibles. Et il est à remarquer , qu'encore que la Marée monte d'une grande force dans les embouchures des rivières ou Lagunes , neanmoins elle n'y monte pas si haut que dans celles dont le passage est étroit , quoi qu'elle y entre d'une même force. La Marée d'ailleurs n'est jamais si forte dans les Isles , ou autour des Isles éloignées du Continent qu'elle l'est dans ses côtes :

Pon
je veu
de-là
je ne
person
Je e
la Bay
chures
demi l
gueur ;
gue de
lieuës.
lieuës ,
deux m
dans la
y a enco
moindr
La m
Lagunes
chures a
gnols ap
mina , c
que la m
rës. Cep
portion d
ici que d
tempête
Je peu
Canal en
le flux &
pidité de
vement d
y a plusie
petites an
quelques
De-là vie
entre les C

Pour prouver ces observations générales, je veux bien rapporter quelques exemples, & de-là je viendrai au détail. Dans cette vue je ne citerai que des endroits où j'ai été en personne.

Je commence par la Lagune de Trist, dans la Baye de Campêche. Elle a deux embouchures considérables ; l'une de la largeur de demi lieuë, & qui s'étend deux milles en longueur ; d'où l'on entre dans une Lagune, longue de 7. ou 8. lieuës, & large d'environ trois lieuës. L'autre embouchure qui en est à sept lieuës, a environ trois milles de largeur, & deux milles de longueur, avant qu'on entre dans la Lagune. Plus avant dans la terre, il y a encore trois ou quatre autres Lagunes, moindres que les précédentes.

La mer qui flüe & reflüe dans toutes ces Lagunes, entre & sort par ces deux embouchures avec tant de rapidité, que les Espagnols appellent la grande Lagune, Laguna terminna, c'est-à-dire, le Lac des Marées, parce que la marée est si forte dans ces embouchures. Cependant la Marée n'y hausse pas à proportion de la rapidité, le flux & reflux n'étant ici que de 6. ou 7. pieds, hormis en cas de tempête, ou d'autres causes extraordinaires.

Je pourrois aussi alleguer par exemple le Canal entre les deux Caps de Virginie, où le flux & reflux n'est pas proportionné à la rapidité de son mouvement. Il n'y a pas effectivement de telles Lagunes qu'à Trist ; mais il y a plusieurs grandes rivières, & quantité de petites anses. D'ailleurs le terrain est si bas en quelques endroits, que les Marées l'inondent. De-là vient que l'eau qui se jette si rapidement entre les Caps, y est insensiblement engloutie.

Il s'agit maintenant de citer des exemples où la mer fluë & refluxé beaucoup plus, quoi que la Marée ne soit pas plus rapide dans les embouchures. En voici deux dont j'ai fait mention dans mon Voyage autour du Monde, savoir le Golphe de S. Michel, & la riviere Guyaquil.

Dans le Golphe de saint Michel il y a plusieurs grande rivieres, qui se déchargent toutes dans une Lagune, large de 2. ou 3. lieues. Cette Lagune est séparée de la mer par certaines petites Isles basses, entre lesquelles il y a des Anses & Canaux, par où la Marée passe tous les jours dans la Lagune, & de-là dans les rivieres, d'où la mer refluxé de même. De sorte que bien souvent les Isles en sont inondez, la Marée ne laissant que le haut des petits arbres à decouvrir.

Les rivieres qui se jettent dans cette Lagune sont assez étroites, avec des bords escarpez aussi hauts, & guere plus que le vis de l'eau. Car quand la Marée est haute, & que c'est une grande Marée, l'eau est à peu près, ou tout-à-fait, égale à la terre.

La Lagune à l'embouchure des rivieres est fort petite. Et comme il n'y a que cette Lagune & les rivieres pour recevoir la Marée, de-là vient qu'elle y monte & descend jusqu'à 18. ou 20. pieds.

Il en est à peu près de même du Guyaquil, hormis que les Lagunes, près de cette riviere, sont plus larges. La Marée y monte & descend 16. pieds perpendiculairement.

Ce sont là les endroits les plus remarquables dans les mers du Sud, du moins de ma connoissance. Je sai bien qu'il y a d'autres grandes rivieres dans la côte; mais il n'y en a point de si remarquable par la hauteur des Marées.

mple ou
 moi que la
 embou-
 mension
 savoir le
 Guyaquil.
 y a plu-
 gent tou-
 3. lieues.
 ar certai-
 elles il y
 arée pas-
 & de-là
 de mê-
 es Isles en
 nt que le
 cette La-
 bords es-
 que le vis
 haute, &
 est à peu
 terre.
 rivières est
 e cette La-
 la Marée,
 ecend jus-
 Guyaquil,
 ette rivie-
 monte &
 ent.
 marquables
 e ma con-
 res grandes
 en a point
 es Marées.

Ces grandes marées, dans le Golphe de
 saint Michel ont donné lieu sans doute à l'o-
 pinion de certaines gens, qui s'imaginent
 qu'il y a communication sous terre entre les
 mers du Nord & du Sud, & que l'Isthme de
 Darien est comme un pont sous lequel la mer
 fluë & reflue, & comme elle fait sous le pont
 de Londres. Pour confirmer cette opinion
 quelques-uns ont dit, qu'on y entend tou-
 jours d'étranges bruits causez par ce flux &
 reflux, que les Navires faisant voiles dans
 la Baye de Panama s'y trouvent agitez d'u-
 ne maniere prodigieuse, & quelquefois bri-
 sez contre les Isles par la violence de cette
 agitation. Que dans un moment la mer les y
 laisse à sec, ou brisez en pieces, & qu'en d'au-
 tre tems ils sont attirez comme par la force
 d'un Golphe, prêts à être emportez sous ter-
 re à pleines voiles dans la mer du Nord. On
 ajoute à cela, que quand la marée monte,
 sur tout une grande marée, les Isles dans la
 Baye sont toutes inondées; que le pays mê-
 me est inondé dans une grande étendue, &
 qu'alors on ne voit que la cime des arbres.
 Mais si cela étoit vrai, c'est assez surprenant
 que ni moi, ni aucun de ma compagnie, ne
 s'en soit appercû. J'ai passé deux fois cet Isth-
 me, & la dernière fois que je le traversai, j'y
 fus 23. jours de suite, sans y entendre aucun
 bruit souterrain. Je fis voiles aussi dans la mer
 du Sud près de trois années, y comprenant
 le tems que je fus dans cet Isthme, & de ces
 trois années j'en passai quelques mois dans
 la Baye de Panama. Après que j'en fus parti,
 ceux de nôtre équipage qui y resterent,
 y passerent beaucoup plus de tems. Cepen-
 dant, bien loin d'y trouver des gouffres &

prodigieux, ils avoient qu'on y faisoit voiles avec autant de plaisir qu'en aucune partie du Monde. Dans tous mes entretiens, soit avec les Espagnols, soit avec les Indiens, je n'ai jamais ouï dire rien de tel. Et, s'ils en avoient su la moindre chose, ils n'auroient pas manqué de nous en faire part, quand ce n'auroit été que pour nous donner l'épouvante, & nous faire quitter cette côte.

Je sai bien que Monsieur Gage, Anglois, en parle dans son Livre intitulé *A New Survey of the West-Indies*. Mais il y a lieu de croire, que c'est un foible de sa credulité, ou qu'il se portoit mal dans ce voyage, la relation qu'il en fait, étant si imparfaite, & si mal soutenue, qu'il paroît bien qu'il ne savoit ce qu'il écrivoit. Je renoncerois à son Livre entierement, à cause de cette fable, si je n'étois bien persuadé qu'il a écrit sincèrement sur d'autres matieres.

A l'égard des grandes Marées qu'on dit être dans ces mers, j'en ai apporté des exemples. Mais elles ne sont pas au fond si grandes qu'on les fait, & il n'y a que le Golphe de saint Michel où la mer fluë & reflue excessivement, jusqu'à couvrir les petites Isles à l'embouchure de la Lagune, & à ne laisser que le haut des arbres à decouvert. Car ces Isles sont fort basses, & ne produisent que de petits arbres, au prix des autres Isles dans la Baye de Panama, où la ville de ce nom seroit bien-tôt submergée, si les Isles dans la Baye, l'étoient. Mais bien loin de l'être, les Isles des Perles, qui sont fort basses & plates, ne le sont pas. Car la mer n'y fluë ou reflue qu'environ 10. ou 11. pieds, dans les plus grandes Marées, & cela dans les parties les

plus
ah
élo
la M
pied
autr
port
J'
font
si ha
Con
le Co
des I
du C
pied
dans
trois
te est
aux r
Gu
une
que
de Pan
autre
rique
mon
Coura
ment p
Mexiq
monte
& refl
dans la
A Ri
pieds.
monte
Dans
coya, el

faisoit
ne par-
ns, soit
ens, je
s'ils en
auroient
uand ce
l'épou-
côte.

Anglois,
cio Sur-
a lieu de
edulité,
re, la re-
ite, & si
il ne fa-
rois à son
ce fable,
crit sînce-

on dit être
exemples.
à grandes
Golphe de
qu'exces-
tes Isles à
ne laisser
. Car ces
isent que
Isles dans
e ce nom
es dans la
de l'ère,
tes & pla-
ué ou re-
ns les plus
parties les

plus Meridionales, qui sont presque opposées au Golphe de saint Michel, & qui n'en sont éloignées que de 12. ou 14. lieues. Cependant la Marée y monte plus haut de deux ou trois pieds, qu'à Panama ou auprès, ou dans tout autre endroit de la Baye. Si bien que ce rapport est sans aucun fondement.

J'ai remarqué d'ailleurs, que les Isles qui sont fort avant dans la mer ont rarement de si hautes Marées que celles qui sont près du Continent, ou que les places qui sont dans le Continent. Par exemple aux Gallapagos, des Isles qui sont éloignées près de cent lieues du Continent, la mer ne fluë & reflue qu'un pied & demi, ou deux pieds. Au lieu que dans le Continent elle fluë & reflue deux ou trois pieds, plus ou moins, suivant que la côte est plus ou moins exposée aux Bayes, ou aux rivières.

Guam, une des Isles des Larrons, en est une autre preuve, où la Marée ne monte que 1. ou 3. pieds tout au plus. Dans la Baye de Panama elle est plus régulière qu'en toute autre place dans les côtes du Perou & de Mexique. C'est pour cela que je lui donne dans mon Voyage autour du Monde, le nom de Courant en certains endroits, particulièrement près de Guatulea, dans le Continent de Mexique; mais en effet c'est une Marée, qui monte à l'Est, & descend à l'Ouest. Là le flux & reflux est d'environ cinq pieds, comme dans la plupart de cette côte.

A Ria Leja, il fluë & reflue environ 8. ou 9. pieds. A Amapala de même, où la Marée monte à l'Est, & descend à l'Ouest.

Dans le Golphe de Dulce & la riviere Neitoya, elle monte jusqu'à 10. ou 11. pieds. Elle

ne monte pas si haut dans la côte du Perou, sur toute cette côte, qui est entre le Cap saint François & la riviere Guyaquil, où la marée monte au Sud, & descend au Nord.

A l'Isle de Plata, la mer fluë & refluxé 3. ou 4. pieds; mais depuis le Cap Blanc au 3. degré jusqu'au 30. degré de latitude Meridionale, elle ne fluë & refluxé qu'un pied & demi, ou deux pieds. Dans cette côte la marée monte au Sud, & descend au Nord.

Dans toutes mes courses avec les Armateurs, j'ai toujours pris connoissance de la hauteur des marées, pour connoître les meilleurs endroits de la côte, & les plus propres pour donner le suif aux Vaisseaux. Ce qui est d'un grand usage à tous les Armateurs.

Dans la plupart des Indes Occidentales, la marée n'est guere plus haute que dans la Manche. Dans les Indes Orientales elles montent fort peu, & ne sont pas si regulieres qu'ici.

Les plus irregulieres que j'aye vûs sont à Tonquin, environ le 20. degré de latitude Septentrionale, & dans la côte de la Nouvelle Hollande, environ le 17. degré de latitude Meridionale. Dans ces deux endroits à peine peut-on discerner les basses marées. Celles de Tonquin sont amplement décrites par M. Davenport, & publiées dans les Transactions Philosophiques de la Societé Royale où je renvoye le Lecteur.

Dans la Nouvelle Hollande, j'eus 2. mois de tems pour faire mes observations sur les marées, où la mer fluë & refluxé environ cinq brasses, le flux étant à l'Est quart au Nord, & le reflux à l'Ouest quart au Sud.

La plus grande marée, tout le tems que je fus sur cette côte, n'arriva que trois jours après la pleine ou nouvelle Lune. Ce qui nous surprit d'autant plus, que nous ne vîmes aucun changement dans le tems. Il est vrai que quelques-uns de notre équipage avoient fait cette observation dans les grandes marées qu'il y eut pendant que nous donnions le filif à notre Vaisseau sur le sable. Dans la marée où nous fîmes érat de partir, ceux qui n'avoient pas fait cette remarque, se flaterent de mettre le Navire à flot la troisième marée après la nouvelle Lune. Mais ils furent bien surpris de voir, qu'il ne flota point ni cette marée, ni la marée ensuite, plusieurs s'imaginèrent que le seul moyen de le mettre à flot, étoit de creuser le sable pour le faire passer dans la mer. On revint enfin de cette consternation, lors que la sixième marée monta assez haut pour mettre le Navire à flot, ce que nous fîmes promptement. La marée suivante se trouvant encore plus haute que celle-là, nous fûmes tous convaincus parfaitement que les marées ne sont pas régulières dans ces lieux-là comme en Angleterre.

J'ajoute à cette remarque, qu'il n'y avoit ici ni rivière ni lagune, qui pût causer ces grandes marées; mais il y a apparence qu'elles sont causées par ce grand détour de terre qu'il y a entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Autrement il se peut faire que la mer a quelque passage entre ces deux terres, comme quelques-uns le veulent; ou qu'il y a quelque grande, & profonde Baye.

Cette dernière supposition paroît la plus

raisonnable, à cause du flux extraordinaire qu'il y a du côté de l'Est dans toute cette mer, entre la nouvelle Hollande & les Isles au Nord de ce pays là. C'est ce que nous découvrimes sensiblement, en approchant de la nouvelle Hollande, & il faut de nécessité qu'il y ait un plus grand receptacle, qu'une riviere ou une Lagune. Il y a même encore plus d'apparence, que la Marée a quelque passage entre la nouvelle Hollande & la nouvelle Guinée, ou qu'il y a du moins une Baye profonde, parce qu'elle passe le long du Continent, & qu'elle ne monte point parmi les Isles, au Nord de ce Continent. Outre que le Promontoire le plus Septentrional de la nouvelle Hollande avance presque jusques à la Ligne, qui semble lui servir de barriere de ce côté-là. Ainsi il est raisonnable de croire que la mer a quelque autre passage.

Au Déroit de Malaca la Marée monte à l'Est, & descend à l'Ouest : Dans la ville de ce nom, j'ai trouvé, par experience, que le flux & reflux étoient d'environ 6. pieds dans les plus grandes Marées.

A l'Orient de la côte d'Afrique, entre le Cap de Bonne-Esperance & la Mer rouge, la Marée a son cours regulier. Elle monte au Sud, & descend au Nord, & dans les grandes rivieres de cette côte, particulièrement celle de Natal au 30. degré de latitude Meridionale, la mer fluë & reflux, six pieds dans les plus grandes Marées. Je tiens cette relation du Capitaine Rogers, un homme d'esprit, & qui connoît parfaitement bien cette côte.

Passons maintenant à la description des

Courans
égards
resoul
rans a
semain
puis il
des en
te, &
ils ne
enviro
d'une
leur p
La f
ment p
en son
effets
rées, p
de l'eau
côté de

C'est
gens de
glez pr
le vent
se fair
ne s'en
qu'aupr
près des
mer. Au
sentir pl
posées a
je n'ai
Isles An
Les Is
Hispani
quelques
Courans
Hispani

DES VENTS.

381

Courans, qui diffèrent des Marées à plusieurs égards. Dans celles-ci les eaux avancent & resoulent deux fois en 24. heures. Les Courans au contraire courent un jour, ou une semaine, & quelquefois davantage d'un côté, puis ils s'en retournent de l'autre. Il y a même des endroits où ils courent six mois d'un côté, & six mois de l'autre. En d'autres endroits ils ne courent d'un côté qu'un jour ou deux, environ la pleine Lune; puis ils retournent d'une grande force, & reprennent ensuite leur premier cours.

La force des Marées se fait sentir généralement près des côtes; au lieu que les Courans en sont éloignez. On ne s'apperçoit pas des effets de ceux-ci, comme de ceux des Marées, par l'accroissement & le décroissement de l'eau, parce que les Marées poussent du côté de terre.

C'est une observation generale parmi les gens de mer, que par tout où les vents reglez prédominent, le Courant se règle par le vent, & court du même côté. Mais cela ne se fait pas toujours de la même force, & l'on ne s'en apperçoit pas si bien en haute mer, qu'auprès de quelque côte, principalement près des Caps qui avancent fort loin dans la mer. Autour des Isles les Courans se font aussi sentir plus ou moins, suivant qu'elles sont exposées aux vents reglez. Pour preuve de cela je n'ai qu'à citer la Barbade, & les autres Isles Antilles.

Les Isles qui sont plus grandes, comme Hispaniola, Cuba, & la Jamaïque, n'ont que quelques Caps, ou pointes exposées aux Courans. Comme sont le Cap Tibéron dans Hispaniola, la pointe de Pedro & la pointe

au Nord-Est de la Jamaïque, le Cap de Cruix & les Caps Corrientes, 8. Antonio dans Cuba. Mais de toutes les Isles dans les Indes Occidentales, il n'y en a point de plus exposées aux Courans, que Corrisão & Aruba; & dans le Continent il n'y a aucun Cap si remarquable à cet égard que les Caps Roman, Coquibaco, & la Vela.

Les Courans au Cap la Vela retournent rarement. C'est pourquoi les Vaisseaux qui font voiles au vent pour le doubler, n'approchent pas de terre; mais courent au large, jusqu'à ce qu'ils soient en vue d'Hispaniola, & reviennent de-là jusqu'à 6. ou 8. lieues du Cap, sans en approcher davantage. Mais dans la saison du vent d'Ouest, depuis Octobre jusqu'au mois de Mars, il vient souvent des vents d'Ouest qui durent 2. ou 3. jours, à la faveur desquels, on peut facilement faire route à l'Est.

Entre le Cap la Vela & le Cap Gratia de Dios, les Courans diffèrent beaucoup de ce qu'ils sont vis-à-vis du Cap, ce qui semble provenir de la figure de la terre. Car la côte entre les deux Caps court Sud, & fait une grande Baye, qui a une plus grande variété de vents & de Courans, que toute autre partie des Indes Occidentales.

Ici le Courant, dans la saison du vent d'Ouest, court incessamment à l'Ouest; mais plus rapidement en certains tems, qu'en d'autres. A quatre lieues de terre, ou environ, il se fait sentir jusqu'à 20. 25. ou 30. lieues. Ensuite on trouve un vent d'Est, & s'il y a quelque Courant, il court aussi à l'Ouest. De-là vient que les Navires qui font route à l'Ouest, sont obligez de faire 30. ou 40.

DES VENTS.

153

lieux sur mer, pour gagner le vent; & s'ils ont peu de chemin à faire, il faut qu'ils rangent la côte, pour être à portée d'ancres quand bon leur semble. Autrement ils seroient emportés à l'Est 14. ou 16. lieues dans une nuit. Cela même leur arriveroit avec un petit vent d'Est, qui est assez commun dans la saison des vents d'Oüest.

A l'Est du Cap Roman, aussi loin que l'Isle Trinidado, on ne trouve qu'un petit Courant, qui se porte à l'Oüest, hormis près de ces lieux qui avancent le plus dans la mer, comme autour des petites Isles qu'on appelle Testegos, entre lesquelles, & le Continent, on trouve un Courant assez fort. De-là vient qu'il est mal-aisé d'y faire route à l'Est. Mais dans toute la côte, entre le Cap Roman & la pointe qui avance du côté de Testegos, on peut faire voiles avec les vents de mer & de Terre.

De là on trouve un Courant fort rapide jusqu'au bout Oriental de l'Isle Trinidado. Et d'ici jusqu'à Surinam on trouve un Courant qui va Est, mais qui n'est pas invincible aux vents de Terre & de mer.

De Surinam jusqu'au Cap Blanc on peut aussi en venir à bout, quoi qu'on ne manque point d'y trouver des Courans qui courent Oüest, hormis environ la pleine Lune. Alors dans toutes les côtes susdites on trouve communément un Courant qui va Est; & s'il ne court pas à l'Est, du moins ses forces diminuent. Mais, quand cela fait son cours Est jusqu'au Cap Blanc au Nord du Bresil, on trouve toujours un Courant tout contraire, & de-là du côté du Sud, jusqu'au Cap S. Augustin, un Cap qui avance si fort

dans la mer, & qui est par consequent exposé aux vents de mer, & aux Courans qui regnent entre l'Afrique & le Bresil, qu'il n'y a pas de Promontoire si difficile à gagner. Car il ne se peut qu'il n'y ait toujours un rapide Courant qui court Nord Ouest.

J'ai remarqué ci-devant, que dans tous les lieux où les vents reglez prédominent, on trouve un Courant qui suit le vent; mais qui n'est pas si perceptible en haute mer, qu'auprès des côtes. Il est vrai semblable que les vents du Sud dans la côte d'Afrique, & le vent réglé general entre elle & le Bresil, meuvent tout doucement la surface de l'eau, & que le vent réglé étant la plupart Sud-Est, chasse la mer du côté du Nord, en biaisant vers la côte de Bresil. La mer se trouvant là bornée par la terre, se tourne vers le Cap saint Augustin, & après avoir doublé ce Promontoire, elle descend avec moins de rapidité jusqu'à la côte de Surinam, &c. La raison est qu'alors ayant plus d'étendue, son Courant se ralentit, étant agitée par le vent réglé, qui est communément Est-Nord-Est au Nord de la Ligne, & qui porte la mer de biais le long de la côte à l'Ouest. De-là vient apparemment qu'on trouve les Courans toujours plus forts auprès de ces Caps. Au lieu qu'à la Barbade, & généralement dans toutes les Isles Antilles, on ne trouve qu'un petit Courant, qui semble n'être que l'effet de la durée des vents reglez qui y regnent. Et de fait il n'est pas croyable que ce soit un Courant d'origine, venant du Midi de la mer Atlantique, qui comme je viens de dire, double le Cap saint Augustin, & suit la côte d'assez près,

Les

Les
à Cur
elles &
diquen
des Co
Cap la
Depu
gent to
de Dio
vers la
la Baye
d'ordin
que les
rant; o
Contre-
l'autre,
trouven
bale, c
en cette
fait le t
Cap la V
Depui
court au
& passe
che en Ju
le de Cu
Dans l
ve d'ord
porte au
Au Nor
de Camp
qui se po
Golphe
trional d
c'est peu
gnols ven
côte. Il e
Tom

DES VENTS.

381

Les Courans autour de l'isle de la Trinité , à Curasao & Aruba , & ceux qu'il y a entre elles & le Cap Roman , nous semblent indiquer la même chose. Il en est de même des Courans , entre le Cap Roman , & le Cap la Vela.

Depuis ce dernier Cap les Courans se portent toujours à l'Ouest , vers le Cap Gratia de Dios ; mais en droite ligne , & sans biaiser vers la côte. Car , comme j'ai dit ci-devant , la Baye est grande , & les Courans se portent d'ordinaire d'une pointe à l'autre. De sorte que les Bayes n'ont presque point de Courant , ou si elles en ont , ce ne sont que des Contre-courans , qui vont d'une pointe à l'autre , sans se mêler des petites Bayes qui se trouvent entredeux. Et il n'est pas moins probable , que ces Contre-courans qu'on trouve en cette Baye dans leur propre saison , ayant fait le tour de la Baye , & avancé jusqu'au Cap la Vela à l'Est , retournent de-là à l'Ouest.

Depuis le Cap Gratia de Dios , le Courant court au Nord-Ouest vers le Cap Catoche , & passe de-là au Nord entre le Cap Catoche en Jucatan , & le Cap Antonio dans l'isle de Cuba.

Dans le Canal entre ces deux Caps on trouve d'ordinaire un rapide Courant , qui se porte au Nord. Je le sai par experience.

Au Nord de Jucatan , passant dans la Baye de Campêche , on trouve un petit Courant qui se porte à l'Ouest , jusques au fond du Golphe de Mexique ; mais du côté Septentrional du Golphe , il se porte à l'Est. Et c'est peut-être la raison pourquoi les Espagnols venant de la Vera Cruz , rangent cette côte. Il est aussi vrai-semblable que le Cour-

Les

Tome II,

R

rant qui suit la côte depuis le Cap S. Augustin jusqu'au Cap Catoche, n'entre jamais dans le Golphe de Mexique; mais panche du côté du Nord, jusqu'à ce qu'il se trouve borné par la côte de Floride. D'où tournant à l'Est jusqu'à ce qu'il soit venu plus près de l'embouchure du Golphe, & s'étant joint avec le petit Courant qui court aux parties Septentrionales d'Hispaniola & de Cuba, passe avec ce Courant d'une grande force par le Golphe de Floride, fameux par son Courant, qui court toujours au Nord d'un mouvement fort rapide. Cependant il y a des Marées de chaque côté du Golphe, sur tout du côté de Floride; de sorte qu'un Navire bien instruit de ces choses, peut passer & repasser comme bon lui semble.

On croyoit autrefois qu'il y avoit grand risque à être surpris dans ce Golphe par la Tempête qu'on appelle Nord. Pour l'éviter, nos Bâtimens de la Jamaïque faisoient leur route Est dans la saison de ces Tempêtes, & passaient par les Cacufes des bancs de sable au Nord-Ouest d'Hispaniola. Ceux qui partaient du Port Royal dans la Jamaïque, avoient raison de le faire. Car si le Nord les prenoit à leur départ, il les avancoit dans leur route; au lieu qu'en passant par le Golphe, il les auroit repoussés. Outre que quand le Nord surprend un Navire au Golphe, le vent qui souffle contre le Courant, enfle la mer d'une maniere extraordinaire, & les vagues se suivent de si près, qu'à peine un Vaisseau peut y résister. Cependant on passe aujourd'hui ce Golphe en tout tems de l'année. Et quand il arrive un Nord, on s'abandonne au vent & à la mer, avec une voile; quoi que le Courant

soit
tems,
avant
vent
emp
sur la
ce n'e
deux
même
côté,
moi-m
par de
ble to
Au
Coura
de l'a
couden
née, &
les Inc
ils ne
Mais à
Mer qu
n'est pa
force e
qui ne
pas con
Dans
porte E
ron. M
Loango
avec le
la plein
A l'E
puis le
du Sud
Est depu
le vent

soit aussi fort pour le moins qu'en tout autre tems, jusqu'à repousser le Navire la Poupe avant contre vent, & marée. La force du vent qui grossit la mer en vague, & qui les emporte au Sud, n'empêche pas le Courant sur la surface de l'eau de courir au Nord, & ce n'est pas une chose extraordinaire de voir deux Courans opposez en même-tems, & en même lieu, la surface de l'eau courant d'un côté, & le reste du côté contraire. J'ai vu moi-même étant à l'ancre, le cable emporté par deux courans contraires, le bas du cable tors d'un côté, & le haut d'un autre.

Au reste, il est certain, que par tout les Courans changent leur cours à certains tems de l'année. Dans les Indes Orientales ils courent de l'Est à l'Ouest une partie de l'année, & de l'Ouest à l'Est l'autre partie. Dans les Indes Occidentales & dans la Guinée, ils ne changent qu'environ la pleine Lune. Mais il faut entendre ceci des Parties de la Mer qui ne sont pas éloignées des Côtes. Ce n'est pas qu'il n'y ait aussi des Courans d'une force extraordinaire dans le grand Ocean, qui ne suivent pas ces regles; mais cela n'est pas commun.

Dans la côte de Guinée, le Courant se porte Est, hormis en pleine Lune, ou environ. Mais au Midi de la Ligne, depuis Loango jusqu'au 25. ou 30. degré, il court avec le vent du Sud au Nord, hormis vers la pleine Lune.

A l'Est du Cap de Bonne-Esperance, depuis le 30. degré jusqu'au 24. dans la bande du Sud, le Courant se porte à l'Est-Nord-Est depuis Mai jusqu'au mois d'Octobre, & le vent est pour lors Ouest-Sud-Ouest, ou

Sud-Oüest ; mais depuis Octobre jusqu'à Mai , lors que le vent est entre Est Nord-Est & Est Sud-Est , le Courant se porte à l'Oüest. Et cela s'entend de 5. ou 6. lieües de Terre jusqu'à 50. ou environ. Car à 5. lieües de Terre on n'a point de Courans ; mais on a la Marée, & au delà de 50. lieües de terre le Courant cesse tout-à-fait , ou il est imperceptible.

Dans la Côte des Indes , au Nord de la Ligne , le courant court avec le Monson ; mais il ne change pas tout-à-fait si-tôt , quelquefois de trois semaines , ou davantage. Après cela il ne change point jusqu'à ce que le Monson soit fixé du côté contraire. Par exemple , le Monson d'Oüest commence au milieu d'Avril ; mais le Courant ne change qu'au commencement de Mai , & le Monson d'Est commence au milieu de Septembre , ou environ ; mais le Courant ne change qu'au mois d'Octobre.

Aux Isles Gallapagos nous trouvames un Courant, qui nous fit de la peine , quoi qu'il ne fut pas des plus forts. Et il y a apparence que plus avant dans la mer , où les vents de Sud regnent , les Courans sont plus rapides.

Les plus fameux Courans dans la mer du Sud , sont aux Caps saint François , Passao , S. Laurens , & le Cap Blanc. Ce dernier d'ordinaire a des Courans fort violens , qui se portent au Nord Oüest , & qui sont un grand obstacle à la Navigation , d'autant plus , que c'est un endroit fort venteux. De sorte que bien souvent un Vaisseau ne sauroit porter sans danger la Voile de Perroquet , & c'est alors qu'il fait mauvais faire voile contre le Courant. Je ne connoissois pas si bien la côte de Mexique , parce que nous prenions soin

d'ér
Mat
titud
nous
toit
le Co
déja
se reg
Al
Maté
exper
vetse
donn
mais
finir à
est ,
j'y pu
ceux
Le
nu en
curieu
côte ,
l'anne
gers ,
peu p
Voyag

d'être ordinairement à la portée des Marées. Mais dans la côte de Guatimala, dans la latitude de 12. degrez 50. min. & 13. degrez, nous rencontrâmes un Courant qui se portoit au Sud-Ouest, & il y a apparence qu'ici le Courant suit le Vent. Car, comme je l'ai déjà dit, les Courans dans toutes les côtes, se reglent par le vent réglé de côte.

Ainsi j'ai fini cet utile Traité des Vents, des Marées & des Courans, fondé sur ma propre expérience, & les Instructions de mes amis versés dans cette matiere. Je ne prétens pas le donner au Public pour un ouvrage parfait; mais plutôt pour une ébauche, que je laisse à finir à des Personnes plus capables. Tel qu'il est, il a son usage, & les Observations que j'y publie, pourront servir de fondement à ceux qui voudront encherir.

Le païs de Natal en Afrique étant peu connu en Europe, j'ai crû qu'une Description curieuse de ce païs-là pourroit être bien reçûe, & dans cette vûe j'ai jugé à propos de l'annexer ici. Je la tiens du Capitaine Rogers, mon intime Ami, qui est parti depuis peu pour ce païs-là, après trois differens Voyages qu'il y a faits.

CHAPITRE IX.

Description de Natal , dans l'Afrique.

LE païs de Natal contient environ trois degrez & demi de latitude du Nord au Sud , étant situé entre le 31. degré & 30. minutes & 28. degrez de latitude Meridionale. Il est borné du côté du Sud par un païs habité par un petit Peuple sauvage , que les Anglois appellent Wild-bush Men , c'est-à-dire , le Peuple aux buissons sauvages. Ils demeurent dans des Cavernes ou trous de rochers , & n'ont d'autres Maisons que celles que la Nature leur fournit. Ils sont basanez , & de petite taille , & ils ont les cheveux frisez. On dit qu'ils sont fort cruels à leurs ennemis. Leurs armes sont des flèches empoisonnées. Leurs voisins du côté du Sud sont ceux que l'on appelle Hottentots.

Du côté du Nord le païs de Natal est borné par la riviere Dellagoa , qui est navigable. Ceux qui habitent auprès de cette riviere , trafiquent avec les Portugais de Mozambique , qui les visitent souvent dans de petites Barques , & font negoce avec eux de dents d'Elephant , dont ils ont grande abondance. Quelques Anglois ont aussi été depuis peu dans ce païs là pour faire le même negoce ; entre autres le Capitaine Freak , dont j'ai fait mention ci-devant , qui après avoir negocié ici pour 8. ou 10. tonneaux de dents d'Elephant , eut le malheur de faire naufrage contre un Rocher proche de Madagascar.

Ve
Indes
re for
Le
dans
Medi
qui s
Entre
vallée
par de
On n
tagne
disper
ques-t
se ren
re de
Indes
le. So
fonde
une B
ze pi
l'eau
re. Co
païs d
par q
chand
ment
Il y
du N
de la
au No
& par
Les
res d'
futaye
des O
vanas

Vers l'Est ce païs est borné par la mer, des Indes: Du côté de l'Oüest on ne fait pas encore son étenduë.

Le païs est plat & uni, & bien garni de bois dans ses Parties maritimes; mais dans les Mediterranées il y a beaucoup de montagnes qui s'élevent inégalement l'une sur l'autre. Entre ces montagnes, on voit d'agreables vallées, & de grandes plaines, diversifiées par de belles prairies, & des bocages naturels. On n'y manque point d'eau; chaque montagne produisant de petits ruisseaux, qui se dispersent en differens endroits; dont quelques-uns, après plusieurs tours & détours, se rencontrent, & font ensemble la Riviere de Natal, qui tombe dans la mer des Indes, au 30. degré de latitude Meridionale. Son embouchure est assez large & profonde pour de petits Bâtimens; mais il y a une Barre, où l'eau ne passe pas dix ou douze pieds dans les hautes Marées; quoi que l'eau soit assez profonde au dedans de la Barre. Cette Riviere est la principale de tout le païs de Natal, & a été depuis peu fréquentée par quelques-uns de nos Vaisseaux Marchands, particulièrement par un petit Bâtimement commandé par le Capitaine Rogers.

Il y a d'autres Rivieres qui sont du côté du Nord, & une entre autres à cent milles de la mer, ou environ, qui va directement au Nord, & qui est considerable par sa largeur & par la longueur de son cours.

Les bois sont composez de diverses sortes d'arbres, dont les uns sont de haute futaye, & propres par consequent pour des Ouvrages de Charpente, & les Savanas, ou Prairies, sont aussi revê-

tues de très-bonne Herbe , & fort épaisse .

Entre les animaux terrestres , on trouve ici des Lions , des Tigres , des Elephans , des Buffes , des Bœufs , des Bêtes fauves , des Cochons , & des Lapins. Il y a aussi quantité de Chevaux de mer.

On y apprivoise les Buffes & les Bœufs , les autres sont tous sauvages. Les Elephans y sont en si grande abondance , qu'ils paissent tous par Troupeaux , 1000. ou 1500. tous ensemble. Tous les matins & les soirs on les voit manger l'herbe dans les Savannas ; mais dans la chaleur du jour ils se retirent dans les bois. Ils sont fort doux , pourvu qu'on ne les fâche pas.

Il y a aussi grand nombre de Bêtes fauves , que les Naturels du pays laissent vivre paisiblement dans les Savannas , avec le bétail domestique.

Ce pays produit aussi diverses sortes d'oiseaux sauvages & domestiques. On y voit grand nombre de Canards , de coqs & de poules , & quantité d'oiseaux sauvages qui nous sont inconnus. Entre lesquels se trouve un Oiseau de la grandeur d'un Paon , avec de très-beilles plumes. Il paroît assez rarement. Il y en a d'autres qui ressemblent à peu près à nos Corlis , dont la chair est noire ; mais fort bonne à manger.

La mer & les Rivieres d'ailleurs abondent en poisson de diverses sortes ; mais les Habitans du pays ne pêchent que des Tortuës , & cela principalement quand elles viennent à terre pondre leurs œufs. Quelquefois ils les pêchent dans l'eau de cette manière , qui est celle de Madagascar. Ils prennent pour cet effet un poisson en vie , qu'on appelle Remore ,

& i
te ,
poiss
nes
dos
vent

Le
taille
tion
leurs
visag
les d

Il s
être
cupa
de T
grand
les Sa
à lui.
leurs
entre
leur
gros

Il n
caniqu
sont
les H
l'autre

Les
sent ,
faire
traire
& son
Leurs
ment
bien c
jures

& ils lui mettent deux attaches, l'une à la tête, & l'autre à la queue. Ils font couler le poisson dans l'eau à l'endroit où sont de jeunes Tortuës. Le poisson s'attache bien-tôt au dos de la Tortuë, & dès qu'ils s'en aperçoivent, ils le tirent en haut avec la Tortuë.

Les Naturels du pays ne sont que d'une taille mediocre ; mais assez bien proportionnez. Ils sont d'une complexion noire, & leurs cheveux naturellement frisez, avec un visage en ovale, le nez bien proportionné, les dents blanches, & une mine agreable.

Ils sont agiles ; mais fort paresseux, peut-être faute de commerce. Leur principale occupation est l'agriculture. Ils ont quantité de Taureaux & de Vaches, dont ils prennent grand soin. Et quoi qu'ils s'entremèlent dans les Savannas, chacun connoît le bétail qui est à lui. Ils sement aussi du blé, & enferment leurs champs, pour empêcher les Bêtes d'y entrer. Ils font leur pain du blé de Guinée, & leur boisson d'un Grain, qui n'est pas plus gros qu'un Grain de moutarde.

Il n'y a point parmi eux de Profession mécanique. Chacun fait pour soi les choses qui sont necessaires, ou qui servent d'ornement, les Hommes d'un côté, & les Femmes de l'autre.

Les Hommes bâtissent les maisons, ils chassent, ils plantent, & font tout ce qu'il y a à faire hors de la maison. Les Femmes vont traire les Vaches, elles apprêtent à manger, & font tout ce qu'il y a à faire dans la maison. Leurs maisons ne sont pas grandes, ni richement garnies ; mais elles sont si serrées, & si bien couvertes, qu'ils y sont à l'abri des injures de l'air.

Quant à leur vêtement, les Hommes vont presque nus, ne portant d'ordinaire qu'une piece quarrée d'étoffe, faite de soie, d'herbe, ou d'écorce de Moha, & travaillée en forme de Tablier court. Aux deux coins d'en-haut il y a deux Attaches pour l'attacher autour de la Ceinture; le fonds, avec des franges de la même étoffe, pendante jusqu'aux genoux.

Ils portent des bonnets faits de suif de Bœuf, & hauts de 9. à 10. pouces. Ces bonnets leur coûtent beaucoup de tems à faire; car il faut que le suif soit bien épuré, pour l'employer à cet usage. Ils n'en mettent que peu à la fois, & ils le mettent si bien parmi les cheveux, qu'il ne se défait jamais. Quand ils vont à la chasse, ce qu'ils font assez rarement, ils en coupent la largeur de 3. ou 4. pouces en haut, afin qu'il se tienne mieux. Mais ils commencent le lendemain à le rehausser, & ils y travaillent tous les jours, jusqu'à ce que le bonnet soit d'une hauteur à la mode de ce pais-là.

Un homme y passeroit pour ridicule, qui voudroit paroître sans un Bonnet de suif sur la tête. Mais on ne permet point aux jeunes gens d'en porter. Il faut être d'un âge meur, pour s'en orner la tête. Les Femmes n'ont que des jupons fort courts, & qui ne passent pas le genouil. Quand il pleut, elles se couvrent simplement d'un cuir de Vache, qu'elles jettent sur leurs épaules.

On ne vit ici ordinairement que de pain fait de blé de Guinée, de bœuf, de poisson, de lait, de canards, de poules, & d'œufs, &c. Pour étancher la soif, on boit aussi le plus souvent du lait, sur tout quand il est un peu aigre.

Pe
du pe
on s'
orner
plum
une l
chent
qui p
bande
que d
gues
Da
un pe
la Mu
branle
sont f
Ch
de Fer
faut le
march
Les
leurs
qu'ils
Cor
pais, c
Ainsi
de Fil
sez de
Ils s
l'Epou
meure
le plus
tous c
lage,
soume
Ils c
& son

Pour se réjouir on y fait une boisson forte du petit Grain dont j'ai déjà parlé. Et quand on s'assemble pour se réjouir, les Hommes ornent leurs bonnets tout autour de longues plumes de queue de Coqs. Ils portent aussi une bande de cuir de Vache, qu'ils attachent sur le derrière en forme de queue, & qui pend de la ceinture jusqu'à terre. Cette bande a environ six pouces de large, & chaque côté de la bande est orné de petites bagues de fer de leur façon.

Dans cet équipage, dès qu'ils ont la tête un peu échauffée par la boisson, on fait jouer la Musique, chacun danse gayement, & fait branler sa queue d'un bel air. Au reste, ils sont fort innocens dans la joye.

Chaque Homme est libre d'avoir autant de Femmes qu'il en peut entretenir; mais il faut les acheter. Car les Femmes sont la seule marchandise qu'on achete en ce pays.

Les jeunes Vierges sont à la disposition de leurs Peres, Freres, ou autre proche Parent qu'ils ayent. Leur prix est suivant leur beauté.

Comme il n'y a point d'argent dans ce pays, on troque des Vaches pour des Femmes. Ainsi celui-là est le plus riche, qui a le plus de Filles ou de Sœurs. Il est assuré d'avoir assez de bétail.

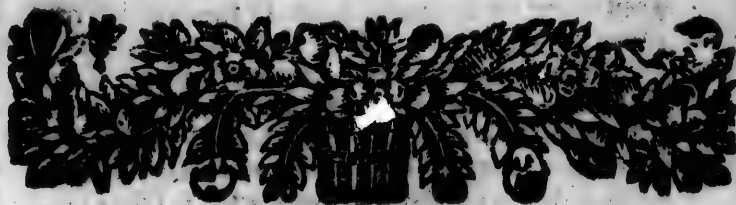
Ils se réjouissent quand ils se marient, mais l'Épouse pleure tout le jour des Noces. Ils demeurent ensemble dans de petits Villages, & le plus vieux de tous gouverne le reste. Car tous ceux qui demeurent dans un même Village, sont Parens. Ainsi il leur est aisé de se soumettre à son Gouvernement.

Ils ont un grand fond de justice & d'équité, & sont tout-à-fait civils aux Etrangers. Pour

preuve de ceci , je n'ai qu'à rapporter la maniere dont ils ont traité deux Matelots Anglois , qui ont vécu cinq ans parmi eux. Leur Navire étant péri dans la côte , les autres Matelots prirent leur route vers la Riviere Dellagoa. Ceux-ci demurerent ici jusqu'à ce que le Capitaine Rogers vint ici par accident , & qu'il les prit avec lui. Ils avoient appris la Langue du païs , & les Habitans leur avoient fait présent de Femmes & de Vaches. Ils étoient aimez de tous , & on avoit pour eux des égards tout particuliers. Quand ils quitterent le païs , plusieurs jeunes gens se mirent à pleurer , parce qu'ils refuserent de les prendre avec eux.

F I N.

Arbre
Atlantique
de
Avant
que
Aube
M.
Austral
350
Auer
Jeun
heq



T A B L E
DES MATIERES
ET DES CHOSES
LES PLUS REMARQUABLES,
contenuës dans ce II. Volume.

A

A Nes, curieusement bigarrez ,	270
Antropophages ou mangeurs d'hommes ,	193 ,
194 , Sentiment de l'Auteur là-dessus ,	<i>ibid.</i>
Arbre d'une grosseur extraordinaire ,	151
Atlantique (Mer) Erreur des Cartes sur la largeur de cette mer ,	308
Avanturiers. Histoire de ce qui leur arriva après que Dampier les eut quittez ,	218 , 219 , & <i>suiv.</i>
Aube du jour haute ou basse , quel signe pour les Mariniers ,	208
Australe (Terre ,) pourquoi si difficile à découvrir ,	350.
Côtes de la terre Australe ,	<i>ibid.</i>
Autruches. Pondent dans le sable ,	251 ,
Deux de leurs œufs suffisent pour donner à manger à deux hommes.	<i>ibid.</i>

T A B L E

B

- B** Achi, (Isles de) pourquoi ainsi nommées , 119 ,
Mœurs de leurs habitans , *ibid.* & *suiv.* En-
terrent un homme vif convaincu de larcin , 130 ,
Les habitans de Bachi estiment fort le fer , 134 ,
Traitent fort bien six Avanturiers qui avoient re-
sté parmi eux , 138
Bachi , espece de boisson , 129
Bayes. A quoi l'on connoît si on peut les aborder sans
peril , 119 , 120 , 121 , & *suiv.*
Betel , Arbre , sa description & son fruit , 403 , 404

C

- C** Alla-sufung. Ville où arrivent les Avanturiers ,
197 , Sa situation & portrait de ses habitans ,
ibid. Leur Sultan , & accueil qu'il fait aux An-
glois , 159 , L ur entrevûe & suite du Sultan , *ibid.*
Il se plaint des Hollandois , *ibid.*
Cannibales , 194 , Fausserez qu'on en dit , *ibid.* Isles
des Cannibales , *ibid.* Leur commerce avec plu-
sieurs nations , *ibid.*
Gataractes , peu communes aux Indes Orientales ,
152 , Comment elle se forme , *ibid.* & 153 , Fort
à craindre pour les Vaisseaux , *ibid.* Exemple de
cela , *ibid.* Terribles à voir , *ibid.*
Celebes. Isle , 147 , Sa description , *ibid.*
Chauves-souris , d'une grosseur extraordinaire , 70 ,
71
Chine. Isle de la Chine nommée Saint Jean , 98 , Sa
situation, ses habitans , 99 , Le Thé y est meilleur
qu'ailleurs , 102
Chinois. Leur portrait , 99 , Habits des hommes &
des femmes , 100 , 101 , Ils sont fort ingénieux ,
ibid. Grands joueurs , 102 , Se pendent après

avo
seau
Circor
nao

Cloche
Corpu
Ma
Croca

D
mil
Cap
Dampi
sons
entre
barq
tres
autr
tent
brou
reco
Dampi
pren
qu'il
stern
Dan
villa
Leur
Dampi
gistr
pitai
le C
le P

DES MATIERES.

avoit perdu , *ibid.* Leur Dieu , 195 , Leurs vais-
seaux , *ibid.*
Circoncision observée par les habitans de Minda-
nao , 19. Extravagances dont ils l'accompagnent ,
20 , & *suiv.*
Cloche. Dieu des Chinois , 107 , 116
Corpus sant. Ce que c'est , 108 , De bon présage aux
Matelots , *ibid.*
Crocadore , oiseau blanc , 335

D

Dampier veut quitter les Aventuriers , 327 , Ils
arrivent à Mindanao , 330 , & *suiv.* Se fa-
miliarisent avec les femmes , 34 , Ils quittent le
Capitaine Swan , 63
Dampier desire de s'arrêter à Nicobar , 189 , Rai-
sons qu'il en a , *ibid.* Il en obtient la permission &
entre dans la maison d'un Indien , 191 , Son dé-
barquement excite du mouvement parmi les au-
tres , 192 , Il s'arrête à Nicobar avec quelques
autres qui débarquent avec lui , 195 , Ils se met-
tent dans un Canot qui renverse , 196 , ils se
brouillent avec les habitans de l'Isle , 197 , Leur
reconciliation , *ibid.*
Dampier & ses compagnons quittent Nicobar &
prennent la route d'Achin. 201 , Il craint un signe
qu'il voit autour du Soleil , 205 , Péril & con-
sternation où ils se trouvent , 206 , Reflexions de
Dampier sur sa vie passée , 207 , Ils arrivent à un
village de Pêcheurs de l'Isle de Sumatra , 210 ,
Leur maladie & séjour dans cette Isle , 212
Dampier arrive à Achin , & est mené devant le Ma-
gistrat de la Ville , 213 , Il est bien reçu d'un Ca-
pitaine Anglois , 215 , Il part pour Tonquin avec
le Capitaine Walden , 217 , Il a en sa disposition
le Prince Jeoli & sa mere , 227 , Est fait Canonier ,

T A B L E

215, Mal content de sa charge & du Gouverneur sous qui il servoit , 231, Il demande & obtient son congé , 235, On veut le retenir mais il échape , <i>ibid.</i> Il va au Cap de Bonne-Esperance , 237, Maladies de plusieurs d'entr'eux , 240, Extrémité où ils se trouvent , 242, Dampier prend la route de sainte Helene , 263, Il arrive en Angleterre , 271	
Denis , garçon qui avoit double rang de dents à chaque gencive ,	161

E

Eaux , quelles sont mal saines ,	240
Eau de la Mer , chaud dans les climats les plus froids ,	208, 209
Esperance (Cap de Bonne) la situation , 246, Pourquoi le climat paroît plus froid qu'il ne l'est , <i>ibid.</i> Sa belle perspective , 248, Pourquoi appelée de Bonne-Esperance , <i>ibid.</i> A quoi l'on connoît qu'on approche de ce Cap , <i>ibid.</i> Description particuliere de ce pays , 249, & <i>suiv.</i> Il y a beaucoup de François réfugiés , 250, Animaux sauvages & domestiques du Cap , <i>ibid.</i> Son Fort bâti par les Hollandois , 252, Jardin de plaisance , <i>ibid.</i> Profit des Hollandois du Cap sur les étrangers , 253, Originaires du Cap de Bonne-Esperance , 255, Leurs mœurs & manieres de s'habiller , 257, Maisons , 258, Leur négoce , 259, Leur Religion ,	260

F

Femmes données à d'autres par leurs maris ,	65
Feu. Maniere de tirer le feu du bois , comme des cailloux ,	172
Flux & reflux du Sud au Nord ,	135, 162, 171

Franc
doi

G
Gouve
Qu
de

H
pour
Bond
Helene
qui
Holla
glois
bitan
fem
Hog su
Moy
Hollan
phes
Sa d
Cont
lande
ces
Hollan
çois
Huitres

DES MATIERES.

François. Leur combat sur mer contre les Hollan-
dois, 238

G

Grosse, Isle qui le produit en grande abon-
dance, 102
Gouverneurs. Leur ignorance & leur tyrannie, 139,
Qu'il est de l'intérêt des Compagnies & des Etats,
de choisir de bons Gouverneurs, 234

H

Heat, Capitaine, 235, Extrémité où se trouve
son équipage, 242, Expedient dont il se sert
pour animer les gens, 244, S'arrête au Cap de
Bonne-Espérance, 262
Helene (Isle de Sainte) & sa description, 264, Par
qui découverte, 265, Laisée & reprise par les
Hollandois, *ibid.* Possédée à present par les An-
glois, *ibid.* Ses fruits & les animaux, 267, Ha-
bitans de Sainte: Helene pauvres, 269, Leurs
femmes bien-faites, 270
Hog su, 114, Liqueur forte & nourrissante, *ibid.*
Moyen de la conserver, *ibid.*
Hollande (Nouvelle) mal placée par les Geogra-
phes, 166, Les Aventuriers y arrivent, 167,
Sa description, *ibid.* On ne sait si c'est Isle ou
Continent, 168, Indiens de la Nouvelle Hol-
lande, 169, Ses Insulaires, 172, Stupidité de
ces peuples, 174
Hollandois, leur Combat sur mer contre les Fran-
çois, 237, 238
Huîtres, 6

TABLE

I

Jean (Isle de Saint ,) 98 , sa situation , ses ha-
bitans , *ibid.* 99.
Jeoli , Prince Esclave à Mindanao , 32 , Pris les
Anglois de le mener à ses Etats , 44 , Tombe en-
tre les mains de l'Auteur , 127 , Il étoit peint en
divers endroits de son corps , 228 , Histoire de ce
Prince & comment il fut fait Esclave , 130 , 131 ,
Acheté & prix de son achat , *ibid.* A quoi il s'oc-
cupoit lors qu'il étoit chez l'Auteur , *ibid.* Détail
qu'il témoigne de la mort de sa mere , 132 , Ar-
rive en Angleterre , & meurt à Oxford , 170 ,
Cinq Isles à qui les Avanturiers donnent des noms ,
& leur description , 117 , & *suiv.*
Jours , différentes maneres de les conter , 64

L

LUçon (Isle de) sa description , 75 , Son com-
merce , 76

M

MAladies , fatales aux Anglois , 140 , Causes
par la qualité de l'eau , *ibid.* 141
Malayans , gens déterminés , 93 , Massacrent quel-
ques Anglois , *ibid.*
Mangos , arbres fruitiers , 80
Meangis , La plupart des habitans de Meangis sont
peints en divers endroits de leur corps , 228
Meangis , Isles qui abondent en or & en girofle ,
32 , Le Prince d'une de ces Isles fait Esclave à
Mindanao , *ibid.* Racheté par un Anglois , 125 ,
Demande d'être transporté à ses états , 141 ,
Tombe entre les mains de l'Auteur , 127 , 228 ,

DES MATIERES.

Description de la maniere dont il étoit peint en divers endroits de son corps, *ibid.* Histoire de ce Prince & comment il fut fait Esclave, 230, 231, Vendu avec sa mere soixante rissdales, *ibid.* Leurs occupations durant leur esclavage, *ibid.* Mort de la Mere, 232, Mort du Prince de Meangis, 270 Melory, Arbre, Sa grosseur, 185, Son fruit, 186, Maniere de le préparer pour être mangé, 187 Mer, quels endroits de la côte de la Mer plus ou moins profonds, 118, Où les rades sont plus commodes, 219, 220 Mindanao, une des Philippines, 388, Raisons qui déterminent les Avanturiers d'aller à Mindanao, *ibid.* Sa description, 393, Ville de même nom, *ibid.* Pain des habitans de Mindanao, 394, Leur langage & leur Religion, 9, 25, Leur Sultan, 3, Leurs mœurs, *ibid.* Maniere de bâtir, 6, Leur nourriture, 7, Leurs artisans, 10, Leur Commerce, 11, Sont sujets à la lèpre, 13, Leurs mariages, 14, Leur Sultan & ses femmes, *ibid.* Leurs vaisseaux, 15, Leurs armes, 17, Dévotion de leur Sultan, 18, Leur Circoncision, 19, & manieres extravagantes qu'on y observe, 20, Leurs cloches, 22, Leur Ramdam ou Carnaval, 24, Leur aversion pour le cochon, 25, Exemple singulier de cette aversion, 26, Reception que firent aux Avanturiers les habitans de Mindanao, 37 Mindanao, Avantages qu'en retireroient les Anglois de s'y établir, 33, Route plus aisee pour y naviguer, 34, Facilité que les Avanturiers avoient de s'y établir, 36, Lettres sur ce sujet, 39, Maniere dont on punit un coupable à Mindanao, 40, Maisons de Mindanao à très-bon marché, 41 Mindanayans. Caresses qu'ils font aux Anglois, 44, Leurs femmes & leur maniere de danser, 46, Ruse de leur General pour avoir le canon des Anglois, 48, Leurs Femmes débauchent les Anglois, 51,

T A B L E

Leur General ne tient pas sa parole aux Anglois , 63. Tuënt le Capitaine , Swan , 146
Mogol. Les Avanturiers sont d'avis d'aller prendre parti au service du Mogol , 120 , Ils arrivent au camp du Mogol , 122 , Gens qu'on trouve en ce pais-là pour la commodité des étrangers , 123

N

Nager , Homme qui n'avoit jamais su nager , se sauve à la nage , 93
Nicobar , (Isles de) leur situation , 183 , Commerce & mœurs des habitans , 184 , Ils ont du penchant à embrasser le Christianisme , *ibid.*
Nicobar proprement ainsi nommées , 185 , Sa situation & son étendue , *ibid.* Originaires de l'Isle de Nicobar , 186 , Leur maniere de se vêtir , leur langage , *ibid.* Sans Religion , 187 , Sans gouvernement , *ibid.* Leur nourriture , *ibid.* Leurs Canots , 188 , l'Auteur desire de s'arrêter à Nicobar , 189 , Raisons qu'il en donne , *ibid.*
Noix muscade sauvage , 31

P

Pagally , amis ou amies que les étrangers font à Mindanao , 6 , Manieres dont les Pagally offrent leurs services , *ibid.*
Pennis , espece de Courtiers , d'un grand usage aux étrangers , 120
Piscadores (Isles) leur description , 111 , De quelle maniere y furent reçus les Avanturiers , 112 , Mœurs des habitans , 114 , & *suiv.* Leurs maisons , 115 , Leurs chaloupes , 116 , Leurs alimens , 117
Porcelaine , de quelle terre on la fait , 101

Prata
Proces
Pros d
Pulo. d
de l
aux

R

ler
bord
deux

S
Ant
Siar
Signau
Soleil
hauc
pais
ne à

Sumar
ciden
tra ,
gè P
Gou
Swan

16
Ils
fens

DES MATIERES.

Prata (l'Isle de) sa description ,	97
Procession d'Idolâtres ,	97
Pros d'Achin pris par les Avanturiers ,	182
Pulo. Condore, Isle, 78 , Sa situation , 79 , Mœurs de ses habitans , 85 , Ils offrent leurs femmes aux Etrangers , <i>ibid.</i> Sont Idolâtres ,	86

R

R ed Capitaine, veut empêcher Dampier de quitter les Avanturiers , 183 , Il lui permet d'aller à terre à Nicobar , 190 , Il le fait revenir à bord , 191 , Il lui permet de retourner à terre avec deux autres ,	192
---	-----

S

S Anteilles , 128 , Bonne à manger ,	<i>ibid.</i>
Siam , Baye de Siam ,	93
Signaux , comme des hutes ,	152
Soleil se couvrant à midi , empêche de prendre la hauteur , 104 , Cercle autour du Soleil de mauvais présage , <i>ibid.</i> La brèche de ce cercle donne à connoître de quel côté vient la tempête ,	205

Sumatra. Sa côte appelée simplement la côte Occidentale , 183 , Dampier arrive à l'Isle de Sumatra , 214 , Se trouve en danger d'être tué & mangé par les gens , 361 , Civilitez qu'il reçoit du Gouverneur de Guam ,	384 , 385
Swan craint de son équipage , 50 , Ses chagrins , 56 , 57 , La division se met entre les gens , <i>ibid.</i> Ils se mutinent contre lui , 58 , & <i>suiv.</i> Le laissent à Mindanao , 62 , Sa mort ,	346

TABLE DES MATIERES.

T

T Abac de Manila, 11, Estimé des Espagnols,	<i>ibid.</i>
Tempête furieuse,	107, 108
Tortues vertes, 67, Plus sauvages que les autres,	<i>ibid.</i>
Raisons qui prouvent que les tortues abandonnent les lieux où elles sont, pour aller pondre ailleurs, 82, Ont la vûe plus fine que l'ouïe, 156	
Triste, Isle, la description, ses fruits,	180

V

V Ent de la mer different de celui de la terre, 101,	
Plus chaud,	247
Vers rongent les vaisseaux, 48. Meurent dans l'eau douce,	<i>ibid.</i>
Vigne dont les feuilles sont propres à faire un onguent excellent,	130
Volcur enterré tout yif,	131

Fin de la Table des Matieres.

agnols,
ibid.
7, 108
autres,
es aban-
r pondre
ille, 156
180

re, 202,
247
dans l'eau
ibid.
e un on-
130
135

